

L'ÉGYPTE MONUMEN- TALE & PITTORESQUE

NOTES DE VOYAGE
PAR CAMILLE LAGIER

== ANCIEN PROFESSEUR AU CAIRE ==

PRÉFACE DE JEAN CAPART

CONSERVATEUR AUX MUSÉES ROYAUX DU

== CINQUANTENAIRE, A BRUXELLES ==



VROMANT & C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE DE LA CHAPELLE, 3, BRUXELLES

PARIS
RUE DE LILLE, 37

LEIPZIG
QUERSTRASSE, 16

1914

Bibliothèque Maison de l'Orient



145381

ERRATA

Page 46, ligne 11, *au lieu de* : Mastaba el-Faraoun, *lisez* : Mastabat el-Faraoun.

Page 121, dernière ligne, *au lieu de* : parmi cette fois de vivre, *lisez* : parmi cette joie de vivre.

PRÉFACE

Camille Lagier n'est pas un inconnu en égyptologie : on lui doit une série d'articles dans les deux derniers volumes du *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux. Ces articles, parmi lesquels je citerai : *No Amon, Péluse, Phithom, Phihahiroth, Pharaon, Phuth, Putiphar, Ramessès, Ramsès II, Soua, Sesac* et *Tharaca*, ont montré que leur auteur était parfaitement au courant de la littérature égyptologique et qu'il excellait à présenter clairement les questions, même les plus embrouillées.

Voici qu'il nous donne un premier volume de « Notes de voyages en Egypte » qui est un excellent ouvrage de vulgarisation des découvertes et des travaux les plus récents sur les monuments de la vallée du Nil.

Lagier a réussi parfaitement à éviter le grave écueil de la vulgarisation scientifique où l'auteur « est nécessairement pris entre ceux qui savent — qui savent peut-être mieux — les choses dont on leur parle et ceux qui ne les savent pas. Les premiers mépriseront un ouvrage qui leur paraîtra indigne de la science ; les autres se lasse-
ront de lire sans comprendre. »

Je suis convaincu que les égyptologues éprouveront à parcourir cette *Egypte monumentale et pittoresque* le plus vif plaisir ; ils y retrouveront, traduites en une langue excellente, les impressions qu'ils ont eux-mêmes ressenties au cours de leurs voyages en Egypte. Ils n'éprouveront nulle part cet agacement particulier que l'on ressent à rencontrer les multiples erreurs de détails que l'on relève trop souvent dans les ouvrages de l'espèce. Parfois même,

je pense qu'ils trouveront de l'intérêt à l'exposition de certaines questions que l'auteur a envisagées sous un angle particulier et nouveau, comme, par exemple, l'histoire de l'hérésie d'Aménophis IV. Je me permets de leur donner le conseil de se reporter à un excellent article publié, sur cette même question, par Lagier, dans les *Recherches de Science religieuse* (1913, n^{os} 4-5), sous le titre : *Le Pharaon du disque solaire ou la révolution religieuse de Tell-Amarna*.

Quant aux touristes, ils peuvent en toute sûreté s'abandonner à ce guide-expert qui les mènera partout où quelque chose d'intéressant mérite d'attirer l'attention. Sans leur imposer tous les détails, il leur montrera néanmoins ce qui a une valeur réelle pour bien comprendre l'antique Egypte. Que l'on compare, par exemple, la description du tombeau de Ti à Saqqarah, avec la série des remarquables planches que vient de publier le professeur Steindorff ¹: on verra immédiatement avec quel soin Lagier a étudié les monuments, ne laissant de côté rien de vraiment important. Je suis persuadé que ceux qui visiteront l'Egypte sous sa conduite reviendront enchantés de leur excursion; ils auront sympathisé avec les vieux Egyptiens qu'ils auront compris et admirés; ils désireront certainement faire avec eux plus ample connaissance et ce sera, pour quelques-uns peut-être, l'éveil d'une vocation égyptologique.

Je ne parle pas de l'Egypte moderne dont l'auteur traite avec une compétence acquise par plusieurs années de séjour au Caire, ainsi que par de nombreuses excursions dont on retrouvera les itinéraires dans les pages qui suivent.

Partout, on constatera l'invariable souci d'être exact et précis, de donner, dans tous les cas, les derniers résul-

1. *Das Grab des Ti*; Leipzig, Hinrichs, 1913.

tats des découvertes, mais de supprimer tout l'appareil qui risquerait de fatiguer ou de rebuter le lecteur.

L'auteur avait montré quelques hésitations à publier ses notes, je me réjouis sincèrement d'avoir contribué à vaincre ses scrupules et d'avoir été chargé de présenter le livre au public en ces quelques lignes qui m'ont permis de dire ce que je pense de l'auteur et de son œuvre. Je ne doute pas de rencontrer l'approbation générale si je termine en formulant le vœu qu'un second volume, complètement nécessaire de celui-ci, nous donne bientôt la suite des « Notes de voyages » de Camille Lagier.

JEAN CAPART.

NOTE PRÉLIMINAIRE

L'Égypte est un don du Nil. Hécatée de Milet l'avait déjà dit, Hérodote le répéta. Et, depuis, l'on ne cesse d'alléguer l'heureuse formule. Si l'on considère, en effet, l'étroite vallée où le fleuve roule sa masse profonde, variant sa largeur entre douze cents et deux cent quarante mètres, on voit clairement que c'est lui qui la nivela à l'origine en charriant les fertiles limons des hauts pays. Il fit plus. Il combla son estuaire et conquit sur la mer un vaste delta de cent cinquante kilomètres de profondeur, dont la courbe parabolique mesure deux cent soixante-quinze kilomètres d'Alexandrie à Port-Saïd. Et chaque année, à date fixe, le Nil se déverse sur son œuvre, en rajeunit la sève et la féconde : il en est la providence.

L'Égypte est aussi un don du soleil. Si riche que soit sa terre noire, si saturée de force vitale qu'on la suppose, elle demeurerait infertile sans la puissante chaleur de l'astre qui l'échauffe et communique la fougue productive à toute terre qu'atteint dans une juste mesure l'eau du fleuve.

Dans cette Égypte qui, au-dessus du Caire, compte à Beni-Souëf vingt-cinq kilomètres de largeur, entre Siout et Louxor parfois quatorze kilomètres, à Edfou cinq kilomètres seulement, et au delà se borne à de minces bandes de culture, souvent au fleuve lui-même ; dans cette oasis, ligne de vie entre deux infinis désertiques d'ardente stérilité, qui dépasse aujourd'hui sa limite propre, c'est-à-dire Assouan et la première cataracte, et dont la tête est à dix lieues d'Ouadi-Halfa, comprenant ainsi les derniers quinze cents kilomètres que parcourt le Nil avant d'arriver à la mer ¹ ; dans cette Égypte prit naissance et se développa

1. Entre ses limites, partant, à l'ouest, du golfe de Soullou dans la baie de Bardia, remontant derrière les Oasis jusqu'à la hauteur du ras Ediné sur la mer Rouge, longeant cette mer, la coupant à Suez et allant

l'une des plus anciennes civilisations, l'une aussi des plus prodigieuses par sa durée et par ses monuments.

Où placer, dans le temps, les débuts de cette civilisation? Si les chronologistes conviennent assez généralement de faire commencer la XVIII^e dynastie, celle des Thoutmès et des Aménophis, autour de l'an 1580 avant Jésus-Christ, ils diffèrent grandement sur l'époque précédente. Il y a une chronologie majeure et il y a une chronologie mineure. Les uns, avec Petrie, placent provisoirement les premiers monuments écrits ou gravés de l'Égypte à plus de cinq mille ans avant Jésus-Christ. Les autres, avec Edouard Meyer, ne veulent pas remonter au delà de trois mille quatre cents. Cet écart de vues nous met en présence de deux cadres. L'un, le plus grand, laisse assez de jeu pour y fixer les faits nouveaux et permet de se mouvoir à l'aise en attendant les précisions de demain; l'autre, le plus restreint, se brise déjà dans ses limites arbitraires et absolues et ne défend son tracé qu'en supprimant ou en tassant sans preuves suffisantes. Dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux, du moins pour le moment, s'en tenir au premier cadre, plus en harmonie avec la tradition et moins étouffant? Nous aurons donc, devant les yeux, les dates provisoires de Petrie en esquissant de l'histoire de l'Égypte le nécessaire pour démêler ce qui naturellement se mêle et se superpose à travers le pays.

On divise d'ordinaire l'histoire de l'Égypte en Ancien, Moyen et Nouvel Empire.

I. ANCIEN EMPIRE (5546-3622). — Il se répartit en trois périodes correspondant chacune à la suprématie d'une ville sur le pays. Le dieu principal est Râ d'Héliopolis.

A. *Période thinite*, dynasties I-II. — Elle commence avec Ménès, qui réunit dans sa main la Haute et la Basse Égypte. La

par le désert de Tih jusqu'à Gefar, au delà d'El-Arich et de Raphah, sur la Méditerranée, l'Égypte comprend un million de kilomètres carrés, dont trente-quatre mille seulement sont habitables, sinon cultivables. Ce qui, avec ses dix millions d'âmes et plus, lui donne une densité de trois cents habitants par kilomètre carré.

capitale est alors Thinis, dans la région d'Abydos, où se trouvent aussi les tombes des premiers rois.

B. *Période memphite*, dynasties III-VIII (4991). — De Memphis, sa capitale, l'Égypte fait sentir sa maîtrise au Sinaï et son influence en Nubie et dans les Oasis. Les rois principaux sont pour la III^e dynastie : Zozir de la pyramide à degrés et Snofrou de la pyramide de Meidoum et d'une autre à Dahchour; pour la IV^e (4777) : Chéops, Chéfren et Mychérinos des pyramides de Gizeh; pour la V^e (4493) : Sahoura, Noferarkara, Ouserenra des pyramides et du temple solaire d'Abousir, Ounas; pour la VI^e (4275) : Teti, les deux Pepi et les deux Merenra des pyramides de Saqqarah. Cette brillante époque s'achève dans l'obscurité des dynasties VII et VIII (4077).

C. *Période héracléopolitaine*, dynasties IX-X (3907). — C'est la guerre du Midi contre le Nord.

II. MOYEN EMPIRE (3622-1587). — Le Midi l'emporte, Thèbes naît à la vie politique, et le dieu Amon tend à prédominer, avec les Antef et les Mentouhotep de la XI^e dynastie. Les Aménémhat et les Senousrit (Ousirtasen) de la XII^e dynastie (3579) conduisent à un haut degré de gloire et de civilisation le *premier empire thébain* : la Nubie est conquise jusqu'à la seconde cataracte, le Sinaï fortement réoccupé, le Fayoum colonisé; à Thèbes, en Abydos, partout les temples s'élèvent, ainsi que les pyramides de Dahchour, de Licht et du Fayoum; on creuse les hypogées de Beni-Hasan et de Berchéh; Senousrit I^{er} érige ses obélisques à Héliopolis, dont l'un est encore debout. Sous la XIII^e dynastie (3366), l'Égypte continue à vivre en vertu de la vitesse acquise. Mais elle s'émiette avec la XIV^e (2913) qui transporte sa capitale à Xoïs dans le Delta. Elle achève de se dissoudre à la XV^e (2540). Et quand, sous une poussée de peuples, les Hyksos ou Pasteurs d'Asie se ruent sur la vallée du Nil, ils s'y installent sans coup férir, en maîtres violents d'abord, puis en maîtres égyptianisés qui continuent la série des pharaons. Tout ce qui garde au cœur le sentiment de la patrie se réfugie dans la Haute Égypte et y prépare la revanche : XVI^e et XVII^e dynasties (2256).

D'après la tradition, le séjour des Hyksos en Égypte aurait duré 511 ans. Le pharaon de Joseph était un Hyksos.

III. NOUVEL EMPIRE (1587-342).— A. *Second empire thébain* : c'est la plus grande Égypte et l'apogée de Thèbes. Amon devient le dieu national et Karnak, où il siège, est « le trône des deux mondes ». La fièvre des grandes constructions sévit. La XVIII^e dynastie (1587-1328), celle d'Ahmès, le libérateur, des Thoutmès et des Aménophis, non seulement rejette les Hyksos en Asie, mais elle porte ses limites au nord jusqu'à l'Euphrate, au sud jusqu'au Soudan. Sa fin est marquée par la réaction du pouvoir royal contre le sacerdoce d'Amon et par l'aventure de Tell Amarna.

Amon est plus puissant que jamais sous la XIX^e dynastie (1328), celle de Ramsès I^{er}, Séti I^{er}, Ramsès II et Ménéphthah, le pharaon probable de l'Exode. Mais, en Asie, l'Égypte, refoulée par les Hittites, ne conserve que le pays de Canaan : Palestine, Phénicie et Syrie méridionales. Non sans peine, la XX^e dynastie (1202) maintient ces positions, avec Ramsès III. Les successeurs de ce prince finissent dans une longue impuissance : les possessions d'Asie ne sont plus qu'une prétention et les prêtres d'Amon usurpent le pouvoir.

B. *Période saïte* (1102-342).— Au moment où l'Égypte avait plus que jamais le devoir de rester unie contre les convoitises du dehors et le réveil des peuples longtemps soumis, elle se divise. Tour à tour, elle a pour capitales Saïs, Bubaste et autres villes du Delta. Thèbes devient un fief du grand prêtre d'Amon, fief qu'on tâchera bientôt de retenir en en faisant le douaire de sœurs ou de filles de rois. Si Sheshonq I^{er} (952-930) bat Roboam de Juda et pille le temple de Jérusalem, ses successeurs subissent l'invasion des Éthiopiens, qui fondent la XXV^e dynastie (714-664). Ceux-ci nouent intrigues sur intrigues en Palestine contre les Assyriens et n'aboutissent qu'à l'invasion de la vallée du Nil par Asaraddon et par Assourbanipal (670-664).

Grâce à l'écroulement, sous sa propre grandeur, de l'empire d'Assourbanipal ; grâce aussi à la retraite définitive des Éthio-

piens, l'Égypte assiste à une sorte de renaissance avec la XXVI^e dynastie des Psamétiques et des Néchaos (664-525). Mais on reprend en Syrie la politique des Éthiopiens et Nabuchodonosor arrive dans le Delta. Les Perses de Cambyse ne tardent pas à suivre et occupent le pays (525-405). Ils reviennent une seconde fois, en 342, et renversent la dernière dynastie nationale, la XXX^e, celle des Nectanèbes. Désormais l'Égypte, qui fut si longtemps la fascination d'Israël, ne comptera plus que des maîtres étrangers.

Les pages qui suivent furent écrites pour un ami qui aimait tout de l'Égypte et qui en rêvait de loin. Puissent-elles rencontrer beaucoup d'amis semblables ! Je dois prévenir qu'elles sont tributaires de plusieurs de ceux qui ont parlé de la vallée du Nil et de ses monuments. Et il en est qui ont vécu si intimement avec le peuple qui vécut là jadis, l'interrogeant, dans sa langue, sur son histoire et sa religion, sur ses mœurs et son art, qu'ils nous l'ont rendu vivant et que, de la plupart des choses, ils ont dit la formule qu'on n'oublie plus et qui nous fait leurs obligés. Dans la *table analytique*, on trouvera quelques précisions sur les dieux et les rois, sur certains termes qui reviennent souvent, comme *colonne, hypostyle, lotus, obélisque, papyrus, pylone, temple*, etc.

L'illustration du livre, nous la devons à M. Jean Capart, l'aimable Conservateur des *Musées royaux du Cinquantenaire*, à Bruxelles. Il a puisé pour nous dans sa riche collection de clichés avec cette bonne grâce qui double le bienfait.

Marseille, le 18 septembre 1913.

I. A MEMPHIS.

CHAPITRE I^{er}.

VIE MATINALE. — MONTURES ET RENCONTRES.

Se dire un beau soir, la veille d'un congé : « Si j'allais visiter les pyramides de Saqqarah ! » Dormir sur ce projet vague et, le lendemain, partir résolument, sans se demander si le soleil brûlera, si le sable du désert aveuglera, si l'horizon surchauffé tremblera, c'est ce qui vient de m'arriver. Deux routes principales mènent à Saqqarah. Pour la première, on prend le chemin de fer de la Haute Égypte jusqu'à Bédérchein ; de cette station à Saqqarah les ânes vous portent rapidement à travers les palmiers de Memphis. L'autre route passe par les grandes pyramides de Gizeh et suit la lisière du désert jusqu'au but ; on revient le soir par Bédérchein. Imaginez un rectangle : les côtés est et sud, Caire, Bédérchein, Saqqarah, sont la première route ; les côtés nord et ouest, Caire, Gizeh, Saqqarah, sont la seconde route. Je choisis cette dernière comme la moins banale. Elle me permet d'ailleurs de revoir en un même jour les divers groupes de pyramides.

La ville du Caire s'éveille dans le matin lumineux et sous le jeu des colorations ardentes, profilant ses coupoles et ses minarets sur le ciel d'un bleu de turquoise. Une arête de feu court sur la ligne des sommets arabiques. Sur les trottoirs remuent des paquets informes. Ce sont les Arabes qui ont dormi à la belle étoile, roulés en boule sous leurs guenilles. De ces paquets sortent des bras noirs ou bronzés, des têtes de magots, des torsos. Reluisant sous le soleil qui les habille, ces bronzes et ces basaltes se mettent sur leur séant, et la toilette commence. Toilette ? Non ; c'est chasse qu'il faut dire. Les guenilles de nuit qui vont

être l'habit de jour ont besoin d'être débarrassées de leurs parasites.

Par le pont du Nil, se pressent les fellahs, grands, sveltes, alertes, le regard aigu, le nez petit et droit, la bouche bien dessinée et souriante, à première vue « gens gracieux et de bonne nature, plutôt plaisants qu'autrement »¹. A l'ampleur du torse, à la maigreur des jambes, à l'effacement des hanches, vous reconnaissez des marques de race. Quelques-uns portent des escarpins, la talonnière repliée sous le pied; la plupart vont pieds nus. Au pas de leurs bêtes, ils s'en viennent vers les marchés de la ville. C'est presque un défilé de provisions comme l'on en voit dans les tombeaux d'il y a six mille ans; car en Égypte toutes les époques se rapprochent et se confondent en plus d'un point. Souples et légères, les femmes ont, sur la tête, des paniers d'œufs, de volailles ou de fruits. Elles glissent sans accident entre les chars où s'entassent les villageois, entre les montagnes de trèfle vert que portent les chameaux, entre les hommes qui poussent le bétail devant eux. Tout ce monde, sous les haillons, a des poses dignes, une élégante nonchalance, de la grandeur dans les gestes et de la simplicité.

Sanchos Panças en caftan violet ou noir, semé d'arabesques voyantes, en blanc turban sur fez rouge; Don Quichottes aux corps de momies desséchées, en robes rayées de petites lignes contrariées roses et jaunes, — des notables passant sur des ânes fringants. Un santan passe également, un haillon en poils de chameau noué autour de ses reins, un long bâton à la main, le corps « cuit et recuit à la flamme des soleils, aux souffles torrides des Khamsin »², la barbe rare et courte, la tête nue et sauvagement hérissée, les traits du visage perdus dans une boursofflure sale et repoussante. Et sur le fleuve, qui s'écoule avec un bruit

1. LÉON L'AFRICAIN, *Histoire et description de l'Afrique*, édit. Schefer, t. III, p. 324-325.

2. THÉOPHILE GAUTIER. Le Khamsin est un vent brûlant du sud, quelque chose comme le siroco algérien. Il souffle particulièrement aux environs de l'équinoxe de printemps. Parfois, il soulève d'immenses nuages de poussière et de sable, et c'est alors un véritable simoun. Toujours, il accable, dessèche la peau et, à la longue, la plisse et la racornit.

lent et sourd, montent et descendent les éternelles voiles blanches en longues ailes d'hirondelle.

De l'autre côté du pont, les âniers se précipitent. Chacun vante son « bon baudet », son « good donkey », et le jette en travers devant vous.

— Montez, monsieur le comte ! montez, monsieur le baron !

— Emmène ton âne, monsieur de l'ânier. Je n'en veux pas aujourd'hui. *Boukra* (demain) !

Ils sont bien tentants ces ânes pourtant. On ne se lasse pas de les admirer. On les monte toujours avec un nouveau plaisir. Si nous causions d'eux en attendant le départ du tramway ?

« Du temps que j'étais écolier », notre professeur, un jour, nous expliquait le XI^e chant de l'Iliade. On en était au passage célèbre où le poète compare Ajax à un âne. L'explication se changea en une longue dissertation sur les mots bas et les mots nobles, sur les bêtes basses et les bêtes nobles. Avec toutes sortes de précautions et de réserves, il fut insinué que l'auteur avait, en l'occasion, manqué de goût, et l'on nous cita l'inévitable

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Je n'y comprenais rien. Ce que je compris moins encore, ce fut la façon dont le professeur, dans sa traduction, subtilisa le mot âne, masqua la nature et la déguisa. On parlait bien « d'un animal lent et paresseux, mais patient et robuste ». D'âne, il n'y en avait plus. Timidement, je demandai la raison d'une pareille infidélité, d'une pareille noyade dans une périphrase qui me semblait une selle à tous chevaux. La réponse fut une mercuriale semée de gros mots, de ces mots qu'on venait tout à l'heure de traiter de bas. Je fus accusé de mauvais goût et de tous les crimes qui peuvent se commettre dans la république des lettres. Et Dieu sait si les faux classiques, de 1730 à 1830, ont allongé la liste de ces crimes ! Pour m'achever, on me renvoya en compagnie de Victor Hugo, dos à dos. N'avait-il pas écrit, le misérable :

Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ?

Malgré Hugo, je compris de moins en moins. Car raisons ne sont pas raison.

Plus tard, en lisant la Bible, je rencontrais l'âne à chaque instant. Ici Débora, dans un cantique, chantait les chefs de son peuple « montés sur de blanches ânesses »; là, Jacob, dans une bénédiction, appelait son fils Issachar « un âne robuste couché au milieu de son héritage ». A voir ainsi l'âne entrer de plain pied dans la haute poésie, j'ouvrais des yeux ravis. Je pensais à Homère. Ah ! si j'avais tenu mon ancien régent, je n'aurais pu m'empêcher de lui demander si le Saint-Esprit n'avait pas eu mauvais goût.

Plus tard encore, ici en Égypte, j'ai retrouvé l'âne en honneur. Sur les plus anciens monuments, il porte de grands personnages, des reines, des enfants. Il fait partout la joie des scènes agricoles. Il est de toutes les besognes et de tous les plaisirs. Là, il est en troupeau, il a toutes les poses, un ânier tient dans ses bras un ânon qui vient de naître, la mère tend son mufle vers son nourrisson, un scribe compte la bande. Là, il se roule dans le sable, il broute un chardon, il chante, il s'ébroue à côté de son maître, il est de la famille.

Cher professeur, où êtes-vous? Les Égyptiens tant vantés par Bossuet, avaient-ils, eux aussi, mauvais goût?

Les anciens avaient donc l'âne en grande estime. Il était, il est resté, en Orient, une noble conquête. Dès lors pourquoi ne lui-comparerait-on pas l'homme dont on veut faire l'éloge? Pourquoi ne le nommerait-on pas? Si Toepffer avait connu l'âne d'Égypte, il aurait écrit, sur cette fine créature, non plus une page, comme sur l'âne d'Europe, mais un volume entier rempli de tendresse et d'admiration.

Qu'il est gracieux cet âne ! Grand, élancé, fort, il a de longues oreilles, je vous l'accorde, mais qu'est-ce que cela prouve? Il n'a qu'une touffe de crins au bout de la queue, deux bandes noires se croisent sur son dos et ses épaules, mais où est le mal? Il brait, certes, avec quel cœur ! et notre ouïe façonnée par la convention se révolte pudiquement; mais faut-il oublier que, suivant Moncrif, « un son n'est ni juste ni faux en soi et qu'il ne paraît l'un ou l'autre que par l'habitude que nous avons de juger que tel assemblage de sons est une dissonance ou un accord »?

Son pelage est souvent d'une couleur blanche; mais, pour prouver, à sa manière, qu'il faut la variété dans l'unité, il se

permet aussi d'être gris-souris, voire brun, sans s'interdire les nuances, ni même, parfois, les étoiles et les balzanes blanches. Et puis, il ne s'enfle jamais, il ne fait pas son fier. Qu'il ait un simple licol, qu'il traîne un char grossier, qu'il promène, harnaché d'or, une grande dame, un pacha, il garde toujours la même oreille méditative, la même bouche ironique. Si La Fontaine s'est oublié à le houspiller vivement, c'est que, sous l'âne, il voyait l'homme.

L'âne regarde les passants avec sympathie. Son maître le testonne, le tond, le peint de bandes de couleurs, lui dessine des ramages autour des jarrets et des jambes, l'orne d'amulettes. Un soulier d'enfant, une babouche pend à son col parmi des verroteries et des médailles. Un tapis rouge recouvre son élégante selle, très renflée au pommeau et sans troussequin. Et, quelle que soit sa charge, il va gentil et vif, de son pas relevé, de son trot menu, de son allure douce et rapide. Il est si sobre que rien plus : un picotin le matin, avant qu'on ne réclame son aide, quelques coups de dent aux chardons que le hasard des haltes et de la route met à sa portée, un picotin le soir quand on n'a plus besoin de lui. Sa corvée finie, on le dételle, et le voilà qui gagne l'avoine, comme disent les gens de chez nous. Puis il se repose tranquillement au soleil, couché sur le flanc, les jambes et la tête allongées, s'il a été surmené; sur ses quatre pattes repliées sous lui, si la fatigue a été légère; jusqu'à ce que son maître l'appelle pour une nouvelle corvée. Ah! la brave bête! Ne pas l'aimer serait faire preuve d'un mauvais cœur, ne pas l'estimer et lui faire la moue serait un hommage posthume aux mauvais côtés de l'Hôtel de Rambouillet.

— Vous êtes un âne ! dit un jour Ampère à un jeune candidat qui démontrait mal un problème de géométrie.

— C'est vous qui êtes un âne ! répliqua le jeune homme piqué au vif.

— C'est possible, reprit Ampère, mais je ne crois pas. Recommencez la démonstration, vous reconnaîtrez vous-même que vous vous trompez.

Le candidat recommence, il est obligé de reconnaître qu'il s'est trompé.

— Mon cher enfant, dit Ampère, vous voyez bien que je ne

suiv pas un âne... Vous non plus, du reste. J'ai eu tort de vous donner le nom de cet animal. Cependant, l'âne est fidèle, sobre, patient et laborieux; en nous donnant réciproquement son nom, c'est peut-être à lui que nous faisons injure ! » Et l'âne en question n'était que l'aliboron d'Europe !

Rabelais, après Platon, prétend que le chien est « la bête du monde la plus philosophe », car il suce la « substantifique moelle » des os. N'en déplaît à Rabelais, l'âne, voilà le vrai philosophe car il est résigné. S'il se rebiffe, ce n'est que pour montrer que le bâton est nécessaire à l'humanité.

L'âne ! l'âne ! mais il a porté la Vierge et l'Enfant de Palestine en Égypte ! C'est monté sur un ânon que le roi Jésus est entré en triomphe à Jérusalem !...

Et le tramway nous emporte sous l'ombre des acacias dans la longue avenue des pyramides. L'avenue remonte le Nil, passe devant les jardins et le musée de Gizeh, tourne brusquement et court en droiture par la plaine, vers les lumières roses et les ombres bleues d'où surgissent les cimes dorées des collines libyques. En face de nous, au centre du paysage, sur la ligne jaune du désert, un immense triangle dont les bords violacés et lumineux frémissent : c'est la grande pyramide de Chéops. Elle paraît échancrée par le sommet. Il n'en est rien. L'absolue transparence de l'air rapproche de sa grande sœur la pyramide de Chéfren, sise en retraite deux cents mètres plus loin. Chose curieuse que cette pureté absolue de l'atmosphère. Les objets sont comme figés dans une lumière crue. Même à l'arrière-plan, les détails du paysage se dessinent nets et précis. Pas de perspective aérienne, et ce n'est qu'à la plus ou moins grande dimension des choses qu'on devine leur éloignement.

Tout à coup je montre à mon compagnon la pyramide à degrés et ses voisines qui, là-bas, au sud, semblent émerger d'un bois de palmiers. Mais nous avons un voisin, un gros bonhomme gradé de la police. Ce voisin, la figure épanouie par un sourire satisfait, nous dit :

- Vous allez à Saqqarah ?
- Eh, oui !

— Ces messieurs vont à Saqqarah, fit-il en se tournant vers un drogman.

— Vous allez à Saqqarah? Moi aussi, dit à son tour le drogman. J'y conduis ces deux dames.

L'une des deux dames aussitôt fait un petit cri de joie :

— Vous allez à Saqqarah, messieurs?

— Mais oui, nous allons à Saqqarah.

— Miss, miss, ces messieurs vont à Saqqarah. Quelle bonne chance ! S'il arrive quelque chose, nous ne serons pas seules.

— Eh, que voulez-vous qu'il arrive? Le temps est superbe. Vous avez un bon guide. Tout au plus une chute dans le sable, si votre âne fait un faux pas.

— Oh ! nous allons à chameau.

— A chameau ! Alors, tout au plus pouvez-vous craindre un soupçon de mal de mer, d'après ce que j'ai ouï dire.

— Et vous, messieurs, irez-vous à chameau?

— Peut-être, bien que nos pensées ne se soient pas élevées jusque-là.

— Miss, ce sera charmant. Je n'ai plus peur.

Et, pour nous mettre à l'aise, la bonne dame nous déclare qu'elle est une vieille demoiselle française de Quimper-Corentin, réfugiée au Caire pour une saison. Quant à Miss, son amie, c'est une demoiselle plus vieille encore, anguleuse et silencieuse, si sèche qu'on peut se demander si le soleil ne va pas la faire flamber comme une allumette, miss S..., une intrépide voyageuse. D'un signe de tête elle marque que la présentation est faite.

Et moi, qui m'étais promis de faire un voyage de solitaire ! moi, qui ne rêvais qu'une chose : m'enfoncer dans les sables, me griser de soleil, boire à pleins poumons un air irrespiré, me pénétrer d'images et de couleurs vierges, livrer mon âme aux vertigineuses ascensions ! Mon trop beau rêve qu'allait-il devenir ? Irait-il se jouer sans moi sur le fond gris du désert où le soleil, qui monte et qui brûle d'un feu toujours plus blanc, jette toutes les fantasmagories de la lumière ? Pris par les mesquineries d'une excursion vulgaire, en compagnie inconnue, je n'aurais peut-être pas le loisir de voir ce même soleil glorifier jusqu'aux haillons des fellahs.

J'en étais là de mes regrets et de mes craintes; nous venions de quitter le tramway, et une pente douce obliquant à gauche nous ramenait sur le plateau en face de la grande pyramide, lorsqu'une voix claire réveilla en moi le sentiment de la situation, je veux dire de la chevalerie.

— Monsieur! disait la voix, voici les dromadaires.

— Oh! les monstrueuses bêtes!

Mais les monstres étaient déjà accroupis et des Arabes nous débarrassaient de nos sacs et mettaient en selle les moins habiles. Pour tous, c'était de l'inconnu.

Comment allait se passer l'opération de la mise sur jambes? Hue! et lourdement la bête se soulève sur ses pieds de derrière, et le cavalier se renverse d'instinct sur un plan incliné. Hue encore! et voilà la bête sur ses deux pieds de devant, et le cavalier penché sur la selle et cramponné. Une oscillation ou deux, tout s'équilibre, puis la montagne vivante, qu'on dirait chevauchée par un être nain, se met en marche.

La grande pyramide contemple le défilé de notre haute cavalerie difforme, et nous, nous voyons très bas sur terre les pas des chameliers se multiplier dans les larges enjambées de nos chameaux. Holà, le tangage! On s'y fait peu à peu, on s'accorde à l'amble de l'animal, on suit l'ondulation de son long cou et de sa petite tête, on n'est bientôt plus qu'un avec lui. Il n'y a qu'à s'en aller entre plaine et sables, trois heures durant, à une allure lente et balancée,

Au branle assoupissant du vaisseau du désert,

ou aux saccades du trot dont le moindre mal est de vous décrocher les côtes.

Tous ces détails, plus ou moins pittoresques, ne doivent pas nous faire oublier que nous sommes dans la nécropole de Memphis, parmi des tombes de toutes les époques. Je ne vous entretiendrai aujourd'hui que des tombes de l'Ancien Empire. Or, l'Ancien Empire va de Ménès à la XI^e dynastie. Quand il disparaît, Abraham n'est pas encore né. Existe-t-il antiquité plus vénérable?

CHAPITRE II.

LES PYRAMIDES.

Sans parler de la fosse commune, où l'on enterrait à un mètre de profondeur les gens du vulgaire ayant le sable pour tout linceul; sans parler non plus des petites chambres rectangulaires, grossièrement bâties en briques jaunes, où le corps des simples citoyens reposait sous un plafond voûté de forme ogivale, n'ayant parfois qu'une peau de mouton pour tout cercueil, les Égyptiens de l'Ancien Empire avaient des tombes monumentales : mastabas et pyramides.

Les pyramides sont des tombes exclusivement royales. Elles s'échelonnent sur une ligne de plus de cent vingt kilomètres, par groupes qui empruntent leurs noms aux villages les plus proches. A l'extrémité nord, le groupe d'Abou-Roash; en remontant vers le sud, le groupe de Gizeh où nous sommes maintenant; puis les groupes de Zaouiyet-el-Aryân, d'Abousir, de Saqqarah, de Dahchour, de Licht, qui se continuent par la pyramide de Meïdoun, et, enfin, par celles d'Illahoun et de Haouâra sises à l'entrée du Fayoum. Toutes les pyramides se trouvent sur la rive gauche du Nil. Celle à degrés, à Saqqarah, une ou deux de Dahchour et celle de Meïdoun mises à part, qui appartiennent à la III^e dynastie, les autres semblent se suivre chronologiquement du nord au sud : Abou-Roash et Gizeh, IV^e dynastie; Abousir, V^e dynastie; Saqqarah, V^e et VI^e dynasties; Dahchour, Licht et le Fayoum, XII^e dynastie. On connaît plus de quatre-vingts pyramides dont vingt au moins sont identifiées. Leur hauteur varie entre trois mètres et cent quarante mètres; les unes sont en ruines ou ruineuses; les autres, à l'épreuve du temps. Il est à supposer que le sable montant en a caché un grand nombre d'autres.

« Outre Babiloine et le fleuve de Paradis, vers le désert qui est entre Égypte et Auffrique, a plusieurs tombes et mémoires anciennes de jadis; et sont ces tombes et mémorialts maçonnés de grandes pierres bien polutes, bien hautes et bien aguës, comme un bien agu clochier : entre lesquelles en y a deux merveilleusement hautes et grandes, esquelles je trouvai escritures de divers langages entaillés en la pierre; et en l'une ces vers-ci en latin :

*Vidi Pyramida sine te, dulcissime frater,
Et tibi, quod potui, lacrymas hic maesta profudi,
Et nostri memorem luctus hic sculpo querelam¹... »*

« J'ai vu les pyramides sans toi, et cette vue m'a rempli de tristesse. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de verser des larmes sur ton sort; puis, fidèle au souvenir de ma douleur, j'ai voulu écrire ici cette plainte. »

C'est une Romaine, visitant les pyramides, qui se rappelle avec émotion son frère qu'elle a perdu. Parmi les Grecs et les Romains, lorsqu'on visitait quelque temple ou quelque monument, il était assez d'usage d'en consigner le souvenir dans un graffito, sorte de carte de visite. A ce souvenir, ils joignaient le souvenir de leurs parents ou de leurs amis, « soit, dit G. Boisier², pour le recommander au dieu auquel le temple était consacré, soit pour les associer au plaisir que leur causait un beau spectacle ». Les exemples abondent : « Sarapion, fils d'Aristomaque, est venu près de la grande Isis de Philæ, et par un motif pieux il s'est souvenu de ses parents. » — « Moi, Panolbios d'Héliopolis, j'ai admiré les tombeaux des rois et je me suis souvenu de tous les miens. »

Le naïf pèlerin de 1332 s'est contenté de noter l'impression vague et générale que, vus de loin, les monuments de Gizeh produisent en nous. Quand on va à leur rencontre, ce sont, en effet, des montagnes qui s'élancent et se découpent dans l'azur. Mais, à mesure qu'on les approche, ils s'abaissent et semblent

1. Guillaume de Boldensele. Ce pèlerin vit l'Égypte en 1332. Le récit latin de son voyage, écrit en 1336, « fut translaté par frère Jehan de Longdit » en 1351.

2. *Promenades archéologiques*, 5^e éd., 1895, pp. 174-175.

se confondre avec les ondulations de la chaîne libyque. Puis, dès qu'on est aux pieds de la pyramide de Chéops, celle-ci surgit soudain immense, les assises de sa base fuyant sans fin à l'est et à l'ouest, et son sommet s'échappant dans le ciel. On n'admire pas, car l'esprit en est comme écrasé et demeure confondu. Jomard l'a bien dit : « Vous êtes saisi d'une émotion vive et puissante, tempérée par une sorte de stupeur et d'accablement ¹. » Il faut un moment pour se ressaisir et se libérer du choc de la masse, et alors les questions se posent. De quelle idée sortirent les pyramides? Est-ce du désir d'éterniser un nom en éternisant un cadavre, de préserver ce corps pour une résurrection future, ou seulement d'assurer à l'âme un support qu'on croyait nécessaire à son immortalité? Pourquoi cette forme de tombes ? Pourquoi ce travail surhumain? Et l'obsession de la masse vous reprend.

C'est J. T. de Belloc ³ qui rapporte l'anecdote suivante : Pendant que ses officiers gravissaient la grande pyramide, Bonaparte se contenta de parcourir les alentours. Les officiers revenus de leur ascension prétendirent qu'on ne pouvait, sans avoir été jusqu'au sommet, se faire une idée de la grandeur des monuments de Gizeh. « En êtes-vous bien sûrs? dit Bonaparte. Voici pourtant qui va vous prouver que je m'en suis rendu compte aussi bien que vous autres. » Et il leur montra un calcul qu'il venait de faire au crayon, calcul qui établissait que, d'après la quantité de pierres réunies là, on pourrait avec les trois

1. *Description de l'Égypte*, éd. in-8°, t. V. p. 597.

2. La raison de cette forme est d'ordre pratique : on obtenait ainsi un monument simple et durable; elle est surtout d'ordre religieux. Le symbole de RA, le dieu de l'Ancien Empire, fut dès l'origine l'obélisque surmonté de son pyramidion. C'est là que le dieu résidait, se manifestait et recevait l'adoration des hommes. Or, la pyramide n'est pas autre chose qu'un immense pyramidion où se reposait le dieu, où on le capterait, pour ainsi parler, et par lequel le pharaon défunt enterré au cœur du monument serait en communication avec lui et vivrait éternellement de la vie solaire. Sinouhit, relatant la mort d'Aménémhat I^{er}, s'exprime en conformité avec cette croyance : « Le roi monta au ciel, s'unissant au soleil, et les membres divins s'absorbèrent en celui qui les avait créés. »

3. *Le pays des pharaons*, 1890, pp. 152-153.

grandes pyramides de Gizeh construire tout autour de la France un mur de dix pieds de haut sur un de large.

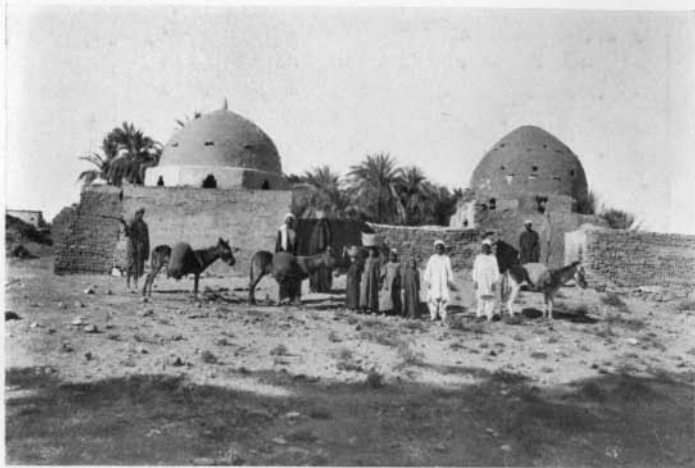
C'est vrai, il faut y insister; on a procédé là par masses énormes qui surprennent d'abord notre esprit bourgeois. Mais, à la longue, une seconde impression se dégage, la bonne cette fois. Ces montagnes de pierres, aux formes si simples, d'une technique si merveilleuse, d'une précision dans les assemblages jamais surpassée dans la suite, ni même égalée, c'est une pensée d'éternité qui les érigea, c'est à une « demeure d'éternité » qu'on les destina. Et, depuis plus de six millénaires, elles durent, témoins immuables du torrent des âges et des empires que le flot apporte et qu'il engloutit les uns après les autres.

Comment s'exécuta l'œuvre gigantesque? Dès qu'un roi montait sur le trône, son premier souci était de se construire un sépulcre. La partie principale et absolument indispensable était d'abord préparée : caveau et noyau de pyramide. « Ce premier travail achevé », le pharaon « est assuré d'un asile pour ses restes. Continue-t-il de vivre : il agrandit la pyramide, il la double d'une enveloppe de pierre renfermant une chambre sépulcrale plus somptueuse, qui désormais remplacera la première. Le pharaon survit : nouvelle enveloppe, nouvelle salle ¹... » La mort du titulaire survenant, on pouvait rapidement terminer l'édifice et placer le parement en pierre choisie, calcaire ou granit. Conséquence nécessaire : il doit y avoir proportion directe entre la durée de chaque règne et les dimensions de la pyramide.

Dans cette hypothèse de « masses progressivement grossies et croissant comme d'immenses cristaux, par couches qui s'enveloppent les unes les autres » ², on explique assez bien, par exemple, les chambres souterraines dont les couloirs d'accès se perdent dans le massif ou débouchent, non plus à fleur du sol, mais au-dessus des premières assises. En s'élargissant, la pyramide aurait englobé ces couloirs ou fait remonter leur orifice. On explique aussi à la rigueur la multiplicité des chambres funéraires. Mais ce qu'on ne trouve pas, c'est la conséquence, c'est-à-dire des règnes en relation avec les masses bâties. L'au-

1. A. CHOISY, *Histoire de l'architecture*, t. I, pp. 75-76.

2. Id., *L'art de bâtir chez les Égyptiens*, p. 99.



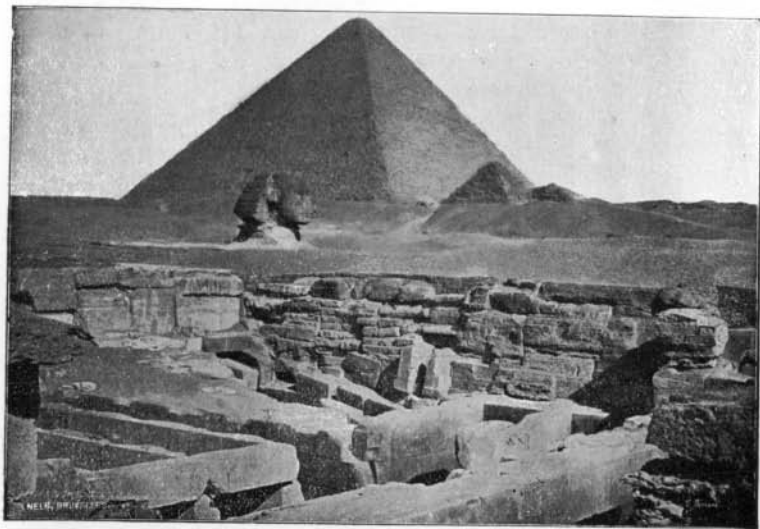
Les Aniers et leurs baudets (p. 15).



Charrue tirée par des chameaux (p. 20).



Aspect d'un champ cultivé.



GIZEH. La Pyramide de Chéops, le Sphinx et son temple (pp. 30-36).

teur de la troisième pyramide de Gizeh aurait dû régner la moitié moins que Chéops : il régna au moins aussi longtemps. A Saqqarah, Merenra I^{er} mourut fort jeune et sa pyramide est aussi grande que celle de Pepi II qui mourut centenaire. De ce chef, la théorie par agrégations successives reçoit donc un démenti, et il faut la laisser en compte à Lepsius, son premier auteur, et à ses tenants.

Maspero¹ et Petrie² ont préconisé une autre théorie. Suivant eux, les pyramides ont été construites d'après un dessin prévu et complètement arrêté; dès le premier fondement, l'architecte voyait son œuvre entière et ses proportions, au moins dans les grandes lignes. Quant aux galeries noyées dans la maçonnerie et aux chambres sans utilisation, elles n'avaient d'autre but que de dépister les fouilleurs, préoccupation habituelle dans l'histoire de la sépulture en Égypte.

Borchardt³ a repris l'hypothèse de Lepsius, mais en la modifiant légèrement : toute pyramide a d'abord été construite dans de modestes dimensions, ayant une hauteur proportionnée à une base d'une cinquantaine de mètres. Plusieurs pharaons s'en tinrent à ce premier plan; mais d'autres, dont la vie fut longue ou qui disposaient de plus de ressources, développèrent l'œuvre primitive par couches superposées et l'amènèrent aux dimensions que l'on constate aujourd'hui. Et c'est ainsi que montèrent certains édifices, parfois sans transformation du plan primitif (Zozir), parfois avec transformation complète (Mychéros), parfois aussi en l'agrandissant à deux reprises (Chéops). Mais l'hypothèse ainsi corrigée et si souple qu'elle en devienne, peut-elle s'appliquer à chaque pyramide? Aux archéologues de répondre.

Dans toute cette question, il est certain que la volonté et les ressources royales sont des facteurs importants et ils nous échappent complètement. Là où nous sommes mieux renseignés, c'est sur l'exécution matérielle des pyramides. Hérodote⁴

1. *Archéologie égyptienne*, 1887, p. 127.

2. *The Pyramids and Temples of Gizeh*, pp. 163-166.

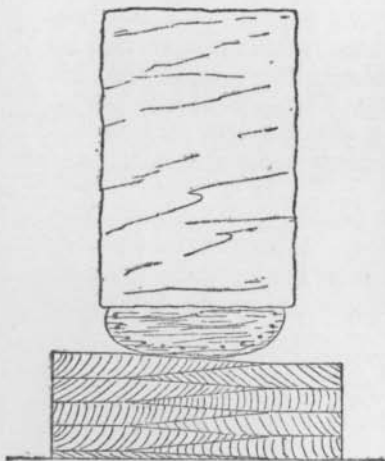
3. *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1891, t. XXIX, pp. 102-106.

4. II, 124, 125, traduction Saliat. Cf. ABD-ALLATIF, *Relation de l'Égypte*, trad. S. de Sacy, p. 179.

nous apprend que les pierres furent extraites « des carrières qui sont en la montagne d'Arabie ». Il n'y a pas à s'y tromper, en effet. La nature du calcaire employé trahit son origine. Il sort des carrières de Tourah et de Massarah, de l'autre côté du Nil, presque en face de Memphis. Avant la IV^e dynastie, les Égyptiens avaient déjà reconnu et attaqué dans cet éperon du Mokattam des filons du calcaire le plus fin, souple et fort en même temps. A la longue, les galeries succédèrent aux galeries, les chambres aux chambres dont la voûte était portée par des piliers réservés d'espace en espace. Des inscriptions, stèles officielles, noms de contremaîtres, épures, calculs, couvraient les parois. Une stèle montrait même un bloc posé sur un traîneau et tiré vers le Nil par six grands bœufs aiguillonnés par trois toucheurs. Les carriers modernes ont détruit tout cela.

Hérodote ajoute que du chantier on menait les pierres « jusqu'au bord du Nil, pour icelles, transportées en bateau d'un rivage à autre, être reçues par autres hommes et tirées jusqu'à la montagne qui regarde l'Afrique ». Des chaussées reliaient le Nil au plateau libyque, et c'est par ces chaussées, encore visibles par places, que les matériaux s'en allaient à pied d'œuvre. La pyramide s'élevait en forme de degrés. « Quand la première

(pierre) était assise, ils avaient de petits engins de bois qu'ils posaient dessus pour monter les autres pierres. Et par ce moyen était la première pierre levée de terre avec son engin particulier, puis sur icelle était dressé un autre engin pour monter la seconde pierre, et ainsi conséquemment des autres, tellement qu'autant il y avait d'engins comme il y avait de marches. » A bien le deviner, il semble qu'Hérodote veuille marquer ici que les matériaux montaient à la hauteur voulue par le moyen d'un système mobile de plans inclinés. Des



leviers soulevaient le bloc, et on le faisait glisser, répétant la manœuvre tant qu'il était besoin.

Mais Hérodote conclut : « Ou bien n'y avait qu'un engin, lequel, pour être aisé à manier, était levé de degré en degré, quand besoin était de monter une pierre. » Ne s'agirait-il point de l'ascenseur oscillant? Depuis longtemps, parmi les dépôts de fondation, on avait trouvé une sorte de berceau de bois, composé de deux joues en segment de cercle, entretoisées par quatre ou cinq traverses, quelque chose comme un cintre de voûte. M. G. Legrain en a expliqué le mécanisme et l'usage. L'ascenseur oscillant ne pouvait servir que pour les blocs ordinaires. On le chargeait et on le poussait jusqu'au pied de l'escalier de montage, puis, alternativement, on le faisait osciller et on le calait avec des madriers, jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur de la première marche, sur laquelle on le faisait glisser, et ainsi de suite. Les plus anciens modèles qu'on en possède sont tous de l'époque du second empire thébain. Mais il est à croire que l'usage de l'ascenseur oscillant remonte bien plus haut (voir fig. p. 26) ¹. Pour les pyramides de brique, le procédé était plus simple. On montait les matériaux à force de bras, les retraites des assises servant d'échelons ².

Le granit, le grès, l'albâtre entraient aussi pour une part dans les matériaux de la pyramide. Le granit venait de Syène, le grès de Silsileh et de la montagne Rouge près du Caire, l'albâtre de la carrière de Hatnoub, toutes localités que nous aurons l'occasion de rencontrer.

La pyramide une fois achevée, avec sa porte au nord et ses quatre faces aux quatre points cardinaux, sauf erreur provenant de la négligence des ouvriers ou de leur maladresse, on procédait à son revêtement. L'opération commençait par la pointe, et les dalles de calcaire ou de granit recouvraient les assises de proche en proche jusqu'au bas, dalles si habilement ajustées et polies que le monument donnait l'illusion d'un bloc unique. Mais le tombeau n'avait pas encore son couronnement. Il devait comprendre « en outre un téménos rectangulaire dallé

1. D'autres, toutefois, à la réflexion et au second mouvement, ne voient là qu'un modèle de cintre pour construire des voûtes en briques.

2. Pour ce qui concerne les procédés de transport et de montage, voir CHOISY, *L'Art de bâtir chez les Égyptiens*, pp. 75-84.

et entouré de murs en pierre au centre duquel s'élevait la pyramide, puis une chapelle funéraire adossée toujours à la face est de la pyramide, et dont la porte pratiquée dans le front est de l'enceinte prêtait également accès au reste des bâtiments. Des souterrains, dont l'ouverture se dissimulait sous les dalles du téménos, servaient de magasins à provisions et de lieu de sépulture pour les membres secondaires de la famille royale, femmes et enfants ¹. » Le pharaon seul reposerait plus tard au centre de la pyramide.

Ce n'était pas tout : partant de la porte, et vaguement éclairée par d'étroites fenêtres découpées dans le plafond, une chaussée couverte conduisait au pied de la colline, à une sorte de vestibule ou propylée, « la chapelle de la vallée ». Là, se dressaient les statues du roi. C'était comme la première station de la pyramide. Le visiteur s'y arrêtait, rendait hommage au propriétaire, puis s'engageait sur la chaussée, ayant devant lui la masse de la pyramide, arrivait au temple proprement dit et y récitait les prières habituelles. A dégager les éléments essentiels de la tombe royale de l'Ancien Empire, nous voyons donc, grâce aux fouilles récentes, qu'elle se composait : 1^o d'une porte monumentale appelée « chapelle de la vallée » ; 2^o d'une allée couverte reliant la chapelle de la vallée au temple supérieur ; 3^o du temple supérieur ; 4^o d'une pyramide avec ses dépendances. On imagine aisément l'effet que devaient produire le long de la chaîne libyque ces pyramides et leurs temples se groupant par intervalles au milieu des mastabas. Et, dans les espaces laissés vides, les sanctuaires du soleil pointaient leur aiguille de pierre casquée d'électrum. Rien que de Gizeh à Abousir, sur un parcours d'une dizaine de kilomètres, il y avait au moins six de ces sanctuaires.

Des prêtres étaient commis à la garde de chacun des édifices, temple ou pyramide. Richement dotés, ils devaient y assurer le service funéraire et pourvoir le défunt de l'habiller, du boire et du manger. Non loin, au bord de la vallée, dans la ville royale, se groupaient les fonctionnaires et les ouvriers chargés de l'approvisionnement et de l'entretien des monuments. Chaque

1. MASPERO, *Archéologie égyptienne*, nouvelle édition, p. 132.

pyramide, chaque temple avait ainsi sa population, sa ville, ou plutôt un domaine spécial, sur lequel vivait, parmi les palmes, toute une hiérarchie de serviteurs, jouissant de certains privilèges. On a retrouvé à Dahchour un décret de Pépi I^{er}, VI^e dynastie, en faveur des habitants des deux villes relevant des pyramides de Snofrou, car ce roi de la III^e dynastie s'était fait construire deux de ces édifices, l'un à Dahchour même, l'autre à Meïdoum. On empiétait sur les antiques prérogatives de ces habitants. De là des plaintes qui amenèrent l'intervention royale. Donc en l'an XXI, le 23 Tybi, « l'Horus aimé des deux terres », Pépi, s'adressant à tous ses grands officiers, formule une série d'ordres. Entre autres choses, il veut « qu'à toujours et à jamais » les habitants de ces deux villes soient exempts de toute corvée et de l'obligation de servir de messagers « par terre ou par eau, en amont ou en aval »; que l'on n'usurpe nulle partie de leurs champs pour reine, prince, grand ou courtisan, mais que ces champs leur restent attribués avec leurs récoltes en totalité; que leurs canaux, lacs, puits, outres et sycomores demeurent libres d'impôts; qu'aucune personne étrangère ou de la police n'entre dans le temple pour le service du mois et la participation des parts; que toutes les parts d'offrandes ou de victimes soient le lot des habitants de ces deux villes et n'aillent point aux gens domiciliés dans d'autres villes de pyramide. Si Pépi confirme ces exemptions, c'est qu'il tient à maintenir le service du mois et toutes les cérémonies sacrées en l'honneur de Snofrou. Fait significatif, il défend en outre que l'on se serve de la pyramide de Menkahor en guise de carrière. De tout temps, quelquefois d'une génération à l'autre, les Égyptiens élevèrent leurs édifices avec les dépouilles monumentales de leurs prédécesseurs.

CHAPITRE III.

CHÉOPS, CHEFREN ET MYCHÉRINOS.

L'histoire des pyramides est inépuisable. Il faut se borner à un examen rapide des principales d'entre elles.

Le nom de la grande pyramide est : « la Splendeur de Khoufou (Chéops) », ou « la Lumineuse, la Brillante ». Elle avait primitivement cent quarante-cinq mètres de haut. Depuis le moyen âge, époque où elle fut dépouillée de sa pointe et de son revêtement, elle n'a plus que cent trente-sept mètres. En largeur, elle mesure à sa base deux cent vingt-sept mètres trente de côté. Petrie en évalue la masse totale à deux millions et demi de mètres cubes. L'entrée est au milieu de la face nord, à vingt mètres au-dessus de la première assise, soit à la treizième assise. Elle était déjà connue de Strabon ¹. « La pyramide, dit-il, a sur ses côtés, et à une élévation médiocre, une pierre qui peut s'ôter, λίθον ἐξαιρέσιμον. Lorsqu'on l'a soulevée, on voit un conduit tortueux qui mène au tombeau. » D'après les dispositions qu'on remarque à la porte d'une pyramide de Dahchour, on doit conclure qu'il s'agit d'une dalle mobile, sorte de trappe, tournant sur un pivot. S'il est vrai que le sultan Almamoun fit éventrer la pyramide et rencontra par hasard le couloir montant ², il est à croire qu'au IX^e siècle on avait perdu le secret d'ouvrir cette porte. Peut-être aussi que l'effort du sultan se borna à retrouver ce couloir barré en bas par un bloc énorme, si dur qu'il fallut le tourner. Quoi qu'il en soit, par un mètre de haut sur un de large, pénétrons dans ce conduit, bien qu'il soit toujours un peu ce qu'il était jadis, « un lieu moult obscur

1. XVII, 14.

2. ABD-ALLATIF, *loc. cit.*, p. 176.

et malflairant pour les bêtes qui y habitent ». Ainsi parle le sieur d'Anglure, pèlerin champenois du XIV^e siècle, qui ne paraît pas avoir eu les chauves-souris en bonne odeur.

Couloir qui longe une centaine de mètres et se perd; au vingtième mètre, couloir d'Almamoun, qui monte durant trente trois mètres, formant avec le premier un angle de cent trente-trois degrés, aboutit à une sorte de plate-forme et se divise. La première bifurcation franchit un puits et mène horizontalement à gauche vers ce que l'on a improprement appelé « la chambre de la reine », chambre dont le sol n'est pas dallé. La seconde gravit dans une galerie longue de quarante-sept mètres et haute de plus de huit mètres, en pierre si jolie et si finement appareillée « que l'on ne pourrait fourrer entre deux de ces pierres une aiguille ou un cheveu »¹. Nous voici dans le vestibule du caveau, obstrué jadis par trois hermes de granit. La chambre funéraire est un rectangle de presque six mètres de haut, large de plus de cinq mètres et long de plus de dix, les plus petits côtés étant au nord et au sud. Le sarcophage du roi est encore en place, mais mutilé et sans couvercle. Au-dessus du plafond, pour diminuer la pression centrale des cent mètres de calcaire qui le surmontent et rejeter cette pression en grande partie sur les faces latérales, l'architecte a ménagé cinq chambres de décharge. C'est là, sur des blocs intérieurs, parmi des inscriptions tracées à la sanguine au moment de la construction, qu'on a trouvé le nom de Chéops. Deux prises d'air, au nord et au sud du caveau, ont leur orifice à quatre-vingt-dix centimètres du sol et montent déboucher à l'extérieur après un parcours de soixante et onze mètres.

On attribue à l'anglais Davison la découverte, en 1763, du puits où tombe à un moment le couloir ascendant. Or, ce puits n'était pas à découvrir. Le P. Claude Sicard, mort au Caire, le 12 avril 1727, avait visité l'intérieur de la grande pyramide. Il nous en a laissé une description très exacte, et il nous parle du puits comme d'une chose connue². Le puits, d'un parcours

1. ABD-ALLATIF, *loc. cit.*, p. 176.

2. *Lettres édifiantes*, Lyon, 1819, t. III, pp. 465-466. Davison, consul à Alger, se trouvait en Égypte avec Wortley Montague. Un graffito de lui, à l'entrée du premier couloir de la grande pyramide, fixe la date de

sinueux de quarante mètres, qui va rejoindre le couloir descendant, quelle était sa destination? On pense qu'il fut une porte de sortie pour les ouvriers. La pyramide achevée et la momie en place, on avait laissé tomber les hersees du vestibule de la chambre funéraire et obstrué le couloir ascendant avec un bloc de granit mis en réserve; après quoi, on descendit par le puits, remontant à la lumière par le couloir inférieur qui, à son tour, fut muni d'une porte dissimulée avec soin.

Pour expliquer la multiplicité des chambres et des couloirs, dans un monument destiné à un seul, les arguments varient avec les théories énoncées plus haut. Petrie fait appel naturellement au besoin de cacher le site exact du sarcophage et de décourager les fouilleurs, mais surtout à un changement d'architecte, le premier ayant dû mourir avant d'avoir achevé l'œuvre, et celui qui le remplaça n'ayant pu entrer dans l'idée de son prédécesseur que par tâtonnements. Borchardt voit là les traces de trois états successifs. Premier état prévu : une seule chambre creusée dans le rocher avec le couloir inférieur, qu'on n'achève pas, car le temps et les ressources permettent de faire plus grand. D'où deuxième état : le couloir ascendant menant à une chambre ménagée dans la maçonnerie, « la chambre de la reine ». Mais, à ce moment, avant même d'avoir mis les dalles du sol, on s'aperçoit qu'on peut faire plus grand encore. D'où dernier état : la grande galerie menant à la vraie chambre du tombeau.

Il semble que ce fut vers la fin du xiv^e siècle que l'on commença d'attaquer le revêtement de la pyramide. Du temps d'Abd-Allatif, qui était en Égypte à la fin du xii^e siècle, si, attiré par l'espoir de découvrir des trésors, on avait tenté de pénétrer à l'intérieur; si les matériaux de la plupart des moindres monuments voisins avaient déjà passé dans les constructions du Caire, du moins la grande pyramide demeurerait à peu près respectée, ainsi que ses deux sœurs¹. Guillaume de Boldensele, en 1332, la trouva, en effet, avec ses « pierres bien polutes » et

sa visite : « Davison, 1764 ». Il découvrit non pas le puits en question, mais la première des cinq chambres de décharge qui surmontent le caveau de Chéops. Cf. WILKINSON, *Modern Egypt and Thebes*, t. I, Londres, 1843, pp. 333-334.

1. ABD-ALLATIF, *loc. cit.*, pp. 171-172, 177-178.



Tête de la statue du roi Chephren (p. 38).

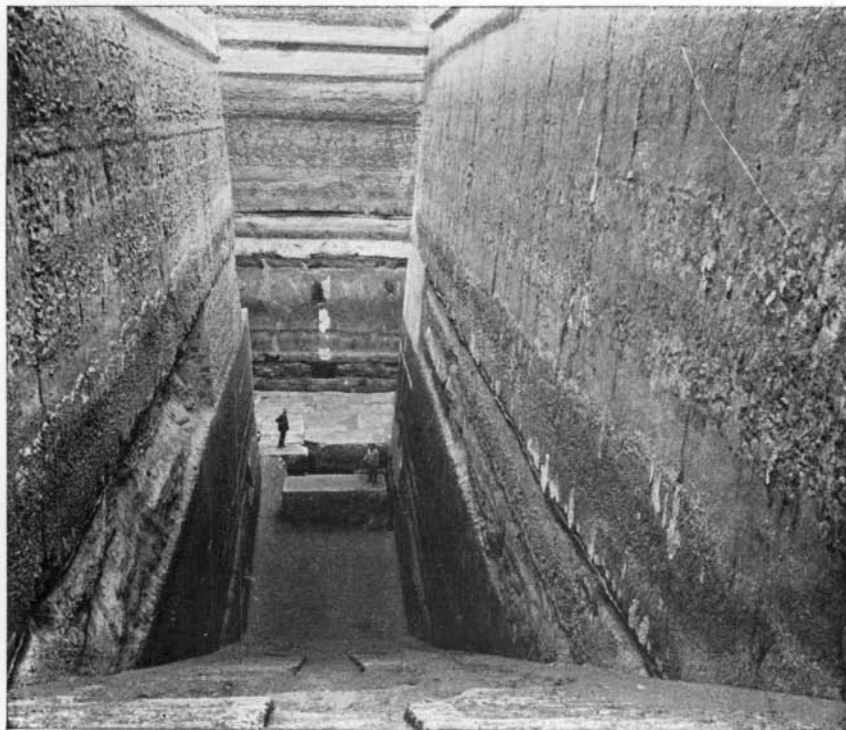


PLANCHE 4.

ZAOUIYET EL-ARYAN.

Pyramide inachevée
du roi Noferkara : cou-
loir descendant (p. 41).

« escriptures de divers langages ». Les Égyptiens eux-mêmes, puis les voyageurs grecs et latins, y avaient au cours des siècles gravé leurs cartes de visite. Mais, en 1395, il n'en est plus ainsi. Le sieur d'Anglure vit « certains ouvriers massons qui a force desmuroient les pierres taillées qui font la couverture, et les laissoient devaler à val. D'icelles pierres sont faitz la plus grant partie des beaux ouvrages que l'en fait au Caire et en Babiloine. » Il ajoute : « Nous veimes cheoir les grosses pierres comme muiz a vin que iceulx massons abatoient. » Le profit de cette besogne allait au Sultan pour les deux tiers et aux maçons pour le reste ¹.

La seconde pyramide, de son nom « Grand est Khafra », ou simplement « la Grande », est sise à cent vingt mètres au sud-ouest de « la splendeur de Khoufou ». Qu'elle soit bien l'œuvre de Chefren, Hérodote et Diodore nous l'assurent, et l'on a trouvé le nom de ce pharaon dans le temple sur les fragments d'une coupe et sur la tête d'une massue en pierre blanche. D'ailleurs, sa position, entre la première et la troisième pyramide, dit assez qu'elle ne peut appartenir qu'au successeur de Chéops et au prédécesseur de Mychérinos. Pour asseoir sa masse de plus d'un million et demi de mètres cubes, on coupa, au nord et à l'ouest, la colline rocheuse et, avec les énormes blocs ainsi obtenus, on releva le terrain au sud-est. Moins élevée, cent trente-six mètres, jadis cent trente-huit, et beaucoup moins large que la première, deux cent dix mètres de côté, jadis deux cent quinze, mais placée plus haut et plus svelte, elle fait l'illusion d'être plus grande. Elle garde encore à son sommet une partie de son revêtement en calcaire nummulitique gris que les lichens ont marbré de rouge, que la patine du temps a glacé, mosaïque au ton mat qui reluit au soleil. L'assise inférieure de ce revêtement était en granit rose. La pyramide a deux issues, l'une sur l'esplanade, l'autre à quinze mètres du sol, qui descendent parallèlement ; puis, la plus basse rejoignant la supérieure, celle-ci court horizontalement sous la masse jusque vers l'axe de l'édifice où s'ouvre le caveau définitif.

1. *Le saint voyage de Jérusalem*, éd. Bonnardot et Longnon, pp. 66-67.

Quand Belzoni entra dans ce caveau, en 1818, il y lut une inscription tracée à l'encre qui fixait la violation du tombeau à l'année 1200 de notre ère. « Maître Mohammed, le carrier, a ouvert, disait l'inscription; maître Othman fut présent ainsi que le roi Ali-Mohammed au début de la fermeture. » Ali-Mohammed était le fils et le successeur de Saladin.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, on ne voyait déjà plus que les traces du temple de la pyramide ¹. Ses dimensions restent aujourd'hui visibles sous le sable et les décombres. On retrouve par places la chaussée dallée qui descendait de là vers la plaine. Après un parcours de quatre cents mètres, elle aboutissait au temple de granit, appelé aussi le temple du Sphinx. En 1880, Mariette avait déjà signalé cette relation entre les deux temples. Petrie veut qu'elle soit intentionnelle. Par suite, elle serait contemporaine des deux édifices. Chefredon lui-même en serait l'auteur, l'auteur aussi du temple du Sphinx où l'on a retrouvé ses statues.

La troisième pyramide, « la Divine », ou « Divin est Menkaoura », s'élève au sud et en retrait de la seconde, comme celle-ci s'élevait déjà au sud et en retrait de la première. Elle n'a que soixante-six mètres de haut et cent huit de côté; et pourtant, si « elle paraît petite, quand on la compare aux autres, lorsqu'on l'aborde de près, et que les yeux ne voient plus qu'elle, elle inspire une sorte de saisissement, et l'on ne peut la considérer sans que la vue se fatigue ² ». Ses assises inférieures portaient un revêtement en dalles de granit rose. De là le nom de « pyramide rouge » que lui donnent les auteurs arabes. L'accès à l'intérieur part de la quatrième assise, oblique dans le sol jusqu'au second quart de la base, puis devient plan et aboutit au caveau creusé sous l'axe. Mais cet état définitif ne s'obtint qu'après hésitation et des remaniements visibles. Jusqu'au commencement du XIX^e siècle, le sarcophage royal reposa en place, un sarcophage en basalte sculpté. L'anglais Vyse le fit enlever. Mais le vaisseau qui emportait la dépouille sombra sur les côtes d'Espagne.

1. FOURMONT, *Description hist. et géog. des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, 1755, p. 259.

2. ABD-ALLATIF, *loc. cit.*, p. 173.

La face nord de la pyramide montre une égratignure. C'est qu'un jour le sultan Othman se laissa persuader par des « gens dépourvus de bon sens, de démolir les pyramides, et l'on commença par la pyramide rouge ». Huit mois entiers on y travailla, et les ouvriers furent « contraints de renoncer honteusement à leur entreprise... Ceci se passa en l'année 593 (1196-1197). Aujourd'hui — c'est Abd-Allatif qui parle — quand on considère les pierres provenant de la démolition, on se persuade que la pyramide a été détruite jusqu'aux fondements; mais si, au contraire, on porte les regards sur la pyramide, on s'imagine qu'elle n'a éprouvé aucune dégradation, et que, d'un côté seulement, il y a une partie du revêtement qui s'est détachée ¹. »

Fourmont put voir debout encore plusieurs colonnes du temple. D'énormes blocs dessinent le pourtour de ce temple et l'œil suit la chaussée qui descendait à l'est.

1. ABD-ALLATIF, *loc. cit.*, p. 177-178.

CHAPITRE IV.

LE SPHINX ET SON PRÉTENDU TEMPLE.

Nos chameaux s'arrêtent d'eux-mêmes en passant devant le Sphinx. Ils en ont l'habitude depuis le temps qu'ils amènent ici les visiteurs. Nous faisons le tour du monstre à tête humaine et à corps de lion. Il est au bord extrême de l'éperon qui constitue la plate-forme des pyramides. Et je songe à ce « jeuneur de son siècle », à ce cheickh Mohammed qui, « pour se rendre agréable à Dieu », fit subir à la statue d'irréparables mutilations. De profil, le Sphinx garde toutefois un air de calme et de grandeur qui saisissent. On oublie son corps effrité, son nez et sa barbe abattus, sa coiffure brisée, son cou aminci par l'usure du temps, trop grêle, semble-t-il, pour soutenir le poids de la tête ; on oublie sa détresse générale, pour ne voir que les lignes arrondies de son visage, son sourire énigmatique, son front armé de l'urœus, son œil terne et intérieur, grand ouvert sur le Nil et le soleil levant. Il reste beau et majestueux. Le désir d'être le premier à boire la lueur matinale le soulève en quelque sorte et le fait regarder par-dessus la vallée. Il est tout rose sous le feu du jour et sous les traces de la teinte rouge qui avivait jadis ses traits. Chacun sait qu'il n'a pas de secret, et pourtant sa vue donne de l'inquiétude, attire et repousse, tourmente nos pensées. En le quittant, on se retourne pour le voir encore, pour le voir toujours. Les Arabes l'appellent « le père de l'épouvante (Abou'l-hôl) ».

Le Sphinx est taillé en plein roc. Il est accroupi. De l'extrémité de ses pattes de devant à la queue, on compte cinquante-sept mètres. Il a vingt-mètres de haut. Le reste est à l'avenant. Quel est son âge ? Une stèle trouvée dans la petite pyramide d'une fille de Chéops prouve que ce dernier fit restaurer le Sphinx. Le

Sphinx serait donc antérieur à tous les monuments de Gizeh. L'art d'où il procède, si complet, si maître de lui-même, si sûr de ses effets, jusqu'où fait-il remonter la civilisation? On ne peut le dire.

Quelle est la place du Sphinx dans le panthéon égyptien? Il est, dit-on, l'image du soleil dans les deux horizons, le céleste et le terrestre. Mieux que cela, comme origine, comme étape dans l'art, comme représentation, il est mystère. C'est le Sphinx.

Dans la terre d'Égypte où l'énigme plane sur toute chose, sur le fleuve, aux lignes majestueuses et aux flots toujours sombres, sur le désert qui couvre les nécropoles, sur les antiques générations disparues; dans cette Égypte, triste d'autre part à force d'être lumineuse, l'admiration est d'une nature singulière. Elle se complique d'un vague malaise et de séduction mélancolique, d'un charme qui s'impose à l'imagination et l'écrase. On la subit, cette admiration, elle nous violente, et pourtant on l'aime. Devant le Sphinx, elle prend toute son acuité douloureuse et captivante.

Un jour, Thoutmès IV, chassant le lion, s'endormit à l'ombre du Sphinx. Il eut un rêve et reçut l'ordre de désensabler la statue. A toutes les époques, il a fallu protéger le dieu contre la marée montante du désert. Mariette s'y est employé de nos jours. Ses travaux n'ont pas seulement dégagé la statue prodigieuse; ils ont aussi découvert, tout à côté, une construction qui dérouta. Est-ce un temple, est-ce un tombeau? On le nomme le temple du Sphinx, le temple de granit et d'albâtre. Il est aujourd'hui à ciel ouvert. Il se compose de deux galeries en forme de T, dont l'une a trois rangées de cinq piliers et trois nefs, l'autre, une seule rangée de six piliers. Sur les blocs d'albâtre, sur les beaux monolithes de granit rose qui forment les piliers, les architraves, les encadrements des portes et des fenêtres, aucune sculpture, aucune inscription. Mais, entre toutes ces masses ajustées, il y a une telle pureté de lignes, une telle exactitude des proportions, que l'architecte en est arrivé à la grandeur¹.

Dans le puits de ce temple, Mariette retira un certain nombre


1. Cf. MASPERO, *Archéologie égyptienne*, 1^{re} édit., pp. 64-65.

de statues plus ou moins mutilées, entre autres une statue de Chéfnen, celle-ci bien conservée. C'est le Chéfnen en diorite du musée du Caire, assis les deux mains sur ses genoux, dont tous les traits sont rendus avec une force rare et un fini qui surprend dans la matière la plus rebelle au ciseau. Horus, le faucon, debout sur le dossier du siège, enveloppe de ses ailes la tête royale et protège le pharaon.

Mariette avait raison : il y a relation entre le temple du Sphinx et la seconde pyramide. Petrie vit juste lorsqu'il déclara que ce temple était l'œuvre de Chéfnen et qu'il ne fallait plus le regarder comme un monument préhistorique. Les fouilles allemandes d'Abousir, en nous faisant connaître ce qu'était « la chapelle de la vallée », dont nous parlaient les textes et son rapport avec la pyramide, ne nous permettent plus d'hésiter : le temple du Sphinx n'est pas autre chose que la porte monumentale qui précédait le chemin couvert et dallé qui menait à la seconde pyramide. Les fouilles récentes de Steindorff le prouvent avec évidence. Un peu au-dessus et au sud, Reisner a, de même, reconnu « la chapelle de la vallée » de Mychérinos, profondément enfouie dans le sable. Peu à peu les énigmes se dissipent.

Reste le Sphinx. E. de Rougé, dont il faut toujours tenir compte, car nul ne fut plus prudent ni plus clairvoyant, disait déjà en 1865¹ : « On a remarqué avec raison que le Sphinx est dans une certaine corrélation avec la place de la seconde pyramide et avec celle du temple qui devait la précéder dans cette direction. Le Sphinx ayant pour noyau un rocher naturel, on n'a pu rendre cette corrélation plus exacte, en maintenant, d'un autre côté, comme on le voulait expressément, l'orientation de la pyramide. » Toutefois, c'est dans un sens différent qu'on chercha d'abord des arguments pour dater la statue. En 1897, Borchardt concluait de l'examen de la coiffure du Sphinx, qu'il avait été sculpté entre la XI^e dynastie et l'époque des Pasteurs, car son capuchon porte en arrière, au lieu de bandes de largeur égale, des rayures disposées par groupes de trois, une large

1. *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 55.

entre deux étroites , disposition que l'on ne rencontre qu'au Moyen Empire. En 1906, Daressy¹, examinant à nouveau la stèle dite de la fille de Chéops, prouva que de cette stèle mieux comprise on ne pouvait déduire qu'une réparation du Sphinx à l'époque saïte, et non à l'époque de Chéops. L'argument de Borchardt recevait donc du même coup une confirmation.

Mais le même Borchardt publiait, en 1907, le résultat des fouilles à la pyramide d'Ouserenra, de la V^e dynastie, à Abousir. Il signalait² à la partie inférieure du passage couvert, entre « la chapelle de la vallée » et le temple de la pyramide, une représentation curieuse. Le roi sous la forme d'un lion à tête humaine y renversait des prisonniers de nations diverses. A rapprocher ce bas-relief du Sphinx de Gizeh, il concluait de leur position analogue par rapport à l'ensemble des édifices que le Sphinx était contemporain de la seconde pyramide. Et ne voilà-t-il pas que, peu après, dégageant le temple à la face de la troisième pyramide, Reisner mit la main sur plusieurs statues de Mycherinos, en particulier sur une belle tête d'albâtre. Or, cette tête porte une coiffure exactement semblable à celle du Sphinx; elle devait donc être à la mode sous la IV^e dynastie et, par là encore, le Sphinx se replace à cette date, à la date de Chefren. Il figura primitivement Chefren lui-même, le roi lion, terrassant les ennemis de l'Égypte. « Le sens de cette allégorie se perdit plus tard; on méconnut le caractère royal de l'image et l'on y vit une représentation d'Harmachis, le soleil à l'horizon³. »

Le Sphinx ne tourmentera donc plus nos pensées. Il demeure quand même fascinant, au premier plan du tableau magique, d'où s'érigent, dans le fond, les trois grandes pyramides, les trois montagnes géométriques, s'accotant à chaque extrémité sur une triade de pyramides plus petites.

1. *Quel est l'âge du Sphinx?* dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1906, pp. 93-97.

2. *Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-ré*, p. 46.

3. DARESSY, *L'Age du Sphinx*, loc. cit., 1907, pp. 36-37.

CHAPITRE V.

ZAOUIYET, LE TEMPLE DU SOLEIL ET ABOUSIR.

En s'éloignant du temple de granit, on a la sensation que, du sable remué par les pieds de nos chameaux, il se dégage des mots de bourgeois, tous les mots de l'éternel Joseph Prudhomme, de l'éternel Homais, tombés lourdement sur le sol en face du Sphinx et des pyramides. Il faudrait un Rabelais pour énumérer toutes ces « paroles horribles ». Mais fuyons. Voici des touristes...

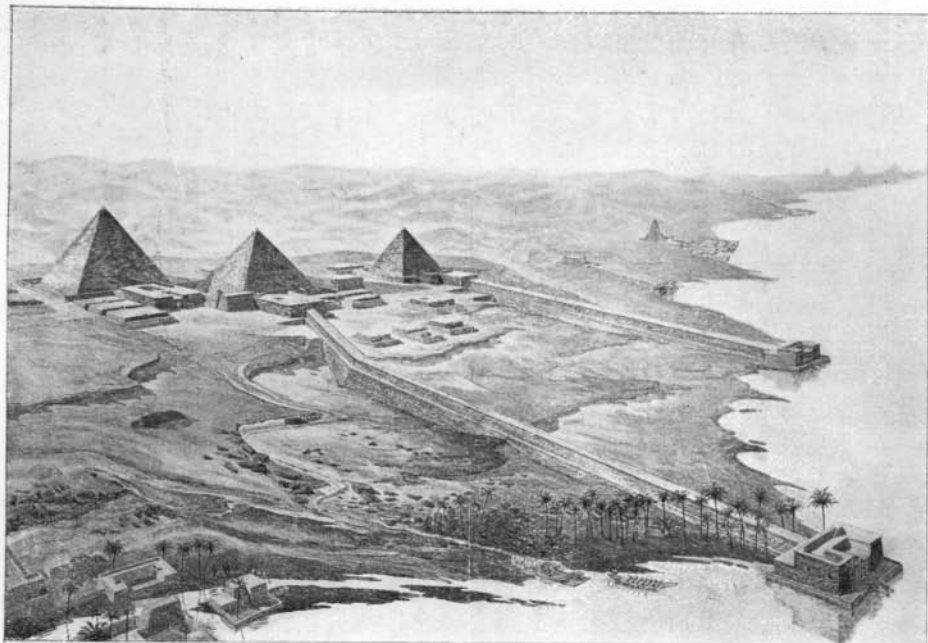
A chaque instant mon chamelier lève vers moi son visage de cuivre et ses dents blanches. Il répète en m'interrogeant : *Good princess?* Son chameau est une chamelle ! Il tient absolument à me faire dire que Princesse est une monture de prince. Quand je lui aurai concédé tout le long de la route cette vérité douteuse, le moyen de lui refuser un bon bacchich ? Ce serait ne pas accorder mon geste avec mes paroles. Malin, l'Arabe. « Paix là ! monsieur du chamelier ! Plus un mot, entends-tu, plus un mot de Princesse, ou je la trouve exécration, ta Princesse. » Et mon homme de sourire, résigné, excepté dans un tout petit coin de sa bouche qui se fait mauvais.

Qu'importe ! je puis contempler en paix le désert sans fin, où le vent s'enfuit et où je voudrais fuir aussi ; le désert où courent des buées lumineuses et des flamboiements d'incandescence ; le désert où s'étirent, les unes derrière les autres, de changeantes collines, qu'on dirait une mer striée d'ondes, en marche vers une plage inconnue ; le désert où une ligne lointaine de sable bleu rejoint le ciel à l'horizon. Et il me souvient du mamelouk de Chateaubriand. Ce mamelouk, il le contait, était un Français, un ancien de Bonaparte. Il avait vécu longtemps dans le désert avec les Bédouins. Quand il se trou-



ZAOUIYET EL-ARYAN.

Autel du temple
d'Abou-Gorab (p. 42).



LES PYRAMIDES
D'ABOUSIR. Re-
constitution de
L. Borchardt
(p. 44).

vait seul dans les sables, sur un chameau, il lui prenait des transports de joie dont il n'était pas le maître.

Je puis aussi admirer l'or mouvant des moissons de la plaine, les bêtes entravées en des champs de verdure noire, le balancement plaintif des chadoufs, les cultures de melons et de pastèques, la ligne des arbres où se cachent les villages et le Nil, et, tout au fond du paysage, la colline arabe à la crête étincelante et teintée d'azur.

Mais tout à coup un cri aigu perce l'air. Les chadoufs s'arrêtent net, les fellahs laissent tomber leurs hoyaux, des chiens qui dépècent le cadavre d'un cheval quittent, la queue basse, leur horrible festin. Seule, miss S... demeure impassible, comme si rien d'étrange ne s'était passé. L'émoi venait de l'arrière-garde et de notre amazone française. Prise d'une peur subite à la descente d'un talus, elle avait crié son angoisse alors que les mains du drogman l'empêchaient déjà de chavirer. Le trouble dissipé, miss S... vit avec plaisir les pauvres bêtes de chiens reprendre leur repas.

Nous ne faisons que saluer Zaouiyet el-Aryân et ses deux pyramides ruineuses. La plus septentrionale était en pierre. Celle du sud, pareillement en pierre, porte le nom de pyramide de Riga. Elle est en bordure de la plaine, à l'embouchure d'un ouadi.

Aujourd'hui ce site mérite plus qu'un salut. La pyramide septentrionale, d'après l'exploration récente de ses souterrains, se rapproche de la pyramide à degrés de Saqqarah. Plus à l'ouest, Barsanti a découvert un grand édifice inachevé. C'est au fond d'une cavité longue de cent mètres, large de vingt-cinq et profonde de trente, un dallage en énormes blocs de granit rose, superposés par quadruple rangée. Une pente inclinée, pratiquée à ciel ouvert et comprenant une glissière entre deux escaliers, y donne accès. Sur ce radier gigantesque, qui rappelle le temple du Sphinx par la puissance et la beauté des matériaux, par la perfection des coupes et des joints, devaient probablement s'élever des chambres dont le toit aurait porté une pyramide. De nombreux graffiti sur les blocs ont donné le nom d'un roi de la III^e dynastie, Noferkara.

Quant à la prétendue pyramide de Riga, elle était tout autre chose. Dès 1865, E. de Rougé avait signalé dans les inscriptions memphites des titres ayant comme déterminatif un obélisque élevé sur un socle en forme de pyramide tronquée $\times \times$. Examinant quelques-uns de ces titres, Rougé disait ¹ : « Ils désignent certainement des monuments consacrés au soleil et dont les inscriptions si finement gravées à cette époque nous donnent un profil exact. » Mais où étaient ces monuments? Sethe reprit la question en 1889². Du tableau qu'il dressa, il résultait que ces temples appartenaient à la V^e dynastie. En 1897, la pyramide dite de Riga devint une mine de bas-reliefs écoulés clandestinement. Ces bas-reliefs firent soupçonner que la prétendue pyramide pourrait bien être un temple solaire. Le Musée de Berlin obtint une concession de fouilles en cet endroit. Le travail commença fin octobre 1898 et dura jusqu'en avril 1901. Il en sortit un temple unique en son genre et nouveau pour tous, que certains appellent le temple d'Abou Gorab, du nom d'un hameau voisin, d'autres simplement le temple d'Abousir.

A la lisière des sables, dans une enceinte qui fut celle de la ville royale ou résidence favorite d'Ouserenra, se dressait le portail, sorte de vestibule à colonnes. De là, tirant vers le sud-est, un chemin couvert escaladait la colline et rencontrait un second vestibule situé au milieu de la face orientale du temple. Cette seconde porte franchie, on se trouve dans une enceinte de soixante-quinze mètres de largeur sur cent de profondeur, exactement orientée d'est en ouest, et que remplissent : 1^o dans le fond et dans l'axe, une énorme base rectangulaire aux parois inclinées, montant à vingt mètres, et d'où s'élevait jadis un obélisque colossal ; 2^o deux longs couloirs voûtés, appuyés sur les faces intérieures de l'enceinte, l'un sur les faces est et sud, l'autre sur les faces est et nord : le premier rejoint une chapelle qui s'accote au massif central, en traverse les chambres et, pénétrant par un escalier à travers la maçonnerie, gagne le sommet du massif ; le second conduit à une série de magasins ; 3^o dans l'espace laissé libre, une cour d'une cin-

1. *Recherches*, p. 289.

2. *Die Heilighümer des Ré in alten Reich*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, XXVII, pp. 111-117.

quantaine de mètres de profondeur, où se voit en avant de l'obélisque un magnifique autel d'albâtre (5m.50 × 6 m.), auquel répond sur le sol, du côté des magasins, un grand dallage d'albâtre strié de rainures profondes, aboutissant à dix grandes vasques également d'albâtre, Un second pavement d'albâtre, avec sept vasques, existe dans l'angle nord-ouest.

En dehors de l'enceinte, près de l'angle sud-est, à cent mètres dans le désert, on a rencontré un objet singulier : une façon de construction en briques simulant une longue barque de trente mètres. Suivant Maspero ¹, c'est Sakhît, la barque du soir du soleil, dans laquelle il traverse l'hémisphère inférieur. Elle doit être seule, parce qu'à Abousir on est dans la région du soir. Elle serait de même seule, si l'on était sur la rive est, près de l'Orient, mais alors ce serait la Maadzit, la barque du matin. La pierre de Palerme cite cependant deux barques pour un édifice analogue ².

Ce sont six barques en bois que déterra J. de Morgan, près de la pyramide septentrionale de Dahchour. A l'est de la grande pyramide de Gizeh, il existe trois tranchées — les fosses à mortier des drogmans ! — creusées dans le roc et « d'une soixantaine de mètres de longueur chacune. Deux d'entre elles suivent la direction nord-sud, la troisième forme un angle assez fort avec les précédentes. Ces tranchées ne sont pas à parois parallèles, mais curvilignes : leur largeur, qui est d'environ cinq mètres au milieu, va en diminuant vers les extrémités; la profondeur qui est de quatre à cinq mètres vers le centre, diminue également vers les deux bouts ³. » Daressy compare ces fosses à la « cale sèche » d'Abousir et leur voit « une destination identique ». Le mort, suivant la religion égyptienne, devait accompagner le soleil dans ses courses de l'au delà, se joindre à la divinité et se mêler à son cortège; il devait aussi aller où il lui plairait, même sur les eaux célestes. On mettait donc des barques à sa disposition, barques réelles qui avaient servi aux funérailles,

1. *Revue critique*, XL, 1906, pp. 144-146.

2. H. SCHAFFER, *Ein Buchstück altägyptischer Königsannalen*, 1902, p. 41.

3. DARESSY, *loc. cit.*

comme à Dahchour, ou simulacres, comme à Gizeh et à Abousir, qu'animenteraient les paroles magiques.

Au milieu de toutes les questions que soulève l'édifice d'Abou-Gorab, remarquons seulement que, d'après la légende, les rois de la V^e dynastie descendaient d'un prêtre de Râ. En tout cas, ce dieu reçut d'eux une vénération particulière, bien établie par ce fait que presque chacun d'eux lui éleva un temple dans sa capitale. L'obélisque en était la partie essentielle et principale. Râ lui-même y résidait comme en son « siège favori » ; c'est devant Râ, en plein air, qu'avaient lieu les sacrifices. Nous sommes loin, et comme disposition et comme esprit, du temple connu jusqu'ici, avec son mystérieux saint des saints où n'habitait que l'emblème du dieu, sous de petites dimensions, où la statue de ce dieu jouait le rôle principal. Il est à croire que les sanctuaires de Râ étaient à l'image du sanctuaire d'Héliopolis et que la pierre « Benben » qu'on vénérât en ce dernier endroit n'était pas autre chose qu'un obélisque.

On n'a pas encore publié les textes retrouvés dans le temple, et il est à présumer qu'ils ne s'écartent pas des habitudes générales. Toutefois, dans le passage qui mène à la base de l'obélisque, on voit une scène inattendue. Les saisons personnifiées apportent au roi les produits de la terre et de l'eau : croissance des plantes, reproduction des animaux, travaux de l'homme, tout ce que le soleil fait pousser et vivre aux différentes époques de l'année.

A quelques kilomètres plus au sud se pressaient jadis, les unes contre les autres, les quatorze pyramides d'Abousir. Parmi les buttes, trois d'entre elles subsistent fort dégradées. Ce sont, en allant du nord au sud, celles de Sahoura, d'Ouserenra et de Noferrakara, tous rois de la V^e dynastie. Les temples de ces pyramides, déblayés par la Société orientale d'Allemagne, de 1902 à 1908, ont eu pour grand avantage de nous révéler au complet la tombe royale memphite, connue jusqu'ici par portions isolées seulement. Pour les colonnes florales, pour les bas-reliefs, c'est « la même habileté de main et la même recherche anxieuse du détail que dans les mastabas, mais avec une vigueur et une largeur d'exécution qui leur sont propres.

Ce sont les qualités de l'école memphite, sans ses défauts de mollesse et d'idéalisation un peu banale ¹. » De tout temps les ateliers royaux l'emportèrent sur les ateliers particuliers. Un tableau, très connu sous le second empire thébain, se retrouve dans le monument d'Ouserenra : le roi-lion terrassant et tuant ses ennemis, Libyens, Nègres, gens de Pount et Asiatiques. La série ethnique des ennemis de l'Égypte était donc établie tout entière dès l'Ancien Empire ².

Le « chef de tous les travaux », Phtah-Shepsès, l'architecte de Sahoura, avait son tombeau un peu au sud-est, tout près de son maître. J. de Morgan ouvrit ce tombeau en 1893. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver un plafond porté par deux colonnes lotiformes, deux bottes de fleurs demi-épanouies de lotus, en pierre de calcaire fin ! Jusque-là on avait cru que cette forme architecturale ne se rencontrait, sous l'Ancien Empire et même après, qu'à l'état figuré, comme motif dans les bas-reliefs, comme fantaisie de sculpteur, sans contre-coup dans la réalité. Un tombeau de la V^e dynastie donnait la preuve matérielle que la colonne lotiforme, avec une élégance et une perfection jamais dépassées, avait eu toute sa réalité au temps des pyramides. Depuis lors, les preuves de ce genre se sont multipliées.

1. MASPERO, *Revue critique*, LXIV, 1907, p. 243.

2. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-rè*, 1907, p. 46 et suiv. et fig.

CHAPITRE VI.

SAQQARAH. — MASTABAS.

Nous voici à Saqqarah. C'est un plateau tourmenté, long de sept à huit kilomètres et large d'un et demi. Son altitude moyenne au-dessus de la plaine est de trente cinq mètres. Première assise du grand Sahara, il borde à l'orient la vallée du Nil; il y tombe d'une poussée inégale, tantôt brusquement, avec ses promontoires, tantôt en pente douce, avec ses ravines et ses ruisseaux de sable. Ses dunes arrondies et ses crêtes portent les pyramides. Un premier groupe a, pour centre, la pyramide à degrés, l'aïeule fantastique; plus loin, un second groupe se range autour de Pepi I^{er}; plus loin encore, un troisième groupe se rallie au Mastaba el-Faraoun, « le siège de Pharaon », énorme construction rectangulaire. Et dans le fond, au sud, c'est Dahchour, dont les triangles semblent venir à nous, nets, précis, dans la transparence de l'air. L'ensemble est une mer aux grandes vagues de sable figé, où se serait arrêtée un jour, prisonnière et par bandes tumultueuses, une flotte aux silhouettes étranges et surhumaines. En nous retournant vers le nord, nous la suivons, cette flotte, jusqu'à Abousir, jusqu'à Gizeh où domine le géant de l'escadre amirale. Parmi la houle de cet océan, dans les remous, le travail incessant des profanateurs réguliers ou irréguliers se manifeste par des trouées et des amas de déblais. Un peu partout se reconnaît l'emplacement des mastabas aux débris de calcaire, taches grises sur le sable d'or.

Les rois de l'Ancien Empire ne reposaient pas dans un cimetière particulier. A côté de leurs pyramides venaient se ranger les mastabas de leurs ministres, de leurs officiers, des grands et des petits fonctionnaires, tout comme au moyen âge les serviteurs du haut baron bâtissaient leurs demeures à l'ombre du

manoir féodal. Entre le pharaon et ses courtisans, c'était vraiment à la vie et à la mort.

Vue de loin, la tombe memphite des particuliers ressemble au banc (*mastaba*) placé en avant des boutiques arabes. De là son nom moderne de mastaba. Le mastaba est une construction quadrangulaire dont les faces s'inclinent symétriquement. Il est bâti en briques ou en pierre et toujours dirigé, suivant son grand axe, du nord au sud. Il se termine par une terrasse ou plate-forme unie. A l'est du monument, quelquefois au nord ou au sud, jamais à l'ouest, se voit la porte des vivants, non loin de la fausse porte ou stèle du mort, quand cette dernière existe. Si l'on ramène le mastaba à ses éléments principaux, il consiste en une chapelle située dans le corps du cube en maçonnerie, en un puits et en un caveau. Le puits part ou de l'extérieur ou de l'intérieur, le plus souvent de la plate-forme ; il descend plus ou moins profond et conduit par un couloir au caveau qui s'ouvre sous la chapelle. Le puits et le caveau étaient murés ; mais la chapelle restait ouverte aux prêtres, aux parents et aux amis qui venaient, à dates fixes, prier pour le défunt. De l'autre côté du mur de la chapelle, on ménageait au moins un couloir, où l'on enfermait les statues du propriétaire de la tombe. Ce couloir, plus connu sous le nom arabe de *serdab*, communiquait parfois avec les vivants par un étroit orifice, où l'on murmurait des prières et brûlait des parfums. Tous les mastabas n'ont pas la même dimension. Aucune règle précise ne détermine l'étendue de la chapelle ou le nombre des annexes. Une famille entière peut reposer dans le même mastaba.

Visitons d'abord le plus beau mastaba que l'on connaisse, celui de Ti, haut personnage de la V^e dynastie, « ami unique, chef des secrets de son maître en toutes ses demeures, chef de tous les travaux du roi, préposé aux pyramides de Noferarkara et d'Ouserenra ». Son entrée est au nord. D'un portique à deux piliers, on passe dans un vestibule à douze piliers. A l'angle nord-est du vestibule, s'enfonce un couloir, flanqué à droite d'un cabinet, et aboutissant à la chapelle, derrière laquelle se trouve un premier serdab. Un autre serdab se cachait dans la partie méridionale de la façade. Telle est la chapelle de Ti, telle est la partie de son tombeau ouverte aux vivants.

Sur les parois, il y a un grand nombre de scènes intéressantes. On retrouve là, dans tout leur piquant, les mœurs de l'ancienne Égypte. Je vous indique les principales scènes un peu au hasard. Le relief de ces scènes est très doux, très fin et d'un travail délicat.

A la porte, sur les deux piliers rectangulaires du portique, la figure du maître semble attendre les visiteurs et leur souhaiter la bienvenue : ses titres sont nombreux, sa femme est la princesse Nofirhotepous, fait à signaler, puisque dans la maison royale le ventre anoblissait. Qu'il soit riche, on ne peut en douter ; car, dès le vestibule, une procession de trente-huit figures personnifie trente-huit de ses domaines. Des femmes rangées à la file apportent sur leur tête, tenues en équilibre, des couffes carrées, en forme d'auge, pleines de fleurs, de fruits, de pains, de bouteilles, de jarres. La main restée libre mène en laisse des veaux, des antilopes, des gazelles, ou porte des volailles. On remarque même, dans une cage, un porc-épic qui s'en va, lui aussi, vers la chapelle de Ti. Ce sont autant de dons funéraires ou de revenus prélevés sur trente-huit terres de Ti et affectés par lui à l'entretien de son tombeau, aux services religieux, aux offrandes, à la célébration de certains anniversaires.

La suite des tableaux ne fera que nous montrer les domaines eux-mêmes et les différents travaux ou amusements dont ils sont le théâtre. A l'encontre des tombes thébaines du Nouvel Empire, il n'y a là ni figure de divinité ni monstre infernal. Ti se trouve partout, assis ou debout, là avec sa femme et son enfant, là avec son fils seulement, là en palanquin avec son chien et son singe, là en barque, là à la chasse ou à la pêche, là festinant et se réjouissant en famille, au son de la harpe et des castagnettes qui activent les danses. Un grand bâton à la main, il préside à chaque besogne. Il est toujours d'une taille trois ou quatre fois plus grande que celle des autres personnages, manière symbolique de s'affirmer le maître et le légitime possesseur de la tombe.

Voici un bœuf à grandes cornes qu'on ligote. Une des jambes de devant est déjà repliée et réduite à l'impuissance. Un serviteur peine visiblement pour emprisonner les jambes de derrière dans un lien de corde, pendant qu'un camarade maintient



ABOUSIR.

Tombeau de
Phtak-Shep-
sès : colonne
lotiforme
(p. 45).



SAQQARAH.

Statue de Ti
provenant de
la chapelle de
son tombeau
(p. 47).

la bête par le mufle avec des tenailles et, l'ayant saisie par l'une de ses cornes, s'apprête à la renverser. Le bœuf est maintenant égorgé, on lui coupe une patte; un personnage emporte une terrine de sang. La scène du dépeçage revient à plusieurs reprises avec des légendes variées. « C'est sa cuisse, est-il dit à un endroit. Elle vaut mieux que son épaule. Tiens ferme, garçon ! »

Entrons maintenant dans une basse-cour. Il y a là des oiseaux de toute espèce : des canards, des oies, des grues cendrées qu'on appelle « demoiselles de Numidie ». On a fait aux canards l'honneur d'une volière où ils picorent les graines qu'on leur a jetées. Qui dit canard, dit mare. La mare s'étale au centre de la volière. Quelques valets de ferme assis à terre préparent dans de grands plats une pâtée spéciale et la roulent en boulettes. Ces boulettes sont destinées aux oies que l'on gave, « que l'on emboque », dirait un Bressan. L'engraissage est rendu à la perfection, jusqu'aux grimaces de certains convives qui se font prier, je veux dire forcer. D'une main, on maintient ouvert le bec de la bête et du doigt on y pousse la nourriture. Le repas terminé, on abandonne les volatiles à leur plaisir, « à la promenade », dit la légende, et on les voit se dandiner lourdement sur leurs larges pattes, allonger le col et pousser des piailllements.

De la basse-cour allons au Nil. Toute une flottille aux voiles quadrangulaires vient du sud, chargée de blé, d'antilopes, de chèvres. A peu de distance, autre flottille venant du nord. C'est l'arrivage des dons en nature prescrits par les fondations pieuses de Ti. A l'avant d'une barque qui marche toutes voiles dehors, se tient le chef, prêt à marquer du geste et de la voix le chenal à l'homme de barre.

Nous sommes maintenant sur un canal étroit. Il y a eu rencontre entre sept ou huit barques de papyrus montées chacune par trois hommes et chargées de provisions, oignons, couffes de dattes, bourriches de figues. D'une parole à l'autre les mariniens en viennent aux coups, les longues gaffes se lèvent et s'abattent, l'un d'eux est jeté par-dessus bord et n'a que le temps de se cramponner à la jambe d'un camarade. La scène est semée d'hiéroglyphes : ce sont les injures échangées entre combattants; elles ne le cèdent en rien aux injures que les bateliers du vieux port de Marseille se jettent à la figure.

Des scènes aussi tumultueuses que la précédente se passent entre hommes et bêtes et chez les oiseaux. Ti, monté sur un bateau de papyrus, dominant les matelots de sa haute taille, assiste à une chasse à l'hippopotame. Un de ces animaux vient de se laisser prendre à un énorme hameçon, on l'amène au moyen d'une longue corde, les harpons sont levés pour le recevoir. Pendant ce temps un autre hippopotame se sauve, emportant dans sa gueule un jeune crocodile qu'il a saisi par le milieu du corps.

Ouvrons ici une parenthèse sur la manière de chasser à l'hippopotame et au crocodile. D'ordinaire la chasse à l'hippopotame se faisait au moyen de solides harpons, attachés à de longues cordes enroulées sur des bobines. L'animal, blessé de tous côtés, se dérobait, se sauvait sous l'eau; quand il avait perdu beaucoup de sang par ses blessures et que les cordes, ne se dévidant plus, indiquaient sa lassitude, on le tirait vers les barques et, aussitôt qu'il apparaissait, on l'achevait à coups de lance.

Le crocodile se prenait à des hameçons dissimulés sous la viande de porc. Le crocodile est un animal peureux, qui n'est hardi que contre les faibles animaux et les hommes qui font montre de crainte à son approche. Il était pour les Égyptiens le symbole de la lâcheté. Il s'apprivoisait aisément, témoin les crocodiles du lac Moeris qui, au moindre appel, d'une extrémité du lac à l'autre, accouraient manger dans la main et se laissaient mettre des colliers et d'autres ornements. A Dendérah, le crocodile était regardé comme l'ennemi de la déesse Hathor. On lui faisait une guerre sans merci. Les jeunes gens le poursuivaient à la nage, rusaient avec lui, sautaient sur son dos, s'approchaient enfin de sa terrible gueule, lui présentant un bâton pointu des deux bouts. Il se précipitait pour dévorer le bras qui s'offrait à lui et ne faisait que s'enclouer les deux mâchoires. Le crocodile se prenait donc à l'hameçon, un hameçon au bout d'un câble solidement retenu par un pieu. Et le prisonnier de tirer, de se débattre, se déchirant de plus en plus les entrailles, de tomber enfin étendu et comme épuisé. On approchait alors et on l'achevait en lui perçant les parties vulnérables, la gueule, les bras, les cuisses et le

ventre, car, « autre part, une haquebute ne le saurait outrer »¹. De nos jours, au Soudan, les indigènes tâchent de surprendre le crocodile et de le tuer à coups de fusil lorsqu'il vient sur le sable gober l'air et se chauffer au soleil brûlant. Le plus souvent, ils le chassent au poste. Un chevreau attaché près du fleuve lui sert d'appelant. Le saurien va d'abord se mettre à l'affût à l'autre bord du fleuve, puis, nageant entre deux eaux, il ne tarde guère d'arriver. On reconnaît sa marche à une ligne légère qui se dessine à la surface de l'eau. Au moment où, toutes précautions prises, il va s'élancer et saisir sa proie, une balle dans l'œil l'arrête net. On ne trouve plus le crocodile et l'hippopotame que sur le Haut-Nil. Ils reculent sans cesse devant les armes à feu et les bateaux à vapeur. Fermons la parenthèse.

Si l'émoi est grand parmi les amphibiens, il n'est pas moindre parmi les canards, les ibis à tête noire, les martins-pêcheurs qui habitent les hautes touffes de verdure sur la rive. On voit leurs nids dans les ombelles des papyrus.

Les petits viennent d'éclore, les mères étendent leurs ailes inquiètes sur leurs jeunes couvées. C'est que trois ichneumons, trois rats de pharaon grimpent sournoisement le long des tiges triangulaires et touchent déjà presque les nids. L'effarement est tel que les oiseaux s'envolent de tous les côtés. Seuls, deux martins-pêcheurs se portent bravement contre les agresseurs.

Dans toutes ces scènes agitées, il y a toujours un coin pour la tranquillité. Pendant la bataille entre les mariniers de tout à l'heure, des poissons nagent paisiblement sous les barques; une grenouille, du haut d'un bouton de nénuphar blanc, assiste à la bagarre et la contemple dans le même esprit que le philosophe de Lucrèce, du rivage où il est en sûreté, contemple le vaisseau jouet de la tempête. Dans une autre tombe, au milieu d'une chasse avec meute aux bœufs sauvages, aux gazelles, aux antilopes, aux renards, aux lièvres, aux lions et aux léopards, un jeune hérisson mange sans trouble, derrière un buisson, le lézard qu'il vient d'attraper.

Je passe un tableau de la moisson que nous retrouverons ailleurs. Voyez cependant cet âne qu'on roue de coups à l'écart,

1. LÉON L'AFRICAIN, *loc. cit.*, t. III, p. 452.

parce qu'il a fait le récalcitrant ; cet autre dont le faix a glissé et que deux hommes rechargent, tandis que deux autres le tiennent par la tête et par la queue. Lisez aussi la légende écrite au-dessus des moissonneurs : « C'est ici la moisson ; quand il travaille l'homme reste plein de douceur. » Remarquez le joueur de flûte qui excite les travailleurs. Aujourd'hui encore le fellah s'accompagne d'un chant quand il peine.

Tous les fellahs que j'ai vus ce matin du haut de mon dromadaire, tous ces descendants de la seule race qui ait persisté en Égypte, y conservant son naturel et sa vigueur, pendant que les races venues du dehors y dégénéraient peu à peu et disparaissaient, je les retrouve ici. Ils labourent, ils ouvrent la terre avec leurs hoyaux, ils sèment, ils traient les vaches en cachette, ils attachent des veaux par la patte à des piquets, ils rôtissent des volailles, ils vident des nasses pleines de poissons, les femmes ont des corbeilles pleines sur la tête ; des serviteurs apportent des fleurs de lotus et de papyrus, des tables chargées d'œufs, de pains, de gâteaux et de légumes. Tous les animaux, je les retrouve également : chèvres dont un fouet contient la pétulance et ramène les maraudeuses au gros de la troupe, bœufs qui foulent les champs enssemencés, veaux sautant dans l'herbe, la queue dressée. J'ai heurté sur le pont du Nil ce nain qui conduit un grand singe, ce bossu qui mène en laisse deux lévriers.

Toutefois je n'ai pas eu la chance de rencontrer l'enfant accroupi qui, là, sur la paroi, tient un veau par les jambes de devant. Le jeune animal résiste, tourne la tête en arrière, jalousement, vers sa mère ligottée qu'un bouvier s'est mis à traire. Encore moins, l'inondation étant loin, ai-je rencontré le troupeau de bœufs passant un gué. Un des bouviers montre le chemin portant sur ses épaules un veau trop petit pour avoir pied, mais qui, ainsi enlevé, donnera le branle à sa mère et, par sa mère, au reste du troupeau. Le nourrisson se retourne en meuglant vers sa mère. Un pâtre console ironiquement la bonne nourrice qui se hâte à la suite et répond à la plainte. Je n'ai pas vu davantage le jeune veau blanc qui porte ici un lotus bleu attaché à son cou en guise de clochette.

Viennent ensuite les métiers. Des hommes pilent le froment

dans un mortier, des femmes mélangent à de l'eau la farine recueillie. Un homme brasse la pâte, met la levure, modèle des pains; un autre empile des moules de pâtisserie. Pains de toutes façons, gâteaux de toutes sortes.

Des menuisiers et des charpentiers confectionnent des lances, des lits et des coffres, fabriquent des barques, dégrossissent des madriers au moyen de haches et de doloires, pratiquent des mortaises avec des ciseaux à froid, percent des trous à l'aide du vilebrequin à archet, manient l'herminette, ajustent les bordages, équarrirent une pièce de cèdre sur laquelle deux ouvriers sont à califourchon.

Des statuaires façonnent les images de Ti, l'une en bois d'accacia, l'autre en bois d'ébène. Puis on les place sur un grand traîneau. Un prêtre fait fumer l'encens sous leur nez. Douze hommes s'attèlent au traîneau, sous la conduite d'un inspecteur et du chef des ouvriers. Et l'on part vers la tombe, vers le serdab. Un homme répand de l'eau sur le sol pour empêcher l'échauffement du traîneau qui glisse. L'inscription placée au-dessus nous avertit que c'est « la conduite des statues par les ouvriers de la maison d'éternité ».

Rien ne manque, pas même les cordiers qui tressent des câbles, les peaussiers qui préparent des outres, les ébénistes qui polissent le bois, les cellériers qui nettoient les jarres, les poissent, les emplissent de bière ou de vin, les bouchent avec des tampons d'argile sur lesquels ils mettent l'empreinte d'un sceau, les potiers, les fondeurs qui soufflent au chalumeau. Tous les corps de métiers sont devant nous, à l'œuvre. Les surveillants ne badinent pas. Ici et là, on aperçoit le scribe enregistreur.

Une scène curieuse encore : les secrétaires de Ti, intendants familiers de la maison, surveillants des magasins, le calame sur l'oreille, viennent rendre compte de leur mission. Plus loin, ils sont assis, une jambe repliée sous la cuisse, l'autre relevée de façon à permettre au genou de supporter les tablettes; des appariteurs armés d'un bâton conduisent jusqu'à eux des cheickhs, se traînant sur leurs genoux, en des poses humiliées, qui disent que leur gestion dans les villages n'est pas sans reproche et qu'ils ont tout à craindre de leurs juges.

Et le marché, est-il animé ! Celui-ci a une outre et deux pots d'huile à vendre, celui-là une bourse qu'on lui demande contre une paire de sandales. Cela rappelle une scène qu'on admire au Musée du Caire : un curieux flâne à travers le marché, tenant en laisse un grand cynocéphale et une guenon. Le singe se retourne et saisit la jambe d'un marchand. Celui-ci hurle, le conducteur lui lance un sarcasme, pendant que le petit de la guenon tient sa mère embrassée. Cela encore est ancien et nouveau. Les marchés d'aujourd'hui, dans les villages, ne sont pas moins vivants ni moins pittoresques. Les échanges s'y font de la même manière, entre marchands éternels. Les petits poulets sont empilés dans un vase et s'enlèvent pour le même volume de blé. Le prix d'une marmite équivalait au tiers de sa capacité en maïs. Et c'est ainsi que verroteries, bracelets et colliers de perles, talismans, habits, se paient en nature.

Vous pouvez avoir maintenant quelque idée de « la maison éternelle » de Ti. Sa vie durant il y mit son souci. Le tombeau étant l'unique état civil d'alors, Ti se fit graver et peindre dans sa chapelle avec son épouse, son fils, ses corvéables, ses titres, ses richesses, manière de biographie. A certaines dates, « aux fêtes du commencement des saisons, aux fêtes du mois, du demi-mois et de chaque jour », une longue postérité, il l'espérait bien, viendrait célébrer sa mémoire et réciter le proscynème : « Royale offrande à Osiris, le dieu grand, pour que celui-ci donne ce qui sort à la voix, pain, bière, oies, bœufs, vêtements, par milliers, au féal Ti. » Pour subvenir aux frais de cet approvisionnement, Ti avait dérivé vers sa tombe les revenus de nombreuses terres. Avec une foi robuste il faisait fond sur le souvenir des hommes, hélas ! D'ailleurs n'était-il pas fixé sur la pierre dans l'attitude du commandement, avec tous les attributs de son autorité, avec sa taille dominatrice et sa constante gravité, au milieu de ses sujets, parmi des monceaux de provisions ? Qui lui résisterait ?

Pour sa momie, elle reposait au plus profond de la terre, dans un sarcophage creusé à même le rocher, au bout d'un couloir oblique. Sa femme dormait à côté de son mari. Le caveau avait été muré avec soin, le couloir rempli jusqu'à la bouche d'un béton très résistant, l'ouverture, donnant dans le vestibule,

habilement dissimulée. Mais les fouilleurs de sépulcres, ces taupes de malheur, il avait compté sans leurs tarières !

Je vous ai parlé de la gravité imperturbable de Ti. Jamais on ne le voit sourire. Dans l'ancienne Égypte tout homme en place devait inspirer une terreur religieuse à ses subordonnés. L'obéissance était à ce prix. La crainte du bâton aidait puissamment la soumission. Jusque dans les tombeaux qu'il visitait, l'Égyptien avait sous les yeux l'image de la courbache cinglant et labourant le dos des réfractaires. Sur ce point l'Égypte est restée identique à elle-même. Tels étaient les fellahs de l'Ancien Empire, tels ils sont de nos jours. Ils ne comprennent pas une autorité qui s'humanise et fait appel aux bons sentiments. Condescendre et rire avec eux, c'est se perdre et se faire mépriser. Ajoutez qu'ils ignorent le sentiment du ridicule. Leur amour ne porte que sur les piastres. Coups et amendes, voilà ce qui les fait marcher. Ils en prennent leur parti. Un vieux philosophe égyptien écrivait : « Sorti du sein de sa mère, l'homme trouve un supérieur devant qui se courber. Enfant, il obéit à son patron. Jeune homme, un officier le commande. Vieillard devenu faible, il est à la merci de ses subordonnés. L'homme est fait pour se plier. » Voilà une leçon de résignation ou de *maléchisme* qui a toujours été comprise en Égypte. « Bien avant l'islamisme, dit Gabriel Charmes, l'Égypte était fataliste et regardait le mouvement des choses humaines comme un jeu inévitable qu'il faut savoir comprendre et auquel il est rarement bon de résister. » Et ce n'est pas uniquement le fellah que le bâton doit contenir dans le devoir. Il y a beau temps que les sages de l'Égypte ont dit : « Les oreilles du jeune homme sont sur son dos; il obéit à qui le frappe. » Un scribe rappelle en ces termes à son vieux professeur le début de ses études : « Lorsque j'étais enfant, j'étais près de toi; tu frappais sur mon dos, et tes instructions entraient dans mes oreilles ¹. »

La tombe égyptienne n'est que l'écho de la vie sociale sous les premières dynasties. On s'occupe surtout d'agriculture, de chasse, de pêche, de danses, de luttes, de joutes sur les canaux. On rit des tours des bateleurs, on se précipite pour voir les bêtes

1. P. *Anastasi*, III, IV et V.

féroces amenées dans des cages de régions inconnues. Aussi les décorations funèbres de cette époque sont gaies et fraîches. Tout cela est ce que l'art memphite a laissé de plus parfait. Sans doute, c'est un art qui ne dépasse pas la réalité présente, qui peint le monde tel qu'il est ; c'est un métier, l'œuvre d'une main savante plutôt qu'une création de l'âme. Mais combien l'image que nous donne cet art est exacte, précise et saisissante à force d'être vraie ! Comme elle a vie, mouvement et grâce naturelle ! Elle est la propre fleur d'une terre privilégiée où il y avait peu de besoins et, par suite, médiocrité de désirs ; où la nature écrase l'imagination et ne lui laisse que le loisir de reproduire en perfection les détails : le dandinement et le port de tête prétentieux des oies, « la marche lente et mesurée du bœuf, le pas court, l'oreille méditative, la bouche ironique de l'âne, le trot menu et saccadé des chèvres, le coup de rein du lévrier en chasse... la force calme du lion au repos, la démarche sournoise et endormie du léopard, la grimace des singes, la grâce un peu grêle de la gazelle et de l'antilope ¹ ». « Les peintres égyptiens, dit V. Loret ², excellent dans l'art d'observer et de rendre. Leurs animaux sont scrupuleusement détaillés, l'allure et le mouvement en sont soigneusement exprimés. »

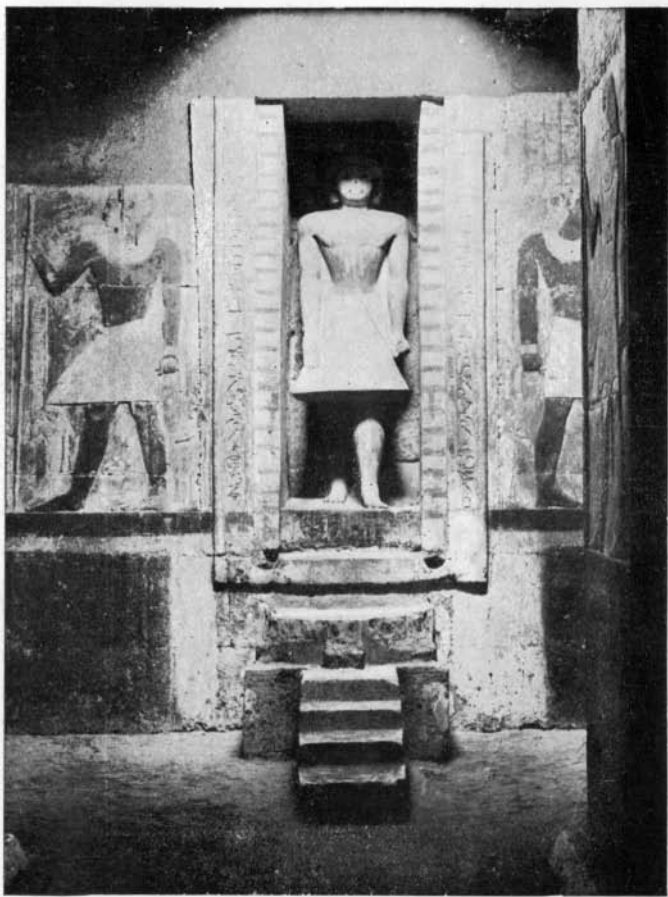
La célèbre statue du *Cheickh el Beled*, ainsi nommée par les fellahs à cause de sa ressemblance avec l'un des maires de Saqqarah, personnifie à merveille l'art égyptien en même temps qu'elle est une de ses œuvres les plus parfaites. Cette statue est actuellement au Musée du Caire. Elle représente un surintendant des travaux et nous fait remonter jusqu'à la IV^e dynastie. Le cheickh vous regarde, dirait-on, et s'avance vers vous. Son contentement et sa suffisance bourgeoise rayonnent. Son bâton d'acacia à la main, il surveille ses manœuvres. C'est l'entrepreneur du temps. Tête vulgaire, mais énergique, encolure épaisse, corps lourd, air important et satisfait, qui ne l'a vu circuler, sous d'autres habits, dans les chantiers modernes ? On ne peut copier les détails de la médiocrité d'une main plus sûre et avec une attention plus scrupuleuse.

1. MASPERO, *Archéologie égyptienne*, 1^{re} édit., pp. 168-169.

2. *L'Égypte au temps des pharaons*, p. 82.



Tête de la statue du Cheikh el-Beled (Musée du Caire) (p. 56).



SAQQARAH.

Tombeau de Mera : Stèle de la Chapelle (p. 57).

Ici, comme en face du Sphinx, se pose la question : Est-ce une civilisation naissante, la civilisation qui possède un art si savant dans son réalisme? Un livre écrit sous la V^e dynastie par un fils de roi raffine sur la philosophie. Est-ce là l'œuvre d'une période d'incubation? Platon disait que chez les Égyptiens il existait des ouvrages de peinture et de sculpture faits depuis dix mille ans, et Platon parlait, « non pas pour ainsi dire, mais à la lettre ». Dix mille ans! c'est beaucoup. Mais encore doit-on supposer qu'avant Ménès, le premier roi d'Égypte, le monde vécut de la vie sociale. Une civilisation a son enfance et ses tâtonnements. Elle ne pousse pas avec la rapidité des plantes égyptiennes qui grandissent et se développent en quelques années. Encore moins atteint-elle du premier coup le plus complet épanouissement!

D'autres mastabas méritent une visite. Celui de Mérirouka, dit Méra, a sa porte tournée au sud. Il est vrai qu'au sud se trouve la pyramide de Téli et que Méra en était le prêtre. La tombe de Méra a quarante-cinq mètres de long et vingt-quatre de large; elle se compose de trente-deux chambres. C'est un véritable tombeau de famille. Méra s'est réservé vingt et une salles, il en a laissé six à son épouse; plus tard, le prince Téli-Méra, son fils, adjoignit sa sépulture à celle de ses parents et construisit les cinq pièces du fond. La décoration de ces chambres traite les mêmes sujets que la décoration de la tombe de Ti. Je vois un jardinier qui apporte de l'eau avec des balances pour arroser les carrés, deux nains étirer de l'or, Méra assis sur un divan, tenant à la main un chasse-mouches, assister à un concert où sa femme joue de la harpe, un lion dévorer le mufle d'un taureau. Mais entrons au pressoir. Quatre hommes arrivent portant sur leur tête des couffes pleines. Les grappes sont mises dans une cuve et six hommes, se maintenant à une poutrelle horizontale, foulent les grains. Après le foulage, le marc est enfermé dans un sac tendu entre deux longs bâtons qu'on tourne en sens inverse. Le jus s'écoule à travers l'enveloppe et tombe dans des vases qu'on emporte à mesure qu'ils sont remplis. Je vois encore des caillies se perdre dans les blés et les filets se tendre pour les arrêter, Méra jouer aux échecs, un

homme agenouillé recevoir de quatre individus des coups de pied sur les jambes et à la tête, des bateliers manœuvrer leurs rames en trois temps, tout comme les bateliers du Nil font encore de nos jours : à la première impulsion, qui se donne en plongeant les rames dans l'eau, l'homme est debout, à la seconde, il se penche en arrière, à la troisième, il est assis sur le banc.

Je m'en voudrais de ne pas vous signaler une manière de chasser inconnue maintenant en Égypte, mais très connue en Australie. Sur les oiseaux aquatiques, qui peuplent les longs roseaux, Méra lance un bâton recourbé qu'on voit partir en tournoyant et qui revient chargé. Ni plus ni moins, c'est la chasse au boomerang.

Tenez, voici la bastonnade en règle. Le coupable mis à nu est assis à terre ; un poteau surmonté de deux têtes passe entre ses jambes, un aide maintient ses bras autour du poteau, pendant que le bâton, « ce don du ciel », s'abat sur son dos. Tout proche une vache vêle : un homme lui tient la tête, un autre tire le veau, un troisième, appuyé sur un bâton, donne des conseils.

Dans une niche de la plus grande chambre, vis-à-vis de la porte, un Méra de deux mètres trente, le buste bien effacé, la tête haute, la face avenante, se dresse vêtu du pagne à tablier triangulaire, coiffé de la perruque blonde à petites boucles. Devant la niche, quatre marches montent à une table d'offrandes en albâtre.

Le mastaba de Phtahhotep, V^e dynastie, est aussi un tombeau de famille. Un couloir pénètre par un coude dans un vestibule central à quatre piliers qui commande, sur ses côtés, à une série de chambres ou de chapelles. Tout au fond, vers le sud, un passage mène à la salle funéraire de Phtahhotep, une vraie merveille, avec ses bas-reliefs très vivants, qu'égalent de riches couleurs. Sur le mur ouest, il y a deux stèles, La stèle, il n'est que temps d'y insister, est comme le résumé de la tombe. Tout converge vers elle. Elle est un simulacre de porte. Cela est si vrai que chez Méra elle est munie de son verrou et de ses peintures. Il est probable que cette fausse porte n'est que le développement de la niche qu'on voit sur le mur oriental des tombes archaïques. On se plaçait devant cette niche pour offrir le repas

funéraire, et le défunt accourait de l'occident à la voix des vivants. Plus tard, la niche s'agrandit, prit la forme d'une porte, la porte mystique de l'ouest ou du royaume des morts, et elle s'abrita entre les murs d'une chapelle où plus que jamais les vivants vinrent communiquer avec le défunt et le ravitailler.

Le linteau de la stèle porte le nom et les titres du maître dont le portrait est gravé en pied sur les côtés. Contre la baie murée, c'est en défunt qu'il est assis, allongeant la main vers une table prête pour le repas. Au-dessous, entre les montants à même le sol, sur une table d'offrandes s'accumulent les mets et les boissons destinés à renouveler les approvisionnements de la table. Dans un angle de la stèle, vis-à-vis du défunt, le menu du repas et les cérémonies qui doivent l'accompagner sont gravés en un tableau ou sorte de pancarte. Toutes les scènes de la tombe n'ont qu'un but : alimenter le défunt, en le montrant digne que la postérité ne l'oublie pas et que les dieux lui fassent bon accueil. C'est pour lui que le bœuf naît, qu'il vit au pâturage, clochette au cou, qu'on l'engraisse et qu'on le dépèce ; c'est pour lui qu'on laboure, sème, moissonne, dépique, vanne, et qu'on monte le blé au grenier, puis qu'on fabrique la farine ; c'est pour lui les troupeaux de bêtes à cornes et à plumes. C'est pour lui, en un mot, que travaillent tous les corps d'état.¶

Le proscynème gravé à l'endroit le plus apparent de la stèle et récité par les visiteurs assurait l'efficacité de ces scènes par sa vertu magique. Chez Phtahhotep, il est écrit sur les jambages. D'un côté, il invoque Anubis, le portier et l'introducteur dans le palais divin d'Osiris : « Don d'offrande de par le roi et de par Anubis, chef du palais divin, pour un tombeau complet, (après) une excellente vieillesse, à l'honoré auprès du dieu grand (Osiris), Phathhotep. » De l'autre côté, Osiris est sollicité directement : « Que le roi donne l'offrande, qu'Osiris donne l'offrande, lui qui est seigneur de Busiris, chef de la région de l'ouest, pour que puisse avoir les mets funéraires chaque jour celui qui aime la justice et qui est méritant devant elle, Phtahhotep. »

Il est à noter que, dans cette formule, au cours des premiers âges, on invoqua d'abord Anubis seul, puis le roi et Anubis et

enfin le roi, Anubis et Osiris. Si l'appel au roi précède invariablement l'appel aux dieux, c'est que le roi était regardé comme l'intermédiaire naturel et nécessaire entre les hommes et les dieux.

Phtahhotep en passant par le canal du roi demande donc aux dieux trois choses : 1^o une bonne sépulture dans l'Amenti ou l'occident après une vieillesse heureuse et longue; 2^o la protection pour son voyage dans l'autre monde; 3^o le maintien des liturgies funéraires aux dates fixées par l'apport des provisions. La seconde demande n'est ici qu'implicitement comprise dans la « bonne sépulture »; mais, dans d'autres tombes, il est dit en termes exprès du défunt : « Qu'il marche sur les voies célestes d'une marche heureuse; — qu'il soit accueilli par le dieu et guidé dans les chemins excellents où marchent les bienheureux; — qu'il parvienne auprès du dieu grand, maître de l'occident. » Ces trois demandes supposent Phtahhotep dans trois états : vivant et bâtissant sa tombe, mort et en route pour l'autre monde, entré au royaume des dieux et recevant ici-bas le culte funéraire. D'où trois séries de tableaux.

A. Il est vivant et il bâtit sa tombe. C'est, en effet, le vivant qui, au-dessus de la porte, est assis. Il est à ses occupations du matin. Il lit et écoute des rapports tandis que s'achève sa toilette. Un serviteur lui soigne les pieds, lui oint les jambes, un autre lui fait les ongles, un autre lui pose la perruque, un autre apporte du linge. Sous le siège un cinquième serviteur tient en laisse trois lévriers et un singe. Douze officiers sont devant le maître, genou en terre, l'un d'eux lui présentant un écrit. Tout autour des musiciens jouent qui de la harpe, qui de la flûte, qui des castagnettes, qui en frappant dans ses mains. C'est encore le vivant qui surveille la cueillette des grappes, les jeux, la chasse : « Il voit les belles réjouissances qui sont données dans le pays tout entier. » Entre autres divertissements, des enfants jouent à l'âne : c'est un gars à quatre pattes qui porte sur son dos deux autres gars qui en se tenant mutuellement les jambes, forment paniers de chaque côté du porteur. Au pressoir, on tord le marc dans un sac, comme chez Méra; à la fin, pour achever la pression, un des hommes étendu tout de son long

s'arc-boute des pieds et des mains aux bâtons jusqu'à ce que le jus ait achevé de couler. La chasse a lieu au désert ; les lévriers, des sloughi, rabattent les hyènes, les oryx, les gazelles, les chacals, les léopards et les bœufs sauvages. A l'écart, un chasseur guette un lion. Une vache avec son veau a été donnée comme appât. Le fauve l'a saisie au mufle et l'affole de terreur au point qu'elle en perd l'assiette de ses entrailles. C'est le vivant toujours qui assiste à la pêche, à la chasse aux oiseaux sauvages, à la fabrication des barques, qui fait la revue de ses jeunes soldats, inspecte les troupeaux et les travaux agricoles sur le mur est où sont les scènes les plus remarquables. Le vivant apparaît ainsi prospère à travers ses nombreux domaines et parmi ses immenses troupeaux. Partout ses titres s'alignent et se répètent. Des dieux et des hommes qui oublierait le prêtre des pyramides d'Ouserenra, de Menkahor et d'Assa?

B. Il est mort et en route pour l'autre monde. Phtahhotep paraissait peut-être en voyage sur « le bassin de l'ouest » dans les scènes que le temps a emportées. D'ailleurs « quelques tableaux discrets » seulement montraient le défunt « courant à toutes voiles vers l'autre monde sur le bateau de ses funérailles le jour où il s'était installé au fond de son logis nouveau ¹ ».

C. Il est entré au royaume des dieux et reçoit ici-bas le culte funéraire. Il n'y a qu'à voir l'abatage des quadrupèdes, leur dépeçage, la foule des serviteurs empressés à servir les mets, la table garnie vers laquelle s'amoncellent les provisions, les prêtres qui purifient la pierre, brûlent l'encens et récitent les formules, la procession des personnages de marque apportant les offrandes, pour se rendre compte que les liturgies s'accomplissent et que Phtahhotep reçoit les mets funéraires qu'il réclamait dans le proscynème ².

1. MASPERO, *loc. cit.*, pp. 119-120.

2. Cf. *The tomb of Ptah-hotep*, dans QUIBELL, *The Ramesseum*, 1896.

CHAPITRE VII.

MARIETTE ET LE SERAPEUM. — ZOZIR ET OUNAS.

On ne peut pas toujours admirer, il faut bien quelquefois manger. A cet effet, nous nous dirigeons vers la maison de Mariette, maison ouverte à tous les visiteurs qui peuvent s'y reposer un moment. On trouve sous la véranda des tables et des bancs. Un vieil Arabe, le réis Roubi¹ qui, le premier avec Mariette, entra dans le Serapeum, vous fait les honneurs. Mais peut-être que ce nom de Mariette ne vous dit pas grand'chose. Il dit beaucoup en Égypte, il dit encore plus dans le monde des hiéroglyphes. Mariette était un Français de Boulogne. Vers 1848, chargé par son gouvernement de visiter les couvents coptes, afin d'y recueillir, d'y collationner et d'y acheter des manuscrits, il vint en Égypte. Mais il avait été devancé. Un Anglais, le Rév. Tattam avait déjà parcouru les monastères, grisant les religieux pour les mieux dépouiller, et était reparti avec une précieuse collection de manuscrits qu'on voit aujourd'hui au British Museum. Le patriarche schismatique, indigné de la conduite de ses moines, fit réunir tous les manuscrits et les livres restant dans un même local, et, par surcroît de précaution, les fit murer. Les visiteurs ne sont plus accueillis dans les couvents qu'avec une extrême défiance. Mariette se tourna vers l'égyptologie. Une phrase de Strabon sur les sphinx du temple de Serapis le hantait depuis longtemps. Unanimement les savants déclaraient qu'il ne restait rien de ce temple. Un jour que Mariette se promenait à Saqqarah, il aperçut un sphinx dont la tête sortait du sable. Il avait déjà rencontré plusieurs sphinx semblables dans les jardins du Caire et d'Alexandrie.

1. Mort depuis.

Ils devaient provenir de Saqqarah où celui qu'il voyait n'avait pas encore été dérangé. Une intuition rapide lui montra l'emplacement du temple dont avait parlé Strabon. Il se mit à l'œuvre et, de péripétie en péripétie — tout un roman — il eut le rare bonheur, au bout de quatre ans, de découvrir le tombeau des bœufs. « J'avoue que, dit-il lui-même, quand le 12 novembre 1851 je pénétrai, pour la première fois, dans l'hypogée des Apis, je fus saisi d'un tel étonnement que cette impression est toujours restée vivante dans mon âme. Par un hasard incompréhensible, un appartement, qui avait été muré dans la trentième année de Ramsès II, avait échappé aux pillards, et je fus assez heureux pour le trouver intact. Trois mille sept cents ans n'avaient rien pu changer à sa forme primitive. Les doigts de l'Égyptien, qui avait placé la dernière pierre pour murer la porte, étaient encore reconnaissables sur la chaux. Des pieds nus avaient laissé leur empreinte sur la couche de sable dont le sol était couvert dans un coin du tombeau. Il ne manquait rien à cette demeure funéraire, dans laquelle un taureau embaumé reposait depuis près de quatre mille ans. »

Du coup, grâce aux documents mis au jour, ont put fixer la chronologie des dernières dynasties pharaoniques. A partir de ce moment, Mariette ne cessa de marcher d'une découverte à l'autre. Du Delta à la seconde cataracte, il mit à la besogne tout son cœur et toute sa divination, très grande chez lui, et ouvrit en plus d'un endroit le livre fermé qu'avait été jusque-là l'histoire de l'Égypte. Il y a quelque cinquante ans, que savait-on des pharaons ? De Chéops à Ramsès II, on n'avait guère que des noms. Ce monde était à reconstruire. Nous lisons maintenant les exploits des Thoutmès et des Aménophis. La trame de l'histoire se dégage de la poussière et de la brume des légendes, se renoue et se précise, avec ses couleurs vraies et vivantes. On possède une foule de documents sur les premières dynasties et l'on ne désespère pas de faire sortir de terre l'histoire complète de la plus ancienne, peut-être, des civilisations.

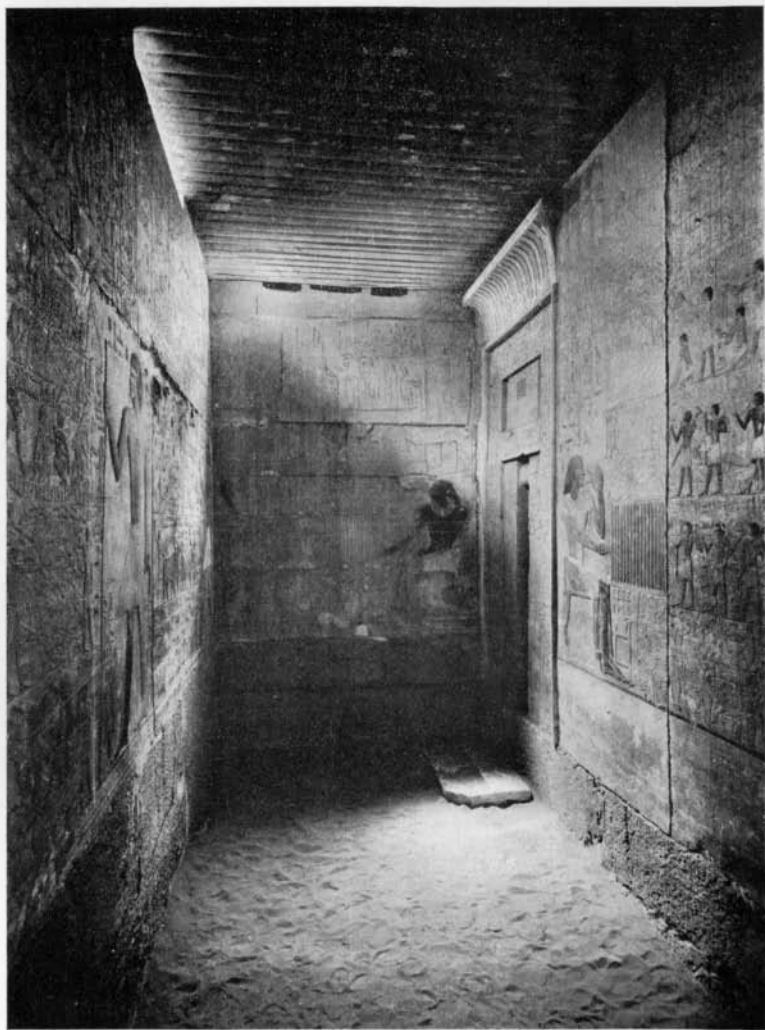
Mariette (1821-janvier 1881) passa le dernier printemps de sa vie dans cette maison où nous déjeunons et qu'il avait fait construire pour surveiller les fouilles. Il est enterré devant le

Musée de Gizeh, qui avait succédé au Musée de Boulak, et où il avait réuni des monuments historiques de premier ordre. Mais le Musée de Gizeh se transporte en ce moment dans un local plus vaste, plus grandiose, qu'on vient de bâtir sur la rive droite du Nil. On y transportera aussi le tombeau du savant Français, et l'on élèvera une statue à celui qui fut, comme on l'a dit, une sorte de Christophe Colomb pour l'ancien monde égyptien.

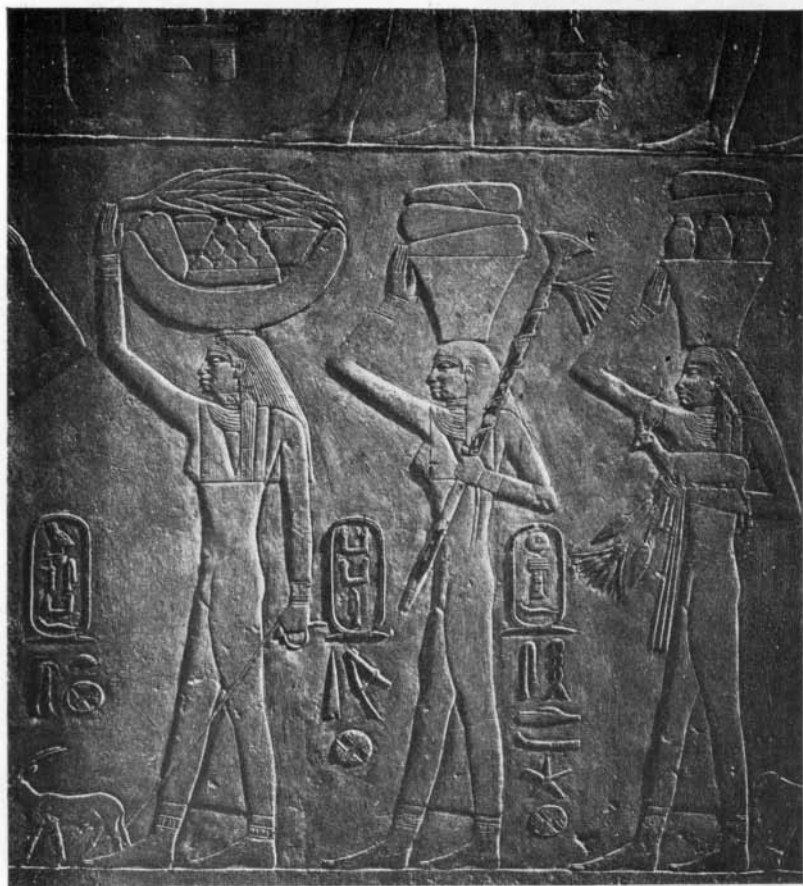
Le Serapeum était un temple comme les autres temples d'Égypte. Il avait son allée de sphinx, probablement son pylône, sa cour entourée de portiques, sa salle hypostyle, son sanctuaire et les chambres accessoires, et enfin son enceinte. Il était bâti sur un roc où s'ouvraient de vastes souterrains. Dans ces souterrains était la tombe d'Apis. Il y eut, d'abord, des caveaux isolés, creusés au hasard, puis une galerie commune avec des chambres ménagées des deux côtés. On utilisait ces chambres à mesure que mourait un Apis. Ces caveaux et cette galerie sont aujourd'hui sous le sable. Une dernière galerie, très vaste, longue d'environ deux cents mètres, est celle que tout le monde visite. Elle a servi de la XXVI^e dynastie au dernier Ptolémée. Dans les chambres latérales on compte vingt-quatre sarcophages de granit, tous vides. Voici leurs dimensions moyennes : deux mètres de façade, quatre mètres de profondeur, sur trois mètres trente de haut. Chaque monolythe peut bien peser soixante-cinq mille kilogrammes. Pour des bœufs, ça n'est rien.

La pyramide à degrés est tout entière massive. Elle recouvre un large puits creusé dans le roc. L'entrée du puits est au nord. Cette pyramide appartient à Zozir, roi de la III^e dynastie. On a justement remarqué que les six gradins de la pyramide sont semblables à autant de mastabas de moins en moins grands que l'on aurait superposés. Si vous le préférez, disons que, haute de soixante mètres, elle se compose de six cubes à pans inclinés, en retraite l'un sur l'autre de deux mètres à peu près.

Des carreaux en faïence émaillée de couleur verte ornaient les parois de la chambre funéraire de Zozir. En 1843, Lepsius les enleva et les porta au Musée de Berlin. Depuis lors, ils ont été l'objet de plusieurs dissertations, où l'on prétendait à grand



SAQQARAH. Chapelle du tombeau de Phtahhotep (p. 58).



SAQQARAH.

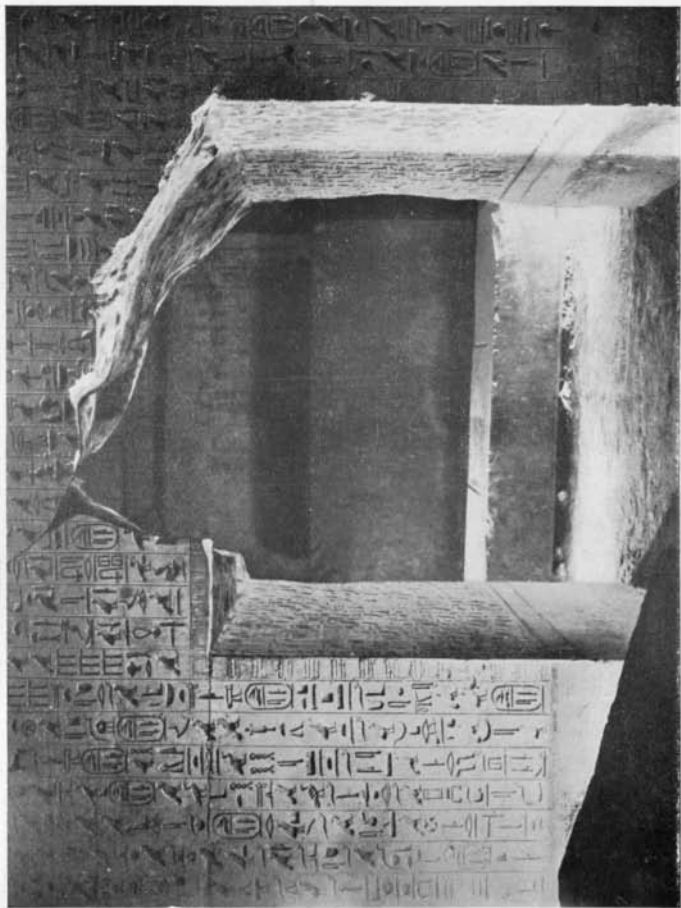
Chapelle du tombeau de Ptahhotep : Bas-relief représentant
des porteuses d'offrandes (p. 59).

renfort d'arguments que ces carreaux, fixés à la muraille par des fils métalliques, dataient de la XXVI^e dynastie. Or, voici que, dans les tombes archaïques d'Abydos, on a trouvé divers fragments de terre émaillée et un plancher cousu de fil de cuivre. L'émail est donc très ancien en Égypte, le fil de cuivre aussi, et Zozir, je le crains, a été dépossédé injustement, deux fois injustement.

Il ne nous reste plus qu'à entrer dans la pyramide d'Ounas, le dernier roi de la V^e dynastie. Cette pyramide a servi de modèle à toutes ses voisines de l'âge suivant. Les proportions seules varient. L'extérieur d'Ounas est ruineux et informe. La porte s'ouvre au nord, juste au-dessous de la première assise. Un couloir, ou plutôt un boyau, descend entre des murs en calcaire jusqu'à une sorte de salle d'attente. Au sortir de cette salle, on marche encore dans le calcaire, puis dans le granit de Syène. La partie de granit était barrée trois fois par d'énormes herse également en granit. Au-dessus de chacune de ces herse, il y a une espace vide où elles avaient d'abord été maintenues par des étais ou potelets, tant qu'on avait eu besoin du passage. La momie une fois en place, les ouvriers s'étaient retirés, sapant les potelets, et les herse étaient tombées derrière eux. Ces herse aujourd'hui disparues, on avait dû les contourner d'abord. Après la dernière herse, le couloir recommence en granit poli, puis en calcaire compact. Les deux parois latérales en calcaire sont couvertes de beaux hiéroglyphes peints en vert; au plafond luisent des étoiles de même couleur. Nous voici dans un vestibule. A gauche, un couloir mène dans une chambre à trois niches : c'est le serdab, ou réceptacle des statues. Le serdab, avons-nous dit, existe dans toutes les tombes et n'est jamais décoré. A droite, le vestibule aboutit à la salle du sarcophage, couverte d'hiéroglyphes peints comme précédemment et disposés en lignes verticales. La paroi opposée à l'entrée, de l'albâtre le plus fin, n'a pas d'hiéroglyphes, mais elle est revêtue d'une couche d'ornements ciselés, à rainures, le tout peint et rehaussé de noir et de vert. Là encore, au plafond, brille le ciel d'une belle nuit. Le sarcophage est en basalte noir sans inscriptions, le couvercle en a été jeté dans un coin, la momie dépouillée sur place. Un bras, des morceaux de crâne, des côtes, un tibia,

c'est tout ce qui restait du roi Ounas en 1881, lorsqu'on arriva dans son caveau.

Les fouilles autour de la pyramide d'Ounas ont fait connaître, une fois de plus, que les monuments qui nous restent sont bâtis d'ordinaire sur l'emplacement d'autres monuments. A creuser le sol, on arrive à des traces, à des débris qui nous conduisent jusqu'aux toutes premières dynasties et même au delà. On rencontre, par exemple, des bouchons de jarres d'offrandes timbrées au nom de rois thinites. Si bien qu'une Égypte nouvelle, une Égypte historique, connaissant l'écriture, ayant ses rites précis et hiérarchiques, se dégage peu à peu des ombres du passé et nous rejette quinze cents ans en arrière.



SAGGARAH.

Pyramide du roi
Ounas : chambre
funéraire (p. 65).



MEMPHIS. Le petit
village de Mit-Ra-
hineh (p. 68).

CHAPITRE VIII.

L'ÉGYPTE A RI. — LE RETOUR.

Et je songe au sortir de chez Ounas absent, sur le mouvant linceul de sable jaune qui cache les retraites de la mort, à deux pas de la vallée verte et bleue qui fuit avec son fleuve vers les blancs minarets du Caire et la porte du Delta; je songe au peuple antique qui vécut là, il y a six mille ans. Les Grecs, les plus beaux artistes de mensonge, et les plus légers, que la terre ait portés, nous ont légué une Égypte austère, mystérieuse, morose jusqu'à l'ennui. Ils l'avaient jugée à travers ses statues, graves, solennelles, rigides et figées dans une immobilité hiératique, à travers ses dieux et ses rois sculptés dans l'accomplissement des rites religieux. Par eux, par cette Grèce que notre éducation classique nous impose en bloc, nous avons l'impression d'un peuple en dehors de l'humanité, impression tenace, acceptée une fois pour toutes, et dont les plus avertis ont peine à se défaire. Bossuet lui-même admirait la gravité de cette Égypte de pierre et la servait en leçon à son royal élève. C'était à se demander si l'Égyptien avait jamais ri, si la courbache n'avait pas eu ses répités.

Et oui, l'Égyptien a ri. Comme Phtahhotep, il a assisté à toutes « les belles réjouissances données dans la terre entière ». Toute une série de papyrus nous a révélé une Égypte rieuse et d'humeur aimable et facile. Elle a fait des contes, l'Égypte, elle a chanté, elle s'est amusée. Elle a ressemblé à tous les peuples civilisés de tous les temps. Elle s'est divertie en prose, en vers, en nouvelles historiques, religieuses, anecdotiques, en récits de fées. Les fées égyptiennes, nous les verrons à Louxor, près du berceau d'Aménophis III, sous la forme de belles déesses, d'Hathors à la face rosée, aux oreilles de génisse, aux mains

pleines de dons. Le cas de la femme de Putiphar n'est pas un cas isolé. Phtahhotep, le plus ancien moraliste du monde, celui-là même, peut-être, que nous admirions tout à l'heure, ne définissait-il pas la femme : un faisceau de toutes les méchancetés, un sac plein de toutes les malices ? A trois mille ans d'intervalle, la même thèse reparait, et Ani dit que la femme est une eau profonde dont nul ne connaît les détours. Par ailleurs, des scènes de crapule s'affichent dans quelques tombes. Ici, l'on emporte un homme ivre mort ; là, une femme qui en a trop pris fait des restitutions. Le tableau est on ne peut plus cru : une suivante présente la cuvette et l'on voit le jet de l'ivresse.

L'Égyptien mangeait fort, buvait d'autant, et, à l'occasion, se gorgeait d'huile d'olive. Les étudiants négligeaient beaucoup les livres, au plus grand profit des taverniers, témoin le jeune Pentaour à qui son maître donne une volée de bois vert. « On me dit que tu abandonnes les lettres, que tu cours de rue en rue, fleurant la bière. Toutes les fois qu'on abuse de la bière, elle fait sortir l'homme hors de soi-même ; c'est elle qui met ton âme en pièces... Tu sais que l'excès du vin est une abomination, ne mets pas les cruches devant ton cœur, jure de ne pas toucher aux jarres... » Allons ! l'Égypte ne fut pas que morose, et l'on aime à croire qu'entre l'excès de sérieux et l'orgie, il y eut une large place pour la vie à peu près honnête, pour la douce gaieté, pour les plaisirs simples dont on rêve dans les tombes de l'Ancien Empire...

Mais voilà le drogman de ces dames qui agite les bras comme un moulin à vent. Il est l'heure de retourner chez les vivants. Nos chameaux berceurs nous portent vers la vallée. Au bas du plateau nous quittons bientôt la chaussée et, à notre droite par un sentier, d'abord en zigzags à travers les blés, puis contournant le village de Mit-Rahîneh, nous entrons dans Memphis.

C'est un immense bois de palmiers, levant haut dans les airs leurs plumeaux de feuilles. Sous l'ombre des arbres, des monticules de décombres, des fragments de granit ou de calcaire, des troupeaux de chèvres et de moutons qui cherchent pâture, des bergères, des fellahs qui se glissent entre les troncs élancés, deux

colosses couchés sur le dos et mutilés, c'est tout ce qui reste de la plus antique et de la plus célèbre capitale. On se rappelle involontairement la prophétie de Jérémie : « Memphis sera réduite en un désert; elle sera abandonnée et elle deviendra inhabitable. »

Les deux colosses représentent Ramsès II (lui, toujours lui). L'un, taillé dans un bloc calcaire siliceux, a perdu ses jambes; on lit son nom gravé sur l'épaule droite, sur le pectoral et sur la boucle du ceinturon; c'est un beau Ramsès, encore jeune, coiffé du pschent, et imposant. L'autre est en granit rose; sa couronne faite d'un bloc rapporté gît derrière la tête, elle a deux mètres de haut; son pied droit manque; sa jambe gauche, levée pour la marche, a été brisée à la hauteur du mollet; comme le premier colosse il porte son nom écrit trois fois. En haut, relief et de proportions réduites, sur la gauche de la statue, ressort l'épouse royale Bentanat.

De Brédéchein au Caire, nous assistons à la magie du couchant. Elle tombe, cette magie, sur le désert, sur la pointe des pyramides, sur la cime des arbres, en violets incandescents, en rouges de braise. Le soleil, comme une vaste gloire, sert de fond aux pyramides, les éclaire et les projette vers nous. Et subitement, c'est la nuit : un jour bleu, un jour rose, succédant à un jour doré. Tout prend des formes recueillies. Un moment encore la montagne libyque couve un feu qui s'éteint en irradiant le ciel de lueurs jaunes et de reflets rouges, puis l'ombre noire des arbres se découpe et traîne sur le sol. La ville du Caire allume son diadème de coupôles et de minarets, tandis qu'à nos pieds, dans le Nil, tremble le reflet élargi des premières étoiles. Et là haut se déroule la voie lactée, mollement blanche, dans un champ d'azur le plus vif et le plus doux où, comme de beaux lotus, les astres surgissent et tendent vers nous leurs calices d'or.



MEMPHIS. Un des
deux colosses de
Ramsès II (p. 69).

PLANCHE 16.



MÉIDOUH.

La Pyramide
à degrés (p. 75).

II. VERS THÈBES.

CHAPITRE IX.

LE COUP DU DÉPART. — LES COPTES.

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on s'apprête à remonter la vallée du Nil. Memphis et Thèbes nous appellent. Et entre ces deux villes, ou plutôt ces deux noms, que d'autres noms ! Tout un passé mystérieux de paganisme sur les bords d'un fleuve énigmatique lui-même par plus d'un côté ; tout un passé aussi de christianisme, quand avec les Paul, les Antoine, les Pacôme, le ciel descendit dans le désert et le fit fleurir. Le pied heurte à chaque pas des fragments de colonnes ou de statues et des ruines de couvents. À la lisière du désert, dans la montagne, de chaque côté, presque sans interruption, se creusent les nécropoles. Et l'imagination se plaît à reconstruire l'ancienne Egypte, sous l'infinie transparence du ciel, parmi des paysages dont la délicatesse des lignes et des tons est admirable. Temples, villes, monastères, se dressent devant notre pensée. Cortèges de rois, processions de prêtres, houle des peuples, armées victorieuses ou en déroute, Assourbanipal, Cambyse, Alexandre, Bonaparte, Desaix et les Mamelouks, passent devant nos yeux, le long de cette avenue sans fin qu'est le Nil.

Au sortir du Caire, le chemin de fer traverse le Nil. Il suit la rive gauche pendant six cents kilomètres environ. Avant d'arriver à Louxor, il coupe de nouveau le fleuve et se retrouve, comme au départ, sur la rive droite.

Nous sommes à l'époque la plus douce de l'année. Les champs sont verts, les blés, l'orge, les luzernes, le trèfle frémissent sous le vent. Des ramiers volent à travers les herbes. Par les chemins

vont les longues files de chameaux et les fellahs à la peau bronzée, au visage dur.

En général, par fellahs, on entend les paysans, les agriculteurs. Or, le fellah est très souvent musulman et descend des nombreux Égyptiens qui passèrent à Mahomet lors de l'invasion arabe¹; il est aussi copte, c'est-à-dire du nombre des anciens Égyptiens qui restèrent chrétiens après la conquête musulmane; il est encore bédouin, c'est-à-dire Arabe nomade fixé sur les bords du Nil et travaillant la terre; enfin il est Arabe sédentaire, l'Arabe immigré ou descendant des conquérants. Par le nom d'Arabes, on désigne souvent tous les fellahs sans distinction.

Il y a, en Égypte, quinze à vingt mille Coptes catholiques. Les autres Coptes, huit cent mille environ, sont schismatiques ou orthodoxes, comme on dit ici; ils ne reconnaissent pas le pape comme le vicaire de Jésus-Christ; ils se disent en outre monophysites ou partisans d'une seule nature dans Jésus Christ; mais, comme l'écrivait déjà un missionnaire au début du XVIII^e siècle, ils sont « plus ignorants que schismatiques ». Ils font consister leur religion surtout dans le jeûne. Au cours de sa dernière maladie, il y a quelques années, un évêque ne voulut jamais prendre une potion que le médecin prescrivait absolument. C'était jour de jeûne. « Je mourrai, s'il le faut, dit l'évêque, mais je jeûnerai. » Avec cela, il a laissé la réputation d'un saint. On m'a cité un prêtre qui, avant de monter à l'autel, se faisait scrupule de se laver, non pas la bouche, mais les mains avec du savon. Il craignait apparemment que le savon n'ouvrît les pores et ne se glissât avec l'eau dans son corps. D'aucuns soutiennent qu'on ne peut dire deux messes successives au même autel, car pour la messe trois doivent être à jeun : le prêtre, le calice et

1. Suivant MAKRIZI, « la majorité des Coptes, au moins en apparence, embrassa l'islamisme, *Description topographique et historique de l'Égypte*, traduction Bouriant, p. 235, dans *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, t. 17. — Historien et compilateur célèbre, Makrizi naquit au Caire (1358-1359). « L'Égypte est mon pays natal, dit-il lui-même; c'est là qu'ont joué mes camarades et qu'était réunie ma famille; c'est le séjour de mes amis et de mes compagnons, la patrie de ceux qui me sont chers et de mes connaissances de passage; le nid dans lequel ont poussé mes ailes et où a perché ma misère; et c'est de ce nid-là seul que l'âme aime à se souvenir. » (*Ibid.*, p. 3.) Il mourut en 1441-1442.

l'autel. Ils rendraient des points à ce musulman qui refusa un jour de se mettre du collyre dans les yeux, de peur de rompre le Ramadan.

Plusieurs milliers de schismatiques, dans des vues d'intérêt, se sont déclarés protestants. Y a-t-il là vraiment conversion? C'est plutôt une simple course au dollar. Nous lisons dans une relation vieille de deux siècles : « Tandis que vous les aidez par des aumônes, vous les trouvez dociles à vous écouter et complaisants à approuver ce que vous leur dites : sentent-ils que vous êtes épuisé, vous ne les voyez plus. » Il est vrai que les sociétés évangéliques sont inépuisables. Dès lors, la comédie peut durer. Son aboutissement, pour les adeptes, est l'indifférence religieuse.

L'origine du mot « Copte » a donné lieu à beaucoup de discussions. Des savants ont voulu le faire venir de Coptos, ville de la Thébaïde; d'autres, du verbe grec *χόπτω*, car les Coptes pratiquaient et pratiquent encore la circoncision; d'autres, de la corruption du mot *Jacobite*, appellation tirée d'une gloire monophysite, Jacques le Baradhi ou Zanzale; d'autres enfin, flatteurs qu'il faut croire, du mot *Αἰγυπτίος*, nom déjà ancien que les Arabes relevèrent et par lequel ils désignèrent les descendants des anciens Egyptiens, par opposition avec les étrangers, Grecs ou Romains, Syriens ou Juifs.

Sous la domination arabe, nous voyons la nation copte divisée en trois états : le clergé, les hommes d'affaires, le peuple. Le clergé schismatique a son patriarche, ses évêques, ses prêtres, ses diacres, ses clercs, ses moines et même quelques moniales. Le clergé catholique, reconstitué sous Léon XIII, a son patriarche aussi, ses évêques et ses prêtres.

L'homme d'affaires était ce que nous pourrions appeler, en langue d'ancien régime, un partisan, un fermier, un receveur, un collecteur, un intendant. Le gouvernement eut toujours besoin de son aide et les Français (1798-1801) durent encore passer par son intermédiaire pour lever l'impôt. Les pachas et les beys se reposaient sur lui du soin de gérer leurs biens et de leur faire rendre l'argent dont le besoin était toujours grand, et cela à l'exclusion des Turcs et des Juifs que déroutait trop facilement un peuple le plus mauvais payeur de la terre. Or, com-

ment toucher l'argent sans qu'il en reste aux mains? L'homme d'affaires était donc le plus souvent riche, même très riche. Son emploi ne sortait pas de sa famille. La race des manieurs d'argent existe toujours, elle est comme la fleur et la noblesse de la nation; elle excelle comme autrefois à faire les affaires des autres et les siennes; elle fait valoir ses terres, pratique le prêt et gagne en considération à mesure que ses revenus ou ses feddans¹ augmentent. L'arbitraire gouvernemental n'étant plus la règle, il se pourrait que la fortune de l'Égypte, dans un avenir prochain, soit surtout le lot des Coptes.

Je ne dirai qu'un mot du tiers état, artisans et paysans. Le paysan vit toujours petitement et tend à n'être qu'un simple manoeuvre, la grande propriété absorbant la petite avec une rapidité étonnante. L'artisan est parfois assez bien accommodé; il se pousse avec rage vers les places; il rêve d'être fonctionnaire. En attendant, il s'est choisi un métier parmi ceux qui réclament moins de force que de dextérité. Il y a beaucoup de noms coptes sur les enseignes des joailliers, des brodeurs, des horlogers, des tailleurs et des changeurs. Ils foisonnent parmi les petits employés des administrations.

Tous les vainqueurs de l'Égypte ont pris à tâche d'appauvrir le Copte et surtout de l'humilier. « Les Coptes d'Égypte, dit Kab' el Ahbar, cité par Makrizi², peuvent être comparés à un jardin qui, plus il est taillé, plus il produit. » Et, après d'autres, Rome avait déjà taillé, Byzance tailla plus encore, au point que la venue des Arabes passa d'abord comme un moindre mal très désirable et qu'on favorisa. Mais ce ne fut qu'un léger répit. En vain le Prophète avait dit aux siens de bien traiter « les gens à la peau brune et aux cheveux crépus », c'est-à-dire les Coptes, « car, entre eux et vous, ajoutait-il, il y a alliance et parenté » : alliance, il avait pris une concubine chez les Coptes; parenté, Agar, la mère d'Ismaël, était Égyptienne. L'élagage et l'ébranchement allèrent même si loin que moins d'un siècle après la conquête³ s'ouvrit l'ère des révoltes. De 735 à 832,

1. Feddan, mesure agraire équivalant à 4200 mètres carrés.

2. *Loc. cit.*, p. 69.

3. Amrou entra en Égypte en 639.

elles éclatèrent à sept reprises. Au dernier coup, qu'on a appelé la grande révolte, on condamna les hommes à mort, les femmes et les enfants à être vendus. « Depuis lors, dit Makrizi ¹, Dieu a maintenu les Coptes dans l'obéissance... »

Le jardin n'eut donc bientôt plus que des galets roulés dans la servitude. Et l'on peut voir, dans le même Makrizi, comment les nouveaux jardiniers s'acharnent contre les galets coupables de remuer encore sous les pieds du vainqueur et de conserver l'empreinte chrétienne. Ils aggravent et dépassent la fameuse lettre d'Adrien citée par Flavius Vopiscus ² : « ... Les Égyptiens sont présomptueux, emportés, pleins de jactance, toujours prêts à l'invective, légers, révolutionnaires jusqu'aux chansons, versificateurs, faiseurs d'épigrammes, astrologues, aruspices, charlatans, chrétiens au besoin, samaritains de même, par esprit d'opposition au présent, par folle liberté. »

Après tout, l'empereur bel esprit a plus souci de ses antithèses que d'autre chose. Mais avec l'historien arabe, juge et partie, soit qu'il parle lui-même, soit qu'il produise ses autorités, il en est tout autrement : il ne semble préoccupé que d'étaler les rancunes et les mépris de sa race contre les victimes. Si dur toutefois qu'ait été le joug musulman, il n'a point fait oublier au Copte la domination et les méfaits de Byzance. Et c'est de ce côté et à tout ce que l'on prend pour ce côté que va le plus clair de son aversion.

Mais le train marche. La ligne des pyramides fuit derrière nous. La lourde masse de celle de Meïdoun montre longtemps à l'horizon ses trois tours carrées en retraite l'une sur l'autre. Elle domine un village caché parmi les palmiers. Comme ils sont charmants de loin ces villages arabes avec leur verdure et leurs minarets ! Il suffit au soleil de quelques arbres, de quelques huttes, d'un âne ou d'un chameau, d'un fellah, d'une Rebecca la cruche sur la tête, pour faire un vaste paysage. Si des enfants jouent dans ce paysage, si des vieillards accroupis y causent à

1. *Loc. cit.*, p. 228.

2. *Histoire de Saturnin*, VIII.

3. MAKRIZI, *loc. cit.*, pp. 72, 126, 135-136, 139, 140, 228.

l'ombre d'une mosquée, le tableau s'élargit démesurément. Mais n'approchez pas, vous seriez déçu. Ces huttes basses, faites de boue séchée au soleil, jetées au hasard comme des dés à jouer, prennent un aspect de dénûment et d'abandon. Elles sont entourées d'immondices, les rues elles-mêmes sont des amas de détritiques qui montent sans cesse. L'Arabe, vraiment, ne vit que sur le fumier, à côté du fumier, sur des débris sans nom, à côté de ce qui crève et pourrit, sous un toit encapuchonné de choses sales. Mais à distance, la lumière d'Orient magnifie toutes ces misères et les revêt de splendeur.

À la limite du désert et des terres cultivées passe une caravane et sur l'horizon se profile la haute cavalerie difforme des chameaux. À peine avons-nous le temps de saluer le gros bourg de Kom el Arous, patrie de saint Antoine, et le petit château où le saint, avant de fuir au désert, commença de mener la vie solitaire. Par endroits, vers l'ouest, les cultures s'enfoncent dans le désert comme en des baies profondes aux promontoires désolés.

À cent dix-huit kilomètres du Caire, à Beni Souef, le Nil s'éloigne de plus en plus des monts libyques et se presse contre la chaîne de l'est. La vallée ne sera jamais si large qu'en cet endroit. C'est une plaine d'une vingtaine de kilomètres à l'extrémité de laquelle se trouvent les vestiges de l'ancienne Héracléopolis, capitale de l'Égypte après Memphis, avant Thèbes. Un peu au nord de ce site, une branche du Nil, le bahr Yousef, pénètre par une cluse de la chaîne libyque dans l'oasis du Fayoum.

J'interroge mes compagnons de voyage sur les souvenirs anciens de leur pays. Ils ignorent tout et n'ont cure de leurs origines. D'ailleurs ils sont tout entiers à leurs cannes à sucre, à leurs oranges, à leurs gâteaux, à leurs gargoulettes. L'usage veut ici qu'on ne monte dans le wagon de la Haute Égypte que pour manger et pour fumer. Les vendeurs de mangeaille parcourent les compartiments qui communiquent tous entre eux. Petits et grands plongent les mains dans les pâtisseries, dévorent pigeons et poulets, sucent avec délices un morceau de canne que vous rejetteriez avec dégoût à cause de sa fadeur d'eau tiède et sucrée. Mais on n'est pas Égyptien pour rien. On n'est pas

fellah surtout pour négliger un si facile élément de nourriture. Et, à belles dents blanches, on décortique, on broie, on suce. Des tiges d'un mètre et demi sont ainsi dévorées en moins de rien. Puis on va d'un compartiment à l'autre, s'asseyant ici ou là, la place étant toujours au dernier occupant. Il ne vient à personne l'idée de jeter les débris par la portière. Aussi, avant la fin du voyage, le parquet est d'une malpropreté qui soulève le cœur. Les Musulmans ne savent où prier quand l'heure est venue.

Un Nubien, sous-officier dans l'armée anglaise, voyant que j'avais gardé mon coin propre, vint me demander d'y faire ses dévotions. Mon geste lui dit : « Ne te gêne pas ! » Aussitôt le voilà qui s'oriente vers la Mecque, qui étend sa capote à terre. Et de se prosterner, de faire aller ses lèvres, de se lever, de s'incliner, de s'asseoir sur ses talons, de plier le corps en deux, le plus sérieusement du monde, sans respect humain et sans exciter le moindre sourire. Son exercice hygiénique achevé, il se tourna vers moi, me salua en se portant la main sur le cœur, sur la bouche et sur le front, comme pour m'affirmer qu'il me donnait ses pensées, sa parole et son amour. Puis il palpa son habit de soldat. Il dut se dire : « Mon habit est propre, mon col blanc, la poussière du voyage va salir tout cela ... si je changeais ? » L'idée lui sourit, car il ouvrit sa valise et en retira une robe d'indigène. Mais, avant d'aller plus loin, il sollicita une nouvelle permission de moi. J'eus un nouveau geste très libéral. En moins de rien mon soldat fut transformé en Arabe, l'habit militaire, y compris le pantalon, soigneusement plié et mis dans la valise. Il se palpa de nouveau avec un grand sentiment de bien-être, et sa bonne figure noire éclairée de dents blanches s'épanouit vers moi en un rire de large reconnaissance.

Par la campagne, de longues files de chameaux transportent des montagnes de cannes sur leurs bosses, vers les usines. Quand les charges traversent un village, c'est à qui obtiendra une canne du chamelier plus ou moins complaisant. J'ai vu à Minieh les grandes cuves-entonniers où des ciseaux broient les tiges, les réduisent en petits morceaux sur lesquels on fait passer des torrents d'eau. L'eau se charge du sucre dissout

et va de cylindre en cylindre jusqu'à pleine évaporation. Le résidu final est de la poussière jaunâtre qui n'a plus qu'à passer à la raffinerie.

Vers Samalout, la montagne arabe pousse dans le fleuve un contrefort à pic, se profilant sur le ciel. Ce contrefort a une légende; il porte un couvent dans l'enceinte de rochers qui couronne son plateau et lui donne l'aspect d'un nid de pirates et d'écumeurs du Nil. La légende, Makrizi ¹ la conte ainsi : « Cette montagne, tous les ans, à jour fixe, est le rendez-vous des hérons garde bœuf. Chacun d'eux va successivement introduire son bec dans une fente de la montagne, et ils continuent jusqu'à ce que la fente se referme sur l'un d'eux qui est pris. Tous les autres s'envolent aussitôt, mais l'oiseau qui a été pris se débat jusqu'à ce qu'il meure et reste là jusqu'à ce qu'il tombe en poussière. » De là le nom de Gebel et-Taïr, la montagne de l'oiseau. Le couvent, centre d'un village, est le couvent de la Poulie, ainsi appelé de la poulie dont on se servait autrefois pour y guider les voyageurs arrivant par le Nil. Naguère les religieux de ce couvent se laissaient glisser par une corde à travers une crevasse du rocher, accostaient les bateaux à la nage, et demandaient bacchich aux passagers. A la fin, leur patriarche s'émut d'un usage si peu religieux, accompli dans un costume moins religieux encore, et l'interdit.

1. *Loc. cit.*, p. 31.

CHAPITRE X.

MINIEH. — LE FELLAH.

Minieh, à deux cent quarante-sept kilomètres du Caire, petite ville de dix-huit à vingt mille âmes, possède un évêque catholique. Les pères Jésuites y ont une résidence et des écoles. Ils rayonnent dans les environs à la recherche des catholiques et des brebis égarées. C'est à l'aide de remèdes surtout qu'ils apprivoisent les fellahs. Peu à peu la confiance naît. On vient écouter le missionnaire, et le troupeau fidèle croît et s'étend. Mais, dans ses courses, que de privations pour le missionnaire ! Il lui faut manger à la diable, dormir de même, rongé par la vermine. D'ordinaire, c'est la cour d'un gourbi qui sert de lieu de réunion. Les bêtes forment le fond de l'auditoire, car bêtes et gens vivent ensemble. L'âne, le chameau, la chèvre et les poules sont les éternels compagnons de l'Arabe. Le missionnaire donc, assis sur une natte, les jambes croisées, harangue son monde. Les oreilles et les bouches sont ouvertes. Mais il ne faut pas qu'une rixe survienne dans le village. L'enfant curieux qu'est l'Arabe ne peut alors tenir en place. Un part, puis un autre. Le Père qui me faisait visiter un de ces gourbis me disait « Un jour, tous m'abandonnèrent, les bêtes seules me furent fidèles. » L'évêque ne dédaigne pas de parler devant ces auditoires primitifs. Mais le pasteur, à cause de sa dignité, monte en chaire, et quelle chaire épiscopale ! Ici c'est une caisse ayant contenu des bouteilles d'eau de Vichy.

Le missionnaire a souvent l'occasion de soigner les petits infidèles moribonds pour qui le ciel s'ouvre. Savez-vous dans quelle proportion meurent les enfants ? Dans la proportion de six sur dix. La malpropreté, la faim et la maladie se chargent ainsi de faire la sélection. Ce qui survit est bâti à chaux et à sable. J'admiraïs tous ces enfants, vêtus uniquement de leur

peau bronzée, montrant au soleil leur petit gros ventre, en liberté comme de jeunes animaux, buvant de l'eau sale, se roulant dans la poussière, la tête rase, grignotant une tourte de pain de maïs, sans souci des mouches pâtreant leurs yeux, leur bouche, leur nez, couverts de saleté.

« Ne soyez pas surpris, me dit mon compagnon, un pince-sans-rire, de cette malpropreté du visage et de ces mouches qu'on ne fait rien pour écarter. Dans l'esprit de ces gens-là, un frais visage attire le mauvais œil. Que toute gentillesse, que toute finesse des traits restent donc cachées sous la crasse et les mouches. L'enfant y perdra peut-être un œil, peut-être les deux yeux, mais qu'est cela auprès du mauvais œil? Remarquez, en effet, le grand nombre d'enfants borgnes. Dire à une maman que son fils est beau — ce qui pourrait arriver si l'enfant était propre — c'est lui faire une cruelle injure. Elle ne manquera pas de vous maudire et de cracher au visage de sa progéniture afin de renverser l'effet de vos paroles.

— Et ces enfants, dis-je, quel enseignement reçoivent-ils?

— Dès qu'ils peuvent marcher et répondre quand on les appelle, on leur donne un nom qui ne sort guère des formes diverses que prend le nom du Prophète : Mohammed, Hamed, Mahmoud, Mehemet, Ahmed. Et on les lâche à la suite des chèvres, des buffles ou des moutons. Ils glanent, au temps de la moisson, dans les champs où moissonne leur père, d'après la tradition à laquelle le propriétaire a soin de se conformer. Ils frondent les oiseaux pillards, ils donnent de petits coups et de grosses injures au buffle ou au chameau qui tournent les sakihs (norias), ils crient « bacchich » aux étrangers de passage, ils se baignent par bandes dans les canaux ou dans le Nil, ils polissent tout le long du jour. Mais de Dieu, de la prière, du Prophète, on ne leur touche pas un mot. Devenus plus grands, ils vont à l'école, oh ! pas tous, apprennent à lire, se lassent tôt du livre et de la férule, et s'en vont prendre part aux travaux de leur père. De religion, point encore. Ce n'est qu'au moment de leur mariage, entre la douzième et la dix-huitième année, qu'ils tâchent d'apprendre les rites et les formules nécessaires pour prier cinq fois le jour. Beaucoup n'arrivent même pas à retenir plus de trois ou quatre mots. N'importe ! Ils savent



Une famille de Fellahs en toilette (p. 79).

PLANCHE 18.



Buffles se baignant près d'une Sakieh.



Vers l'aiguade (p .85).

remuer les lèvres, faire les gestes consacrés et les gémissements. Il n'y a d'ailleurs qu'à miner les anciens, leurs culbutes religieuses et le jeu de leurs badigoinces.

» Pour les filles, elles vivent à la grâce de Dieu, accompagnent leur mère quand elle va puiser de l'eau, ramassant la fiente de chameau et de buffle pour la fabrication des galettes de chauffage, prenant part aux différents soins du ménage, jusqu'au jour où les maris se présentent et les prennent contre une dot versée entre les mains du père. C'est un véritable achat, et cet achat a lieu d'ordinaire entre la dixième et la douzième année de la jeune fille. Les femmes ne savent pas lire, elles ne prient jamais. Leur rôle est de veiller au ménage, d'avoir des enfants et de recevoir des coups quand, le soir, leurs deux piastres gagnées, rentrent les hommes. Dans la religion musulmane, la femme est vraiment un être déchu. Par contre-coup, cette déchéance rejaillit sur la femme en général, même sur la femme catholique. Il y a un sentiment, une corde, qui ne vibre pas dans le cœur de l'enfant : la corde de l'amour filial pour sa mère. La royauté du père absorbe tout. L'enfant ne s'assied pas devant son père, il commande à sa mère ; il parle de son père, presque jamais de sa mère.

— Mais, interrompis-je, il y a là une misère morale et un dénûment intolérables.

— Eh bien, non. A sa manière, cette race fataliste prend tout de la main de Dieu et se résigne. Sous l'impulsion du bacchich et de la courbache, elle gratterait le sol avec ses ongles jusqu'au centre de la terre. La vie ne lui semble point mauvaise. Le fellah n'a-t-il pas le soleil pour dessécher et rendre inoffensives les ordures qu'il jette autour de sa hutte ? N'a-t-il pas les chiens et les corbeaux pour le débarrasser des bêtes mortes ? Les corbeaux (*corvus cornix*), ailes noires, queue noire, capuchon noir, plastron noir, le reste du corps gris, les corbeaux, ces messieurs de la voirie, sont d'excellents ouvriers, malgré leurs airs de parvenus. Les chiens les premiers attaquent la proie, les corbeaux, juchés sur les terrasses ou perchés dans les arbres ou posés à terre, attendent à quelque distance le moment favorable. Les chiens repus, ils s'abattent, y vont du bec et de la queue se gorgent et emportent le surplus.

» Le fellah n'a-t-il pas quelque chose de mieux encore? Sa hutte couverte de tiges de maïs ou de lattes de palmiers. Elle n'a qu'une ouverture par où sort la fumée, c'est vrai, par où passent les bêtes, par où se glissent les gens en se baissant; mais l'intérieur est double : d'un côté l'étable, de l'autre la chambre. Le père et la mère dorment au milieu de la chambre sur une natte, les enfants tout autour, au hasard de la place occupée au repas du soir.

— Mais ces huttes sont si basses, si obscures, si humides, que ce doit être le séjour préféré des scorpions et des vipères?

— Vous l'avez dit. Mais on se défend des bêtes venimeuses en n'en ayant pas trop peur. On a de plus recours au psylle. Celui-ci vient et donne au village le spectacle d'une adjuration en règle. Et serpents et scorpions de sortir des trous, de venir au charmeur, de se laisser prendre. Ce n'est pas plus malin que cela. Et je vous dirai, avec M. Legrain : « J'ai vu des charmeurs de serpents et de scorpions. Les scorpions sortaient des coins obscurs pour aller au conjurateur. J'ai vu prendre des serpents, et j'avoue croire au pouvoir de ces gens. » La saison le permet-elle, et elle le permet souvent et longtemps, on couche dans la cour. Non, le fellah n'est pas malheureux. Il vit petitement, malproprement, grignotte toujours quelque chose ou fume en travaillant, sans une plainte.

» Voyez ces femmes, assises sur le pas de la porte, qui épouillent leurs enfants. Tout à l'heure elles s'épouilleront mutuellement. Entre deux besognes et parmi les papotages, elles n'aiment rien tant que cela. Ne prouvent-elles pas que le bonheur consiste à savoir se contenter de ce que l'on est, de ce que l'on a, si peu que cela soit, sans désirer ce qui vous échappe?

— Vous riez, je pense.

— Oh ! si peu. Les fellahines ne redoutent qu'une seule chose : n'avoir pas d'enfants. Ce malheur les menace-t-elles, elles multiplient leurs pèlerinages aux nécropoles, adjurent les squelettes et les momies. Elles s'en vont gratter les blocs de calcaire des temples, en obtiennent une poussière fine, remède à tous maux, qu'elles avalent dans une infusion.

— C'est vrai. Je les ai vues à l'œuvre et nombreuses sont les

égratignures de la pierre dans les temples. Plus d'une fois, au Musée du Caire, j'ai surpris les colloques mystérieux de ces déshéritées avec les momies. « Je viens chercher un enfant, » disait un jour l'une d'elles, à qui voulait l'entendre. Je n'arrive pas à me persuader, du moins, que dans l'âme du fellah il ne s'amasse pas peu à peu un levain de haine contre ceux qui l'exploitent, contre le publicain de village qui lui prête à cinq pour cent par mois, et même à cent pour cent par an; contre le riche qui lui prend ses feddans un à un, dans les moments de gêne, pour le tiers ou même le quart de leur valeur; contre les étrangers, Grecs, Syriens, Juifs, qui ne lui donnent que sur hypothèque et l'expulsent insensiblement de chez lui; contre tous ceux, en un mot, qui, sous peu, à force d'usure, l'auront dépouillé de son dernier lopin de terre et de son dernier palmier.

— Nenni dal le fellah n'a pas le cœur révolté. Il se soumet, dans son insouciance; il continue à vivre au jour le jour¹, rusé, sournois, menteur, paresseux, et, par une pente naturelle à ce pays, sa considération va à celui qui possède la fortune. Il ne se demande même pas si cette fortune a été acquise bien ou mal ou à ses dépens. L'homme ne vaut ici que par le nombre de ses feddans ou de ses livres d'or. « Cet homme, dit-on couramment, a tant de feddans, tant de livres, » et il est jugé. Richesse passe vertu et en tient lieu. Cependant, si un jour le désordre vient, si des meneurs assez habiles se rencontrent, le fellah pourrait bien ...

— Je saisis. Quel est donc cet homme au turban volumineux, au caftan de soie jaune tachetée de noir, qui passe et dont on baise les mains?

— C'est l'omdeh du village, comme qui dirait le maire, un grand voleur de petites propriétés, celui-là. Il est riche, le plus riche des notables ou cheickhs. Aussi l'a-t-on choisi pour gérer

1. « Un des côtés du caractère égyptien, dit Makrizi, c'est de ne jamais se préoccuper de l'avenir. Il ne fait jamais de provisions de vivres comme les habitants des autres pays; chacun va chercher les vivres chaque jour au marché, matin et soir. Un de leurs traits encore est l'absence de réflexion. Notre cheikh Ibn Khaldoun me disait ceci : « Les Égyptiens agissent comme s'ils ne devaient jamais rendre de comptes. » *Loc. cit.*, p. 138.

les affaires de la communauté. Ici, chaque notable a ses clients, sa tribu, qui reconnaît son autorité et dont il est responsable. La réunion des notables forme une sorte de conseil délibérant sur les intérêts des groupes divers. Tous ces notables ont pour chef l'un d'entre eux, qui dépend du gouvernement et relève du mamour-el-markaz, manière de sous-préfet, lequel relève du moudir, sorte de préfet. Le chef des notables, c'est l'omdeh. A côté de l'omdeh, une double police veille à l'observation des lois : police de jour et police de nuit. La police de jour fonctionne du lever au coucher du soleil et ressemble assez bien à nos sergents de ville, à la couleur de l'habit près. Elle est vêtue de blanc, le blanc étant, je pense, le symbole d'une probité candide. La police de nuit veille maternellement sur le sommeil et les biens d'un chacun, du coucher du soleil à son lever. Vers la tombée de la nuit, il est curieux de voir les agents nocturnes ou ghafirs, des gaillards robustes, qu'on ne voudrait pas rencontrer dans le désert, coiffés d'un bonnet en poil de chameau, enveloppés dans une sorte de limousine en serge grise, armés d'un solide nabout ou bâton, se réunir au caracol ou poste de police, pour recevoir le mot d'ordre, puis se disperser aux quatre coins du village. En principe, le mot d'ordre doit courir de bouche en bouche durant toute la faction, dans le silence de la nuit.

— Le fellah, disiez-vous il y a un instant, est menteur.

— Oui, menteur, au point qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec lui. Pour la majorité des hommes, la vérité est au fond d'un puits où l'on peut à la rigueur descendre et puiser quelques gouttes. En Orient, la vérité n'est pas même au fond d'un puits. Je vais plus loin, ce que nous appelons conscience n'existe pas ici ... »

Ainsi devisant, nous arrivons au Nil. Un vol d'oiseaux traverse, en ce moment, les airs, voilant le soleil d'un grand nuage blanc et projetant une large ombre sur la terre éclairée. Là-bas, sur l'eau tranquille, tels que des bancs de neige, reposent des pélicans et des ibis roses. A nos pieds, des barques alignées sont amarrées les unes à la suite des autres, les voiles pliées et enroulées, les mâts formant comme une longue rangée de piques.

Quelques hommes traînent à la remorque d'autres barques qui, faute de vent, ne peuvent remonter le Nil. Ils vont d'un mouvement lent, la sueur miroite sur le bronze de leur dos. Les femmes et les enfants entassés dans les barques se laissent tirer et chantent quelque chose de rythmé qui marque le pas des hommes. Un noir, le torse brillant et poli comme du basalte, habillé d'un caleçon blanc bridant sur les hanches, porte l'eau puisée au fleuve dans des jarres suspendues à un bâton posé sur l'épaule. C'est un ouvrier en briques. Il arrose des mottes de limon accumulées en tas et mêlées d'un peu de sable et de paille hachée, puis il les pétrit avec les pieds et les réduit en masse homogène. Dans la pâte suffisamment triturée et durcie, il coupe des tablettes carrées qu'il met cuire au soleil. Sa femme, le voile ramené sur le visage, assise les genoux au menton, le regarde peiner.

Les bords du Nil sont vraiment pittoresques pour un étranger. Vous n'êtes pas sans savoir qu'à tout bon croyant le Koran impose, cinq fois par jour, de se laver le crâne, les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, les parties secrètes, les bras jusqu'aux coudes, les pieds jusqu'aux chevilles, sans compter les purifications qui doivent suivre certains actes. Cela fait, il ne reste qu'à s'orienter vers la Mecque et à prier. Le fellah n'a pas le temps ni la ferveur voulue pour obéir à toutes ces prescriptions pourtant fort hygiéniques. Il ne peut guère prier que le soir, vers le coucher du soleil. Vous le voyez alors descendre à l'eau. L'ablution faite, ou le bain pris, il remonte sur la berge où, de distance en distance, sont ménagés des espèces de reposoirs entre des pierres ou des mottes de terre, ou un clayonnage de deux pieds de haut. Dans ces reposoirs, une couche de paille ou de feuilles de maïs sert de natte sur laquelle on peut invoquer le prophète suivant le canon de l'Islam.

Pendant ce temps les femmes et les filles viennent par longue théorie remplir au fleuve leurs lourdes cruches. Vous diriez une procession de noirs fantômes. Un homme, un étranger surtout, passe-t-il sur le chemin, les vieilles poussent des cris d'effroi, et toutes se couvrent entièrement le visage. On a remarqué, toutefois, que les plus jeunes y mettent une négligence instinctive : leur effarement se possède et laisse voir l'étoile bleue qui tatoue

leur front, il montre leurs yeux noirs agrandis par le kohl, des yeux « beaux et bêtes comme ceux des gazelles »¹. Elles s'abattent sur le bord de l'eau, font prestement aiguade et remontent. Toutes, sur leurs cervelles de linotte, portent avec légèreté souvent jusqu'à trente litres d'eau. Ces mêmes femmes n'ignorent pas toujours la lessive. Mais, pour beaucoup, la façon de laver leur robe est des plus simples. Elles la trempent dans l'eau, la piétinent ensuite dans le limon, la plongent de nouveau dans le courant, la tordent et la reprennent. D'autres fois, elles y vont plus simplement encore. Elles se jettent à l'eau tout habillées et se lavent la robe et le corps du même coup. Les rayons du soleil ont tôt fait de sécher linge et laveuses.

I. G. LEGRAIN.

CHAPITRE XI.

DE BENI-HASAN A BERCHEH.

A l'autre bord du Nil commencent les grottes de la basse Thébaïde. Ce sont d'ancien hypogées où les solitaires du iv^e et du v^e siècle prirent la place des tables d'offrandes délaissées ou brisées. Tout près, on aperçoit Zaouiyet-el-Maytin, lieu remarquable par des tombes datant des iv^e, vi^e, xviii^e et xix^e dynasties, célèbre aussi par la fidélité des gens de Minieh à la tradition antique. Tout comme pour leurs pères lointains, la montagne arabe est restée la montagne des morts. Ils y ont leur cimetière. Chaque année, ils passent le fleuve et vont déposer, sur les tombes, des fruits et de la verdure, dattes et branches de palmier. Curieux, ce cimetière moderne, avec ses petits édifices à coupole, couché dans un repli le long de la montagne. On dirait de loin une immense taupinière.

Dix-huit kilomètres plus haut, toujours sur la rive est, c'est Beni-Hasan. Ce nom désigne une famille arabe qui vint s'établir dans le pays et y fonda plusieurs villages. Cinq de ces villages existent encore. Leurs habitants se firent remarquer de tout temps par leur férocité et par leur amour du pillage. Jusque sous Méhémet-Ali on dut réprimer leurs excès par des exécutions en masse. S'ils n'osent plus tuer, ils volent toujours, surtout les indigènes. Les étrangers doivent se tenir en garde, quand ils viennent visiter ce site archéologique, l'un des plus importants pour l'histoire de l'art et des mœurs sous le premier empire thébain.

La montagne s'élève en falaise abrupte. Du pied de la falaise une pente douce descend vers le fleuve. Il y a là deux sortes de tombes : celles qui sont disséminées sur le versant et perdues au fond de puits bouchés; celles qui alignent leurs cavernes

dans la paroi supérieure du rocher. Les premières contenaient les petits fonctionnaires et les gens du commun ; les secondes, dont les façades sont taillées verticalement et qui s'ouvrent comme autant d'yeux vers le Nil et la plaine par où on les aborde, étaient réservées aux grands personnages. Un chemin de ronde, aussi ancien que les tombes, dessert cette nécropole supérieure, la seule qui nous occupe. On y voit des tombeaux sans colonnes ; deux tombeaux avec colonnes cannelées : le pilier primitif s'est transformé en fût prismatique à huit ou à seize facettes, qu'on appelle colonne protodorique ; un tombeau avec colonnes fasciculées, à quatre lobes. A cette époque, ce n'est que rarement que le chapiteau s'ouvre et épanouit sa végétation ; sous le Nouvel Empire, il deviendra plus résolument campaniforme.

Comme sur le terrain plat de Saqqarah, nous n'avons plus ici le mastaba, c'est-à-dire un puits et un caveau creusés sous terre avec une chapelle en superstruction. La tombe des grands dignitaires de Beni-Hasan est tout entière dans l'épaisseur du roc calcaire. Le puits part de l'une des salles et conduit au caveau. C'est l'hypogée proprement dit. L'idée n'en était pas nouvelle, car, là où le terrain s'y prêtait, à Gizeh, par exemple, les architectes memphites avaient déjà cherché dans le rocher la place non seulement du puits et du caveau, mais aussi de la chapelle. Les architectes de Beni-Hasan ont développé cette idée qui ira s'élargissant toujours.

La tombe pénètre donc par la paroi verticale, là en se ménageant un portique à colonnes cannelées, ici directement dans une salle carrée à quatre piliers ou oblongue à six et huit piliers : c'est la chapelle. Dans le fond, ordinairement en face de la porte, se découpe une niche où siègent taillées à même la pierre les statues du défunt et de sa femme : c'est le serdâb transformé et recevant sur ses faces la peinture du repas funéraire.

Les scènes reproduites dans ces tombes de grands seigneurs féodaux sont les mêmes que celles de l'Ancien Empire que l'on étudie à Saqqarah. Il n'y faut qu'ajouter un élément nouveau. Les princes de la région étaient des possesseurs de fiefs et devaient à ce titre faire valoir leurs droits par les armes et accompagner leur suzerain dans ses expéditions. De là les



BENI HASAN.

Tombeau d'Amenemhat : Intérieur de la Chapelle (p. 88).



BENI HASSAN.

Intérieur de la
Chapelle d'un
tombeau (p. 88).

scènes militaires figurées dans leurs tombes, scènes qui ne se rencontrent que très rarement sous l'Ancien Empire. De là aussi les exercices des milices. Nos bateleurs de foire et nos clowns modernes pourraient venir ici prendre des leçons de sauts, de culbutes, d'affourchements et d'écartés. Les mouvements d'orchestrique et de cybistique y sont exécutés en perfection par les gymnastes du temps.

Améni, de la tombe n° 2, nous raconte dans l'inscription qui couvre et déborde les montants de la porte, qu'il suivit son maître en Nubie, au delà des limites de l'Égypte. La « vile Koush » fut humiliée. Sans perdre aucun des siens, il fit de nombreux tributs et sa louange alla au ciel. Une autre fois, avec quatre cents hommes choisis, il accompagna le prince héritier aux mines de l'Etbaye et en rapporta tout l'or que désirait le pharaon. Même mission plus tard dans les déserts de Coptos et même succès pour lui et ses six cents hommes. S'il faut l'en croire son administration fut sage et douce. Les impôts allaient régulièrement au roi, en particulier l'impôt d'un troupeau de trois mille bœufs. Ses visites d'inspection à travers son fief, le nome de la Gazelle, étaient perpétuelles. Il se multiplia en temps de disette pour faire vivre ses sujets et il y réussit. Dans les années de fertilité, il n'augmenta pas les impôts pour compenser le déficit des années de famine. Il n'abusa pas de la corvée. « Je n'ai pas fait tort, nous dit-il, à la fille du pauvre ni à la veuve. Je n'ai expulsé aucun fermier ni repoussé aucun berger ... Il n'y eut pas de pauvre en mon temps ni d'affamé. Je donnai à la veuve comme à celle qui possédait un mari; je ne favorisai pas l'aîné au détriment du plus jeune. » Cela ne vous fait-il pas rêver de Joseph, ministre du pharaon, de ce Joseph qui ne viendra qu'un peu plus tard ?

La tombe n° 3, celle de Khnoumhotep II, ressemble à celle d'Améni, avec cette différence que les colonnes du portique sont à seize pans au lieu de huit. Sur le mur nord de la chapelle se trouve la caravane d'Asiatiques, si souvent mentionnée depuis Champollion, et qui peut servir d'illustration à la descente d'Abraham, des enfants de Jacob et de Jacob lui-même en Égypte. Donc, en l'an VI du règne de Senousrit II, une famille sémitique quitte sa terre natale et s'en vient sur les

bords fortunés du Nil. La caravane compte, hommes, femmes, enfants, trente sept personnes. Quand même l'inscription ne le dirait pas, on ne peut se tromper sur la race à leurs traits, à leurs vêtements multicolores, à leurs armes. Ils ont le nez fortement aquilin, la barbe des hommes est noire et pointue, leurs armes sont l'arc, la javeline, la hache, le casse-tête et le boomerang. Si la plupart des hommes n'ont pour tout vêtement que le pagne bridant sur la hanche, les chefs portent un riche manteau, les femmes de longues robes de bon goût et de belle élégance, le tout rayé, chevronné, quadrillé de dessins bleus sur fond rouge ou rouges sur fond bleu, semés de disques blancs centrés de rouge. Ces mêmes femmes chaussent des bottines rouges fermées à la hauteur de la cheville au moyen d'un liseré blanc, tandis que les hommes n'ont que des sandales liées sur le cou-de-pied avec des cordons noirs. Des ânes portent le mobilier. Un autre âne est muni d'une sorte de selle à bords relevés où sont assujettis deux enfants. C'est le grand veneur Nofer-hotep qui a rencontré ces Amou, le scribe royal Kheti les a aussitôt inscrits et, en les présentant à son maître, il lui transmet la requête du chef de la tribu, Abisha. Celui-ci demande à s'établir sur les terres de Pharaon. En signe de soumission, il offre les produits du désert : du kohl, un bouquetin et une gazelle. Khnoumhotep le reçoit lui et les siens avec le cérémonial usité pour les personnages de distinction. Ces robes des femmes asiates n'évoquent-elles pas aussi la tunique de plusieurs couleurs, *tunicam polymitam*, que Jacob donna à son fils Joseph? Les couleurs du tableau avaient naguère un éclat neuf; elles ne pouvaient être ni plus fraîches ni plus vives. Mais l'éponge et l'estampage des modernes, plus encore que le temps et le vent poussiéreux du désert, les ont dégradées, ternies et voilées.

La tombe n° 17, celle de Kheti, est composée d'une seule chambre, ornée dans le fond de deux rangées de trois colonnes. « On remarque, dit Champollion, sur la paroi méridionale, un enfoncement régulièrement taillé comme pour une armoire, et c'est dans l'épaisseur de cet enfoncement que j'ai trouvé, écrite au charbon et presque effacée, cette inscription bien simple : « 1800. 3^e régiment de Dragons ». Je me suis fait un devoir de

repasser pieusement ces traits à l'encre noire avec un pinceau, en ajoutant au-dessous : « J.-F. C. RST (J.-F. Champollion *restituit*)¹ ». L'encre s'est diffusée en glaçant l'inscription au charbon qui est ainsi bien conservée et qui se lit encore très visiblement avec l'émotion qu'y ajoute le nom de Champollion.

SPEOS ARTÉMIDOS. — Les Grecs appelèrent ainsi un temple-caverne que la reine Hatchepsou avait fait élever à la déesse lionne Pakhit, « dame de la vallée », dans une gorge qui s'ouvre au sud de Beni-Hasan. Une inscription de la reine énumère tous les édifices qu'elle bâtit, restaura ou agrandit. Car les Hyksos ou Amou, « ignorant le dieu Râ », avaient passé là. A Kousieh (*Cusæ*), quelques 25 kilomètres plus haut et sur la rive ouest, « la terre avait submergé le sanctuaire d'Hathor et les enfants s'amusaient sur son temple ». Hatchepsou ne manque pas de rappeler son expédition au pays de Pount, d'où elle avait rapporté des arbres à encens. « Ma volonté, dit-elle, fait s'incliner tous les peuples étrangers. » Mais les cartouches de la reine ont été martelés par Thoutmès III, son beau-fils et neveu. Sêti I^{er} a profité de ce martelage pour graver ses propres cartouches. Des huit piliers du portique trois subsistent encore et montrent sur leurs faces, d'un côté le protocole de Thoutmès III, de l'autre, celui de Sêti I^{er}.

Antinoë porte aujourd'hui le nom de Cheickh Abadeh. Elle rappelle la folle passion d'Adrien pour Antinoüs. Adrien, comme ses prédécesseurs, voulut visiter la vallée du Nil où l'accompagna son favori. Or, Antinoüs mourut pendant le voyage. De quelle mort? On n'a jamais pu le savoir au juste, car les uns affirment qu'il mourut de mort naturelle, les autres, qu'il se noya dans le Nil, les autres, que, sur un ordre, il s'immola pour son prince dans un sacrifice. Le plus clair de l'histoire, c'est que Adrien ne mit point de bornes aux emportements de sa douleur. Cet Antinoüs, ce mignon, ce valet honteux, noyé ou immolé,

1. CHAMPOLLION, *Lettres et journaux*, t. II, p. 307, n° 1.

victime exigée ou acceptée, Adrien le pleura comme une femme : *quem muliebriter flevit*¹. Il n'y eut folie qu'il ne fit pour immortaliser le jeune homme : construction de temples, institution de jeux, apothéose solennelle. Il composa même secrètement des oracles que les Grecs, pour le flatter, soutinrent avoir été rendus par Antinoüs. Enfin, près du lieu où périt son favori, Adrien fonda une magnifique ville qu'il appela Antinoë. Il y a cent ans, cette ville subsistait encore par de beaux restes : deux rues perpendiculaires avec double colonnade, un cirque, un hippodrome, un théâtre et plusieurs temples. Tout a disparu dans les fours à chaux ou dans les fondations de la sucrerie voisine de Roda. Si bien qu'il ne reste plus que les arasements des superbes édifices de cette ville qui semblait avoir été un continuel péristyle. Comme capitale de la Haute Égypte, elle avait supplanté Ptolémaïs Hermiou qui avait supplanté Thèbes.

Presque sur la même ligne qu'Antinoë, mais à l'ouest du Nil, se trouve le village d'Achmounain, sur le site de l'ancienne Khmounou, capitale de la principauté du Lièvre, l'*Hermopolis magna* des Grecs. Cette ville paraît avoir été florissante déjà sous la VI^e dynastie. La plaine environnante est vaste et fertile. Au commencement du XIX^e siècle, un superbe portique ptolémaïque à douze colonnes était encore debout. Le dessous de l'architrave conservait une couleur d'or qui éblouissait. Les chapiteaux étaient colorés en jaune, en bleu et en rouge ; les feuilles qui entouraient les légendes de la corniche brillaient d'un vif azur. Hermopolis a eu le même sort qu'Antinoë.

Quand le Père Sicard visita Hermopolis en 1714, l'Arabe, son compagnon, lui recommanda d'être prudent :

— N'allume pas ici ton encensoir, de peur que nous ne soyons surpris sur le fait et qu'il ne nous arrive malheur.

— Que veux-tu dire ? reprit le Père, je n'ai ni encensoir, ni encens, ni feu.

— Tu te moques de moi, répliqua le compagnon ; un étranger comme toi ne vient point ici par pure curiosité.

— Et pourquoi donc ?

— Je sais, ajouta-t-il, que tu connais par ta science l'endroit

1. SPARTIEN, *Vie d'Adrien*, chap. XIII.

où est caché le grand coffre plein d'or que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyait ton encensoir, l'on croirait bientôt que tu es venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles et de tes encensements.

Ce discours donna au Père l'intelligence de ce qu'on lui avait répété sur la route : « Ne nous enlevez pas notre trésor caché dans le portique d'Achmounein. »

Le même Père Sicard, dans son premier voyage en Thébaïde, fut empêché, par l'évêque schismatique de Négadeh, de pousser jusqu'à Esneh. Le superstitieux prélat craignait que le missionnaire ne dérobat, par une science magique, les prétendus trésors enterrés sous les ruines des temples et des vieilles églises. Il lui fit même demander de lui apprendre en secret la manière de faire de l'or. N'ayant pu répondre à un pareil désir, le Père dut en hâte quitter Négadeh, car l'évêque furieux de ce qu'il avait pris comme un refus, se préparait à lui faire un mauvais parti. Ces détails nous aident à mieux pénétrer l'âme indigène. Elle fut toujours obsédée, cette âme, par l'idée de trésors cachés, par la recherche de la pierre philosophale, par l'envers de toutes choses. Elle redoute tous ces étrangers qui fouillent, qui mesurent et qui doivent pouvoir en remonter au diable.

Dans une nécropole de Siout, près de l'emplacement du couvent de Sévère, on a découvert, il y a quelques années, tout un attirail d'alchimiste. Ils étaient là près de trois cents moines, partisans de Dioscore, tous fanatiques de la transmutation des métaux et du grand œuvre, « qui ne s'appliquaient, dit Vansleb, qu'à chercher la pierre philosophale et à travailler à la chimie. Belle occupation pour des gens qui ont renoncé au monde et aux richesses ! » Aujourd'hui, si l'alchimie a perdu du terrain, la hantise des trésors persiste. Avec quel soin jaloux le fellah surveille les fouilleurs ! Plus d'une fois il a fallu protéger ceux-ci contre des villages ameutés rien qu'au bruit qu'on avait découvert quelques feuilles d'or. Peu à peu, dans l'imagination populaire, l'or se montait à des boisseaux et à des tonnes.

En face de Roda, au levant du Nil est le village de Deir Abou Hennès, « Couvent du Père Jean ». Derrière ce village, au sommet de la colline, une carrière souterraine a été aménagée en

chapelle par les premiers chrétiens. Sur les murailles, on remarque des scènes du Nouveau Testament : le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, les Noces de Cana, Elisabeth et Zacharie, la Visitation, la résurrection de Lazare. Tout cela est ouvert aux quatre vents et persiste quand même.

Un peu plus haut, à l'embouchure d'un ravin, qui débouche du Gebel-el-Bercheh, les seigneurs de la principauté du Lièvre (XI^e et XII^e dynasties) creusèrent leurs hypogées dans le flanc nord. Si nous voulons savoir comment se transportaient les colosses, nous n'avons qu'à entrer dans la chapelle funéraire de Thothotep, nomarque sous Aménémhat II, Senousrit II et Senousrit III. Cette chapelle ressemble à celles de Beni-Hasan : portique à deux colonnes en forme de palmier, niche au fond de la salle avec la statue du défunt et, sur les parois, son image et celle de son père Kaï. La scène du colosse est sur le mur de gauche. « Transport d'une statue de treize coudées en pierre d'Hatnoub, » dit l'inscription. Treize coudées nous donnent six mètres et demi de hauteur. On ne connaît pas de statue d'albâtre aussi colossale. L'inscription poursuit pompeusement : « Or, la route sur laquelle vint cette statue était très difficile, plus que tout ; or, le cœur des hommes s'effrayait d'avoir à tirer cette masse énorme sur un terrain désavantageux en pierre dure. Pour tracer un chemin à la statue, je fis venir une troupe de jeunes recrues, des mineurs de la nécropole et des carriers avec leurs chefs habiles. Quand ce peuple de force se prit à dire : « Nous venons porter la statue, » mon cœur se dilata, la ville rassemblée poussa des acclamations. C'était chose belle à voir, plus que tout. Le vieillard parmi eux sur le jeune s'appuyait, le fort était avec qui tremblait, et les courages s'élevaient. Leurs bras devinrent puissants. Un seul d'entre eux produisait la force de mille hommes. Alors cette statue à socle carré se mit à sortir de la grande montagne, spectacle grandiose, plus que tout... » Et l'on voit le colosse s'avancer. Un corps de troupe de six pelotons ouvre la marche. La statue est tirée à la corde par cent soixante-douze hommes disposés en quatre files. Debout sur le socle, un personnage verse l'eau destinée à lubrifier le chemin et à prévenir l'échauffement du traîneau. Monté sur les genoux du colosse, un chef d'équipe scande la manœuvre avec

les mains ou marque la cadence du chant dont les ouvriers accompagnent leurs efforts. Un prêtre fait fumer l'encens devant la statue. Derrière, viennent le chef des travaux, un peintre, des intendants, ils sont douze. Des porteurs d'eau, trois hommes chargés d'un madrier, trois policiers armés d'un bâton, escortent le colosse. Il y a peu de temps encore, on voyait, à l'autre extrémité de la scène, la porte du temple où se rendait la statue, la procession qui en sortait pour la recevoir et les apprêts du sacrifice d'inauguration.

On saisit là sur le vif la manœuvre des gros blocs. La masse à faire cheminer étant énorme, le terrain difficile, au lieu de bêtes de trait on emploie des hommes dont l'effort commun sera plus régulier. Mais, auparavant, la statue a été amarrée à son traîneau par un système de trois doubles câbles, tendus par la torsion et dépendant les uns des autres. L'un des câbles est vertical et serre la statue sur les longerons, les deux autres sont horizontaux et font obstacle à tout déplacement. De l'avant du traîneau partent quatre cordes à l'usage des haleurs. Ceux-ci, en vis-à-vis, deux à deux, tirent en cadence et au commandement. Les vingt et un couples de chaque corde sont précédés par un premier haleur unique qui, le bout de la corde passé sur l'épaule, va droit devant lui et maintient ainsi la bonne direction. Le madrier qu'on porte à côté n'est autre chose qu'un frein. Il est en forme de coin dentelé. Aux relais, dans les montées et les descentes, on le calera à l'arrière ou à l'avant et il grippera au sol, produisant l'enrayage ¹.

1. Cf. A. CHOISY, *L'Art de bâtir chez les Égyptiens*, p. 118.

CHAPITRE XII.

TELL-AMARNA. — KHOUNATON ET LE DISQUE SOLAIRE.

Après Berchéh, laissant au sud les tombes de Cheikh-Saïd appartenant à des nobles de l'Ancien Empire, on arrive à Tell, Amarna. Le nom de Tell-Amarna est lié à une révolution religieuse restée célèbre dans l'histoire de la XVIII^e dynastie. C'est là qu'Aménophis IV, après avoir rejeté le culte d'Amon et secoué le joug des prêtres devenus trop puissants, se bâtit une nouvelle capitale, inaugurant le culte du soleil, ou plutôt le renouvelant sous la forme d'un disque dont chaque rayon se termine par une main qui tient la croix ansée. Il fit marteler sur les monuments existants les noms de toutes les divinités, à l'exception de celui de Râ. Il mutila les cartouches de ceux de ses ancêtres dans la composition desquels entrait le nom d'Amon. Pour lui-même, il adopta un nouveau cartouche : Khounaton, « celui qui plaît au dieu Aton », c'est-à-dire au disque solaire, considéré comme dieu. Puis il vint ici donner un libre développement à la forme religieuse qu'il venait de ressusciter. De ce fait la religion fut troublée pendant un quart de siècle. Après quoi Amon reprit tous ses droits et quelques autres encore.

La mémoire d'Aménophis IV fut maudite et son nom effacé de la liste des souverains nationaux. Une inscription de la XIX^e dynastie le désigne par une périphrase : « l'abattu, le criminel de Khoutaton ».

L'emplacement choisi par Khounaton pour sa nouvelle résidence est une large plaine, un immense cirque de montagnes dont les extrémités descendent presque dans la rivière, Cheikh Saïd au nord et Cheikh Abdel-Amid au sud. C'est un développement de dix kilomètres de long sur cinq de profondeur, convenant, on ne peut mieux, à une grande ville. Le sol descend en

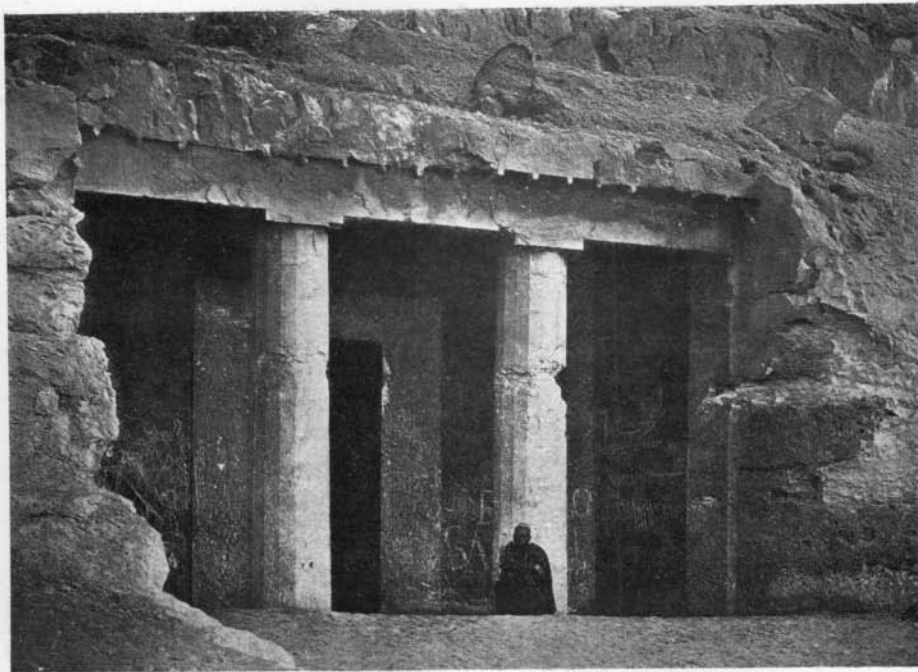
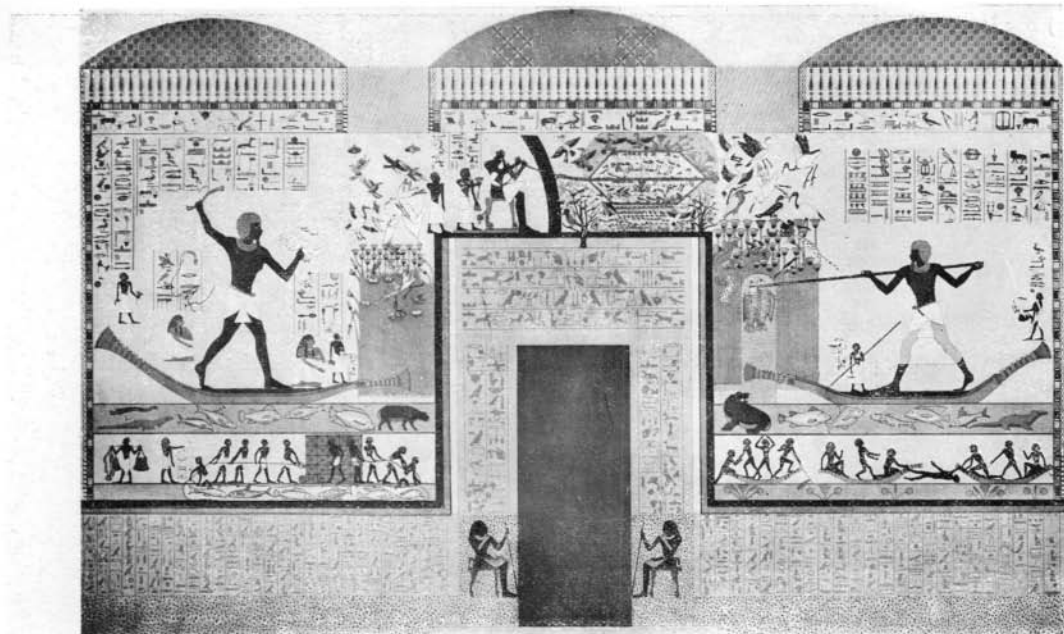


PLANCHE 21.

BENI HASSAN.

Tombeau de
Khnoumhotep II.
Portique de la
Chapelle (p. 89).



BENI HASSAN.

Tombeau de Khnoumhotep · Décoration d'un mur de la Chapelle (p. 90).

pente douce vers le Nil, franchit un maigre rideau de palmes, et tombe sur le sable d'or. Au fond du cirque d'enceinte s'ouvrent quatre grandes vallées par où se déchargent les rares, mais violents orages qui crèvent parfois sur le désert. Le lit des torrents, les grosses pierres qu'ils ont roulées ou rejetées sur leurs bords, les sillons laissés dans le sable par les derniers filets d'eau, nous donnent l'illusion qu'hier encore ils coulaient. Et peut-être y a-t-il cinq ans, dix ans, qu'ils n'ont pas reçu une goutte d'eau. La coupure du centre pénètre profondément et par détours dans le désert. Khounaton la choisit pour y enfoncer sa tombe à plus de dix kilom. de sa capitale, pendant que ses courtisans creusaient hâtivement leurs hypogées dans la paroi du cirque, au nord et au sud. Khounaton avait dit, en effet : « On me creusera un tombeau dans la montagne orientale et l'on m'y ensevelira dans la multitude d'années que mon père Aton a décrétées pour moi. Là aussi seront enterrés dans cette multitude d'années l'épouse principale du roi, Nofrititi, et la fille du roi, Méritaton. » Et n'importe où que mourussent le roi, la reine, leur fille, la seule née à ce moment, on devait ramener les corps à la sépulture élue. Le roi ajoutait : « Les tombes du Grand Voyant — le grand prêtre — des pères divins d'Aton et des prêtres d'Aton, des officiers et des autres seront creusées dans la montagne orientale de Khoutaton et on les y ensevelira. » Les filons d'albâtre abondaient dans les hautes collines. Hatnoub, d'où sortit la statue de Thothotep, était la carrière la plus méridionale.

La ville nouvelle de Khounaton s'étendit non loin du fleuve, sur une longueur de deux mille cinq cents mètres. Elle reçut le nom de Khoutaton, « l'horizon du disque ». Portant également le nom de Khoutaton, le domaine ou nome qui lui fut assigné franchissait le Nil et allait rejoindre le plateau libyque. De grandes stèles rupestres de quatre mètres de haut marquaient les limites de ce nouveau territoire. On en a retrouvé quatorze, les unes à l'est du Nil, les autres à l'ouest. Suivis de leurs filles, le roi et la reine y sont représentés en adoration devant le disque. Une inscription y rappelle qu'un nome, l'Horizon du disque, avec ses villages et ses habitants, a été dédié à Aton ; Khounaton jure de n'en jamais étendre les limites.

La plus ancienne de ces inscriptions sort toutefois de l'ordinaire. Elle est une sorte de proclamation à l'occasion de la prise de possession du site. « L'an VI, le 4^e mois de la seconde saison, le 13^e jour ... En ce jour, le roi se trouva dans Khoutaton, Montée sur un grand char d'electrum, Sa Majesté apparut comme Aton lorsqu'il se lève à l'horizon et qu'il remplit la terre de son amour. » Il offrit un sacrifice à son dieu, puis manda ses grands officiers. Et il dit : « C'est Aton, mon père, qui m'a conduit ici pour lui élever Khoutaton ... Voici que pharaon trouva cette place n'appartenant à aucun dieu ni déesse, à aucun prince ni princesse. Personne n'avait le droit de s'en dire le propriétaire. » Naturellement les courtisans s'inclinent devant la haute volonté du maître, qui n'est que la haute volonté du dieu, et ils applaudissent. « Alors, Sa Majesté leva la main vers le ciel, vers celui qui l'avait formé, disant : « Par la vie de mon père Râ-Harmachis-Aton, le grand et vivant Aton, décrétant la vie, fécond en vie, mon père, mon rempart d'un million de coudées, celui qui m'enregistre pour l'éternité, mon témoin de ce qui appartient à l'éternité, qui s'est fait lui-même de ses mains, à qui l'on ne connaît pas de créateur, qui est établi à toujours dans son lever et dans son coucher !... J'élèverai Khoutaton pour Aton, mon père, en cet endroit ..., dans la partie orientale, sur ce terrain qu'il a enclos de collines pour lui-même. » Khounaton déclare enfin qu'aucune puissance humaine ne pourra le faire revenir sur son serment. Sa ville se dressera, comme il l'a juré, avec ses temples, ses chapelles, ses palais, ses sépultures, en cette place qu'Aton « a désirée et qui lui plaît à toujours et à jamais¹. »

En 1891-1892, Petrie a fait des recherches dans cette ville de Khounaton, qu'aucune ville n'avait précédée sur le terrain et qu'aucune ville ne suivit durant quinze siècles. Du palais du pharaon il a retrouvé le pavement de deux chambres, peut-être le harem, pavement orné de quatre fausses mosaïques en stucage. Ce pavement se compose d'un parquet de briques crues, recouvert d'une couche de fin béton, de douze à vingt-quatre

1. Cette stèle est située au nord de la ville, à l'endroit où la colline du cirque rejoint le Nil.

millimètres d'épaisseur. Par-dessus cette surface unie on a étendu un enduit de plâtre fin mêlé de crins, de trois millimètres environ, pour recevoir la peinture. Les couleurs y furent distribuées quand le plâtre était encore mou et qu'il pouvait subir l'impression du pinceau ou de la brosse. Les encadrements du dessin ont été tracés au cordeau humide. L'œuvre achevée, toute la surface fut polie et enduite d'un vernis pour la rendre imperméable. Ces débris artistiques sont abrités aujourd'hui par un hangar fermé que les indigènes appellent el-Khenisseh, « l'Église ».

La plus intéressante des salles est la seconde, celle de l'ouest. Elle était portée par seize colonnes en deux rangées. Un passage la traversait dans l'axe des portes, coupant en croix la colonnade par le milieu, et la divisait, ainsi que les décorations, en deux parties symétriques. Dans le passage se trouvent des bandes de captifs enchaînés, des nègres et des Asiatiques, séparés par trois arcs et couchés sur le sol pour être foulés aux pieds. A gauche et à droite, à l'intérieur des colonnes, il y a un étang où s'ébattent les poissons dans le fouillis des lotus et des herbes aquatiques. Immédiatement au delà des colonnes, existe une longue ligne de plantes et d'arbustes dont les fourrés envahissent les entre-colonnements. Des oiseaux y volent et des animaux y gambadent. Enfin, couronnant le tout, circule autour de la salle une bordure composée de bouquets de lotus, alternant avec des coupes chargées de pièces montées. Elle était fine et sûre d'elle-même la main qui dessina et peignit cette mosaïque. Elle a fixé, en perfection, les mouvements rapides et les attitudes : un jeune veau bondit en l'air, un autre galope, un troisième fuit, avec une vérité d'expression et un naturel qui vous saisissent d'emblée. On voit les plantes pousser librement, se charger de bourgeons, recourber leurs tiges avec une grâce merveilleuse qui est la vie même ¹.

Le grand temple s'élevait un peu plus loin, vers l'est. Entre ce temple et le palais, un groupe de maisons bordaient des rues à angle droit. Dans l'une de ces maisons, on déterra, en 1887, les fameuses tablettes cunéiformes connues sous le nom de

1. Cf. PETRIE, *Tell Amarna*, p. 7-16.

« Lettres de Tell-Amarna ». Malheureusement, on n'en devina pas l'importance aussitôt. Aux mains des fellahs une moitié peut-être, se brisa ou se dispersa. Le reste alla au Caire, à Berlin surtout et à Londres. Telle qu'elle est, cette correspondance entre Aménophis III, Khounaton et les roitelets syriens, a projeté une vive lumière sur l'Égypte et la Syrie du ^{xiv}^e siècle avant J. C.

En quittant les ruines du palais de Khounaton, si l'on se dirige vers le sud-est, on ne tarde pas à rencontrer une route tracée il y a plus de trente siècles. Elle garde encore sa bordure de pierres noires. Large et droite, comme les nombreuses routes qui sillonnaient le domaine d'Aton, elle conduit aux dix-huit tombes du groupe méridional. Nous la suivons au trot de nos baudets. Le soleil verse du feu sur le désert enflammé et aveuglant. Aucune trace de vie, dans cette solitude morne, sous ce ciel de fournaise, si ce n'est parfois une vipère haje qui se tord et fuit à travers le sable et les cailloux. Mais, dans l'air pur et sec, il semble que nous puisions une activité inconnue jusque-là, le sang coule plus léger dans les veines, et l'âme triomphe là où l'on aurait cru ne devoir rencontrer que torpeur et abattement. Nous sommes, d'ailleurs, en bonnes mains. Nos guides, fusil en bandoulière, veillent aux faux pas de nos bêtes. Des tombes du sud, nous irons aux tombes du nord, puis, plus tard, à la tombe du roi. Nous mangerons sur le pouce, et les gargoulettes nous verseront l'eau fraîche. Avec cela, on peut aller, goûtant des joies supérieures sur le dos d'un âne, alors même que cet âne n'a ni bride ni étriers.

A peu d'exceptions près, les hypogées des serviteurs de Khounaton affectent le plan cruciforme : une chambre carrée à deux piliers, ou allongée en couloir et sans piliers, débouchant dans une chambre plus large portée ou non par des colonnes; au fond, la niche. La plupart de ces tombes n'ont pas été achevées, car, dès que sombra la religion nouvelle, on retourna à Thèbes et à Amon. Avec les ruines en plus, ruines voulues et violentes, la solitude et le silence reprirent cette région qu'avait animée un moment l'aventure de Khounaton. Mais cette hâte de partir nous a valu de surprendre sur le fait les ouvriers des

tombes. Carriers et sculpteurs travaillaient de compagnie. A peine les premiers avaient-ils dégagé le plafond que les seconds se mettaient à l'œuvre, puis venaient les montants et les frontons des portes. De là on passait aux parois. Dans tel tombeau, le plafond seul a reçu les textes d'identité du défunt, dans tels autres, c'est en plus la porte, ou la porte et la première chambre.

Tous ces tombeaux étaient un don royal et le couronnement des nombreuses faveurs que Khounaton prodiguait aux fidèles du disque rayonnant. On nous en avertit par des notes comme celles-ci : « Nous voyons les bonnes choses que l'excellent prince a faites pour le scribe de sa table, Ani, ordonnant que lui soit creusée une riche sépulture dans Khoutaton. » « Mon nom, dit Aï, a pénétré dans le palais à cause de mes services au roi et parce que j'ai reçu son enseignement. »

Cet Aï, chez qui nous entrons d'abord, avait conçu sa tombe sur un vaste plan. La porte et le couloir sont menés à perfection; mais, des vingt-quatre colonnes en trois rangées qui devaient porter le plafond de la grande salle, on n'en a parachevé que quinze, dont quatre seulement reçurent leur décoration. La partie ouest fut laissée en plan par « le père divin, Aï, flabellifère à la droite du roi, chef de la cavalerie de Sa Majesté ». Réconcilié avec Amon, et devenu roi plus tard, il se fit construire une autre tombe dans la vallée des Rois, à Thèbes, où l'on admire son beau sarcophage.

Du moins nous a-t-il valu le texte le plus complet des hymnes au disque solaire qui font partie de la littérature de Tell-Armana. Ces hymnes sont de deux sortes : les uns devaient être récités par le roi et ne contiennent que les louanges d'Aton; les autres devaient être récités par ses officiers et contiennent en plus l'éloge du roi et de la reine, ce que le défunt a fait pour Sa Majesté, les récompenses qu'il en a reçues, le tout se terminant par une prière pour le roi et par le souhait, pour soi, d'une riche sépulture. Ici, au-dessous du texte, Aï et sa femme sont agenouillés : « Ton lever est beau à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, qui dispenses la vie. Quand tu brilles à l'Orient, tu remplis la terre de ta beauté. Tu es splendide, grand, radieux, tu domines toute région. Tes rayons embrassent l'étendue et tout ce

que tu as créé. Quand tu te couches à l'Occident, la terre est dans les ténèbres et comme morte. » Les hommes ne vivent plus, les bêtes nuisibles sortent de leurs retraites, et la terre se tait, car « leur créateur est descendu à l'horizon ». Mais, au matin, quand il brille de nouveau, l'homme, les animaux, la nature entière, tout tressaille et revit, tout l'acclame. « Les barques remontent et descendent le fleuve, les oiseaux battent des ailes, les poissons bondissent dans l'eau »; les rayons de l'astre « pénètrent la Grande Verte (la Méditerranée) ». Il exerce sa puissance par sa beauté, par l'amour et par ses rayons; il est l'auteur et la source de la vie. C'est par lui que naît l'homme et l'animal. « Combien nombreuses sont tes œuvres ! Elles échappent à notre vue, ô Dieu unique et sans rival ! Tu créas la terre au gré de ton cœur, alors que tu étais tout seul : les hommes, les bestiaux, toutes sortes d'animaux, tout ce qui existe ici-bas et marche sur ses pieds, tout ce qui vit en l'air et vole de ses ailes, les contrées de Syrie et de Nubie, la terre d'Égypte. Tu mets chaque homme en sa place, tu fournis à ses besoins ... Tu as créé le Nil de l'abîme et tu le mènes à ton gré pour qu'il fasse vivre les hommes ... Pour les nations éloignées, tu les fais aussi vivre. Tu as placé un Nil dans le ciel (la pluie) qui descend pour elles ... Le Nil du ciel est pour les nations étrangères et pour toutes les bêtes sauvages qui marchent sur leurs pieds, mais le Nil qui vient de l'abîme est pour l'Égypte... Tu as organisé le ciel lointain pour y briller et contempler de là l'œuvre de tes mains. »

Mais tout cela, « tout ce qui court sur ses pieds, depuis que tu jetas les fondements de la terre, tu l'as produit pour ton fils, issu de ton sein, le roi du sud et du nord, qui vit dans la vérité, le maître des deux couronnes, Khounaton, grand en durée, et pour la grande épouse royale, qu'il aime, la dame des deux terres, qui vit et prospère à toujours et à jamais. »

Ce grand style égyptien déroute quelque peu nos habitudes littéraires, mais il n'en rend pas moins d'un mouvement continu et ascendant la fougue de puissance et de fécondité attribuée au soleil; fougue ordonnée, toutefois, qui est le triomphe de la vie universelle dans son infinie variété; fougue qui, si elle éclate spécialement dans l'Égypte du Nil, se fait aussi sentir dans les

autres pays, parce que toute l'œuvre du cœur de Râ est pour le fils de ses entrailles, le roi des deux terres, le pharaon.

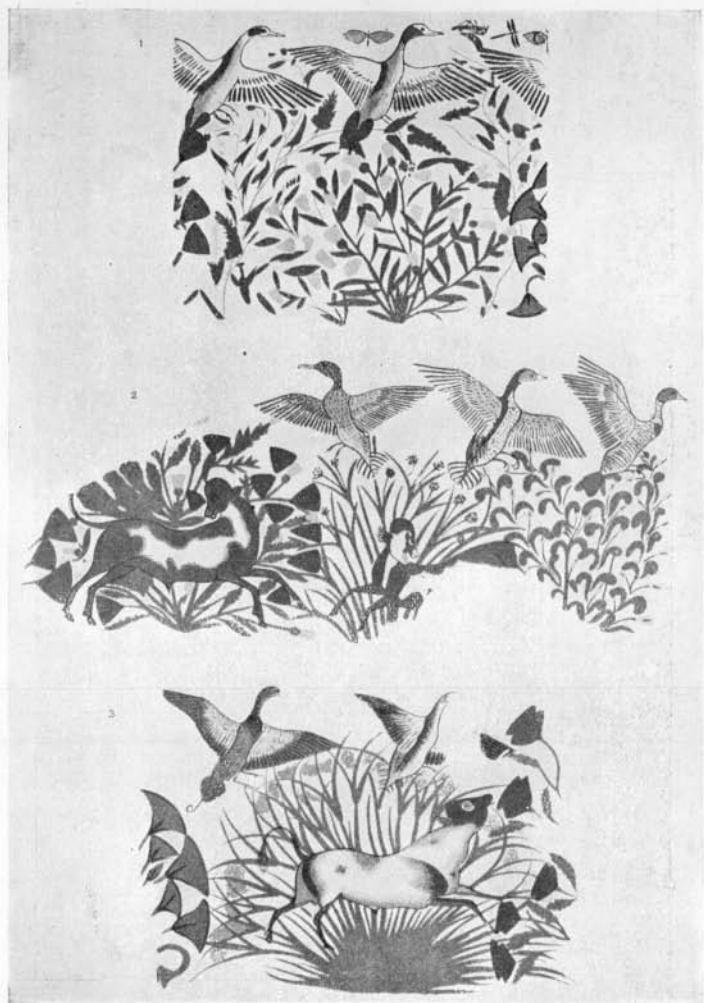
Celui-ci, d'ailleurs, l'entend bien ainsi, et tous ses sujets avec lui : il rapporte au disque la création entière. L'astre va-t-il paraître le matin, tout Khoutaton est dans l'attente, le palais se prépare, les cochers attendent à côté des attelages. A sa vue, on tombe prosterné dans la poussière. Pas une tombe où le roi ne soit représenté sacrifiant au disque. L'autel est un meuble de bois décoré aux cartouches du roi et du dieu. Il porte les offrandes, l'encens y fume parmi les fleurs. Le roi debout, lève le sceptre et ordonne le sacrifice, la reine reproduit son geste, les princesses suivent, puis la foule des courtisans profondément inclinés. Et le disque plane au-dessus, il projette sur les victimes ses rayons qui sont autant de mains. L'une de ces mains tient le signe de vie et le fait respirer au roi. Le disque est vraiment satisfait de son pontife, il devient le disque providence de Khounaton et de son peuple. Si le roi est au palais, il repose sur le palais et en garde la porte ; si le roi et la famille royale sortent sur leurs chars, le disque les accompagne ; s'arrêtent-ils, il s'arrête : il préside à tous les gestes royaux, même aux festins. La mort fait-elle son apparition ? il est encore là qui mène le deuil, comme il a mené toutes les joies.

Il est un tableau encore que nous rencontrons dans toutes les tombes dont l'exécution n'a pas été arrêtée trop tôt : le tableau des récompenses royales. Il était naturel que, ayant reçu et goûté l'enseignement nouveau, Aï fût gratifié des faveurs du trône. Le palais est devant nous. Sur le mur d'en face on aperçoit deux chambres. L'une représente l'office et ses provisions : des serviteurs mangent, d'autres préparent les mets. La seconde chambre semble être le harem. Les femmes y dansent, jouent de la lyre, du luth et de la harpe. Dans l'un des appartements la chevelure des femmes est divisée en tresses qui frisent à leur extrémité, l'une d'elles porte une jupe à volants, on remarque une harpe triangulaire et une flûte longue, toutes modes et tous instruments qui rappellent la Syrie. Nous n'en sommes pas surpris, car la correspondance cunéiforme nous a appris qu'Aménophis IV épousa la hittite Tadoukipa.

Mais voici que, sous le disque rayonnant, le couple royal est

au balcon, dans la loggia du haut de laquelle il a coutume de récompenser ses fidèles. Pour tout vêtement, Khounaton est coiffé du casque, la reine, de la couronne de la Basse Égypte, les filles, de la tresse des infantes. En bas et vis-à-vis de la famille royale, se tiennent Aï et sa femme avec la foule qui les accompagne. Les doubles colliers tombent sur Aï et sa femme. Le roi en jette, la reine en jette, les princesses en jettent, et la plus jeune, hissée sur le coussin du rebord de la tribune, se retourne pour embrasser sa mère. Avec les colliers doubles pleuvent les colliers unis, les bracelets, les passoires, les coupes, les anneaux et, chose inconnue partout ailleurs, jusqu'à une paire de gants. Aï semble succomber sous le faix, il a six colliers passés au cou, sa femme en a quatre, le reste s'entasse à ses pieds. La foule acclame et lève les mains vers le roi. Les cochers des deux chars royaux, qui attendent à la porte du palais, sont descendus de leur siège et manifestent, tandis qu'un enfant contient les chevaux que le bruit impatiente. Tout près, c'est la garde étrangère, archers nègres et libyens, piquiers syriens. En avant, les scribes avec un air d'importance écrivent à la hâte sur leurs tablettes, fixant les incidents de la fête et les paroles royales. Les grands officiers, le vizir lui-même, escortés des porteurs d'ombrelles, ne sont pas les moins empressés à marquer leur joie. En belle place, au premier plan, une bande de six bouffons s'agite, se démène, en gestes, en danses, en poses, les ventres sautent, les échine se courbent, les jambes et les bras battent l'air. Chacun a sa manière, qui ne ressemble pas à celle du voisin. On dirait un coin de kermesse populaire. C'est d'un réalisme aigu, d'un comique franc qui appelle le bon gros rire. Ils sont désopilants, ces magots.

Cependant Aï sort du palais, seul. Il est paré de sept colliers et de huit bracelets, à ses mains sont les gants dont on l'a gratifié, quatre serviteurs portent les autres présents. Il se montre à la foule qui le félicite et se prosterne même à ses pieds. Ce sont les gens qui n'ont pu entrer dans le palais et voir la fête. Derrière trois voitures qui attendent Aï et ses amis, est figuré le corps de garde. Les factionnaires ont entendu le bruit et les réjouissances, ils questionnent des enfants, et les envoient aux nouvelles.



TELL-AMARNA.

Palais d'Amenophis IV. Détail du pavement d'une des salles (p. 98).



PLANCHE 24.

TELL-AMARNA.

Chapelle du tombeau de Merira : Relief représentant un chœur de musiciens aveugles (p. 106).

Premier factionnaire :

— Garçon, en l'honneur de qui ces réjouissances ?

— La fête est pour Aï, le père divin, et pour son épouse Tii.

On les a faits gens de l'or.

Second factionnaire :

— Ecoute ! va voir cette grande réjouissance ; je veux savoir ce qui en est ; fais vite ment.

— On te satisfera, tu peux t'en rapporter à moi.

Un troisième factionnaire est déjà renseigné par la renommée grossissante et à un ami qui le questionne il répond : « Lève-toi et tu verras : c'est l'excellente chose que le pharaon a faite pour Aï, le père divin, et Tii. Pharaon leur a donné par millions les charges d'or et toutes sortes de richesses. »

A un enfant qui se repose de ses courses, un camarade dit, en posant un sac sur un pliant :

— Veille sur ce sac et sur ce pliant pendant que nous allons voir ce que l'on fait pour le père divin, Aï.

On lui répond :

— Ne sois pas long, sinon je les emporte, mon petit monsieur !

A première vue, on pourrait croire que la répétition des mêmes scènes rend monotones les tombes de l'Horizon du disque. Mais les artistes ont varié les détails avec une grande liberté et toujours avec naturel. De plus, le thème commun comporte à ses côtés des scènes où l'on voit le défunt dans l'exercice de ses fonctions.

Ici, c'est Mahou, le chef de la police : ses hommes arrivent, les officiers en voiture, les autres à pied ; ils se groupent autour du drapeau qu'ils saluent et, par files de quatre, au pas, les bras pendants, tandis qu'un gamin les raille, se rendent devant le pylône encore fermé du palais et devant les dix grands mâts ornés de banderoles. Ils se prosternent, adorent le disque rayonnant qui veille aux barrières du Louvre de Khoutaton, et acclament le souverain. Les portes s'ouvrent, le roi paraît sur un char à deux chevaux, ayant à ses côtés la reine qui s'appuie sur l'épaule de son mari et la petite princesse Meritaton qui s'amuse à exciter le galop des chevaux. Où va-t-on avec cet entrain, le disque protégeant le groupe royal, et les gendarmes de Mahou courant en avant

et frayant la voie? On va inaugurer dans le désert oriental un fortin qui commande les routes des caravanes. Dans la suite, Mahou évolue autour du fortin. Tantôt il arrive un long bâton à la main, suivi d'un chien, et inspecte le ravitaillement du poste; tantôt il assiste à l'arrivée d'une caravane, les ânes sont déjà débâchés et les porteurs vont se décharger; tantôt il organise la chasse aux maraudeurs, ses gens font des rondes et battent l'estrade, il les attend près d'un bon feu qui le protège contre la fraîcheur de la nuit, et voici qu'on lui amène trois prisonniers barbus que, remonté sur son char, il vole présenter à ses chefs.

Là, c'est Maï, l'amiral, qui nous montre sur le Nil le port de Khoutaton. Un sentier se détache du palais, traverse des jardins, et mène au débarcadère où sont amarrés le bateau du roi et celui de la reine; les ouvriers de l'arsenal sont à la besogne.

Plus loin, c'est Merira II qui apporte les tributs des peuples étrangers; le roi, la reine et leurs six filles viennent en palanquin prendre possession de ces tributs dans une salle à portiques. Au son de la trompette, les soldats défilent devant le trône. Ils sont encadrés par les ambassadeurs étrangers : Nubiens, Syriens, Libyens et Hittites, ces derniers figurant pour la première fois sur un monument égyptien.

Ailleurs, c'est Merira 1^{er} qui est élevé à la dignité de grand prêtre. Le balcon du palais est orné de fleurs et de banderoles. Le roi, la reine et une princesse se penchent au dehors. Khounaton étend le bras et Merira qui était prosterné se relève. « Voici, dit le pharaon, voici que je te fais grand prêtre d'Aton de Khoutaton. Je le fais à cause de mon amour pour toi, et je te dis : « O mon serviteur, qui as écouté mon enseignement, mon cœur est satisfait de tout ce que tu as accompli. » Je te donne cette charge et je te dis : « Tu mangeras la nourriture de pharaon, ton seigneur, dans le temple d'Aton. » Aussitôt les courtisans entourent Merira, ses amis l'enlèvent sur leurs épaules, pendant qu'il s'écrie : « Nombreuses sont les récompenses que prodigue Aton lorsque son cœur est satisfait. » Le roi remet alors à Merira les insignes du « Grand Voyant » et le comble de présents que des serviteurs emportent. A l'extré-

mité de la scène attend le char qui va ramener chez lui Merira au vent des éventails, au son des tambourins, pendant que des femmes dansent et jonchent le chemin de fleurs.

Ailleurs encore, c'est le chef du harem et le majordome Houia qui organise la réception de Tii à Khoutaton. La vieille reine est venue probablement de son palais de Thèbes avec sa plus jeune fille Bakitaton. Khounaton reçoit sa mère et sa sœur avec joie et l'on festine en famille. Houia goûte aux mets et aux boissons avant de les faire servir. Les royaux convives, avec leurs mains, portent les morceaux à la bouche et boivent dans des coupes d'or. Puis a lieu la visite au temple que le roi a fait construire pour sa mère. Dans une collation, en fin de soirée, les jeunes princesses ne ménagent pas les fruits. La plus petite, montée sur le tabouret de sa mère, déguste quelque chose comme un abricot.

Ce que nous montrent ces tombes est donc une capitale bien vivante, aux gestes multiples, aux rouages variés : le cœur de la grande Égypte.

Au fond de sa gorge sauvage, le tombeau de Khounaton fut découvert par Barsanti en 1891. Passée la porte, qui s'ouvre en est, on s'engage dans un escalier de vingt marches avec glissière centrale ; puis, par un corridor en pente douce, on arrive à une sorte de palier qui précède un nouvel escalier de dix-sept marches avec glissière centrale, au bout duquel une antichambre donne accès dans la grande salle, un peu plus basse que la pièce précédente, et flanquée à l'ouest d'un serdâb inachevé. Sur la paroi de droite du corridor prennent naissance deux galeries. La première, vers le milieu, d'abord perpendiculaire, puis tournant à l'est, et enfin résolument au nord, laisse sur son passage une enfilade de six chambres. La seconde galerie part du palier qui précède le second escalier et aboutit presque aussitôt dans une suite de trois chambres.

Le tombeau est inachevé. On sent que la mort mena son œuvre plus rapidement que les carriers et les sculpteurs de Khounaton ne menèrent la leur. Il était dans la destinée du réformateur de ne laisser qu'une ébauche brillante aussitôt vouée à la ruine. Son tombeau est l'image de son aventure, et

par ce qui lui manque, et par les ravages qu'y exercèrent des mains sacrilèges. De la momie du roi, de celle de sa fille Maktaton, morte avant lui, il ne reste pas trace. Le sarcophage royal en calcaire nummulitique et les statuettes funéraires ont été réduits en miettes. Les décorations qui subsistent font regretter vivement la brusque interruption du travail par les artistes et le vandalisme qui suivit. Dans la grande salle funéraire une scène de deuil est très réussie. Un groupe de femmes, de grandeur naturelle, gorge nue, robe nouée sous le sein, se frappent la tête, lèvent les bras au ciel, se désolent et se lamentent. Elles sont si vraies que nous avons l'illusion de voir un convoi moderne, d'entendre les appels au mort et les hululements des pleureuses de la Haute-Egypte.

Mais tout l'intérêt se trouve dans deux des trois chambres de la seconde galerie latérale. La première chambre est presque tout entière occupée par le sacrifice journalier au disque. La famille royale sort du palais, des serviteurs balaient et écartent les cailloux sur le passage du cortège, les grands et la garde ferment la marche. Le temple est en vue, des hommes disposent les pains, les volailles et les viandes sur les tables d'offrandes; on abat des bœufs, l'autel se pare de fleurs, les musiciens préludent. Des courtisans vont en s'inclinant à la rencontre du cortège, et pendant que se massent à l'arrière les chars, les troupes de pied, les porte-enseignes et la garde indigène et étrangère, Khounaton, suivi de la reine et de ses filles, pénètre dans le temple et monte sur l'autel. Il lève une double palme vers le disque et le sacrifice commence. Toutes les mains se tendent et acclament le dieu, les mains de la Nubie, les mains de la Libye, les mains de l'Asie, les mains de l'Égypte. Au loin, on voit le soleil qui émerge d'une brèche de la montagne arabe; sur les pentes de la montagne courent les gazelles et les lièvres; de grands oiseaux posés à terre battent des ailes et saluent le lever de l'astre. Cela rappelle ce que nous avons lu chez Aï : « Tous les animaux s'installent dans leurs pâturages; les arbres et les plantes croissent; les oiseaux voltigent sur leurs nids, les ailes droites, dans l'adoration de ton image. Les bestiaux bondissent sur leurs pieds; tout ce qui gîtait s'envole et reprend vie quand tu te lèves pour eux. »

Il faut y insister, l'originalité de Khounaton n'est pas tant dans le fait d'avoir repris le culte héliopolitain du disque que dans la manière dont il conçoit ce culte et le pratique. Placé entre son dieu et l'œuvre de ce dieu, il est en quelque sorte le truchement de la vie universelle. Il la rapporte à celui qui en est à ses yeux le créateur et la providence secourable à tous. Sa pensée remonta-t-elle plus haut que le disque, celui-ci ne fut-il pour lui que la manifestation sensible d'un être supérieur? Le titre même de l'hymne au soleil : « Adoration à Harmachis qui se lève à l'horizon en son nom d'Ardeur du disque solaire », nous le laisserait soupçonner. Le disque ne serait que la personnification de la lumière, de la chaleur et du mouvement, la forme bienfaisante et vivifiante de tout ce qui existe, le signe d'une énergie cachée, d'une pensée féconde, d'un amour créateur qui ne distingue pas entre les nations, qui les réunit toutes au même degré dans le même culte. Et cependant, de l'ensemble des textes, il ressort que si le culte de Khounaton ne va qu'au soleil, il s'arrête également en lui. Le soleil est à lui-même sa cause et son effet. A lui tout seul il épuise la divinité. Ainsi compris il n'engendre qu'un culte plus naturaliste que les autres¹.

Sur le mur d'entrée, à droite, la scène change tout à coup. C'est un tableau de deuil qu'éclaire le disque rayonnant. Makitaton, la seconde princesse royale, est morte. Dans sa douleur, Khounaton presse le bras de son épouse. On emporte un enfant de l'appartement. Makitaton serait-elle morte en couches? A la porte pleurent des femmes, l'une d'entre elles veut s'approcher, on la saisit à bras le corps. Tout dénote une mort rapide qui a surpris le palais au moment du repas; les serviteurs se lamentent parmi des tables couvertes de fruits ou renversées dans le tumulte du premier moment, lorsqu'a été poussé le cri : « La princesse se meurt, la princesse est morte ! » Plus loin, Makitaton est étendue sur son lit funèbre. Les lamentations se poursuivent autour de sa dépouille. Au dehors une femme s'évanouit dans les bras de ses suivantes, peut-être celle qui,

1. Pour plus ample discussion, voir notre article *Le pharaon du disque solaire*, dans *Recherches de science religieuse*, juillet-octobre, 1913, pp. 321-337.

tout à l'heure voulait s'élançer dans la chambre et qu'on a retenue.

La seconde chambre n'est pas décorée. La troisième nous offre d'abord une répétition des scènes précédentes. La femme qui tient l'enfant est Meritaton, l'aînée des princesses; elle lui donne le sein et semble l'adopter. Le roi, la reine, leurs filles, toute la cour, continuent leurs lamentations, mais non plus devant le lit de la morte. Makitaton est debout sur un autel d'où pendent les draperies et que fleurissent de grands lotus : la défunte est passée à l'état de déesse. On l'a munie du mobilier et des offrandes funéraires. Comme on pleure sincèrement, avec abandon et oubli de soi, avec une liberté d'allures, que l'art égyptien ne connut jamais auparavant et qu'il ne retrouvera plus !

La première génération des égyptologues ne fut pas tendre à Khounaton. Ils ne virent en lui qu'un révolutionnaire, un fanatique, même un idiot, même un eunuque ou une femme, tout entier sous la tutelle de sa mère Tii, une étrangère, disait-on, férue d'un dieu asiatique, dont elle aurait empoisonné la faible cervelle d'Aménophis IV. La vérité est autre. Aton était un dieu du plus antique cru égyptien. Aménophis IV ne fut point un sot. Un sot n'aurait pas su braver et surtout briser le formidable pouvoir du sacerdoce thébain. L'Égypte, sous le réformateur, bien que diminuée en Asie, n'en garde pas moins le premier rang. Préoccupé, d'ailleurs, d'établir la doctrine nouvelle, il n'eut pas le loisir de paraître à la tête de ses armées, et la mort le surprit avant qu'il eût pu donner sa mesure. Eunuque, lui, femme? Il eut au moins six filles de son épouse Nofrititi. Son portrait, il est vrai, lui donne « une apparence des plus paradoxales ... Tête longue, étroite, culminée en pain de sucre, le front fuyant, un grand nez aquilin et pointu, une bouche mince, le menton énorme et saillant en avant, attaché péniblement à un cou maigre et prolix; peu d'épaules, peu de muscles, mais une poitrine si ronde, un ventre si ballonné, des hanches si évasées, sur des cuisses si grasses, qu'on s'imaginerait volontiers voir une femme ¹. » Mais les artistes de Tell-

1. MASPERO, *Causeries d'Égypte*, p. 76.

Armana ont exagéré jusqu'à l'excès leurs qualités d'observation et de sincérité. De ce roi, à la grâce alanguie, digne pourtant et qui nous charme, dans un buste et une statue de lui au Louvre, sur une fresque du Musée de Berlin, ils ont outré la silhouette, la poussant jusqu'à la caricature.

Pour Tii, elle n'était point une sémite. Des documents que l'on possède, c'est à peine si l'on peut conjecturer que ses parents étaient de condition médiocre et qu'ils venaient d'Akh-mim. Aménophis III aurait épousé une bergère de ses états. Par ses portraits, la bergère s'apparente au type nubien, et mieux encore aux races qui peuplent le désert entre le Nil et la mer Rouge et qu'on rencontre si souvent en Égypte¹. Quant à son influence sur la révolution religieuse, elle est démentie par les faits. Au début de sa réforme, Khounaton ne se réclame que de son père : « Les paroles de Râ sont devant toi, dit-il à Ramès... (c'est) mon auguste père qui m'a révélé leur essence. » En un autre endroit, il se plaint de l'hostilité des prêtres d'Amon qui l'ont poussé à bout. « Par la vie de mon père Râ ... (les paroles) des prêtres sont plus perverses que ces choses que j'entendis en l'an IV... plus perverses que ces choses, qu'entendirent jamais mon père et mon grand-père. » Tant que sa mère fut régente, Khounaton ne rompit pas avec Amon. Tii ne le suivit pas dans son hégire à Tell Armana. Si elle s'y rend un jour et qu'elle veuille avoir le portrait de sa fille Bakitaton, elle mène avec elle son sculpteur Aouta qui travaillera suivant les vieilles traditions de l'école thébaine. Son majordome Houia, lui aussi, reste en partie fidèle au passé. Dans son hypogée une scène funéraire et des panneaux nous ramènent aux motifs anciens. On n'a pas assez remarqué, si même on l'a remarqué, qu'il n'est point question de Tii dans l'énumération très précise des membres de la famille royale qui devaient avoir leur tombe à Tell-Armana. Elle ne fait pas partie du groupe intime des Atoniens. Mais que veut-on? Des littérateurs sont tombés amoureux de Tii, des archéologues aussi, et le mystère qui l'en-

1. La tombe des parents de Tii a été découverte en 1905 dans la vallée des Rois. Elle n'a révélé que deux personnages, aussi égyptiens que tant d'autres.

ture, ils l'ont peuplé de leurs rêves, rêves plus tenaces que la réalité.

On fit aussi la moue devant les courtisans de Khounaton. A les voir baiser la poussière devant lui, devant le palanquin royal, on les a accusés de servilisme. Tous ces fervents du disque, taillés sur le patron du maître, sont, en effet, d'un empressement qui se possède à peine. Mais souvenons-nous que nous sommes en Orient, qu'ils sont les adeptes d'une réforme, que la tiédeur n'est pas de saison, que leur zèle n'a pas peur du ridicule, et que c'est au disque surtout que vont leurs poses humiliées. Ne les jugeons pas trop vite et en dehors de leur milieu. Les artistes les poussèrent, eux aussi, jusqu'à la caricature. Il y a une étiquette voisine de nous qui, à un je ne sais quoi près, ne le cède en rien à l'étiquette de la cour de Khounaton, qui renchérit même sur elle. Qu'on ouvre l'État de France ou Saint-Simon, qu'on se figure peints ou gravés sur les murs du château de Versailles le lever du roi, la présentation de la chemise et de la serviette, la grande révérence des dames, princesses du sang et autres, au lit de Sa Majesté et à la nef, et l'on n'aura pas de peine à excuser les trémoussements des serviteurs de Khounaton.

Ce qui achève de nous réconcilier avec ce prince, et c'est, encore chez lui une note nouvelle et unique, c'est qu'il ne craint pas d'afficher son amour de la famille. Sa femme et ses filles sont de toutes les fêtes et de tous les deuils. Avec elles il va au temple, il adore le soleil levant, il assiste à des concerts, il donne à ses fidèles l'ordre du collier, il reçoit les hommages de ses sujets. Son char est toujours suivi des chars de la reine et de ses enfants. Les scènes intimes ne manquent pas qui témoignent que Khounaton fut « bon père, bon époux, » et qu'il aima la nature. S'il fut un peu trop sacristain, il fut aussi bourgeois jusqu'à vivre avec les siens dans une intimité sans bornes, jusqu'à leur rendre leurs caresses en public, jusqu'à les laisser sauter sur ses genoux.

CHAPITRE XIII.

SITES ET SOUVENIRS.

Depuis le Caire, nous avons déjà parcouru plus de trois cents kilomètres. Reprenons notre course et nos causeries. Je ne signale Monfalout qu'en raison de son voisinage : la grotte des Crocodiles. Cette grotte se creuse en labyrinthe sous la colline de l'est, très abrupte et retirée à une lieue du fleuve. On s'y laisse glisser d'en haut par une crevasse. Les momies de crocodiles s'y entassent par milliers dans les couloirs. Les petits crocodiles sont réunis en paquets et ressemblent à des bottes d'asperges monstrueuses. Les grands ont jusqu'à sept mètres de long. Détail étrange et qui fait rêver : on trouva, il y a quelques années, dans un coin de ce vaste et dangereux souterrain, une momie humaine, la tête ceinte d'une couronne d'or, ayant aux mains un rouleau de papyrus. Sur le papyrus se lisaient des fragments de l'Iliade.

Siout, ou Assiout, 42,000 habitants, est la ville la plus importante de la Haute-Egypte. Les Grecs la nommèrent Lycopolis, parce qu'elle vénérât le chacal Apouaïtou. Son nom moderne est celui que les anciens Egyptiens lui avaient donné : *Saouti*, *Saout*. Elle remonte à la période memphite et fut surtout célèbre au Moyen Empire. Au III^e siècle de notre ère, un philosophe néo-platonicien, Plotin, naquit à Lycopolis (205-270). Ce païen est le père de la philosophie éclectique qui veut être raisonnable, religieuse, sans être chrétienne ; qui compose son prisme intellectuel de tous les rayons épars dans la sagesse antique, dans Platon surtout ; qui réserve ses lumières à une élite ; qui, fille de l'orgueil, ne se soucie pas d'élever et d'ennoblir l'homme, mais d'élever uniquement et d'exalter le philosophe

lui-même. Un siècle après Plotin, un moine de la montagne de Siout, Jean de Lycopolis, donna un grand renom à sa ville natale. Il avait quarante ans quand il s'enferma dans un tombeau muré. Il parlait aux visiteurs et recevait sa maigre subsistance par une étroite ouverture ménagée dans la muraille. Il fut la contre-partie de Plotin. Il mit sous ses pieds tout orgueil et toute vanité d'esprit, toute volonté autre que celle de Dieu, toute sagesse autre que celle de l'Évangile. Saint Jean d'Égypte, comme on le nomme parfois, mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans (394), après avoir annoncé la victoire d'Aquilée et prédit la mort prochaine de Théodose.

Le Nil est très sinueux en avant de Siout et les montagnes, de chaque côté, se découpent et se rapprochent. Là, nous assistâmes à un coucher de soleil que rien ne peut rendre. L'astre flamboyant descendait derrière la chaîne libyque, très rouge, éclatant, boule énorme de feu. Au-devant de la montagne, des vapeurs violettes glissaient sur le vert foncé de la plaine. Derrière nous, la chaîne arabe baignait dans une teinte rose, qui allait en montant du rose le plus vif au rose le plus clair. Et sur le fleuve, se croisaient des voiles, grandes ailes blanches lumineuses. Soudain le soleil s'abîma dans le désert, l'horizon devint or et safran, avec des tons ardents et veloutés qui se dégradèrent lentement, très lentement, pendant qu'au bord du ciel un léger nuage déployait une pourpre tendre et que Vesper, se détachant de la voûte azurée, entraînait joyeusement en scène, bientôt suivi de l'armée innombrable des étoiles.

C'est en Égypte qu'il faudrait avoir le pinceau magique d'un peintre pour fixer les tons multiples qui se mêlent et se succèdent, très accusés, merveilleusement fondus, sous un immense jeu de lumière. Depuis le moment où le soleil éclate tout à coup à la limite du ciel, précédé par une lueur rose, jusqu'à son coucher triomphal, quelle variété de nuances ! Les collines de l'est et de l'ouest, avec leurs flancs rocheux, sont tour à tour dorées, jaunâtres, rouges, pourpres même, puis violacées, gris pâle, presque transparentes, enfin nébuleuses. Les voyageurs le répètent à l'envi. Toutefois, en été, lorsque le ciel est une fournaise surchauffée, lorsque la lumière aveuglante « se déverse en cuillerées de plomb fondu », il faut être un artiste, un Fro-

mentin par exemple, pour ne pas soupirer après des régions plus tempérées, après les montagnes de Provence et des Alpes, au risque, si l'on part, d'avoir la nostalgie de la lumière. Je ne sais plus quel voyageur disait qu'à ses yeux éblouis de l'Orient les rochers d'Italie semblaient moisis.

Pour admirer Siout, il faut s'en éloigner. La ville fait grand effet sous la molle clarté des étoiles. Ses minarets gris ressortent sur un fond noir de palmes.

Bientôt Sedfeh fuit dans la nuit. Je ne nomme ce village qu'en souvenir du Père Sicard, qui y fut accusé d'un crime étrange. Deux Coptes affirmèrent au gouverneur que le missionnaire était venu dans le dessein de clouer les bords du Nil avec des clous magiques et de détourner l'inondation par ses enchantements. Heureusement qu'un janissaire connaissait le Père. Il plaida pour lui et le sauva.

Tahta est la ville copte par excellence. A l'est de la ville et du Nil se dresse le Gebel Cheickh-Haridi, où la légende veut qu'ait été enchaîné le démon Asmodée, celui qui tourmenta si longtemps Sarah, fille de Raguël, et dont Tobie conseillé par l'ange, triompha. La Bible dit que l'ange Raphaël relégua Asmodée dans le désert de la Haute-Egypte, ce qui signifie que Dieu lui défendit d'agir en dehors de ce lieu. L'imagination populaire, brochant sur ce fait, fit d'Asmodée le génie redouté de la montagne. On tenta de l'appivoiser par une sorte de culte. Lui, toujours d'après la légende, se montra bon prince et entassa prodiges sur prodiges. On venait de très loin lui demander secours. Mais une autre légende s'est greffée sur la légende d'Asmodée. Certains content aujourd'hui tout uniment que le Cheickh Haridi fut un homme en chair et en os, qu'il vivait il y a deux siècles, que sa piété était merveilleuse. Après sa mort on lui bâtit un tombeau dans le Gebel qui porta son nom. Un santon reçut la garde du monument. Et voilà que tout à coup des récits extraordinaires volèrent de bouche en bouche : sous la figure d'un serpent, le Cheickh apparaissait, le Cheickh guérissait. Il n'y eut musulman qui ne brûlât de voir le prodige. On accourut en foule. Le santon suppliait Haridi de se montrer et d'être bienfaisant. Aussitôt le bon dragon rampait hors de la

tombe et les malheureux étaient soulagés. Mais, qui l'aurait cru ! il se rencontra un jour des gens incroyables venus là pour se gausser du Cheickh. Le santou les devina. Il appelle le serpent, le saisit, le taille en pièces, à la vue de tous les assistants, puis en jette les morceaux dans une marmite qu'il couvre soigneusement. Le couvercle enlevé, on trouva le serpent intact. De ce jour, il n'y eut plus d'incroyables.

CHAPITRE XIV

GIRGEH ET LA CAMPAGNE.

Nous étions à plus de cinq cents kilomètres du Caire, il était huit heures du soir, quand nous arrivâmes à Girgeh, petite ville, jadis assez importante, couchée sur les bords du Nil. Mes hôtes me reçurent suivant les rites de l'hospitalité orientale. Le repas cependant fut à l'européenne. Assis à table, j'eus cuillère, couteau, fourchette. Ce fut un grand soulagement, car je ne sais comment je me serais tiré d'affaire s'il m'avait fallu manger à l'arabe.

Rien de curieux comme un repas indigène. Les convives réunis d'abord au divan fument des cigarettes ou le chibouk (pipe à long tuyau de bois) ou même le narghilé (pipe munie d'un vase rempli d'eau odorante que la fumée traverse avant d'arriver à la bouche) et boivent de l'arak (eau-de-vie de palme) en guise d'apéritif. On se lève au signal du maître de maison. Un domestique se trouve là avec une serviette et une aiguière. Chacun se lave les mains. Dans la salle à manger, une petite table, haute d'un demi-mètre, porte un grand plateau de cuivre sur lequel sont rangés petits pains, cuillers pour le potage, plats chargés de mets, condiments. On s'assied tout autour, en tailleur, une serviette sur les genoux, une natte sous le séant. L'amphitryon puise avec sa cuiller, dans la soupière, tous l'imitent à tour de rôle. Ensuite, de la main droite, chaque hôte prend aux plats ce qui est à son goût. La viande rôtie est en petits morceaux, la viande bouillie doit être déchiquetée avec les doigts et les ongles; on pince les légumes, riz, lentilles, petits pois, salade entre trois doigts. Dans l'intervalle, une gargoulette circule. Il faut adroitement faire couler un filet d'eau dans sa bouche. Les femmes ne paraissent pas aux repas ni nulle part. Le dîner terminé, on se lave les mains

et la bouche, on s'essuie la barbe. On retourne ensuite au divan humer le café et savourer la fumée du tabac.

A Girgeh, une pauvre petite chapelle est desservie par un franciscain. Je m'y rends le lendemain pour la messe du premier janvier, la messe des vœux pour les amis lointains. Quelques femmes étaient accroupies autour de l'autel, dissimulées sous leurs robes noires et sales. Après le déjeuner, je gagne les bords du Nil. Le soleil, ce matin, se lève derrière un nuage. Il commence par le cribler de flèches d'or. Il met à ses dentelures une bordure rutilante. On dirait une vaste boiserie à jour, finement ouvragée, sur un fond d'incandescence. En montant, le soleil incendie la boiserie et il s'élançe comme d'un océan d'or liquide. A mes pieds, le fleuve roule son immense nappe métallique. Elle paraît sortir du ciel là-bas au sud et vient heurter les berges du village. Le Nil a déjà emporté une partie de Girgeh : maisons et mosquées se sont effondrées dans le courant. En face, la chaîne arabe prend une crinière de feu, ses pentes nagent dans un bleu sombre que trouent çà et là des roches grisâtres.

On me conduit ensuite sous les tonnelles de vignes, parmi les rosiers odorants, les orangers chargés de fruits, et enfin à l'église copte. Le sanctuaire de cette église est séparé du reste de l'édifice par un treillis ou moucharabieh, l'autel seul est visible du bas. Un autre moucharabieh transforme un des côtés en nef latérale surmontée d'une tribune. Nef et tribune sont le lieu réservé aux femmes. Agenouillées ou accroupies sur des nattes, elles voient sans être vues. Ainsi le veut un usage lointain. A mesure cependant que s'implante l'esprit de tolérance égalitaire et que les mœurs publiques perdent de leur cachet au contact de l'étranger, l'usage du treillis tend à disparaître. Un homme me disait que les femmes derrière leur moucharabieh ne se gênaient pas pour caqueter et qu'il fallait parfois les rappeler à l'ordre. Ils ont partout méchante langue, ces hommes ! Pour eux, ils se tiennent debout au centre de l'église. Mais il y a de longues cérémonies, des messes qui durent trois heures et plus. Comment faire alors pour se tenir si longtemps sur ses jambes ? On porte avec soi des sortes de béquilles de miséricorde. La lassitude survenant, on s'appuie dessus. L'usage des béquilles est aussi en train d'aller rejoindre les vieilles lunes, car les bancs

deviennent à la mode, des bancs pour s'asseoir ... comme à Carpentras.

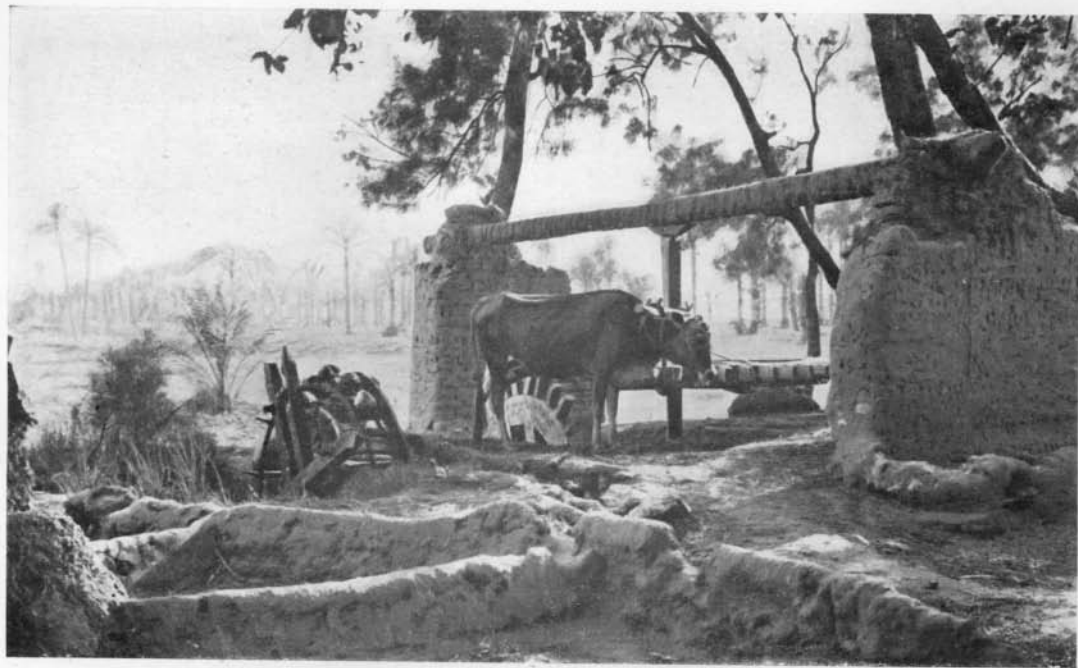
L'heure était venue de reprendre mon chemin vers Louxor. Je cherchais des yeux la voiture qui, la veille, m'avait amené de la gare. Point de voiture, mais deux beaux ânes. Je compris que c'était là le véhicule choisi. On me fit signe de monter ma bête. Du courage ! me dis-je en moi-même, et vive la France ! Un banc était là, je saute dessus. Du banc sur la bête ce fut un jeu. Et me voilà, trottant à côté de mon hôte, sur un âne martelant la terre de ses petits sabots durs, sur un âne pour la première fois de ma vie, à travers l'unique rue du village. Tout ce passa fort bien, heureusement, et la gare fut prise d'assaut. Content de l'avoir échappé belle, je reprends en wagon ma course à travers la verdure. Les bêtes sont aux champs attachées à un piquet par une corde dont la longueur mesure leur pâture. Il fait bon voir ainsi vaches, buffles, moutons même, chèvres, ânes et chameaux, brouter sur une même ligne, tirant sur la corde, se mettant à genoux pour atteindre plus loin. Parfois une génisse ombrageuse rompt son lien et s'enfuit la queue en l'air. Quand la place est nette et que les bêtes ont fait la digestion, couchées au soleil, on avance les piquets, et ainsi de suite jusqu'au bout du champ. Puis l'on recommence une seconde et une troisième fois, car le trèfle des premiers jours a grandi de nouveau à point. Passé ce terme, la terre a épuisé son humidité, elle se sèche, se creuse de fentes profondes pour boire l'inondation prochaine. Pendant la saison du pacage, les bêtes couchent sur place. Les fellahs n'en sont pas à ignorer que, dès qu'il est au vert, l'animal peut dormir à la belle étoile.

Tout autour de leurs animaux, petits fellahs et petites fellahines font des gambades, ou s'alignent au bord des champs pour voir passer le train, ou dorment à terre, ramassés sous leur grande robe pour se protéger contre les moustiques et le soleil. Les hommes arrosent, grattent la terre, sèment, lèvent les récoltes, battent sur l'aire le sorgho, leurs bâtons s'élevant tous ensemble et retombant de même. Ils ignorent l'art des coups alternés et cadencés. Ce qui en tient lieu, c'est un chant, un rythme monotone dont ils accompagnent tous leurs travaux

et qui les soulage tout comme le ahan soulage le bûcheron dans ses grands coups de cognée.

L'arrosage se fait au moyen du *chadouf* et de la *sakieh*. Le *chadouf* est un legs de la plus ancienne Egypte. Il consiste : 1^o en deux poteaux d'argile armés de nervures de palmier, sur lesquels repose une barre mobile; 2^o en une longue poutrelle perpendiculaire à la barre mobile et la dépassant afin de pouvoir basculer sur elle. A cette poutrelle on suspend, du côté de l'eau, un sac de cuir. Une énorme pierre ou une motte de terre fait contrepoids à l'autre bout. L'homme d'en bas tire le sac à lui, le plonge dans le fleuve ou le canal et laisse le contrepoids le ramener à la hauteur voulue et à portée de l'homme d'en haut. Un conduit reçoit l'eau. Si la rive est très élevée, il n'est pas rare de voir deux et même trois *chadoufs* superposés qui de bassin en bassin montent l'eau jusqu'au sommet. Quelle dure corvée ! Sous un ciel de feu l'homme se plie sans cesse en deux, courbe son dos nu en sueur sur lequel le soleil met des plaques de lumière, marie sa chanson à l'éternelle plainte de l'antenne grinçant sur la traverse mobile. La *sakieh*, elle aussi, a ses gémissements : ce n'est qu'une *noria* très primitive avec des roues en bois et un chapelet de pots de terre plongeant successivement dans l'eau au moyen d'un treuil. Un enfant, criant et faisant siffler sa courbache, tient en haleine le buffle ou le chameau qui met le treuil en mouvement.

Assises près des abris de roseaux où l'on dort pendant la saison des travaux et du pacage, des femmes raccommodent le rare linge de famille ou préparent le repas. D'autres, en des trous creusés dans le sol, pétrissent la pâte qui servira à confectionner certaines galettes de chauffage. Un peu de terre limoneuse, un peu de paille hachée, beaucoup de crottin de cheval ou de bouse de vache, le tout délayé dans de l'eau du Nil et réduit en mortier à l'aide des pieds et des mains, voilà la matière qui, découpée en galettes, sèche au soleil et servira de combustible. Une fois cuites à point, les galettes sont empilées sur le toit des gourbis. On en fait même commerce. Entre deux de ces galettes, avant d'y mettre le feu, on place par exemple le pain à cuire. Les deux galettes brûlées, le pain est prêt, le pain cuit sous la cendre.



Une Sakieh en activité (p. 120).



Les Chadoufs sont un legs de la plus ancienne Égypte (p. 120).

CHAPITRE XV

ABYDOS.

Abydos « la sainte » n'est pas loin, Abydos, la nécropole la plus ancienne, puisqu'elle était la nécropole de Thinis, le berceau de l'Égypte; la plus vénérée, puisqu'elle contenait le tombeau d'Osiris, le dieu bon par excellence. Il était de bon ton de se faire enterrer en Abydos, ou, du moins, d'y avoir sa stèle près de l'escalier du dieu grand. Seti I^{er} avait un temple en Abydos ainsi que Ramsès II. Seul le temple de Sêti est encore debout et fait l'admiration des connaisseurs.

J'y suis venu et j'y suis revenu dans cette Aboudou, l'Ebôt des Coptes, qui sonna aux oreilles des Grecs comme l'Abydos (Ἀβυδοῦς) de l'Hellespont. Pour l'Égyptien d'aujourd'hui elle n'est plus que l'Arabat el-Madfouneh, « Arabat l'enterré ». Au cours des âges, en effet, la mer montante des sables l'avait ensevelie, poussant ses ondes jusqu'au faite des temples. On y arrive de Balianah et du Nil par une chaussée de quatorze kilomètres, à travers une plaine fertile, sous la magnificence du soleil qui, ce matin, moire les jeunes blés, argente les fèves, veloute les champs d'oignons, avive les tapis de bersim piqués de leurs blanches fleurs. Et c'est le travail agricole intense, les troupeaux qui paissent, les ânes et les chameaux qui vont par longues files avec leurs charges, les hommes de bronze qui peignent, les femmes, noirs fantômes, qui se glissent le long des étendues vertes. Dans les hauteurs de l'éther d'où ruissellent sur nos têtes les notes de l'alouette, dans les acacias feuillus, dans les palmes qui abritent les gourbis, partout les oiseaux chantent. Et pour que rien ne manque au tableau, voici que, parmi cette fois de vivre, un cortège funèbre sort là-bas d'un village. La

plainte de la mort éclate en cris déchirants, en ces mêmes lamentations qu'entendit déjà l'Égypte primitive, toutes les fois qu'un des siens prenait le chemin de l'ouest et allait se ranger parmi les téaux d'Osiris.

Un dernier rideau d'arbres franchi, nous y touchons enfin à ces demeures de l'Occident. Sur trois kilomètres de longueur environ et trois de profondeur, c'est un cirque où s'échelonnent des dunes légères, où se mêlent les tons bruns et les tons fauves, où tremblent par places les scintillantes vapeurs du mirage. Au fond, la montagne s'élève jusqu'à deux cents mètres, ni rose, ni grise, ni bleue, mais tout cela à la fois, dans un fondu merveilleux, sous le ciel chauffé à blanc. Tout près de la plaine se succèdent les cimetières de l'Ancien au Nouvel Empire. Mais c'est le Moyen Empire qui est principalement représenté. Les temples occupaient l'extrême bord : temple de Sési I^{er}, le plus méridional, vers le centre de la baie et derrière le hameau d'Arabat el-Madfouneh; temple de Ramsès II, trois cents mètres plus loin; enfin, tout au nord et à quinze minutes du dernier point, temple d'Osiris, en face du village moderne d'El-Kherbeh. Joignant le temple d'Osiris et dominant l'ancienne ville, sur la haute butte de Kom es-Soultân, une forteresse commandait la route des oasis et protégeait Abydos contre les incursions des Libyens. Il ne reste presque rien de son parallélogramme en briques crues de cent vingt-cinq mètres de long sur soixante-huit de large, dont une chemise défendait les approches. De bonne heure, aussi bien, les tombes avaient envahi son enceinte. Plus à l'ouest s'éleva une seconde forteresse, la Chounet es-Zebib des Arabes, qui subsiste en grande partie avec ses deux murs concentriques, ses portes étroites aux détours brusques et aux surprises multiples.

« L'histoire de l'Égypte, a dit Mariette, est une mosaïque brisée, dont nous avons plus ou moins le dessin général, mais dont les petits cubes gisent dispersés sur le sol. A peine en trouve-t-on çà et là quelques-uns qui sont encore adhérents et forment une partie complète. » Nul plus que lui n'a travaillé et n'a réussi à reconstruire la mosaïque. Mais ici, pendant dix-huit ans, il chercha vainement les traces de la première dynastie. Plus heureux, Amélineau rencontra par hasard, en 1895, « les

petits cubes » de l'époque thinite, à trois kilomètres à l'ouest du temple de Sêti, vers le fond du cirque, sous les monticules de « la Mère aux pots » (Oumm el-Gaab).

Il reste à Mariette, au pionnier, de nous avoir fait connaître la ville sainte à son plus beau moment. Sous le premier empire thébain, toutes les fois qu'on le peut, on se fait inhumer en Abydos; on y a sa petite pyramide de cinq ou six mètres, creuse en dedans, évidée en coupole, posant directement sur le caveau et que précède la chapelle ouverte aux vivants. Quand on ne le peut pas, du moins veut-on y posséder une sorte d'ex-voto, l'image de sa tombe. De là, dans le Kom es-Soultân, des milliers de stèles adossées au mur de l'enceinte, remplaçant pour le grand nombre la tombe réelle, conférant les mêmes privilèges et le même droit aux offrandes et à la protection d'Osiris. Les princes à l'envi embellissent le sanctuaire, veillent à la célébration des mystères, et les inscriptions disent leur piété magnifique. Sous le Nouvel Empire, après l'expulsion des Hyksos, la tradition revit. Sêti I^{er} et son successeur la consacrent par des temples superbes où les derniers Ramessides viendront graver leurs cartouches à la veille du déclin final et de l'abandon.

Sêti I^{er} mourut avant d'avoir achevé son monument. Comme à Qournah, comme dans la grande salle hypostyle de Karnak, Ramsès II poursuivit l'œuvre commencée, mais pour son propre compte. On s'en aperçoit dès l'entrée dans la seconde cour, — la première est sous le village et le premier pylône a disparu. Sur ce qui reste du deuxième pylône, une représentation mutilée nomme trente-trois des fils et trente-deux des filles de Ramsès¹. A tous les murs, Ramsès est devant ses dieux. Sur la façade du temple, à gauche de la porte d'entrée, on lit la fameuse *Inscription dédicatoire* de Ramsès, en cent vingt lignes verticales.

L'an premier de son règne, au mois d'Hathor, Ramsès était

1. A Ouady Séboua, en Nubie, une autre liste mutilée, elle aussi, nomme cent onze de ses fils et cinquante et une de ses filles. LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 179, b-d.

monté à Thèbes de sa résidence du Delta pour la grande fête d'Amon. En redescendant le Nil, il s'engagea sur le canal d'Abydos. Il venait faire ses dévotions à Osiris. Il trouva toutes choses dans un état lamentable. « Les tombes des anciens rois allaient à la ruine », car « il ne s'était trouvé aucun fils qui renouvelât les monuments de son père dans la nécropole. La demeure elle-même de Menmara (Séti I^{er}), sa façade et ses derrières étaient en cours d'exécution quand Séti monta au ciel. Tout demeurait en suspens. Ses colonnes n'avaient pas été dressées sur leur socle, sa statue gisait sur le sol, à peine dégrossie, ses offrandes étaient taries, le service des prêtres interrompu, les revenus des champs détournés, ces champs-mêmes sans limites fixes. » Ce spectacle émut Ramsès et, dans un discours à ses grands officiers, il affirma sa volonté de remédier au mal. Il ne serait pas « comme ces fils qui oublient celui qui les a enfantés ».

Le vizir Parahotep et le grand prêtre Ounnofer firent donc toutes diligences, et l'Égypte fut dotée d'un de ses plus beaux monuments. Il n'en est pas moins d'une ordonnance qui déconcerte. Après un portique de douze piliers, qui n'a rien d'insolite et qui rappelle Qournah, on entre dans une première salle hypostyle, large de cinquante-deux mètres et profonde de onze. Elle aligne sur deux rangs vingt-quatre colonnes se suivant deux à deux ou par groupes de quatre, de manière à former sept travées. Ces travées correspondent à sept portes ouvertes primitivement dans la façade et que Ramsès fit boucher à l'exception de celle du centre et de celle de droite. Elles correspondent aussi à sept autres portes qui débouchent dans une deuxième salle hypostyle. Celle-ci a seize mètres de profondeur et trois lignes parallèles de colonnes se suivant par groupes de six entre les travées. A la dernière rangée de colonnes le sol se relève d'un degré et, par chaque travée, on monte à une chapelle. Ce sont donc sept sanctuaires qui tiennent ici la place du sanctuaire unique qu'on voit presque partout ailleurs et qui nous donnent la raison des sept travées. Le sanctuaire d'Amon occupe le centre ayant à sa droite ceux d'Harmachis, de Phtah et de Séti passé à l'état de dieu, à sa gauche ceux d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Tous, ils ont dix mètres soixante centimètres en profondeur et, en largeur, une moyenne de quatre mètres

ou un peu plus. Leurs plafonds sont de fausses voûtes en encorbellement où les cartouches de Sêti se détachent sur des semis d'étoiles. Leurs portes à deux battants disparurent de bonne heure.

Dans la chambre de Sêti, tableaux et inscriptions disent le cérémonial du culte royal; ils rappellent la naissance divine et l'intronisation; ils renouvellent les fluides de vie et d'éternité. Dans toutes les autres chambres, dont la décoration est identique, ce qui couvre les murs, c'est le rituel du culte divin journalier, tel qu'on le célébrait en Abydos devant la statue du dieu. Les différences ne sont que les différences des noms divins et des emblèmes. Le roi ou le grand prêtre délégué entrait par le côté droit de la porte et sortait par le côté gauche. Chemin faisant, il conformait ses gestes aux tableaux qu'il avait devant les yeux et récitait les textes appropriés qui les accompagnaient. Le service commencé par les purifications, se poursuivait par l'adoration et les offrandes, et se terminait par une dernière purification.

Cette partie du temple une fois comprise, on a hâte de revenir sur les détails. Mais la première salle hypostyle ne retient que peu l'attention. C'est du Ramsès II qu'on rencontre partout; c'est la fièvre de bâtir, de bâtir toujours, d'usurper et de s'étaler. Sur les colonnes il a fait marteler les reliefs de son père pour y graver ses légendes en creux. Il nous en donne une excuse, touchante si l'on veut, dans l'*Inscription dédicatoire* : « J'élèverai des monuments à mon nom et au nom de mon père, car le fils ne fait qu'un avec celui qui l'a mis au monde. »

Tout autre est l'impression dans le deuxième hypostyle. Là trône Sêti sur le calcaire fin de Tourah, en relief léger et délicat, avec sa belle tête douce et fière, au profil pur, « au nez aquilin, aux lèvres fermes, aux yeux en amande »¹. On ne se lasse pas de le suivre dans l'éclat des couleurs où il vit et vous regarde avec un commencement de sourire. Si un rayon de soleil vient à le toucher, il s'anime, il sort de la muraille, le héros va parler, et la séduction est complète. Oh! ce Sêti, surtout, qui, le brûle-parfums aux mains, vient à la rencontre d'Osiris trônant au

1. MASPERO, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. II, p. 382.

milieu des déesses. « La tête du conquérant, toujours dessinée avec amour, est, partant, comme l'idéal de la grâce émue et discrète ¹. » On oublie que dans ce portrait, comme à l'ordinaire dans la glyptique murale, ni les lois de la perspective ni celles de l'anatomie ne sont observées. Tête de profil, œil de face, buste de face, tronc de trois quart, jambes de profil, deux pieds droits, deux mains droites, et, malgré cela, de la vie et du charme, un charme exquis et victorieux. Pour retrouver des œuvres aussi élégantes, au ciseau également souple et libre, il faut remonter à Aménophis III. Aménophis III et Sétî I^{er} sont deux époques d'art suprême au Nouvel Empire.

Notre admiration grandit encore, s'il est possible, quand, par une porte pratiquée au fond du sanctuaire d'Osiris, nous pénétrons dans une dernière salle de vingt et un mètres de long sur dix de large. Les plafonds en sont tombés, les murs découronnés, les dix colonnes en deux rangées réduites à quelques tambours; mais sur ce qui subsiste, les tableaux sont si frais, les couleurs si éclatantes, le modelé des reliefs si fin et si délicat, que c'est un enchantement. Là se célébraient les mystères d'Osiris. On voit défiler ses principaux reliquaires et les emblèmes de son culte. Sétî lui rend hommage ainsi qu'aux dieux parèdres. La salle se continue, à droite, par trois chapelles consacrées à Horus, Osiris et Isis; à gauche, par une cour à quatre colonnes devant trois autres chapelles fort détériorées.

Le temple devrait normalement continuer ici en longueur par les cours, les chambres à colonnes, les couloirs, les réduits obscurs dont se compose, ailleurs, l'opisthodomé ou partie postérieure de l'édifice. Mais tout cela a été reporté sur le flanc gauche et s'y détache en équerre. La raison de cette irrégularité, les uns la trouvent, sans nous convaincre, dans l'inconsistance du sol en arrière du bâtiment principal. Il y aurait eu là une poussée des eaux d'infiltration, une source même, celle dont parle Strabon. Force fut donc de se rejeter en aile vers l'est. D'autres pensent que, pour un motif religieux, Sétî voulait un temple appuyé à la colline. Or, la bande de sable est si étroite en cet endroit que l'édifice en se déployant suivant le plan

1. *Id.*, *Archéologie*, 1^{re} édit., p. 220.

habituel aurait éventré et dépassé la colline. Mais l'évidence, chez Sési, d'une pareille intention ne saute pas aux yeux, et le temple voisin de Ramsès II, qui a la même destination, s'étend en champ libre et tout d'une suite, sans nul souci de s'adosser.

Revenu dans le deuxième hypostyle, on longe les sanctuaires jusqu'à celui de Sési, le plus oriental, et l'on entre directement dans l'aile, c'est-à-dire dans une salle de Phtah-Sochar. Elle flanque le sanctuaire de Sési et la salle d'Osiris d'où nous venons. Trois colonnes en supportent le plafond et précèdent une double chapelle de Nofertoum et de Sochar. Et c'est encore l'art séduisant de Sési, soit qu'il fasse des offrandes aux dieux, soit qu'il s'agenouille devant la châsse d'Osiris qui va ressusciter.

À gauche de la porte donnant accès à la salle de Phtah-Sochar, une autre porte nous introduit dans un couloir montant de vingt mètres de long sur deux mètres soixante de large. Par lui nous sommes en communication avec toutes les autres parties de l'aile, dont la plupart ne reçurent jamais leur achèvement. Tout au bout du couloir, était la cour où l'on abattait les victimes; à son extrême côté droit, s'ouvrait la salle des barques; puis, filant entre la salle des barques et la salle de Phtah-Sochar, un étroit passage, suivi d'un escalier, menait jadis aux terrasses et dans le désert. Sur les murs de ce passage, Ramsès II parcourt l'enceinte du temple, chasse le taureau au lasso, tire le filet, conduit quatre bœufs, sacrifie aux dieux de la triade thébaine et à son père Sési. Il rappelle, sans aucun doute, la fondation et l'inauguration du temple. Plus loin, sur la paroi montante, à gauche, il félicite son père de la construction de l'édifice par la bouche de Safeckh-Aboui. Tous les dieux y ont collaboré. « Je l'ai fondé avec Sochar, dit la déesse; j'ai tendu le cordeau sur l'emplacement de ses murs; tandis que ma bouche récitait les grandes invocations, Thot était là avec ses livres...; pour établir l'enceinte de ses murs, Phtah-Totounen mesurait le sol et Toum était là... Le maillet, dans ma main, était en or, je frappais avec lui sur le pieu, et toi (le roi) tu étais avec moi sous la forme de Hounnou (le dieu géomètre), tes deux bras tenaient le hoyau : ainsi furent établis les quatre angles aussi solidement que les quatre piliers du ciel. Ce fut Neith qui prononça les charmes

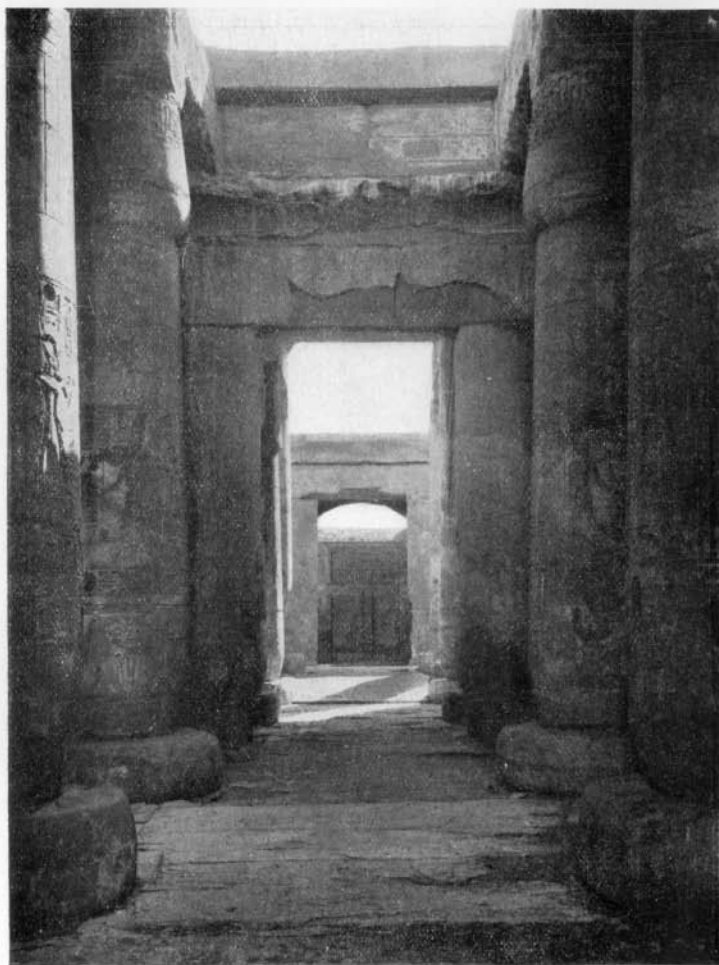
magiques et les formules protectrices du temple; et Selkhit mit la main à ces travaux faits pour l'éternité ¹. »

Mais tout l'intérêt se concentre au mur de droite du couloir, un intérêt historique de première importance. A l'extrémité gauche, Séli est debout. Il tient en main l'encensoir. Son fils Ramsès est devant lui, lisant sur un papyrus « l'hymne d'adoration ». Et sur deux rangées s'alignent soixante-seize cartouches de rois, de Ménès à Séli lui-même. Par l'entremise de « Phtah-Sochar-Osiris, maître du tombeau, qui réside dans la demeure de Menmara », le pharaon souhaite aux rois des deux Égyptes les pains, les cruches de bière, les bœufs, les oies, l'encens, le vin, les vêtements, par milliers. Ce ne sont point là tous les ancêtres de Séli, mais les principaux seulement. Ils se suivent par ordre chronologique, depuis le premier roi historique, et constituent le document précieux connu dans la science sous le nom de *Table d'Abydos*.

On a voulu arguer de cette Table que le temple de Séli était un mémorial élevé à ses ancêtres, pour leur culte collectif. Cela est en désaccord avec les inscriptions de l'édifice entier. Dans le sanctuaire du roi lui-même, on lit : « Il a fait ses monuments aux pères, les dieux qui résident dans la demeure de Menmara. » Et ces « pères », les seuls à qui il donne ce titre, les seuls qui soient dits aussi résider dans la demeure de Menmara, c'est-à-dire y avoir leur lieu de culte, ce sont Osiris, Harmachis, Horus, Nofertoum, Phtah, Amon ... La dédicace du couloir même où se trouve la liste royale s'énonce ainsi : « Il a fait ses monuments aux pères, le cycle des dieux, les maîtres du ciel et de la terre qui résident dans la demeure de Menmara. » Et le plus grand dieu du temple, le premier titulaire, celui qui passe avant tous les autres, c'est Osiris. C'est lui seul qui pénètre dans la partie du temple construite derrière les sept sanctuaires. Quant aux rois ancêtres, ni pères, ni résidents, ils ne reçoivent qu'une oblation, une simple offrande, dans le temple dédié à Osiris, à tous les grands dieux comme parèdres, et au double de Séli, « dans la demeure de Menmara » ².

1. Cf. MORET, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 133.

2. Cf. NAVILLE dans *Recueil de travaux*, t. XXV, pp. 202-204.



ABYDOS. Temple de Seti I^{er} : Travée centrale des deux hypostyle
et Sanctuaire d'Amon (p. 124).



ABYDOS.

Temple de Sétî 1^{er} : Deuxième hypostyle (p. 125).

Le temple qui suit passait aux yeux de Jomard, suivi plus tard par Wilkinson et Lepsius, pour être le sanctuaire où l'Égypte adore le tombeau d'Osiris. Il était encore presque intact à la fin du XVIII^e siècle. Jomard le vit « ensablé jusqu'au toit ». Mais, en 1839, Nestor L'Hôte n'y trouva rien d'entier. « Ce qui avait échappé aux envahissements du désert, écrit-il, ou à la main des barbares a été, depuis quelques années, cruellement achevé par les spéculateurs d'antiquités, consuls et autres, qui, sous ce rapport, n'ont rien à envier au vandalisme des Turcs ni à la triste renommée de lord Elgin. ¹ » Dans une des chambres était sculptée une réplique de la *Table d'Abydos* ² rencontrée chez Sêti. On l'avait enlevée, et de la chambre il ne restait qu'une partie du fond avec ses personnages décapités. Bien mieux, peu après, le temple devint la proie d'un entrepreneur de fours à chaux. Ce n'était donc plus qu'une ruine désolée et attristante lorsque Mariette se mit à le déblayer. Après Nestor L'Hôte, il y reconnut un monument de Ramsès II, commencé et tout entier fini par ce prince. Le grand constructeur, à l'exemple de son père, avait voulu avoir son Memnonium dans la ville sainte. Débarrassé de ses sables, l'édifice nous apparaît aujourd'hui rasé jusqu'à deux mètres du sol. Les vestiges de la première cour et du premier pylône gisent sous les décombres.

Les véritables ruines ne commencent qu'avec la seconde cour. On y pénètre par une porte de granit rose, et les lignes du temple se dessinent devant nous. La cour était munie sur les côtés d'un portique aux piliers osiriaques. La rangée du fond était assise sur le bord d'une plate-forme où l'on montait par trois escaliers, un au centre et un à chaque extrémité du portique. Là on se trouvait dans une sorte de vestibule dont le plafond reposait sur les piliers osiriaques et sur un deuxième rang de piliers carrés. Puis venaient en enfilade deux hypostyles de huit piliers sur deux lignes, flanqués, le premier, de trois chapelles à main gauche, de deux à droite et d'un escalier

1. *Lettres écrites d'Égypte*, p. 120.

2. Aujourd'hui au British Museum. Elle est très mutilée. Banks l'avait découverte en 1818. Elle fut apportée en France par Mimaout en 1837 et vendue à Paris au prix de 14,000 francs. On l'appella la première table d'Abydos, car elle fut connue la première.

menant aux terrasses; le second, de trois chapelles de chaque côté. Le dernier hypostyle donnait directement dans un triple sanctuaire. Celui-ci s'appuyait sur le mur du fond, laissant à chacun des angles la place pour une salle à deux piliers. A l'exception des quatre premières chapelles, qui ouvrent sur le vestibule, toutes les autres communiquent de plain-pied avec l'un ou l'autre hypostyle.

Rien n'avait été laissé au hasard, tout avait été prévu et combiné pour un harmonieux ensemble. Au bon goût du plan répondait la beauté des matériaux : granit rose ou gris pour les portes et le plafond monolythe du sanctuaire, grès pour les piliers, albâtre pour le saint des saints, calcaire d'un grain très fin pour les autres parties. Et, sur le tout, mais principalement dans le sanctuaire, des figures où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la finesse ou de la résolution du dessin. Sous la fraîcheur des couleurs, une fraîcheur étonnante, vivent et palpitent le pharaon et ses dieux. C'est presque le faire de Sêti. Et il nous faut bien ici faire amende honorable à Ramsès II. Une fois, au moins, le maçon en lui disparaît complètement. Il fait preuve d'un art supérieur. Il était jeune alors qu'il élevait ce temple à son père Osiris, il n'avait pas encore épuisé les artistes d'Égypte, il fut merveilleusement secondé. Partout ailleurs, si ses colosses se montrent souvent beaux, ses constructions ne rappellent que rarement la bonne manière d'Abydos.

Aux soubassements de la cour, à main gauche, des prêtres portant des fleurs s'avancent vers le temple. Ils conduisent « le taureau du jour de fête de la divine offrande ». Parée de fleurs la victime est grasse à plaisir; une gazelle et un oryx la précèdent. Une procession sort du temple à sa rencontre. C'est une double ligne de soldats égyptiens, frappant dans leurs mains, chantant, sonnait de la trompette, jouant des castagnettes, enseignes déployées. Suit le char royal enlevé par deux grands chevaux dont un cocher tient les rênes et un laquais, la bride. Derrière un groupe de nobles, marchent les troupes étrangères : Nègres du haut Nil, Asiatiques, habitants de Pount, et peut-être des Libyens. Plus loin, on porte la statue du roi, qu'un prêtre encense. De la légende qui accompagne la procession, on peut encore lire les fragments d'un discours : « O vous,



ABYDOS. Temple de Séti I^{er} : Bas-relief représentant le roi raffermissant la couronne du dieu Toum (p. 126).



ABYDOS. Temple de Séti Ier.

Bas-relief représentant le roi faisant une offrande (p. 125).

rois du Sud et du Nord, s'écrie Ramsès, vous qui serez dans l'avenir, qui ceindrez la double couronne sur le trône d'Horus, qui tournerez vos regards vers Abydos, région d'éternité, puisse votre double subsister à jamais, votre temps avoir la prospérité du mien, le Nil couler plein en sa saison, votre vaillance s'affirmer constamment invincible comme la mienne par les victoires de mon glaive en tous pays. Que vos mains enchaînent ceux qui se révoltent contre l'Égypte, placez-les dans mon temple auguste ... Etablissez vos offrandes dans ce mien temple d'Osiris où réside l'image vénérable du dieu en compagnie de la céleste ennéade. Vous pourrez (alors) supplier ces dieux et leur faveur rendra sains vos membres. Magnifique sera la récompense de quiconque agira ainsi, suivant qu'il aura protégé ma demeure, maintenu l'honneur de ses dieux, se conformant aux paroles du dieu bon, Ramsès, donnant la vie. »

Sur le mur extérieur, Ramsès II avait ouvert le livre de ses exploits. Tout naturellement la campagne de l'an V contre les Hittites y tient la place principale. L'on sait que surpris à l'écart des siens pendant la bataille de Kadesh, il ne dut son salut qu'à sa bravoure personnelle. Il a eu soin d'en informer la postérité, surtout par le récit qu'on a appelé le poème de Pantaour¹, et qu'il fit graver un peu partout. On le lisait ici. On lit de même au-dessus d'un groupe de prisonniers : « Voici les captifs faits de ma propre main, *alors que j'étais seul*, n'ayant avec moi ni infanterie, ni prince, ni char. » Et au-dessus d'un autre groupe : « Liste des gens que Sa Majesté massacra elle-même, *étant seule* ... » Mais le livre, texte et illustrations, est plus complet ailleurs, et nous le retrouverons. Un fragment de l'inscription dédicatoire, mur sud, énumère les dotations et les immenses richesses de ce temple « établi pour l'éternité » en l'honneur d'Osiris. Le fondateur ne prévoyait pas les pirates égyptiens ni les collectionneurs d'antiques et les chauffourniers.

1. Le scribe Pantaour fit une copie du poème en l'an IX (Sallier III, XI, 9-11), mais rien ne dit qu'il composa lui-même le chef-d'œuvre.

CHAPITRE XVI

DENDERAH.

A partir du travers d'Abydos, le Nil termine une grande boucle dont l'amorce est au delà de Louxor. Au fond de la boucle, sur la rive gauche, entre plaine et désert, se trouve la merveille de l'art ptolémaïque, le temple de Denderah. Le fleuve traversé à Keneh, une course de quelques kilomètres à travers champs, et l'on est en présence d'un édifice auquel ses murs en talus donnent l'aspect d'un cube énorme. Sur la façade, des têtes d'Hathor aux oreilles de vache vous accueillent, mystérieuses et troublantes. Un pronaos s'applique contre le temple proprement dit et le dépasse en hauteur et en largeur. Ce n'est qu'un passage par lequel on pénètre dans un rectangle où se suivent d'affilée une salle hypostyle, une salle d'offrandes, un vestibule et le sanctuaire. Et dans tout le pourtour, se succèdent les chambres : chapelles, magasins, sacristies, passages et couloirs. Au-dessous, dans l'épaisseur des fondations sont les cryptes; au-dessus, les terrasses où mènent deux escaliers latéraux, l'un, celui du sud, montant tout droit à travers la muraille, l'autre, celui du nord, tournant dix fois à angle droit. Les terrasses s'échelonnent en trois étages de l'arrière à l'avant. Le pronaos et le temple proprement dit sont entre eux, pour la largeur, dans un rapport de quarante-deux mètres quarante-six centimètres à trente-cinq mètres vingt centimètres; pour la hauteur, de dix-huit à quinze mètres; pour la profondeur, de vingt-quatre mètres quatre-vingts centimètres à cinquante-six mètres soixante-dix centimètres. La profondeur totale atteint donc quatre-vingt un mètres cinquante centimètres. L'orientation est présumée par les textes d'est en ouest. En réalité, elle incline vers le nord-sud. Il est vrai que cet écart

permet à la façade de regarder directement le Nil qui, en cet endroit, se coude soudain d'Orient en Occident.

Telle est l'assiette, tel est le dessin général du temple. Mais le dessin, aux lignes nobles et parfaitement harmonisées, n'est pas nu. Une profusion extraordinaire de textes et de tableaux, du sol au plafond, en couvrent toutes les surfaces, s'étagent sur les murs, circulant autour des colonnes, envahissant les planchers et jusqu'à l'ébrasement des baies. La vie y surabonde, une vie étrange, complexe, et, à première vue, déconcertante.

Les vingt-quatre piliers en quatre rangées du pronaos sont autant de sistres énormes. Leur chapiteau montre sur ses quatre côtés une figure d'Hathor, cette figure qui s'empare de vous dès l'arrivée et qui vous accompagne à travers le temple entier. Hathor, c'est l'Aphrodite égyptienne, et c'est là sa demeure d'ici-bas. Par elle-même ou par son emblème, le sistre, elle y règne en souveraine et en maîtresse du ciel et de la terre. Elle y tient sa cour où les autres dieux ne sont que les premiers de ses sujets. Au-dessus de la porte, une inscription en langue grecque nous en prévient et nous apprend qu'en l'an XXI de Tibère on inaugura « ce pronaos à Aphrodite, déesse très grande, et à ses parèdres adorés dans le même temple ». Elle est donc l'âme de l'édifice, le principe qui répand et vers lequel reflue toute vie. A l'intérieur du pronaos, c'est elle qui préside au ciel diurne et au ciel nocturne qui ornent les soffites du plafond ; c'est pour elle que le roi fait son entrée, s'habille, se purifie et se prépare à fonder le temple. Dans la salle hypostyle, où reparassent les piliers hathoriques au nombre de six, c'est pour elle que le roi pioche le sol, verse le sable, moule une brique, tasse un bloc dans les fondations, délimite l'aire du temple, présente les matériaux, en un mot, accomplit la pose de la première pierre. Dans la salle d'offrandes, c'est pour elle que les processions de personnages, aperçues çà et là aux soubassements, apportent les riches minerais des montagnes, les produits du fleuve et des nomes. Dans le sanctuaire enfin, Hathor reçoit l'acte suprême d'adoration : le roi, celui qui a bâti le temple ou qui renouvelle la fondation, le roi monte trois degrés, brise le sceau de l'édicule, contemple l'idole, l'encense et lui présente la déesse Vérité.

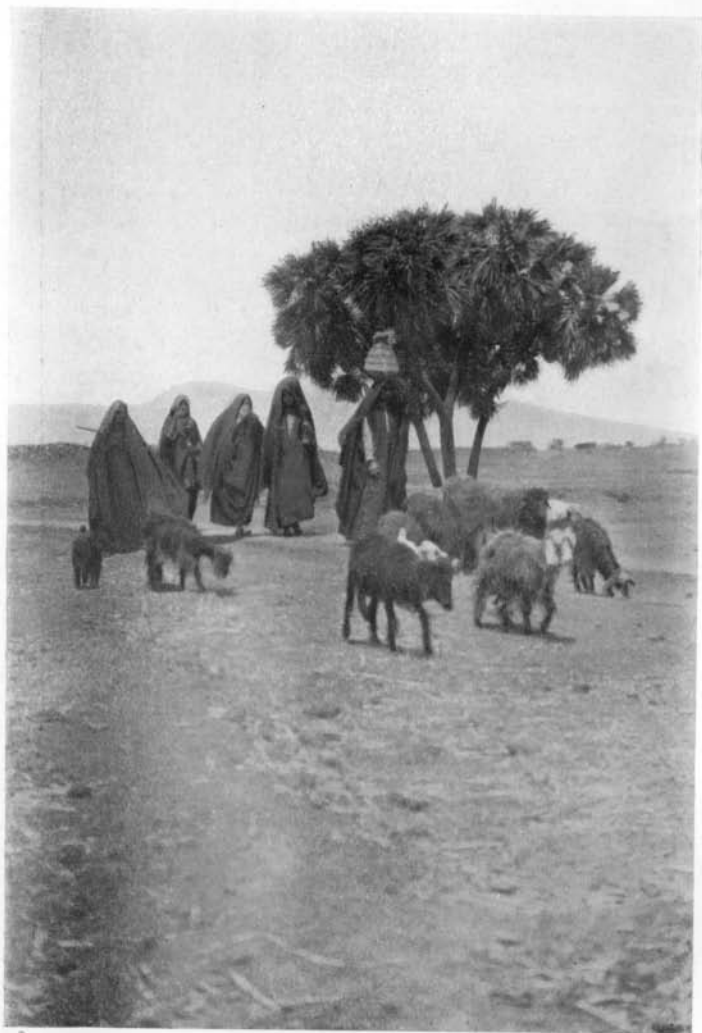
A droite du sanctuaire existe une chapelle qui est en relation avec l'escalier du nord, avec la salle d'offrandes et, par là, avec l'escalier du sud. C'est la chapelle du Nouvel-An. Là on habillait la statue de la déesse, et le premier Thot, jour « de la grande panégyrie de tous les dieux et de toutes les déesses », on la montait en procession sur la terrasse. La procession s'allonge ou serpente dans les deux escaliers. Elle gravit la muraille de gauche et redescend par celle de droite. Une inscription dit : « C'est le bon chemin de la déesse dorée. Sa venue fait naître la joie. Et voici que les dieux de Denderah sont à son côté, que les prophètes l'accompagnent en louant sa puissance, que le chanteur récite pour elle l'hymne sacré. » La procession arrivée sur la terrasse, on exposait la statue d'Hathor et celles de ses parèdres pour qu'au moment précis du lever du soleil la déesse « s'unît aux rayons de celui qui l'avait créée au ciel ». « La déesse, lit-on, la déesse voit son père, le ciel se réunit à la terre, l'ouest donne la main à l'est, au commencement de l'an, le premier Thot. » « Le ciel est en fête, la terre est en joie. »

Suivant Mariette, le temple de Denderah a cela de particulier que, de la profusion des textes et des tableaux, il semble se dégager une idée. L'âme grecque aurait passé par là. Ainsi la déesse Hathor nous apparaîtrait à travers la décoration comme la manifestation synthétique du beau, du bien et du vrai. J'avoue humblement ne voir ici que des scènes bien égyptiennes, plus touffues qu'à l'ordinaire, c'est vrai, mais sans raffinement de philosophie. Que ce soient Aulète, Cléopâtre ou Césarion, Auguste, Tibère, Caligula ou Néron qui figurent dans les tableaux, tous ces personnages se comportent devant les dieux comme de vrais pharaons. Leurs gestes, leurs paroles, sont les gestes et les paroles de l'ancienne Egypte. Ils miment des pensées vieilles comme l'histoire de la vallée du Nil. Une seule chose est bien à eux et à leur époque : la décadence de l'art. Cette décadence, leurs membres ronds et potelés, leurs corps grassouillets et sans caractère la trahissent. Les dieux et surtout les déesses s'alourdissent sous le ciseau qui a perdu l'art des contours simples et délicats. Majestés et divinités en deviennent banales. Elle n'échappe pas au désastre cette Cléopâtre campée en adoration, avec son fils, devant une Hathor



DENDERAH.

Temple de la déesse Hathor : Colonnes hathoriques (p. 133).



LOUXOR. Un palmier-doum (p. 137).

colossale, sur la façade postérieure du temple. Elle « a ici, remarque Mariette, le profil conventionnel, aux joues pleines, au nez retroussé, au menton rond qui, sous les Ptolémées, aussi bien à Denderah qu'à Edfou, à Ombos, à Philae, a été donné à toutes les reines. »

Sur la terrasse, Osiris recevait l'hospitalité d'Hathor. Dans un gracieux édicule hypètre, situé à l'angle nord-ouest, il mourait et ressuscitait. Le mystère se poursuivait à travers des chambres qu'abrite au nord et au sud la deuxième terrasse. C'est au plafond de la seconde chambre du sud que se trouvait le trop fameux zodiaque circulaire, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Devant le trou brutal et béant qu'a laissé son enlèvement en 1821 ... Mais le soleil monte à l'horizon, il inonde le temple de sa lumière. Il vaut mieux songer à l'Hathor que nous montre le ciel d'une chambre du bas, à l'Hathor, « maîtresse du blé », qui s'élève à la rencontre de Râ, sous la forme d'un faucon à tête humaine et de couleur d'or.

III. A THÈBES

CHAPITRE XVII

GÉNÉRALITÉS. — LE TEMPLE DE LOUXOR.

On quitte le temple d'Hathor sans trop de regret, car Thèbes est proche, Thèbes, la ville aux cent pylônes, la ville dont la quantité des richesses n'était surpassée que par les grains de sable, la ville qui, par chacune de ses portes, donnait passage à deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars armés — au dire d'Homère. Ici la nature et l'homme se sont unis pour faire grand, pour faire durable : souvenirs et monuments imposants, paysage admirable. Quand on arrive à Louxor pour la première fois et qu'on se dit : là fut Thèbes, une impression qu'on ne peut définir s'empare de tout notre être. On est comme anéanti devant une vision de l'histoire que notre esprit trop faible est incapable de supporter. Peu à peu cependant on se ressaisit. Les yeux vont du fleuve aux temples, des temples au décor et au cadre. Les montagnes se sont retirées au loin, le désert s'est replié; sorti de la région des rapides, le fleuve apaisé étend une immense nappe d'eau; une large bande verte court sur chaque bord; la tige des palmiers-doum se bifurque plusieurs fois et porte des frondes en forme d'éventail¹. Sur la rive orientale, dans l'air d'une incandescente pureté, se découpent la pointe des obélisques, le sommet des pylônes, l'entablement

1. Le palmier-doum se montre dès la région d'Abydos. Sa drupe ou son fruit ressemble au marron d'Inde, mais est légèrement p'us gros. Sa chair est très dure. Les dents du fellah, qui valent la hache la mieux affilée, en viennent à bout et procurent à leur maître un régal que personne ne lui envie.

des palais de Louxor et de Karnak, surveillés là-bas du sud-est par trois pics roses et lilas, très rapprochés l'un des autres et qui, de partout, dénoncent la plaine thébaine. Sur la rive occidentale, après la plaine verte, après les colosses de Memnon et la ligne des temples, la vaste nécropole escalade le contrefort de la chaîne libyque.

J'avais donc devant moi la scène où s'étaient déroulés les processions des barques sacrées sur le Nil, les entrées triomphales des vainqueurs de l'Afrique et de l'Asie, les panégyries des dieux, les cortèges des Senousrit, des Hatchepsou, des Thoutmès, des Aménophis et des Ramsès; la scène aussi qui vit les tristesses de la déchéance, le pillage d'Assurbanipal, les sanctuaires violés, les temples dégradés, la rage d'un Ptolémée et les tremblements de terre. Malgré tous les coups portés à l'œuvre colossale, par ses ruines la ville morte reste incomparable. Écoutons un ingénieur : « Thèbes bouleversée par tant de révolutions, Thèbes maintenant déserte, remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les antiques merveilles de Rome et d'Athènes. Thèbes, à l'aspect de laquelle nos armées, victorieuses de tant de pays célèbres dans les arts, s'arrêtèrent spontanément, en poussant un cri unanime de surprise et d'admiration; Thèbes, célébrée par Homère, et, de son temps, la première ville du monde, après vingt-quatre siècles de dévastation en est encore la plus étonnante ! On se croit dans un songe quand on contemple l'immensité de ses ruines, la grandeur, la majesté de ses édifices et les restes innombrables de son antique magnificence ¹. » Elle survivra dans cette Thébaïde qui garde toujours la même splendeur des choses, l'inaltérable beauté de ses paysages, la majesté tranquille de son fleuve.

Ma première visite est pour le temple de Louxor. Il est l'œuvre d'Aménophis III et de Ramsès II, le Memnon et le Sésostris des Grecs. Tous les temples furent envahis plus ou moins par les huttes des fellahs. Les huttes ont succédé aux huttes et jusqu'à ces derniers temps la terre s'est élevée comme une

1. DE ROZIÈRES, *De la constitution physique de l'Égypte*, dans la *Description*, 2^e édit., t. XX, p. 287.

marée montante, submergeant colosses et pylônes. Le temple de Louxor n'a pas échappé à cette submersion. Il a fallu le faire sortir des débris accumulés. Par bonheur, il y a vingt ans, on déplaçait à peu de frais un village arabe. A chaque propriétaire de gourbi on donnait un emplacement pour y élever un nouveau gîte, on promettait une légère exemption d'impôt, on ajoutait un demi-franc ou un franc, et il s'éloignait en bénissant le ciel. Une mosquée, chose sacrée, qui dresse son minaret dans la cour de Ramsès II, a malheureusement empêché de tout déblayer.

Le temple s'allonge sur les bords du Nil. Mais le pylône de Ramsès II n'est point parallèle à l'œuvre d'Aménophis III. Un petit temple de la XII^e dynastie situé à l'angle nord-ouest de la cour et qu'avait restauré Aménophis, suivant une inscription; ou bien un coude de la rivière; ou plus probablement le simple désir d'orienter son pylône vers l'avenue de Karnak, obligea Ramsès à se rejeter vers l'est. En allant du sud au nord, un sanctuaire et ses dépendances, un vestibule flanqué de chambres, une salle hypostyle de trente-deux colonnes en quatre rangées, une cour à portiques sur trois côtés, une colonnade de cinquante-deux mètres de long, c'est la part de Memnon. Une autre cour, celle de la mosquée, plus grande que la première, avec colonnes sur les quatre côtés et statues dans les entre-colonnements du fond; un pylône de soixante-quatre mètres de largeur et de vingt-quatre mètres de hauteur; sur le front du pylône, six statues colossales représentant Ramsès, un Ramsès en granit noir assis de chaque côté de la baie, les quatre autres Ramsès en granit rose et debout; enfin les obélisques, telle est l'œuvre de Sésostris. L'ensemble s'étend sur une longueur de deux cent soixante mètres et une largeur maximum de cinquante-cinq mètres.

Les obélisques avaient l'un vingt-trois et l'autre vingt-cinq mètres de haut. Pour produire l'illusion de deux obélisques égaux, l'architecte plaça le plus petit dans un plan avancé. En 1831, Méhémet-Ali donna ces deux obélisques à la France. La France n'a pris que la moitié du présent. Elle a séparé les deux frères. Le moins grand, mais le mieux conservé, se dresse depuis 1836 sur la place de la Concorde, à Paris. Maxime Du Camp qui vit naguère le solitaire de Louxor lui trouva des

airs d'orphelin en larmes. C'est sur cette impression que Théophile Gautier imagina les *Nostalgies d'obélisques* que je vous abandonne volontiers pour le vers de Lamartine :

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé!

Ici, comme partout ailleurs, Ramsès a cédé à sa passion pour les statues. Aux dix qui sont à l'extérieur, six devant le pylône et deux pour chaque poterne latérale de la cour, il en ajouta treize à l'intérieur, et l'on désigne souvent sa cour sous le nom de « Cour des statues ». Deux immenses Ramsès de granit noir gardent la porte du fond qui donne accès dans la grande colonnade. Le roi est assis vêtu de la shenti ou robe à tablier triangulaire d'étoffe plissée, qui ne descend qu'au-dessus du genou et dont la ceinture est nouée sur les reins. La double couronne ou pschent, formée de la mitre blanche, insigne de la domination sur le midi, encastrée dans la couronne rouge évasée et munie d'un enroulement, insigne de la domination sur le nord, repose sur son klaft, sorte de capuchon d'étoffe rayée terminé par deux pattes retombant sur la poitrine. A ses côtés se tient la reine Nofritari costumée et coiffée en Hathor, la même qu'on voit tenant un sistre de chaque main au mur ouest, au delà de la porte, et dont il est dit qu'on est heureux de tout ce qui sort de sa bouche, que toute chose bonne est en sa pensée, que chacune de ses paroles met le pays en liesse, qu'on vit en entendant sa voix. Sur le socle figurent les peuples vaincus.

Les onze autres statues, ayant sept mètres de hauteur en moyenne, se tiennent debout entre leurs colonnes. Toutes sont en syénite rose, sauf une en granit noir, toutes s'accompagnent sur les côtés d'une épouse ou d'une fille du roi. Solennel est l'aspect de ces figures de pierre dont les masses s'harmonisent avec les piliers des portiques et le haut pylône. Sur le mur sud-ouest, un grand tableau religieux attire les regards. Dix-sept fils du roi, dont Ménéphthah est le treizième, portant des bouquets, ouvrent la marche; viennent ensuite les victimes, conduites par des serviteurs, et les porteurs d'offrandes. La procession se dirige vers un pylône précédé de ses deux obélisques et de six statues, et surmonté de ses quatre mâts ornés de ban-

deroles. Ce pylône est le pylône de Ramsès II, et l'on en fait l'inauguration.

De la cour de Ramsès on entre directement dans la grande colonnade, couloir grandiose entre quatorze colonnes campani formes, portant à plus de seize mètres de lourdes architraves. Cette colonnade était probablement l'amorce d'une salle hypostyle. Mais Aménophis n'eut pas le temps de mener à bonne fin l'exécution de son vaste plan. Du moins lui devons-nous une des œuvres les plus belles et les plus imposantes de l'architecture égyptienne. Ses successeurs entourèrent la colonnade de murs et en firent une sorte de cour intérieure de vingt mètres de large. Horemheb décora les murs de beaux reliefs qui figurent la grande panégyrie d'Amon à l'occasion du nouvel an, ou la conduite en grande pompe des barques divines de Karnak à Louxor : procession à terre, convoi sur le Nil, office dans le temple de Louxor, retour par le même parcours. Dans un coin, un fragment de scène militaire nous montre, chose assez rare, un cavalier assis en amazone : il vient annoncer aux troupes l'approche de l'ennemi.

La grande colonnade relie la cour de Ramsès à la cour d'Aménophis. Cette dernière plus large que longue, cinquante-mètres sur quarante-cinq, malgré le renversement de son portique nord, précède majestueusement la salle hypostyle et ses quatre rangées de huit colonnes. Deux vestibules séparent la salle hypostyle du sanctuaire. Le premier fut converti en église copte. On en rasa les colonnes, le sol fut surélevé pour le mettre à l'abri de l'inondation, les murs revêtus de stuc pour masquer les figures païennes et recevoir une décoration religieuse. Quelques têtes de saints bien peintes et très expressives se voient encore. Par endroits, le stuc est tombé et des têtes de Pharaon ou de divinités égyptiennes surgissent parmi des têtes d'apôtres ou de saints. Avant peu les sculptures anciennes auront repris pleine possession de l'air et de la lumière.

Le sanctuaire fut remanié sous Alexandre-le-Jeune pour y loger la bari ou barque sacrée d'Amon. Au milieu du plafond, des vautours planent ; sur les côtés, des étoiles jaunes se détachent sur un fond bleu. Le soubassement est orné à l'extérieur

d'une forte corniche sous laquelle on lit ces mots d'Aménophis : « J'ai construit le temple d'Amon en belle pierre blanche ; les battants des portes sont en bois d'acacia incrusté d'or avec des gonds de bronze ; le nom d'Amon y est incrusté en pierres précieuses. »

Sur une architrave, quelque part, on lit d'Aménophis : « Tous les peuples lui amènent leurs enfants, leurs chevaux, leur or, leurs métaux, leur ivoire ; ils ne connaissent plus les chemins qui conduisent à leur pays ; le roi s'est emparé d'eux ... Ses rugissements sont parvenus jusqu'au Naharina (Euphrate). » Le Pharaon n'eut cependant pas à faire entendre des grondements de fauve. Il n'eut qu'à mettre à profit, dans la paix, les victoires et les conquêtes de ses prédécesseurs. Si le grand bâtisseur régnait de Karou jusqu'à Naharina — du Nil Bleu à la Mésopotamie — il ne le devait qu'à son sage gouvernement. Mais le peuple égyptien avait besoin de voir les ennemis de Thèbes tomber devant l'aspic du diadème royal. Il croyait son prince d'essence supérieure, et celui-ci jouait habilement au pouvoir illimité, à la grandeur incommensurable. Il transformait ou laissait transformer le moindre mouvement de ses troupes en victoires éclatantes. S'il ne paraissait que rarement, c'était chaque fois dans l'attitude d'un dieu et en recevant les mêmes honneurs qu'Amon. Ses colosses, d'ailleurs, le suppléaient et se montraient à toute heure et de partout. Dans les salles hypostyles, sur les colonnes on le contemplant en colloque avec la divinité. « Qu'il soit figuré en peinture sur les parois des temples ou sculpté dans le granit des statues colossales, le roi est partout représenté à l'image des dieux. Mêmes couronnes symboliques, même barbe tressée à la pointe recourbée, mêmes sceptres et mêmes insignes, à tel point que si des noms n'étaient écrits auprès des personnages et si leurs attitudes n'étaient différentes, on pourrait souvent être embarrassé, devant un bas-relief rappelant une offrande d'un roi à une divinité, pour dire quel est le dieu et quel est le Pharaon ¹. »

Ici même, dans une salle située à l'est du second vestibule,

1. V. LORET, *L'Égypte au temps des pharaons*, p. 38.

on peut lire et voir en acte la naissance de Memnon. Son hérité divine s'y déroule en une série de tableaux « de haute graisse ». Sa mère Mautemouaa y est bien donnée comme l'épouse de Thoutmès IV, mais Amon se substitue au roi. C'est l'histoire d'Amphitryon avant la lettre, avec cette différence que Thoutmès se prête à ce haut mystère et que la reine n'est point la dupe du dieu. Thot y fait fonction de messager.

On nous présente d'abord les personnages principaux de cette féerie extraordinaire : entre Thoutmès et Amon, Isis fait des passes magiques à Mautemouaa, tandis qu'Amon dit sa intention de « s'abaisser vers celle qu'il aime ». Nous voyons ensuite Amon se diriger vers la chambre de la reine. Thot le précède, lisant sur un papyrus les noms officiels de la reine pour éviter toute erreur. Amon prend la figure du roi régnant et se substitue à lui. La théogamie a aussitôt lieu. La reine et le dieu sont chastement assis sur un lit d'apparat, l'époux fait respirer à l'épouse les signes de la vie et de la force, pendant que Neith et Selkhit soutiennent leurs pieds et gardent leurs personnes de tout sort fâcheux. Mautemouaa dit : « Qu'ils sont donc grands tes esprits, qu'ils sont vastes les desseins que tu formes ! Ton essence, qu'elle est unie à ma majesté ! Ton émanation pénètre dans tous mes membres. C'est une belle chose *ton union avec moi*; ta rosée divine est dans tous mes membres *en prince de Thèbes*. » Amon répond : « Tel sera le nom de ton fils, puisque telle est la suite des paroles sorties de ta bouche ¹. Il exercera une royauté bienfaisante sur cette terre entière, car mon âme est à lui, mon cœur est à lui, ma volonté est à lui, ma couronne est à lui, pour qu'il gouverne les deux royaumes aussi longtemps que vivra le soleil. »

Il ne reste plus qu'à préparer la venue au monde d'*Amenhotep hiq ouas*, « Amon s'unit au prince de Thèbes ». En conséquence, Amon mande le dieu Khnoum, le potier qui modela à l'origine les dieux et les hommes. Il lui fait part de ses projets. Khnoum promet de façonner l'enfant et de lui donner les formes les plus belles. Et sans tarder il se met au tour, modèle le germe

1. Amon tire le nom d'Aménophis des paroles sorties de la bouche de la mère.

du futur prince et lui transmet le vie par des passes magiques; il modèle aussi les doubles ou génies tutélaires d'Aménophis. Hathor, la déesse de la beauté, assiste Khnoum de ses conseils et prédit la destinée de l'enfant : « Tu seras roi de la vallée d'Égypte et souverain du désert. Tous les pays seront sous ta face. Les neuf arcs seront abattus sous tes sandales. »

L'heure de la naissance est maintenant proche. Thot se présente à la reine, lui récite les noms officiels qu'elle porte et l'invite à le suivre. Il s'empare alors d'une de ses mains, la déesse des accouchements saisit l'autre main, et tous deux font respirer la vie à Mautemouaa visiblement enceinte. Sans la quitter, ils la conduisent à la chambre de naissance. Au passage la neuvaine des dieux et Amon se montrent pour assurer la reine de leur protection. Le tableau suivant est le tableau de la venue au monde. La reine est sur une estrade, le double d'Aménophis, né le premier, est déjà aux mains des déesses nourrices, les sages-femmes se préparent à recevoir le prince. Les déesses protectrices se tiennent debout derrière la reine, sous la conduite d'Isis et de Nephtys. Tout autour, les esprits des quatre points cardinaux, agenouillés, tendent le signe de vie. L'horrible dieu Bès, trappu, lippu et ventru, aux yeux à fleur de tête, à la langue pendante et aux jambes écartées, la déesse Ap, à la tête d'hippopotame, sont là pour conjurer tout mauvais sort.

Enfin l'enfant est né. Hathor le présente aussitôt à son père Amon. Celui-ci prend le nouveau-né dans ses bras : « Viens, dit-il, viens en paix, fils de mon flanc, que j'aime. » La déesse Maut assiste à l'entrevue et souhaite vie, santé, force, pour des millions d'années. Puis l'enfant passe successivement aux mains des Hathors à forme humaine qui donnent le sein, à d'autres Hathors à forme de vache qui donnent le pis. Il passe ensuite aux mains du dieu Nil et du dieu Hikaou pour les purifications, aux mains d'Amon et d'Horus qui purifient à leur tour Aménophis et lui prodiguent les vœux. Les doubles sont aussi purifiés. Enfin la déesse Safeckh-Aboui inscrit en ses livres le nom de naissance de l'enfant, pendant qu'Anubis souhaite des années sans nombre. On n'a plus qu'à remettre Aménophis aux nourrices et aux remueuses. Il est de trop bonne origine pour que,



LOUXOR. Le Fuseau de Sarangouma.



KARNAK. Portail d'Evergète (p. 146).



PLANCHE 34.

KARNAK.

Temple d'Amon : Les
deux piliers de Tout-
mès III (p. 157).

devenu grand, il ne réalise pas les promesses solennelles enregistrées au ciel¹.

Tel est ce mystère où l'on a voulu voir une déformation de la promesse d'un Rédempteur. Il s'explique tout naturellement par l'orgueil et par l'anthropomorphisme.

¹ Pour ce qui regarde la théogamie, cf. A. MORET, *loc. cit.*, p. 48 et suiv.

CHAPITRE XVIII

KARNAK ET LE DIEU AMON

Sur une longueur de trois kilomètres, une grande avenue de béliers reliait autrefois le temple de Louxor au temple de Karnak. C'est en partie par cette avenue que je me rends vers un écran de verdure d'où émergent au soleil les pans de murs, les pylônes et les obélisques. Bientôt les béliers de pierre, tenant entre leurs pattes l'image d'Aménophis III, se serrent côte à côte de chaque côté du chemin, et nous escortent jusque devant le portail d'Évergète I^{er}. La gorge évasée du portail montre le disque ailé du soleil; sur les faces, Évergète sacrifie aux dieux de Thèbes, surtout à Chonsou; au linteau, la reine Bérénice accompagne le Ptolémée. Les outrages du temps et de l'homme disparaissent dans l'ensemble du monument qui frappe par son état de conservation et par ses élégantes proportions, malgré ses vingt-et-un mètres de haut sur douze de large. Il était l'entrée sud-ouest de la grande enceinte du grand temple d'Amon.

Par là on pénètre dans ce qui fut le clos d'Amon. On marche quelques pas entre les béliers de Ramsès XII et l'on touche au temple de Chonsou, le dieu fils dans la triade thébaine. Avec son pylone de trente-deux mètres de long, dix de large et dix-huit de haut; avec sa cour bordée d'un portique et munie de quatre poternes latérales; avec sa salle hypostyle aux huit colonnes papyrifomes, à chapiteaux ouverts dans la nef centrale, à chapiteaux fermés dans chacune des deux nefs latérales; avec son sanctuaire ouvert aux deux extrémités et isolé du reste de l'édifice par un couloir de trois mètres flanqué de cabinets obscurs; avec sa halle aux quatre colonnes proto-doriques, en arrière du sanctuaire, où débouchent sept autres pièces, cet édifice est d'une ordonnance si simple que nul mieux

que lui ne nous montre les parties essentielles et constitutives du temple égyptien. Il nous aidera tout à l'heure à nous reconnaître dans le dédale du grand temple d'Amon.

Dans la salle hypostyle les quatre colonnes du milieu, hautes de sept mètres, dépassent avec leur plafond d'un mètre et demi les colonnes et le plafond des ailes. On a profité de cette différence pour garnir les côtés de la travée centrale de claires-voies en pierre qui laissent filtrer le demi-jour convenable à la salle hypostyle. Ramsès III, le fondateur du temple, n'eut pas le temps d'achever son œuvre. On ne trouve ses cartouches que dans les dépendances, à l'arrière du sanctuaire. Ramsès IV décora le sanctuaire, et Ramsès XII, la salle hypostyle. Partout ailleurs, les rois-prêtres de la XXI^e dynastie, Herihor et Pinozem, multiplièrent leurs prises de possession. A gauche de la cour, les Ptolémées élevèrent un petit temple à la déesse Apet, où se développe le mystère d'Osiris thébain. Mais nous pouvons laisser le Dieu étendu sur son lit, ayant à sa tête Isis, à ses pieds Nephtys, pendant qu'au-dessus voltige son âme. Il va ressusciter.

Un quai antique contre les inondations, une allée de quarante béliers, puis un pylône surgissant à quarante-quatre mètres dans le ciel, large de cent trente mètres et profond de quinze, telle s'annonce la grande entrée du grand temple d'Amon. Elle fait face au Nil. Le pylône, connu sous le nom de grand pylône de l'ouest, tout gigantesque qu'il soit, est demeuré inachevé. Il est l'œuvre des Ptolémées. La porte franchie, on se perd dans une immense cour de cent trois mètres de largeur sur quatre-vingt-quatre mètres de profondeur. On la doit à Sheshonq I^{er}, le Sésac de la Bible. Sheshonq vit dans les querelles intestines d'Israël et de Juda une occasion propice de jouer aux grands pharaons de naguère en affirmant à nouveau les prétentions de l'Égypte sur la Palestine. Donc « la cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, monta à Jérusalem (III REG., XIV, 25) », « avec douze cents chars de guerre et soixante mille cavaliers, et la multitude qui était venue d'Égypte avec lui ne pouvait se compter; c'étaient des Libyens, des Troglodytes et des Éthiopiens. Et il prit les places fortes de Juda et

s'avança jusqu'à Jérusalem (II PAR., XII, 3-4). » « Et il enleva les trésors de la maison du Seigneur, et les trésors du roi, et pillà tout. Il prit aussi les boucliers d'or que Salomon avait faits (III REG., XIV, 26; Cf. II PAR., XII, 9). »

Ses coffres remplis par le pillage, Sheshonq pouvait reprendre les constructions interrompues à Karnak depuis deux siècles. En l'an XXI, son fils Aoupout, le grand-prêtre d'Amon, dépêcha des ouvriers pour ouvrir une carrière nouvelle à Silsileh. Le plan royal était de contribuer à l'embellissement du temple d'Amon par l'érection « d'un très grand pylône », dont « les doubles portes » s'élèveraient « à des myriades de coudées ». Derrière le pylône et « pour la demeure de son père Amon-Râ, roi des dieux », s'étendrait « une cour entourée d'une colonnade et destinée à la célébration des fêtes jubilaires ». La cour est celle où nous sommes, entre le pylône des Ptolémées et le second pylône actuel. La colonnade subsiste sur les côtés nord et sud. De ce dernier côté elle franchit un temple de Ramsès III. Entre ce temple et le second pylône, à l'angle sud-est de la cour, s'ouvre la porte de Sheshonq I^{er}, plus connue sous le nom de « Portique des Bubastites » et où les rois et les grands-prêtres de la XXII^e dynastie ont gravé leurs annales.

A l'extérieur et à droite du Portique, sur la face latérale du second pylône, dans le voisinage des exploits syriens de Ramsès II, Sheshonq consigna le souvenir de sa campagne en Palestine, donnant ainsi au récit biblique une confirmation éclatante. A droite de la scène, Sheshonq, dont la figure n'a jamais été sculptée, saisit par les cheveux un groupe de Sémites aux mains levées en signe de merci, et brandit sa massue au-dessus de leurs têtes. A gauche, arrive Amon, présentant de la main droite la *harpé* au pharaon et, de la gauche, tenant en laisse cinq rangées de soixante-cinq captifs. Au-dessous, la déesse protectrice de Thèbes, Amonit, en autant de rangées amène quatre-vingt-onze autres prisonniers. On a donc cent cinquante-six captifs. Chacun d'eux symbolise une ville fortifiée de la Palestine, dont le nom est enclos dans un ovale crénelé. Du captif on ne voit au-dessus de l'ovale que les épaules et le profil hardiment sémite. Les deux bras liés par les coudes pendent en arrière. Le *Youdhmalek* qu'on lit dans un des ovales

et qu'on prit autrefois pour la désignation de Roboam, dont la tête surmontant le même ovale aurait été le portrait, n'est qu'un nom de ville comme tous les autres. Malheureusement beaucoup de noms ont disparu sous l'action du temps et des vandales. Il en reste assez pour établir que Sheshonq a grossi démesurément sa liste. Il y a fait entrer les plus humbles bourgades et aussi les villes du royaume de Jérusalem. Jamais pharaon ne triompha à demi. Tout allié, tout tributaire, comme tel, et c'était le cas de Jéroboam, prenait rang dans l'énumération des peuples soumis.

Dans sa cour, à l'angle nord-ouest, Sheshonq engloba un édicule de Sétî II. Au centre, dans l'axe du temple, se dressa plus tard le kiosque de Taharqa dont, sur dix colonnes, il n'en reste qu'une intacte et cinq autres en partie détruites. Le temple de Ramsès III, long de cinquante trois mètres et large de vingt-cinq mètres, va du nord au sud. Il était dédié à Amon, chef de la triade thébaine. On l'a restauré en 1896-1897. Comme le temple de Chonsou, il est d'un plan très simple. De chaque côté du pylône une statue colossale de Ramsès III dénonce le maître de céans. Sur les faces du pylône, le roi immole les vaincus devant Amon. La cour est bordée sur trois côtés de piliers osiriâques. Le portique sud se double d'une seconde rangée de colonnes pour former le vestibule de la salle hypostyle. Celle-ci à huit colonnes en deux rangées. Le sanctuaire est flanqué de deux chapelles dédiées l'une à Maut et l'autre à Chonsou. Dans le sanctuaire et dans les chapelles annexes, Ramsès III sacrifie à la barque divine.

Entre deux colosses de Ramsès II, dont l'un n'a plus que les jambes, par le second pylône, dit de Ramsès I^{er}, dont la ruine est navrante, on pénètre dans la grande salle hypostyle que dessina Ramsès I^{er}, qu'éleva Sétî I^{er}, qu'acheva et décora Ramsès II. Sur cent trois mètres de largeur et cinquante-deux de profondeur, soit sur une superficie de cinq mille mètres carrés, c'est, en quatorze galeries, une forêt de cent trente-quatre colonnes, à chapiteaux fermés dans les bas-côtés, campaniformes dans l'allée centrale. Ces dernières, au nombre de douze, montent jusqu'à vingt-quatre mètres; leurs fûts ont

plus de dix mètres de circonférence, et, par suite, égalent la colonne Vendôme ou la colonne Trajane; soixante personnes tiendraient à l'aise sur une seule de leurs campanes. Les colonnes des bas-côtés montent à treize mètres et leur circonférence est de huit mètres quarante. Toutes ces colonnes portent des architraves de neuf mètres vingt en moyenne et du poids de soixante-cinq tonnes environ. Des claires-voies de pierre ménagées dans la différence entre la travée centrale et les travées latérales versaient un demi-jour dans la salle. « Les entrecolonnements n'étant pas beaucoup plus larges que le diamètre de ces prodigieuses colonnes, il en résulte une demi-obscurité qui ajoute le prestige du mystère à la puissance cyclopéenne des constructions. On est comme perdu dans une épaisse forêt; le monde des figures qui sont peintes en vives couleurs et qui tourment sur la convexité des colonnes vous donnent le vertige¹. »

« Je me garderai bien de rien décrire, dit Champollion², car, ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les vieux Égyptiens; ils concevaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination qui, en Europe, s'élançait bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent-quarante colonnes de la salle hypostyle. »

Dans la partie nord de la salle, onze colonnes s'écroulèrent le 3 octobre 1899. On se prépare à les relever tambour par tambour avec leurs architraves. On relèvera de même ce qui est tombé ailleurs, on redressera ce qui penche, et, dans quelques années, la salle hypostyle aura repris son aspect antique.

Deux portes latérales, l'une au nord, l'autre au sud, débouchaient à l'extérieur de la salle hypostyle. A peine a-t-on franchi la première que, de chaque côté, on aperçoit la scène de l'immo-

1. CH. BLANC, *Voyage dans la Haute Égypte*, 1876, p. 158.

2. *Lettres écrites d'Égypte*, 1833, p. 98.

lation des prisonniers devant Amon : Sétî I^{er} a saisi aux cheveux un groupe de prisonniers, il brandit sa massue au-dessus de leurs têtes, comme pour les assommer tous d'un seul coup. Cette scène qui se répète à gauche et à droite étant une scène finale, nous sommes prévenus que la porte est le point où converge une double figuration des campagnes de Sétî. En effet, les exploits militaires du pharaon se déroulaient à l'est en trois registres de cinq tableaux chacun, à l'ouest, en trois registres de quatre tableaux. Le registre supérieur est tombé.

Remontant d'abord à l'est jusqu'au point où le mur se raccorde au troisième pylône, nous voyons Sétî sur son char, tenant de la main gauche l'arc, la harpé et les guides. Il vient de quitter Zalou¹ et la frontière égyptienne pour s'engager dans le désert, en suivant la ligne des puits qui sont autant de postes fortifiés. Il se retourne vers un de ces postes, trois autres sont représentés l'un, au-dessus des chevaux, l'autre sous leurs pieds, le dernier, en avant. « C'est le dieu bon qui massacre les Asiatiques, qui place ses limites au gré de son cœur, dont le bras n'est repoussé dans aucune terre, le roi qui protège l'Égypte, renverse les murs dans les pays rebelles et fait cesser la contradiction dans la bouche des chefs syriens. Son glaive puissant est sa valeur... Toute contrée est sous ses sandales. » Et des Sémites font leur soumission à l'arrière du char et baisent la poussière. Poursuivant sa course, Sétî se heurte aux Bédouins du Negeb, les Shasou. Il les perce de ses flèches, leurs cadavres roulent sous le char royal, les postes du désert sont enlevés les uns après les autres. « Le dieu bon, soleil de l'Égypte..., nul ne lui échappe au jour de la bataille. Il a étendu en tous sens les limites de l'Égypte jusqu'au ciel... Les Shasou n'existent plus. »

Aussi bien, toujours se battant, il atteint Canaan, c'est à-dire la Syro-Palestine occidentale. Une ville se dresse sur une colline boisée d'où descend un torrent. Les ennemis fuient vers la citadelle dont le roi s'empare. « L'an 1. Dévastation parmi les

1. Zalou ou Zarou (Djalou ou Djarou) était située près d'El-Kantarah, une des stations du canal de Suez. C'est la Zoar de la Bible (Gen. XIII, 10) différente de la Zoar de Moab (Gen. XIX, 20).

vils Shasou qu'a faite le glaive puissant de pharaon, de la forteresse de Zalou jusqu'à Pakanana, lorsque Sa Majesté fondit sur eux comme un lion furieux, ne laissant que des cadavres dans leurs vallées... Quiconque échappe à ses mains, de s'écrier : « Sa » puissance sur les contrées éloignées est la puissance de son » père Amon, qui lui a donné une valeur victorieuse parmi les » peuples. »

La Palestine traversée dans toute sa longueur, Sėti apparaît tout à coup sur la côte phénicienne. Il assiège, près de Tyr, la forteresse d'Yenouam entourée d'eau parmi les arbres où se dissimulent les habitants. Un de ceux-ci brandit un poignard. Au galop de son char, le pharaon se précipite sur les chars et les guerriers ennemis qui tombent et fuient en désordre vers la ville. Les habitants demandent à se rendre. De la région de Tyr, Sėti poussant au nord reçoit la soumission des Libanais. Il est descendu de son char. Un prince égyptien lui présente « les grands chefs de la région qui disent, en louant le maître des deux terres et en exaltant sa vaillance : « Tu es semblable à ton père Râ, ta vue donne la vie. » Une forteresse se profile sous le ventre des chevaux. A l'arrière du char, on coupe des cèdres « pour une grande barque et les mâts du temple d'Amon ». La campagne finie avec la pacification de la Palestine et de la Phénicie, Sėti enchaîne les prisonniers de ses propres mains, remonte sur son char, emportant deux captifs sous chaque bras et menant en laisse deux files d'ennemis. Parmi ceux-ci se trouvent « les grands chefs des Rotennous ».

En quelques journées de marche, le héros est revenu aux portes de l'Égypte avec les dépouilles de l'ennemi. A son char pendent accrochées trois têtes de chefs Shasou. On nous donne la raison de cette glorieuse campagne. On était venu dire à Sa Majesté : « Les vils Shasou ont tramé la rébellion. Leurs chefs » réunis se sont levés en guerre, troublant la Syrie. Ils ont dé- » chaîné les haines et les querelles, le voisin massacre son voisin, » sans tenir compte des prescriptions du Palais. » A cette nouvelle s'exalte le cœur de Sa Majesté, car le dieu bon se réjouit de présenter le combat, il est heureux d'entrer dans la mêlée, son cœur est satisfait à la vue du sang, il coupe les têtes des rebelles, il aime une heure de bataille plus qu'une journée de fête. Sa



KARNAK.

Temple d'Amon : Colonnes papyrifformes (fermées) (p. 150).

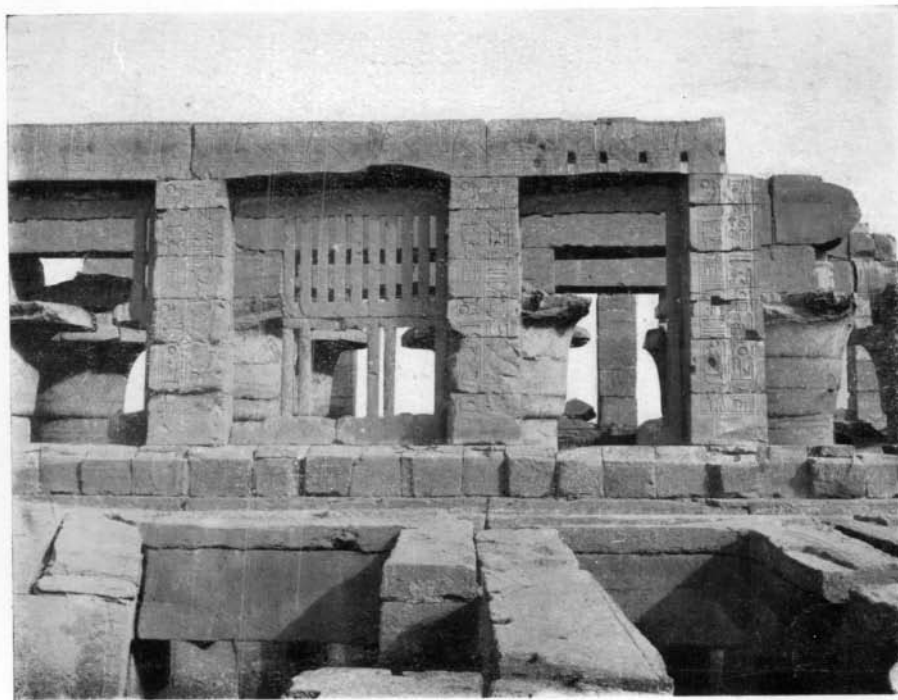


PLANCHE 36.

KARNAK.

Temple d'Amon :
Fenêtres de la salle
hypostyle (p. 150)

Majesté les massacra d'un seul coup, elle ne laissa pas de rejetons parmi eux; ce que sa main épargne est emmené en Égypte. » Voilà donc Sėti devant un canal aux roseaux peuplés de crocodiles. Un pont traverse le canal. Il est fortifié à ses deux bouts par des échauquettes. Le vainqueur s'y engage, pendant que, de l'autre côté, se masse le peuple d'Égypte, prêtres et grands en tête, acclamant le pharaon. « Prophètes, nobles, dignitaires arrivent pour acclamer le dieu bon à son retour du pays des Rotennous avec de nombreux prisonniers. Jamais on n'avait vu pareille chose depuis le temps de Râ. Ils disent en louant Sa Majesté, en exaltant sa vaillance : « Sois le bienvenu à ton » retour des contrées que tu as soumises; tu es triomphant, » et tes ennemis sont sous tes pieds. Ta durée comme roi est » celle de Râ au ciel qui exalte ton cœur au-dessus des neuf » arcs. Quand Râ fit ta frontière, ses deux bras furent en » protection derrière toi. Ton glaive est au milieu de toutes » les nations, et leurs chefs tombent sous sa lame. »

Après une marche triomphante jusqu'à Thèbes, Sėti se présente devant Amon avec deux files de captifs Shasou et des vases précieux. « O mon fils bien-aimé, dit le dieu assis sur son trône, je t'ai donné d'être victorieux de tous les pays, de commander à leurs chefs, de telle sorte qu'ils viennent à toi, avec leurs biens chargés sur leurs épaules, dans la crainte de ta personne. » Le butin est ainsi désigné : « Les chefs des pays sont des prisonniers vivants, leur tribut est sur leur dos, il consiste en vases de toutes sortes, les plus précieux de leur pays, en or, en argent, en lapis-lazuli. » Sur la première file de prisonniers, on lit, entre autres paroles adressées à Sėti : « Salut à toi ! Combien grand est ton nom, combien grande ta puissance ! Les nations se réjouissent de t'être soumises, et ceux qui violent tes frontières sont enchaînés. Par ton double ! nous ne connaissions pas l'Égypte, nos pères n'y étaient jamais allés. Donne-nous les souffles de vie ! » Sur la deuxième file : « Prisonniers enlevés aux Shasou que Sa Majesté anéantit en l'an I. »

Dans un dernier tableau, semblable au précédent, Sėti amène des prisonniers devant Amon accompagné de Maut et de Chonsou; mais, au lieu de Shasou, ce sont des Syriens. Et l'immolation a lieu à côté dans un tableau qui embrasse les deux

registres : le roi rapporte au dieu l'origine de sa puissance ; en tenue de bataille, le carquois au dos, la manique au bras, l'arc en main, il lui sacrifie un certain nombre des ennemis que ce même dieu lui a donné de vaincre. Soit le dieu, soit le roi, tous les deux parlent dans le grand style en honneur sous Thoutmès III, avec cette différence que Sêti nous en impose quand il affirme que son empire s'étend au nord jusqu'à l'Euphrate.

L'autre moitié du mur nord n'est pas moins intéressante par ses scènes militaires. Tout le second registre est consacré à la guerre contre les Libyens, tandis que le registre inférieur et un coin du troisième registre, conservé à l'extrémité ouest, regardent la lutte contre les Khétas ou Hittites. Sous le règne de Sêti, les Libyens pressent déjà le Delta occidental, mais ils n'y sont pas encore implantés. Le pharaon leur livre deux batailles. L'ennemi fuit éperdu devant son char et sème la route de ses cadavres. Plus loin, Sêti perce un chef de sa lance. Puis ce sont deux rangées de prisonniers avec leurs chevelures aux grandes tresses et la plume sur la tête qu'il va présenter à Amon. La guerre contre les Hittites débute par la prise de Kadesh en Galilée. La forteresse nous apparaît sur une montagne boisée. Tout se sauve devant l'impétuosité de Sêti, même un berger et son troupeau. Une autre rencontre achève la campagne. Le roi procède ensuite à l'enchaînement des prisonniers qui seront conduits, comme toujours, devant Amon.

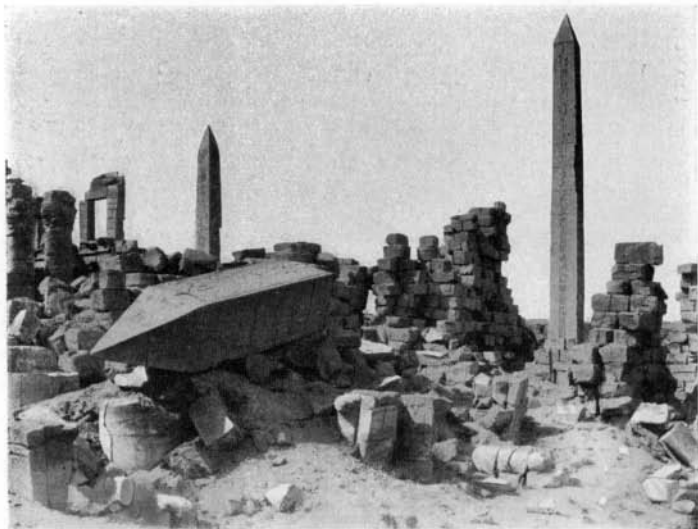
Ramsès II occupa de ses exploits le mur sud extérieur de la salle hypostyle. On y lit naturellement le poème dit de Pentaour. On y voit figurer aussi une campagne de l'an VIII dans la Palestine méridionale. Ascalon révoltée est prise d'assaut. Les Égyptiens brisent à coups de hache les portes de la forteresse et escaladent les créneaux au moyen d'échelles. Les assiégés descendent par la muraille leurs femmes et leurs enfants et implorant la pitié du vainqueur. Un vieux chef ascalonite fuit assis en amazone sur sa monture et fait aux siens un signe d'adieu. Non loin, s'allonge le texte du traité de l'an XXI avec les Hittites, traité qui mit fin à la période guerrière du long règne de Ramsès II. L'orgueilleux monarque lie partie avec ses adversaires sur le pied d'égalité. Il leur abandonne la Syrie du Nord, se contentant,



PLANCHE 37.

KARNAK.

Temple d'Amon :
La salle hypostyle
(p. 149).



KARNAK. Les Obélisques (p. 155).



KARNAK. Les travaux de restauration (p. 150).

comme avait fait déjà son père, d'exercer son influence sur la Phénicie méridionale jusqu'au Lycus, à quelques kilomètres au nord de Beyrouth, sur la Palestine jusqu'au grand Hermon et à l'entrée de la Coelé Syrie, sur la Pérée transjordanne, tout ce qu'on appelait alors le pays de Canaan. Les temps sont bien changés depuis Thoutmès III, qui érigeait ses stèles au bord de l'Euphrate et recevait les hommages de Babylone.

La salle hypostyle s'appuyait au fond sur le troisième pylône élevé par Aménophis III. Ce pylône servit de façade au temple de Karnak jusqu'à Ramsès I^{er}. Il est ruiné. Toutefois, sur la tour du nord, subsiste la grande barque sacrée d'Amon, suivie d'un bateau avec équipage. La beauté des sculptures confirme ce que le temple de Louxor nous a fait connaître du grand bâtisseur Aménophis. La cour qui suit est appelée la cour centrale. Un seul obélisque est debout des deux qui l'ornaient jadis et qu'éleva Thoutmès I^{er}. C'était donc l'entrée du temple à l'époque de ce prince. Les deux pylônes suivants, le quatrième et le cinquième, sont également de Thoutmès I^{er}. Entre eux, règne le vestibule que décoraient vingt-quatre colonnes osiriaques sur deux rangées. La fille de Thoutmès I^{er}, Hatchepsou, fit abattre du côté du sud seize de ces colonnes, dont quatre seulement furent relevées plus tard. Ce massacre fut nécessité par l'érection de deux grands obélisques, deux aiguilles de granit de trente-deux mètres et du poids de trois cent soixante-quatorze tonnes chacun. « L'un des monolithes est encore debout au milieu des ruines de Karnak, et la pureté de ses lignes, le fini de ses hiéroglyphes, la beauté des figures qui le recouvrent, nous expliquent l'orgueil que la reine éprouvait à les admirer, son frère et lui ». » L'inscription du socle enseigne « aux hommes à venir » que c'est elle, Hatchepsou, qui est l'auteur de ces merveilles. Elle le rappelait aussi sur la pierre d'un mur voisin : « Le roi lui-même (la reine) dresse deux grands obélisques à son père Amon-Râ, à l'intérieur du portique auguste : ils sont couverts d'électrum en grande quantité, leur pointe se perd dans le ciel, ils éclairent le monde comme le disque solaire ; rien de

pareil n'a été fait depuis que la terre existe. » Et sur le socle encore : « J'ai commencé à tailler l'ouvrage l'an xv, le premier méchir jusqu'à l'an xvi, le 30 mesori, ce qui fait sept mois depuis qu'on attaqua la montagne. »

C'est par les soins de l'architecte Senmout que les obélisques furent taillés dans les carrières d'Assouan. Le mur de la terrasse inférieure de Deir el-Bahari nous montre comment ils furent transportés. Ils sont placés bout à bout sur un grand chaland, « les deux pieds se touchant à peu près, en sorte que la plus forte charge devait peser sur le milieu de l'embarcation. Le chaland était remorqué par trois rangs de canots, et l'on peut calculer approximativement que l'équipage nécessaire à ce transport devait être d'au moins mille personnes¹. » Le nom du contrôleur des métaux qui fournit le vermeil dont les obélisques étaient recouverts et dont « l'éclat inondait les deux terres », nous le connaissons par sa tombe. Il se nommait Tehouti. Parmi les travaux qu'il exécuta, il cite « les deux grands obélisques dont la hauteur est de cent coudées, couverts en entier de vermeil, tout le pays étant rempli de leur splendeur ». En bon contrôleur, il donne la dimension totale des deux obélisques ; il s'est uniquement soucié d'additionner le nombre de coudées du vermeil qu'il avait fourni².

Mais le monolithe, amené du fleuve à pied d'œuvre par la traction, comment le dressait-on ? Il semble qu'au-dessus de la base on élevait un remblai de sable muni de bajoyers. Sur ce remblai, l'obélisque arrivait par un plan incliné. Là il reposait couché sur deux traverses et un tourillon. On établissait alors une glissière en affouillant le sable. L'obélisque pivotait autour du tourillon. En arrivant à l'aplomb de sa base, il rencontrait une pile de sacs entrecroisés, remplis de sable. Les sacs crevés à mesure et débarrassés de leur sable, l'obélisque descendait jusque sur les deux derniers sacs logés chacun dans une rainure. Ceux-ci crevés à leur tour, leur contenu et leur enveloppe disparaissaient dans la rainure, et l'obélisque était en place. On peut

1. LEGRAIN et NAVILLE, *L'aile nord du pylône d'Aménophis III à Karnak*, p. 13 et suiv.

2. *Ibid.*

constater l'existence de la rainure sur le piédestal vide qui portait le second obélisque d'Hatchepsou ¹.

Derrière le cinquième pylône, amas informe de pierres écroulées, Thoutmès I^{er} avait orné son second vestibule de deux salles hypostyles, contenant chacune dix colonnes osiriaques. Thoutmès III y fit des remaniements et construisit une chambre de chaque côté de l'allée centrale. Tout cela est aujourd'hui dans un état de complet délabrement. Thoutmès III bouleversa bien plus encore la partie du temple où nous arrivons maintenant. Il éleva d'abord le sixième pylône, à moitié démoli. Ce pylône est surtout célèbre par ses listes de noms sur la face ouest qui ont permis de rétablir en partie la géographie de la Galilée et de la Judée, de la Libye, de Koush et du pays de Pount au xvi^e siècle avant Jésus-Christ. Cette sorte de table devait contenir primitivement douze cents noms. Il en reste cent dix-neuf à gauche pour les pays du nord et cent dix-sept à droite pour les pays du sud. Au-dessous, se lit un fragment des *Annales* de Thoutmès III. Au delà de la porte, une petite cour avec deux piliers de granit, décorés, l'un, celui de droite, de la plante symbolique de la Haute-Égypte, l'autre, du papyrus de la Basse-Égypte, était flanquée de deux autres cours. Celle du nord est péristyle. celle du sud contient au fond une rangée de trois colonnes devant des cellules où Aménophis II a gravé ses cartouches en face de ceux de Thoutmès III.

Les deux piliers de granit annonçaient l'entrée du sanctuaire : la chambre de granit. Celle-ci, qui est en syénite rose et que restaura Philippe Arrhidée, s'allonge entre deux groupes de chambres dont l'isole un couloir. Devant les chambres du nord Thoutmès III fit élever un mur, masquant un autre mur décoré par Hatchepsou. C'est là qu'il grava ses *Annales*, soit le récit succinct de toutes ses guerres, dix-sept campagnes en dix-huit ans, jusqu'à l'Euphrate au nord, jusqu'au fond de l'Éthiopie au sud. Minutieuse est l'énumération des tributs et du butin. C'est ainsi qu'en l'an xxii, première campagne, la seule prise de Mageddo valut au Pharaon 340 prisonniers, 83 mains, 2041 cavales, 191 poulains, 6 étalons, 924 chars, 200 armures,

1. Cf. A. CHOISY, *loc. cit.*, pp. 122-126.

503 arcs, la tente du chef ennemi avec ses sept piliers en bois de cyprès incrustés d'argent, 1929 têtes de gros bétail, 2000 têtes de petit bétail, 20500 moutons. Mise en coupe réglée et moissonnée, la plaine d'Esdrélon rendit 208000 boisseaux de blé, déduction faite de ce qui avait servi à nourrir l'armée, bêtes et gens. Jamais plus qu'au temps de Thoutmès III on ne répéta le proverbe : « L'Égypte pose ses frontières où elle veut. »

Une stèle nous a conservé un hymne placé dans la bouche d'Amon-Râ. Le dieu célèbre les triomphes de son fils Thoutmès en grand style lyrique égyptien. « Je suis venu, dit le dieu, et je t'ai accordé de frapper les Tsahi. » Il y a un verset pour chaque nation vaincue, et tous les versets débutent de la même façon. Le prince est comparé tantôt au seigneur de lumière Amon dont la majesté éblouit; tantôt à l'irrésistible taureau au cœur ferme et aux cornes aiguës; tantôt à l'hippopotame, le maître terrible des eaux; tantôt au vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime; tantôt au lion furieux se couchant sur les cadavres; tantôt à l'épervier embrassant dans son regard tout ce qu'il lui plaît; tantôt au chacal, seigneur de vitesse; tantôt à l'astre qui verse l'ardeur de ses feux et répand sa rosée. Par dix fois le poète jette les vaincus aux pieds du roi et leur montre le vainqueur sous l'image d'un être redoutable à qui rien ne résiste.

Le sanctuaire de la XII^e dynastie se trouvait-il sur l'emplacement du sanctuaire actuel, ou faut-il le chercher plus à l'est, dans l'espace vide qui s'étend derrière la chambre de granit jusqu'au « Promenoir » de Thoutmès III? Cette seconde hypothèse est la plus vraisemblable. Les fragments de colonne aux cartouches des Senousrit, trouvés dans cet intervalle, le laissent supposer.

Le « Promenoir de Thoutmès III, qui fait le fond du grand temple de Karnak, est, avant tout, une vaste galerie hypostyle, large du nord au sud de quarante-quatre mètres et profonde de dix-sept. Au centre, deux rangées de dix colonnes chacune, à campanes bizarrement renversées, une rangée de trente-deux piliers courant tout autour dans les bas-côtés, divisent la galerie en trois nefs. Des figures de saints coptes encore bien marquées et d'une expression heureuse nous rappellent que la



PLANCHE 39.

KARNAK.

Temple d'Amon :
la salle hypostyle
de Toutmès III
(p. 158).



PLANCHE 40.

KARNAK.

Temple d'Amon :
Colonnes papyri-
formes (fermées).

galerie servit autrefois d'église ou de couvent. Elle dessert un grand nombre de chambres sur trois de ses côtés : nord, est, sud. Ceux qui veulent voir là un temple, et non un palais royal, placent le sanctuaire à l'est dans l'appartement allongé qui se flanque à main droite de ce que l'on a appelé la chambre d'Alexandre, et à main gauche d'une petite salle où Thoutmès III fit représenter un certain nombre de plantes exotiques, entremêlées d'animaux. Le Pharaon avait rapporté de Syrie ces plantes en l'an xxv. Il en composa cette sorte de jardin d'acclimatation. Parmi toutes ces salles, on ne sait au juste de laquelle Prisse d'Avennes tira les cinquante-sept cartouches d'ancêtres devant lesquels Thoutmès faisait l'offrande. Elle est à chercher vers le sud-ouest, d'après la conjecture de Mariette.

CHAPITRE XIX

LE TRÔNE DES DEUX MONDES.

Nous sommes au bout du grand temple d'Amon, « le trône des deux mondes ». En revenant sur nos pas, il y a une ascension classique à faire : l'ascension du grand pylône de l'ouest dont nous avons admiré déjà l'aspect imposant et presque formidable. De là on domine tout l'ensemble de Karnak, tout l'amas des ruines les plus merveilleuses et les plus stupéfiantes, tous les débris gigantesques d'un monde démesuré, et l'on voit comment chaque grand prince a été jaloux d'embellir le temple et d'y fixer sa mémoire à côté de la grande divinité égyptienne.

Qu'était-ce donc que cet Amon, partout présent, comme le symbole de l'énergie reproductrice, comme le père de la triade dont Maut est la mère et Chonsou le fils, comme le maître tenant le sceptre et coiffé de deux plumes, comme le bélier qui multiplie sa forme et en peuple les avenues de ses temples? Un dieu bien obscur à l'origine, comme sa bourgade, et qu'éffaçaient les dieux du voisinage, Mentou d'Erment, Hathor de Denderah. Mais la bourgade était admirablement située à sept cents kilomètres de Memphis, sur la rive droite du fleuve, au centre d'une vaste et fertile plaine. Sur la rive opposée, la chaîne libyque, avec ses ravines et ses cirques arides, se dresse et se rapproche, ne laissant entre elle et le fleuve qu'une langue de terre facile à défendre. C'était une capitale toute désignée, un centre et un point d'appui d'où l'Égypte jetterait ses armées au sud pour conquérir le Soudan, au nord pour asservir, chasser les envahisseurs et atteindre l'Euphrate. Vers elle affluerait le commerce des bords du golfe Persique et de la mer Rouge par la route de Coptos, de l'Afrique par le Nil, les routes du désert et les oasis. C'est ce que semble avoir vaguement deviné la famille des

Antef et des Mentouhotep, qui organisa la lutte contre les dynasties héracléopolitaines, finit par mettre la main sur toute l'Égypte et fonda la XI^e dynastie. Du coup, Amon se dégage de l'ombre et partage les hommages avec Mentou.

Sous la XII^e dynastie, celle des Aménémhat et des Senousrit, il prend décidément le premier rang comme dieu local thébain. Mentou n'est plus que le second membre de la triade de Thèbes, encore sera-t-il vite détrôné par le dieu lunaire Chonsou. Associé désormais à Maut, la mère, et à Chonsou, le fils, Amon est identifié au soleil, devient Amon-Râ et a le pas sur tous les autres dieux de la région. A la suite des Antef, tous les pharaons du Moyen Empire « élèvent dans Karnak leurs monuments à leur père Amon, seigneur des deux mondes ». Les fragments de colonnes polygonales à seize pans, les piliers, les tables d'offrandes aux reliefs exquis, mis au jour ces dernières années, nous disent assez qu'un beau monument, là-bas, dans l'espace vide entre la chambre de granit et le Promenoir, avait pris la place de l'édicule primitif qui abrita le dieu « né dans Karnak dès le commencement ». Ils nous disent aussi que la fortune du dieu et celle de Thèbes sont en raison directe de la fortune de la famille royale qui, sous la XII^e dynastie, mena si haut et si loin la civilisation égyptienne.

L'invasion des Hyksos vient arrêter l'essor de Thèbes et d'Amon. Ils reculent devant le dieu Soutekh. Mais les descendants de la famille thébaine ne désespèrent ni d'eux-mêmes ni de leur dieu. Ils se serrent autour de lui, et, après plusieurs siècles de lutte, Thèbes et Amon-Râ rayonnent de nouveau sur toute l'Égypte, avec Ahmès 1^{er}, le fondateur de la XVIII^e dynastie. Bientôt même, le Nouvel Empire s'étend sous les Thoutmès du Nil bleu à l'Euphrate. Les pharaons attribuent toutes les victoires à Amon. C'est lui qui a conduit l'Égypte au sommet de sa puissance et réuni tout le monde alors connu « dans le poing » du Pharaon. L'Égypte reconnaissante place Amon au sommet de son panthéon. Râ d'Héliopolis, le dieu de l'Ancien Empire ne monta jamais si haut. Amon l'efface ou l'absorbe, comme il a déjà effacé ou absorbé les dieux voisins de Thèbes. Si le protocole royal garde le titre de « Fils du soleil », ce n'est qu'en vertu de l'usage, ou

mieux, c'est que le soleil est Amon. Amon-Râ est vraiment le dieu national de l'Égypte et Pharaon est « le fils de ses entrailles », comme l'attestent les théogamies conservées dans les temples de Louxor et de Deir el-Bahari. Aussitôt l'ancien sanctuaire est restauré et agrandi : son enceinte recule, les chapelles s'y multiplient, les pylônes s'ajoutent aux pylônes, les portes dorées aux portes dorées, les obélisques aux obélisques.

Toutefois, la poursuite de la guerre et de la réorganisation de l'Égypte ne permirent pas aux successeurs immédiats d'Ahmès les grandes constructions. Il faut attendre Thoutmès I^{er} qui éleva le quatrième et le cinquième pylône et ses deux vestibules en avant du temple de la XII^e dynastie. C'est l'architecte Anna qui dirigea les travaux. « Je présidai, nous dit-il, à l'érection des grands monuments de pharaon, des grands pylônes en grès fin, des mâts en cèdre choisi du Liban qui décorent la double façade du temple et dont le sommet était recouvert d'electrum. Je présidai à l'érection de la grande entrée dont l'immense porte était en bronze d'Asie d'où se détachait en or l'ombre divine (Amon-Mîn, le dieu de la vie). Je présidai à l'érection de deux obélisques. Pour leur transport je construisis un chaland de cent vingt coudées de long et de quarante coudées de large ¹. Ils vinrent en paix... »

Nous avons vu avec quel amour du grand, Hatchepsou continua l'œuvre de son père. Malheureusement, Thoutmès III y fit de tels remaniements, y contrecarra si fort les constructions de sa tante et tutrice, qu'il est difficile aujourd'hui de démêler la destination exacte des salles. Les dévastations et les martelages de Khounaton qu'on répara plus tard en introduisant de nouvelles modifications, les ruines accumulées par le temps et par la main de l'homme, ajoutent encore à la confusion. N'importe, on sent qu'Amon plane au-dessus des rancunes de Thoutmès III. Celui-ci dépose aux pieds du dieu tout l'orgueil de ses victoires. Ses douze cents noms de villes soumises, ses Annales, l'enceinte nouvelle dont il entoure le temple, son Promenoir grandiose au fond, sont, avant tout, la glorification

1. 36^m57 et 12^m19.

d'Amon. Son arrière-petit-fils, Aménophis III, achèvera le travail de la XVIII^e dynastie en élevant le troisième pylône.

Survint la révolution de Khounaton. Elle ne pouvait qu'être éphémère : le pharaon du Disque solaire allait contre le sentiment de la nation. Aussi, moins d'un demi-siècle après, on relevait les ruines de Karnak. Le dieu national fut plus puissant que jamais et les grands Ramessides de la XIX^e dynastie, par l'érection de la salle hypostyle et d'une nouvelle enceinte, firent de Karnak le temple le plus prodigieux. C'est le moment où les poètes chantent : « Hommage à toi, Amon-Râ, seigneur de Karnak, l'ancien unique des cieux, le plus ancien sur la terre, maître de vérité, père des dieux, auteur des choses d'en haut, et des choses d'en bas, toi qui éclaires le monde et traverses le ciel en paix, Râ, bienheureux roi ; chef suprême de l'univers, riche en force et en puissance... O roi, le plus grand des dieux, nous t'adorons parce que tu nous as créés, nous t'exaltons parce que tu nous as façonnés, nous te bénissons parce que tu demeures parmi nous. »

Quand vint la décadence, aux heures où cette décadence prenait répit, on continua de bâtir à Karnak, témoin les constructions de Taharqa et cette cour de Sheshonq qui s'étend à nos pieds avec ses portiques. A tout le moins, chaque pharaon, jusqu'au dernier Nectanèbe, tint à honneur de prendre en quelque sorte possession du temple en y gravant ses cartouches. Les chapelles se multiplièrent dans la grande enceinte qui délimitait le territoire sacré d'Amon : chapelle de Phtah au nord, chapelle d'Osiris au nord-est, chapelle de Chonsou au sud-ouest, et bien d'autres. Amon donnait l'hospitalité aux autres dieux de l'Égypte comme à autant de serviteurs qui venaient reconnaître sa suprématie. Mentou, devenu le dieu de la guerre, avait son temple à l'extérieur de l'enceinte, au nord. Tout cela, nous le voyons, du haut du grand pylône de l'ouest, nous suivons la ligne de la grande enceinte : pour en faire le tour, il faut marcher une lieue ; nous mesurons la profondeur du grand temple : c'est plus de huit cents mètres d'ouest en est.

Et je n'ai encore rien dit des quatre pylônes qui, comme autant de portes triomphales, partent de la cour centrale dans la direction du sud et du temple de Maut. Mariette les nomma

les « Propylées du sud ». Les deux premiers de ces pylônes, ayant à l'est le lac sacré, sont dus, l'un à Thoutmès III, l'autre à la reine Hatchepsou, les deux derniers au Pharaon qui clôt la XVIII^e dynastie, Horemheb. Ils marquent la voie sacrée qui reliait le temple d'Amon au temple de la déesse mère de la triade thébaine. On ne se lasse pas de contempler le spectacle. Ces colonnes qui épanouissent depuis plus de trente siècles leurs chapiteaux comme d'énormes fleurs de grès ou de calcaire, ces entablements, ces pylônes, ces obélisques, les hommes qui les élevèrent nous les avons vus. Leurs colosses peuplent les ruines. Sur leurs murailles, ils amènent aux pieds d'Amon les peuples vaincus, partout ils lui présentent leurs offrandes, partout ils donnent leur œuvre surhumaine comme un acte de reconnaissance...

Après quelques instants de rêverie tout ce passé vous saisit l'esprit au point de devenir le présent. L'imagination, sans effort, à la place du temple mort, montre le temple vivant. Elle anime les bas-reliefs et les cortèges passent de la pierre dans les avenues. Du côté de Louxor, il me semble entendre une sourde et profonde rumeur. Elle annonce la rentrée triomphale d'une expédition victorieuse. L'avenue, comme par enchantement, a retrouvé ses dalles soigneusement appareillées. De ses sphinx à tête d'homme, de ses béliers, accroupis sur leurs piédestaux, très rapprochés les uns des autres, pas un ne manque. Les sycomores et les tamaris la protègent contre les rayons ardents du soleil. A droite et à gauche, les grands palmiers abritent les demeures de l'aristocratie thébaine, et la cité étend ses maisons basses et serrées jusqu'aux pieds des temples, jusqu'aux lointaines collines bleuâtres. La police libyenne tâche de contenir la foule accourue pour voir le Pharaon. C'est une des rares circonstances où le souverain par hérédité divine se montre au peuple. Aménophis III, celui-là même dont les béliers, qu'il fit sculpter, tiennent l'image appuyée contre leur poitrail, s'avance aux acclamations de la multitude. Vainqueur de la Nubie, dans une razzia heureuse, il vient rendre grâces à son père Amon.

Des musiciens et des soldats ouvrent la marche. Ils sont

coiffés de la perruque à fines tresses serrées que maintient une bandelette enroulée autour de la tête. A la bandelette sont piquées deux plumes d'autruche divergentes. De courts clairons, de longs tambours frappés à plein poing, des sistres secoués d'un geste brusque tonnent la fanfare du triomphe. Après la musique viennent sept cent quarante prisonniers, hommes, femmes, enfants, à la peau noire, à la chevelure crépue, les mains liées derrière le dos par les coudes. Des esclaves, portent trois cent douze mains coupées pendant la bataille.

Dès que les clairons, les tambours et les sistres se taisent, un héraut, s'avançant entre les porte-étendards, proclame d'une voix retentissante la victoire du pharaon. « La puissance de Nebmara (Aménophis) les prit en un jour, en une heure, en faisant un grand massacre. Personne n'échappa. Parmi ces barbares on n'a pas séparé les hommes des femmes. Pharaon, comme un lion furieux, les a massacrés par l'ordre d'Amon, son auguste père. C'est ce dieu qui l'a conduit en puissance et en victoire ! » Une clameur immense salue la proclamation. On applaudit au nombre de captifs, aux mesures de poudre d'or, aux lions, aux panthères, à chaque sorte de butin.

Porté sur un palanquin par douze chefs militaires, le pharaon paraît enfin. Au bout de longues hampes, des serviteurs agitent autour de sa tête de grands éventails semi-circulaires. Il est coiffé d'un casque allongé en mître. L'urœus tord ses anneaux d'or et gonfle sa gorge au-dessus du front royal. Le prince tient en mains le fléau et le bâton arrondi en crochet, symboles du pouvoir invincible. Des prêtres à la tête rase, vêtus de peaux de panthère, marchent à reculons, encensent l'air au-devant du souverain dont le visage garde une sérénité granitique et inspire à tous une respectueuse terreur. Son lion familier, couché à ses pieds, darde sur la foule des prunelles inquiètes.

Après le roi, sur des chars de guerre, se tiennent les princes, reconnaissables à leur chaperon ou coiffe rayée qu'encercle

1. Inscription de Semneh. Cf. le triomphe d'Horemheb à Silsileh, dans Champollion, *Monuments*, t. II, pl. CX-CXII.

autour de leur tête un riche bandeau noué par derrière, reconnaissables encore à leur grand disque attaché au-dessous du bandeau par côté et d'où s'échappe la tresse des infants. Précédée des grands du royaume, une partie de l'armée, le bouclier sur l'épaule, ferme la marche.

Le cortège touche enfin au temple où les banderoles flottent au-dessus des pylônes. Il se masse de chaque côté de la porte. Le vice-roi de Koush, Mermosa, s'avance vers le palanquin et, s'adressant au pharaon, dit : « Louange à toi, ô dieu bon ! Grande est ta puissance contre qui lève le front. Tu as forcé ceux qui s'étaient révoltés contre toi à s'écrier : « Le feu que » nous avons allumé nous a dévorés. Tu as massacré tous tes » ennemis, renversés sous tes pieds. » Aussitôt les serviteurs apportent les escabeaux et le roi descend de son palanquin. Il pénètre dans l'enceinte. Les princes et les grands l'accompagnent jusque dans la salle hypostyle. Mais le pharaon vainqueur entre seul dans le sanctuaire du dieu.

Quelques jours, quelques mois se sont passés. Et voici que le pharaon sort du temple. Le dieu qui n'avait paru qu'en triomphateur, ou menant les fêtes d'un autre dieu de sa famille et recevant les mêmes honneurs que son père Amon, est mort. Sa momie repose sur un traîneau que tirent des vaches aux corps peints de dessins mystiques. Derrière le cercueil, des femmes s'arrachent les cheveux, se frappent le visage de leurs mains, souillent leur tête de poussière ramassée dans la route et mêlée à leurs larmes, poussent des cris inarticulés, des lamentations aiguës que soutient et relève le rythme pressant des tambourins. Le cortège funèbre passe en barque sur la rive gauche et la momie royale disparaît dans l'égalité de la syringe...

Je m'éloigne de Karnak en longeant les propylées du sud et je vais rejoindre l'allée de sphinx qui bordaient la voie des propylées au temple de Maut. L'allée se bifurquait avant l'arrivée au temple et allait rejoindre l'avenue de Louxor. Du temple de Maut, il ne reste que le lac sacré en fer à cheval, des débris qui percent le sol, des statues de la déesse, en granit noir, femmes de pierre à visage de chatte... ou de lionne. De chez la déesse mère à Louxor, comme je dus philosopher sur mon âne !

Le chemin se fit sans m'en apercevoir, pendant que les dernières lueurs du couchant s'effaçaient derrière les palmiers. J'étais comme saisi et oppressé. Il me sembla que je fermais les yeux pour échapper à la vision du passé. Quand je revins à moi, j'étais sur les bords du Nil, des étoiles innombrables s'allumaient sur l'azur d'une transparence infinie et leurs scintillations tremblaient confusément dans l'eau du fleuve.

CHAPITRE XX

LA NÉCROPOLE. — QOURNAH ET LA VALLÉE DES ROIS.

*Dès que le roi des feux d'un rayon vif et pur
Eût refait le matin d'or, de pourpre et d'azur,*

je me dirigeai vers le Nil. Du quai, au delà du large fleuve et de la plaine, je regarde la montagne occidentale. C'est un contre-fort puissant qui se détache en avant de la chaîne libyque. Il court du sud au nord. Ses parois sont abruptes et forment sur une étendue d'environ cinq kilomètres une série d'amphithéâtres. Entre la montagne et la plaine, un terrain tourmenté en tous sens, des collines jaunes, ravagées, où les vivants se creusaient des syringes. Que ce mot de syringe, déjà entendu, ne vous laisse pas surpris comme un fondeur de cloche. Sachez que les Grecs nommèrent ainsi les tombes qui sont autant de trous nombreux, rapprochés, s'alignant et se détachant en noir sur les parois rocheuses, comme les trous d'une vaste flûte de Pan. Là aussi les rois voulurent avoir leurs monuments funéraires et leurs tombeaux. Les monuments demeurés debout sont, en allant du nord au midi, les temples de Qournah, devant la colline de Drah' Aboul Neggah; de Deir el-Bahari, derrière l'Assassif et contre le plus haut sommet de la montagne; du Ramesseum, devant Cheickh Abd el-Kournah; de Médinet Habou, devant Kournet el-Mourrayî. Les tombeaux sont avant tout les hypogées des Biban el-Molouk (Portes des rois) dans la vallée sans issue qui se creuse en détours derrière Qournah et Deir el-Bahari. Les tombes des reines se cachent à l'extrémité méridionale dans une gorge enfoncée au flanc de la montagne à l'ouest de Médinet-Habou.

Un air frais court sur le fleuve. Notre barque glisse à travers



LA VALLÉE DES
ROIS (p. 169).



TOMBEAUX DE
LA VALLÉE DES
ROIS (p. 170).

les canges. En me retournant vers Louxor, je vois au pied des palmiers une poussière d'or lumineuse qui se dissipe : c'est la brume basse et légère du matin touchée par les premiers rayons du soleil. Ce même soleil tombe sur le fleuve mobile et y brise ses flèches. A l'autre bord nous attendent les montures retenues de la veille et qui nous ont devancés. Je suis vite en selle, et mon âne de trotter à travers les bancs de sable, les flaques d'eau, un village noyé dans les palmes, puis, au delà d'un canal, le long des champs verts, parmi les sautilllements des huppés, vers les lumières roses et les ombres bleues de la chaîne libyque. Après avoir obliqué, il ne s'arrête qu'à la lisière des terres cultivées, devant le temple de Qournah, « la maison » de Sêti I^{er}. Un portique de cinquante-quatre mètres de large et de dix de haut, soutenu par huit colonnes, autrefois dix, donne accès par trois portes dans trois compartiments séparés. Au centre, un petit hypostyle de six colonnes précède le saint des saints. Sur les murs, Sêti est devant ses dieux et devant la barque d'Amon. Un gardien me montrant le gouvernail de la barque m'assure que c'est un chadouf ! A droite, salle hypostyle de Ramsès II, dont il reste peu de chose. A gauche, un vestibule et trois chambres destinées au culte de Ramsès I^{er}, semblent nous indiquer que ce prince avait commencé le temple. Sêti le continua pour son propre compte. Il mourut avant l'achèvement. Ramsès II le termina, mais en s'y réservant une large place. A travers son délabrement, on devine qu'il avait été travaillé avec soin. A peine perçoit-on la trace des deux pylônes qui le précédaient. Disparus aussi les sphinx qui montaient la garde le long du dromos. Aux deux côtés de la porte centrale le soubassement porte une procession de dieux Nils qui, deux par deux, viennent offrir à Ramsès II les prémices des nomes du nord et du midi.

En remontant au nord-ouest, parmi les syringes, à cinq cents mètres environ de Qournah, on débouche dans un grand ravin. C'est l'entrée de la vallée des Rois ou des Biban el-Molouk. Ici, point d'avenue bordée de sphinx, point de pylônes aux angles en talus, mais un vestibule gigantesque, tout entier l'œuvre de la nature. Défilé de trois kilomètres de long, abords

farouches, vallée tortueuse, torrent desséché dans le fond servant de chemin et tournant dans tous les sens; montagnes déchirées, aspects de décombres, pentes affaissées, cailloux ronds sur le sentier, silex éclatés, rochers de haute taille faits de matières dissemblables et d'une fusion mal venue, larges zébrures noires. Tout cela jeté, renversé pêle-mêle, au milieu des coulées de sable, dans des attitudes d'éternel écroulement. Sur ces rochers sont tombées, semble-t-il, des pluies de feu, les pierres ont roussi sous les larges gouttes, le torrent a roulé des flammes. Il fut avisé le premier pharaon qui fit choix, pour y cacher sa tombe, de cette gorge morne et fermée, dans une montagne qui paraît se di-soudre. C'est bien le séjour de la mort. La nuit, on y entend le pialement des hyènes; le jour, les éperviers et les corbeaux tournoient sur les hauteurs. On imagine aisément ce que dut être le convoi de la momie royale dans cet étroit ravin, sous un ciel torride. Vers le fond, pourtant, la vallée se divise et s'élargit. Les couches calcaires se relèvent et se superposent en hautes falaises au milieu desquelles le mont libyan se dresse à l'est comme un escalier énorme à marches inégales, ou mieux, comme une immense pyramide à degrés.

Dans ce fond de vallée, dans le bras du sud-ouest et dans le bras du sud-est, sous la montagne, s'enfoncent les tombes royales des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties. Il y a là plus de quarante-cinq tombes connues de rois ou de membres de la famille royale. C'est plus que Strabon n'en signale. Lorsqu'un roi montait sur le trône, il donnait ordre de creuser son tombeau dans le roc. Mais la plupart de ces tombeaux sont inachevés, interrompus qu'ils furent par la mort des titulaires. Nous savons par une inscription qu'Aménophis III fit commencer son tombeau la première année de son règne. Or, ce prince régna trente-six ans et, quand sa momie fut prête, les ouvriers durent laisser la syringe incomplète, avec une salle à peine ébauchée, dont un pilier sur quatre a été fini, pendant que les autres adhèrent encore en partie au corps de la montagne. Le pharaon mort, son cadavre, vidé des entrailles et de la cervelle, baignait dans le natron et les essences pendant soixante-dix jours, puis on le liait de bandelettes recouvertes de feuilles d'or, on le munissait de ses amulettes. Ainsi le voulaient les rites de l'em-

baumement. La momie était portée ensuite en grande pompe et enfermée dans son sarcophage de pierre au milieu de son mobilier funéraire. Pendant que la montagne renvoyait l'écho des lamentations dernières, on murait la porte sépulcrale, on nivelait le terrain et rien ne marquait plus la place du mort.

Tout fait supposer, cependant, qu'au jour des funérailles, le gros du cortège s'arrêtait à l'entrée de la gorge. Ne pénétraient plus avant que les quelques hommes nécessaires, prêtres et ouvriers, choisis parmi les plus sûrs et les plus discrets. Par crainte des fouilleurs on devait prendre les mêmes précautions que pour le creusement de la tombe. Or, Anna, qui fut chargé d'ouvrir la syringe la plus ancienne connue jusqu'à ce jour, celle de Thoutmès I^{er}, Anna nous apprend que « seul, personne ne le voyant ni l'entendant, il fit creuser le sépulcre de Sa Majesté dans la montagne. »

La vallée avait ses gardes, qui se relevaient jour et nuit. Des inspecteurs de haut rang arrivaient parfois à l'improviste, la carte de la nécropole en main, faisaient ouvrir les hypogées, examinaient l'état de la tombe et de la momie. Avant de se retirer, ils traçaient sur le couvercle en bois du cercueil ou même sur le suaire le procès-verbal de leur visite. Les Bibanel-Molouk furent cependant profanés de très bonne heure. On brisa les sarcophages et l'on emporta les momies. Thèbes, sous la XX^e dynastie finissante, privée de ses grands princes, séparée du Delta, ne gardant aucune influence sur l'Éthiopie, assistant aux luttes des derniers Ramessides pour le pouvoir contre la caste sacerdotale, fut réduite à vivre de ses propres ressources. Ce fut la misère et la faim. L'immense population ouvrière attirée dans la capitale au temps de la splendeur n'eut plus qu'une source de revenus : le vol. Au milieu du désordre général, des bandes s'organisèrent. On fouilla les tombes, on pillà l'or et l'argent, les objets précieux et les mobiliers funéraires. Mal payés, les gardiens de la nécropole furent les plus empressés à cette besogne sacrilège.

Un procès-verbal piquant nous révèle la façon dont procédaient certains voleurs. « Nous ouvrîmes les cercueils du roi Sebekemsaf et de sa femme Noubkhas, ainsi que les coffres funéraires dans lesquels ils étaient. Nous trouvâmes la momie

auguste du roi et, à côté d'elle, son glaive, ainsi qu'un nombre considérable de talismans et de fournitures en or à son cou. La tête était recouverte d'or, et toute la momie parsemée d'or et d'argent, en dedans et en dehors, et incrustée de toutes sortes de pierres. Nous primes l'or que nous trouvâmes sur la momie, ainsi que les talismans et les garnitures du cou et l'or des cercueils. Nous primes également tout ce que nous trouvâmes sur la royale épouse, puis nous brûlâmes leurs coffres funéraires, et nous volâmes leur mobilier, qui consistait en vases d'or, d'argent et de bronze, et nous le partageâmes en huit parts. » L'étendue du mal était donc considérable et l'autorité impuissante. Par un reste de piété envers leurs morts, les princes dégénérés de la XX^e dynastie firent enlever les momies royales de leurs sarcophages et on les déposa dans des cachettes. Maspero a retrouvé bon nombre de ces momies, Je reparlerai de ce qu'on a appelé « la trouvaille de Deir el-Bahari ».

Je n'ai pas la prétention de vous plonger vivant dans tous ces souterrains de la mort. Nous nous en tiendrons aux tombes du bras de l'est, et encore ferons-nous un choix. Nous nous bornerons à la tombe de Sêti I^{er}. Elle est la plus fameuse. Le voyageur Belzoni la découvrit en 1817¹. Il reconnut parmi les rochers une porte murée; il la fit jeter bas et se trouva devant un escalier plongeant de vingt-sept marches conduisant à un corridor ou couloir en pente. Après le couloir, nouvel escalier, puis nouveau couloir. Belzoni descendait avec émotion. La fraîcheur des décorations le ravissait d'étonnement. Il n'y manquait pas une ligne de texte, pas une couleur, pas une figure, pas même un bec d'épervier ou une élytre de scarabée : la peinture était d'hier. Ne se trouvait-il pas dans une tombe respectée? N'allait-il pas enfin rencontrer un pharaon dans son sarcophage? Mais le second couloir aboutissait à une petite chambre carrée où baillait la bouche noire d'un puits. Dérouté un instant, Belzoni aperçut une ouverture faite après coup dans la paroi du fond. Par là il pénétra dans une chambre de huit mètres de côté, plus basse que la précédente de quelques marches et portée

1. *Voyages en Égypte et en Nubie*, trad. Depping, 1821, t. I, p. 371 et 372.

par quatre piliers. Suivait une autre chambre de même dimension, sans issue celle-là. Il fallut revenir à la salle précédente, la chambre à quatre piliers. Là, sur la gauche, Belzoni trouva un escalier latéral qui le mena, par deux nouveaux couloirs coupés chacun par un escalier, à une petite chambre répondant à la chambre du puits. Derrière s'ouvrait une vaste salle. Six piliers en supportaient le plafond bleu semé d'étoiles jaunes, dans la partie antérieure, tandis que la partie postérieure n'avait qu'un plafond voûté. Quatre chapelles régnaient sur les côtés. Pourtant, point de sarcophage encore. L'émotion du chercheur était à son comble. Enfin il arriva à une dernière salle voûtée, plus large que profonde, la « salle dorée ». Là se trouvait le sarcophage, un énorme sarcophage d'albâtre. Il était violé. Maspero devait retrouver soixante-quatre ans plus tard la momie de Sêti. Le sarcophage transporté en Angleterre par Belzoni fut cédé à sir John Soane pour la somme de cinquante mille francs.

Si je me suis bien expliqué, vous devez comprendre que cette caverne sépulcrale, de plus de cent quarante mètres de longueur, est en partie double. Il y a comme un premier tombeau apparent destiné à masquer le second et à dépister les recherches. Le vrai tombeau ne commence qu'à l'escalier latéral qui descend dans le sol de la première salle à piliers. Et ce second tombeau devait plonger encore plus avant dans le cœur de la montagne, ainsi que le prouve la salle commencée derrière le sarcophage. La mort de Sêti arrêta les ouvriers. Ils allèrent reprendre plus bas leur besogne de fossoyeurs pour le compte de Ramsès II.

Au premier abord, l'admiration a peu de place dans ces tombes, car l'air et la lumière manquent, la grosseur des piliers masque l'élévation des voûtes, l'esprit est comme écrasé. On va de pente en pente, on plonge dans la nuit de la terre, dans le refuge de la momie. L'âme et le corps sont comme pénétrés d'une horreur sacrée. L'idée, par ailleurs, reste trop obscure sous la multiplicité et la bizarrerie des symboles, les personnages de cette divine comédie sont trop étranges; on est étonné, rien de plus. Une sorte de hâte vous ramène vers le jour à travers ces hippopotames debout supportant des crocodiles, ces serpents qui glissent çà et là dans les chambres ou se dressent contre les portes, lançant du venin; ces condamnés qu'on décapite et

qu'on jette dans les flammes; ces dieux à têtes d'animaux qui érigent leurs oreilles de chacal, aiguissent leur bec d'épervier, rident leur museau de cynocéphale, rentrent dans les épaules leur cou de vautour; ces urœus qui gonflent leur gorge bleue, ces scarabées qui essaient de déployer leurs élytres; ces baris mystiques passant sur leurs traîneaux; ces pleureuses, la main posée sur leur chevelure en signe de deuil; ces prêtres à la tête rase, une peau de léopard sur l'épaule, brûlant des parfums devant le mort divinisé; cet Osiris qui présente d'un geste hiératique et raide le flagellum, le pedum et le sceptre; ce roi couché que porte une vache endormie; cette énorme vipère à quatre pattes dont le dos moucheté est couvert de têtes coupées... Et tout cela tend surtout à nous montrer la course du soleil nocturne à ses diverses heures et à ses diverses étapes, et aussi, à la suite du soleil, la course de l'âme parmi les ténèbres peuplées de génies hostiles qui brûlent les damnés, les torturent et qu'il fallait apprivoiser afin d'arriver sans encombre à la gloire du jour nouveau. C'est tout de même d'une belle exécution.

Depuis Belzoni, dans l'espace d'un demi-siècle, la tombe de Sêti, respectée pendant plus de trois mille ans, a connu tous les outrages. Touristes, Arabes, savants l'ont mutilée à plaisir pour la satisfaction bête de rapporter en Europe ou en Amérique une tête d'Anubis, un cartouche, moins encore. Oh ! les barbares !

CHAPITRE XXI

DEIR EL-BAHARI.

Au lieu de revenir par le même chemin, je grimpe vers l'est par un sentier rocailleux et pulvérulent qui monte au flanc de la montagne. Du sommet, je domine l'amphithéâtre de rochers contre lequel s'appuie le temple de Deir el-Bahari. A mes pieds est couchée la nécropole, à la lisière du désert sont les temples et, là-bas, dans les champs verts, se dressent les colosses. Par delà le Nil, c'est Louxor, Karnak, les bouquets de palmes, les pics lointains, l'horizon profond qui s'achève dans une lueur vacillante et argentée. Paysage magnifique, au milieu duquel, comme une mer intérieure, miroite le fleuve tranquille et bleu. Le sentier en corniche me dévale au pied de la montagne et me ramène devant Deir el-Bahari, « le couvent du nord ». Ce temple, par trois terrasses superposées, monte jusqu'au fond du cirque majestueux. Thoutmès I^{er} y travailla, mais il fut surtout l'œuvre d'Hatchepsou. On y arrivait de la plaine par une longue avenue de sphinx terminée par deux perséas. De cette avenue, il ne reste que des vestiges; des perséas, on a retrouvé les souches qui ont permis de détruire la légende des obélisques que, depuis Wilkinson, on plaçait en cet endroit; du temple, il demeure des parties assez belles pour en faire un des monuments les plus remarquables de l'Égypte et du monde entier. A vue de pays, il pourrait bien avoir deux cent soixante mètres de long sur cent de large.

Une rampe en pente douce servait à monter de la plaine à la première terrasse et d'une terrasse à l'autre. Il y avait donc trois rampes centrales coupant dans leur milieu les portiques ménagés sur le front des murs qui soutiennent la seconde terrasse et la troisième. Cette dernière est à trente mètres

au-dessus de la vallée. Les portiques de la première terrasse sont très dégradés. Ils avaient, comme les suivants, chacun deux rangées de onze colonnes. Celui du côté sud a conservé sur le mur de fond la représentation du transport des obélisques de Karnak. Nous en avons déjà parlé. Dans la cour rectangulaire qui s'étendait en avant de chaque portique était un jardin planté d'arbres que révèlent, mêlés au limon du Nil, des restes de troncs de palmiers, des souches de vigne et de plantes exotiques.

La deuxième terrasse est beaucoup mieux conservée. Dans la partie nord du portique figurent les scènes relatives à la naissance divine d'Hatchepsou, à son association au trône par Thoutmès I^{er} et à son couronnement. La scène de la naissance fut copiée plus tard par Aménophis III et nous l'avons vue au temple de Louxor. Ici, la reine-mère, Ahmès, devant Thot ibiocéphale et au moment de la conduite dans la chambre de la délivrance, est une ravissante figure, le plus beau portrait de reine qu'on puisse rencontrer. Le portique se poursuit en contre-bas par une chapelle d'Anubis. Le vestibule en est porté par douze colonnes protodoriques en trois rangées. La reine est partout devant le dieu Anubis. Une seule fois elle cède la place à Thoutmès III. La décoration y est si belle qu'on ne se lasse pas de l'admirer. Au bout, le portique faisait retour sur le mur nord de l'enceinte. Mais cette partie comprenant quinze colonnes et quatre chambres n'a pas été achevée.

Une grande composition historique occupe le portique sud de cette même terrasse. Ce qui en reste est d'un intérêt captivant. Il s'agit d'une expédition pacifique au pays de Pount pour en rapporter l'or, l'encens et autres produits. Le pays de Pount était situé sur le bord de la mer Rouge. De Souakim ou de Massaouah il s'étendait au sud, au delà du détroit de Bal el-Mandeb et du cap Guardafui, jusqu'à la côte des Somalis. L'autre bord de la mer Rouge pouvait encore être compris dans le vague de cette expression géographique, embrassant une vaste région et une foule de tribus sans lien entre elles. Presque jamais les Égyptiens n'écrivent le nom de Pount avec le déterminatif des peuples étrangers. Ils l'appellent aussi la



DEIR EL-BAHARI.

Vue générale du
Temple (p. 175).



DEIR EL-BAHARI.

Colonnade et portique d'Anubis
(p. 176).

« Terre divine », la terre d'origine de plusieurs de leurs dieux, entre autres de la déesse Hathor, qualifiée de ce chef « dame de Pount ». Une sorte de tradition les rattachait à ce pays et l'on a voulu y voir, non sans raison, une des stations des primitifs conquérants de la vallée du Nil à leur venue d'Asie. Pount, pour la Bible, c'est le pays de Phut. Pour les Grecs et les Romains, c'est la Troglodyte, la région des Aromates, la contrée myrrhifère, thurifère, cinnamomifère. Et, par là, l'on désigne avant tout une région africaine ¹.

L'Égypte eut toujours besoin, pour ses temples et pour le culte, de beaucoup d'or et de beaucoup d'encens. Les caravanes, dès les premiers temps, l'approvisionnèrent largement de ces produits recherchés. Mais, dès le XI^e dynastie, les rois organisèrent de véritables expéditions aux échelles de l'encens. Hatchepsou ne faisait donc que reprendre la tradition. Mais, suivant son habitude, dans le but de racheter aux yeux des Égyptiens son titre de femme, elle se prévalait de l'inspiration et du commandement d'Amon.

Sa résolution prise, Hatchepsou confia au grand officier Néhasi une flotille de cinq vaisseaux. Ils sont curieux ces navires, avec leur mât reposant sur une coque pontée, fortement relevée aux deux bouts; avec leurs vergues et leurs balancines; avec leur équipage de trente rameurs. La proue se recourbe en dedans et s'épanouit en fleur de lotus. Un câble énorme attaché à la proue et à la poupe est porté par quatre mâtereaux fourchus à deux mètres au-dessus du pont. Sa destination est évidemment de rendre stable un navire dont les extrémités étaient si fort au-dessus de l'eau. On a calculé que les vaisseaux de la reine Hatchepsou pouvaient recevoir chacun trois cents tonnes de marchandises environ.

Où aborda Néhasi? On ne nous le dit pas. Mais il est probable qu'il jeta l'ancre dans une anse à l'embouchure d'un ouadi et d'une des rivières qui descendent du plateau abyssin. Les poissons de la mer Rouge y nagent dans des eaux tranquilles. Le paysage n'est pas celui du bord immédiat de la mer.

1. Pour tout ce qui regarde l'expédition de Pount, cf. NAVILLE, *Deir el Bahari*, t. III, pl. 69-86, et *Queen Hâtshopsîtû, her life, etc.*, p. 25 et suiv., dans DAVIS, *The Tomb of Hâtshopsîtû*.

Là était un entrepôt des marchandises de l'intérieur et un lieu de marché.

Les scènes commencent au bas de l'angle sud. Le premier navire a amené sa voile. Il est amarré à un arbre, les rameurs sont au repos, le canot des navires transporte des vases contenant des présents pour les gens de Pount. « Navigation sur la mer, dit l'inscription, voyage excellent vers la Terre divine, heureuse arrivée des soldats du roi (la reine) au pays de Pount suivant l'ordre du maître des dieux, Amon, seigneur de Karnak, afin d'en rapporter les précieux produits de toute la région... »

Néhasi, le bâton de commandement à la main, a débarqué. Il est suivi de neuf soldats armés, l'un d'une lance, d'une hache et d'un arc, les autres d'une hache, d'une lance et d'un bouclier. Malgré les armes, on sent qu'il n'y a rien là qui ne soit pacifique. Sur une table on a déposé les présents qu'envoie la reine : des verroteries de peu de valeur, une hache, un poignard et sa gaine, quelques bracelets, des pendeloques. Tel est « le débarquement du royal messenger sur la Terre divine, avec les soldats qui l'accompagnent, en présence des chefs de Pount, pour apporter toutes choses bonnes de la part de sa souveraine à Hathor, dame de Pount, afin qu'elle accorde à Sa Majesté vie, santé, force ».

Sur un bloc disparu, aujourd'hui en Angleterre, on voyait le chef de Pount, Parohou, le poignard passé à la ceinture, venir à la rencontre de Néhasi. Il était suivi de sa femme, Ati, de ses deux fils et de sa fille. L'étonnement était sur ses traits, lui et les siens levaient des bras suppliants. Telle est l'arrivée des chefs de Pount qui s'inclinent et se prosternent pour recevoir ces soldats. Ils rendent gloire à Amon. Ils disent, en demandant la paix : « Par quelle voie êtes-vous arrivés ici, à cette terre que les Égyptiens ne connaissaient pas? Etes-vous venus par le chemin du ciel, ou avez-vous navigué par mer jusqu'à la terre verte, la Terre divine où Râ vous a transportés? Pour le roi d'Égypte, il n'y a pas de chemin inaccessible, nous vivons des souffles qu'il nous accorde. » La femme du chef était venue à âne. La bête a été laissée en arrière, aux mains de serviteurs. Elle est monstrueuse cette femme : des replis gras retombent sur ses bras, sur son abdomen, sur ses jambes, et en font un amas

repoussant de chairs pendantes. La beauté, pour les femmes, dans la région de Pount, était jadis, elle est encore aujourd'hui en raison directe de l'embonpoint. La fille, qui suit, promet déjà d'égaliser un jour sa mère stéatopyge et d'être une Vénus hottentote.

La représentation du pays de Pount comprenait quatre registres séparés en deux parties égales par un cours d'eau, ce qui est un signe que les deux registres inférieurs nous donnent le paysage au bord de l'eau, tandis que les deux registres supérieurs dépeignent un paysage plus avancé dans les terres. Les huttes des habitants sont en forme de tentes, aux parois en clayonnage. De l'extérieur, une échelle monte au grenier. On dirait les huttes au toit conique des Niamsniams et des habitants du Bongo actuel. Des arbres sont autour, palmes, ébéniers, gommiers. A leur ombre repose le bétail. Dans leurs branches voltigent des oiseaux aux couleurs éclatantes. La faune entière est africaine, avec ses bœufs à cornes courtes ou à cornes longues et recourbées; avec ses girafes, ses cynocéphales, ses singes verts qui grimpent aux arbres; avec ses chiens blancs aux longues oreilles pendantes, ses panthères et ses hippopotames, peut-être même un rhinocéros.

Les hommes ne sont pas moins caractéristiques. Le type du chef de Pount et de ses fils se rapproche assez du type égyptien pour faire croire à une origine commune; dans tous les cas, la peau est carminée, le vêtement n'est autre que celui des Égyptiens, la taille est élancée et bien prise, le nez aquilin, la barbe longue et terminée en pointe, la chevelure blonde et s'étageant en petites mèches ou se divisant en nattes soignées. Ce sont bien des Chamites. Deux races de gens vont et viennent autour d'eux. En négligeant les nuances qui les apparentent aux nombreuses tribus encore existantes, on remarque que les uns ont la peau noire: ils sont probablement venus de l'intérieur pour leur commerce; les autres ont la peau bronzée ou rougeâtre, différents des premiers par leur visage ovale, leur nez fin et droit ou d'une courbe légère, leurs attaches délicates, leurs cheveux frisés tenant le milieu entre les bouches des Arabes et la laine crépue des Noirs, tous traits de la race éthiopienne dont les Gallas, avec leurs larges épaules et leur tronc en forme de cône ren-

versé sur des hanches peu développées, sont le meilleur spécimen.

Les relations entre Néhasi et les gens de Pount deviennent vite cordiales. Une tente a été élevée par l'ordre du messager égyptien, devant laquelle Parohou et sa famille apparaissent de nouveau ¹. « Arrivée du chef de Pount apportant ses produits sur le rivage de la mer, en présence du royal messenger. » Les produits qu'on échange contre les produits égyptiens sont des anneaux d'or, une pile de boomerangs et un monceau d'encens. Le messenger reçoit les produits, mais sa souveraine lui a recommandé d'être généreux et de montrer quelque chose de la royale hospitalité. Il invite donc Parohou à un banquet dans sa tente. « Apprêt de la tente pour le royal messenger, sur le bord de la mer, afin de recevoir les chefs de cette terre, de leur présenter le pain, la bière, le vin, les mets, les fruits et toutes choses bonnes de la terre d'Égypte, comme l'a ordonné Sa Majesté. »

Cependant les Égyptiens et les gens de Pount s'occupent en hâte du chargement des navires. On apporte à bord, pour être transplantés en Égypte, des arbres à encens avec leurs racines mêlées au terreau que maintiennent de grandes couffes; on apporte aussi des sacs d'or et d'encens, de l'ébène, des dents d'éléphant, des peaux de panthère, des singes vivants. « Chargement des navires avec une grande quantité des merveilles de la terre de Pount, bois précieux de la Terre divine, tas d'encens, arbres à encens, ivoire pur, or pur de la région des Amou, bois de cinname, baume, résine, antimoine, cynocéphales, singes, lévriers, peaux de panthère du sud, avec les habitants de la contrée et leurs enfants. Jamais pareilles choses ne furent portées à roi depuis que le monde existe. »

Maintenant c'est le retour à Thèbes. « Navigation, arrivée joyeuse des soldats de la reine. Avec eux sont les chefs de la région... » Une grande partie de la muraille du fond est consacrée à la représentation des produits de Pount. L'encens accumulé en tas est pesé, Thot en enregistre le poids qui monte à des millions et à des centaines de mille ! Les arbres, plantés dans le jardin d'Amon, ont si bien repris que le bétail se pro-

1. Le bloc qui représentait ici la reine est au Musée du Caire.

mène à leur ombre ! Les métaux précieux sont mis de même sur a balance que règle Thot lui-même. La reine ne se contente pas de présider à l'opération. « Elle prend un boisseau, elle avance sa main pour mesurer le tas une première fois. Thot consigne les mesures par écrit, Safeckh-Aboui fait les additions. Sa Majesté, de ses propres mains, parfume tous ses membres avec l'huile des aromates. Le parfum qu'elle dégage est comme un souffle divin qui se répand jusqu'à Pount. Sa peau est d'or, elle brille comme les étoiles dans la salle des fêtes, à la vue de tout le pays. Ses sujets sont dans la joie. Ils rendent hommage au maître des dieux ; ils célèbrent la reine et ses actions divines, et la grande merveille qu'elle est elle-même. »

Enfin, pendant que le neveu de la reine et son gendre, Thoutmès III, offre les prémices de l'encens à la barque d'Amon, portée sur les épaules des prêtres, Hatchepsou paraît devant le dieu, assis sur son trône. Et c'est là qu'elle nous apprend, par son discours, qu'elle n'a envoyé une mission au pays de Pount que sur l'ordre exprès du dieu et que celui-ci lui avait promis un succès sans précédent. Jamais, en effet, assure le dieu, à son tour, flotte égyptienne n'avait mouillé dans les ports de la Terre divine. Jusque-là les produits de cette région n'étaient venus en Égypte qu'apportés par les caravanes !

A l'extrémité du portique de Pount, s'élève une chapelle d'Hathor : deux salles hypostyles, une enfilade de trois chambres, légèrement étagées. Les deux salles ont beaucoup souffert, surtout la première. Des colonnes hathoriques de la seconde trois seulement restent debout. Un régiment de soldats, la hache et des fleurs à la main, passe avec ses enseignes sur le mur nord et acclame les barques d'Hathor en fête. A l'arrière, deux Libyens exécutent la danse guerrière au son des castagnettes. Dans les barques, sur le siège d'honneur, il n'y a que l'ombre de la déesse, c'est-à-dire un éventail. Partout domine la vache Hathor : elle allaite la reine à plusieurs reprises, dans la première salle, dans la seconde chambre, aux murs latéraux de la troisième. « Je suis ta mère, dit-elle, j'ai créé ta personne, je t'ai nourrie pour te faire avoir les droits d'Horus. » Hatchepsou ne se montre pas ingrate : elle offre à la déesse offrandes sur offrandes. La vache divine en est si touchée qu'elle lui lèche la

main. Les reliefs de la seconde chambre sont parmi les plus beaux que l'on connaisse. Hathor, son fils Ahi tenant le sistre, la barque de la déesse, son baldaquin, Hatchepsou, malgré sa haute figure martelée, s'y détachent avec majesté et grâce. Une vie supérieure anime ce beau décor.

L'ensemble de la troisième terrasse comprenait : 1^o à l'extrémité de la rampe, à droite et à gauche, juste au-dessus des portiques de Pount et de la Naissance, une double colonnade de onze colonnes et de onze piliers sur le devant ; 2^o un mur courant derrière la colonnade, orné en son milieu et dans l'axe du temple d'une porte de granit encore en place ; 3^o une grande cour de quarante mètres de large sur vingt-six de profondeur, avec, sur ses quatre côtés, un portique de quatre-vingts colonnes en deux rangées, dont il ne reste rien ; 4^o le sanctuaire, tout entier dans la montagne, avec une enfilade de deux chambres derrière une nouvelle porte de granit ; 5^o sur chaque côté de la cour, diverses salles de culte. Plus tard, les Ptolémées relièrent la cour au sanctuaire par une galerie bordée de balustrades et creusèrent une troisième chambre dans le fond du sanctuaire.

A signaler : dans le sanctuaire, un texte qui parle du jardin du temple, jardin avec étangs peuplés d'oiseaux ; sur le mur ouest de la cour, de chaque côté de la porte du sanctuaire, des niches symétriques ayant contenu probablement des statues de double de la reine et des autres membres de sa famille ; parmi les chambres du sud, à l'angle sud-ouest, la salle voûtée où se font l'abatage des victimes et l'apport des dons funéraires comme dans les tombes de l'Ancien Empire.

A l'extrémité nord, séparée de la cour centrale, se trouve une petite cour à ciel ouvert, où l'on est introduit par un vestibule à trois colonnes. Là se dresse un autel à sa place antique et tourné vers l'est. Un escalier en grès y monte du côté de l'ouest. Il mesure un mètre soixante en hauteur. Sa surface est de cinq mètres sur quatre mètres vingt. L'inscription de la corniche dit que la reine « éleva cet autel en pierre blanche à son père Harmachis ». Harmachis était le dieu d'Héliopolis. Nous avons là un premier dessin du culte que développera bientôt Khounaton. Les autels figurés de Tell-Armana, sur lesquels

on sacrifie au Disque, sont pareils à l'autel de Deir el-Bahari. Dans la paroi nord de la cour de l'autel s'ouvre une chambre où Thoutmès I^{er} reçoit le culte funéraire. Cette chambre se complique en ouest d'une chambrette aux fraîches couleurs : au fond, Hatchepsou est devant Anubis; sur les parois, Thoutmès I^{er} et sa mère Senseneb sacrifient à Anubis, Hatchepsou et sa mère Ahmès sacrifient à Amon; au plafond, brillent les heures.

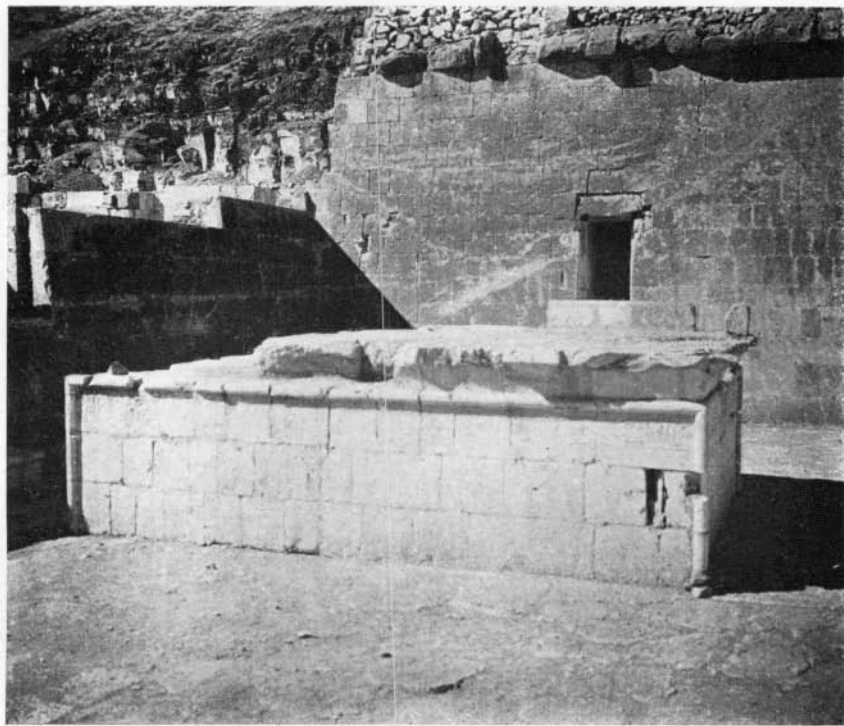
Nous avons parcouru en son entier le grand temple de Deir el-Bahari. L'élégance de ses portiques, les proportions exquises de ses colonnes protodoriques, la beauté des sculptures, la vivacité des couleurs peuvent supporter la comparaison avec ce que l'art grec a produit de plus fin et de plus gracieux ¹. Il était tout entier bâti en calcaire, il étageait sa blancheur éclatante sur le fond d'or bruni, sur la tenture pesante qui, là-haut du ciel, tombe d'aplomb, jetant ses plis massifs en puissantes ailes de protection.

1. MASPERO, *Causeries d'Égypte*, p. 86.

CHAPITRE XXII

TROUVAILLES ET CÉNOTAPHES.

Je vous ai promis de vous parler de la « Trouaille de Deir el-Bahari ». Depuis quelque temps Maspero s'était aperçu qu'on faisait le commerce de certains objets funéraires remontant à la XVIII^e dynastie et aux deux suivantes. Évidemment il y avait quelque part une cachette. On soupçonna un habitant de la plaine de Thèbes de connaître le trésor et d'en tirer parti. On l'arrêta. A l'interrogatoire, il nia, fit serment sur serment, joua même une scène d'attendrissement comique sur le berceau de son enfant. Tous les voisins vinrent répondre de sa parfaite innocence. Mais le propre frère de l'accusé, un de ses affidés, le trahit et déclara devant le moudir de la région qu'il connaissait l'emplacement qu'on cherchait. Il ajouta qu'il y avait là une quarantaine de cercueils dont plusieurs portaient l'urœus ou vipère hadje qu'on voit sur la coiffure des Pharaons. Sans tarder, un membre de la commission française d'archéologie se rendit à Thèbes. On le conduisit à l'extrémité sud de l'amphithéâtre de Deir el-Bahari. Un caveau merveilleusement dissimulé s'ouvrait en cet endroit. Un puits de onze ou douze mètres de profondeur, un couloir de soixante-dix mètres de longueur; au bout, une chambre où reposaient les cercueils, des canopes, des statuettes, des vases à libation, en un mot, tout un hypogée de pharaons. Ahmès, le libérateur, Thoutmès III, Sèti I^{er}, Ramsès II et Ramsès III, hier encore, pour beaucoup, fantômes historiques plus légendaires que les héros d'Homère, surgissaient du fond d'un souterrain obscur, après plus de trente siècles ! Qui les avait enfouis là ? Je l'ai dit plus haut : leurs successeurs dégénérés de la XX^e dynastie, pour les soustraire aux fouilleurs de sépulcres. Quand on transporta les précieuses



DEIR EL-BAHARI.

Autel d'Harmachis (p.182).



PLANCHE 46.

LOUXOR.

Le Ramesseum :
Piliers osiriaques
et débris du co-
losse (p. 192).

momies au Caire, par le Nil, des fellahines échevelées suivaient le bateau en poussant des hurlements sur les deux rives. C'était renouvelé de l'antique. Cette scène avait lieu au mois de juillet 1881.

Plusieurs de ces momies étaient couvertes de guirlandes faites de fleurs diverses : lotus bleus et blancs, boutons jaunes, roses et bleus. Les fleurs étaient si fraîches qu'on les aurait crues cueillies de la veille. Sur l'une d'elles une guêpe s'était posée et elle était restée aussi intacte que les fleurs elles-mêmes. C'est à peine si elle avait les pattes endommagées. Les fruits du repas funèbre de la reine Isimkheb, de la XX^e dynastie, furent trouvés dans une conservation si parfaite qu'on distinguait, sur la pulpe des dattes, la trace des doigts qui les avaient touchées. Que conclure de là sinon que, sous terre et à l'abri de l'air, dans le climat sec du désert égyptien, tout se conserve parfaitement. Toutefois, de là à croire que des graines de quatre mille ans conservées de la sorte puissent, étant semées, produire des tiges superbes, il y a loin. Il y a beau temps que le germe en est mort. Les prétendus grains de tombe de cet âge vénérable, qu'on aurait mis en terre et qui auraient donné des épis, n'étaient que des grains artificiellement rouillés et vendus comme blé de momie par les fellahs à des voyageurs naïfs ¹.

Une deuxième découverte, en 1898, compléta la découverte de 1881. A cette date, Victor Loret trouva, en effet, dans la vallée des Rois, le tombeau d'Aménophis II. Or, ce tombeau ne contenait pas moins de neuf momies royales cachées dans une petite chambre latérale de la salle du fond. Grâce à cette nouvelle « trouvaille », on put dresser à une exception près, celle de Khounaton, la liste entière des rois de la XVIII^e dynastie. Cela représente l'histoire de deux siècles et demi. La XIX^e dynastie elle-même ne compte plus qu'une lacune : Amenmès.

1. D'après une étude récente de B. Rousseau et E. Gain les signes de la puissance germinative (peroxydiastase) persistent dans un petit nombre de grains de blé de momie jusqu'à deux cent huit ans, dans un petit nombre d'autres jusqu'à cent ans. Ordinairement ces signes disparaissent beaucoup plus tôt. Et même, dans les cas cités, si les signes persistent, ils n'indiquent pas la puissance germinative comme présente. Elle a disparu laissant d'elle-même un signe sans signification. Cf. *Annales du Service des Antiquités*, t. XI, p. 40.

Dans l'aile nord de l'hémicycle de Deir el-Bahari, à cent cinquante mètres du temple et à dix mètres de la chaussée de sphinx, Grébaut avait déjà trouvé tout un lot de momies en 1891. Dans une double galerie, creusée au fond d'un puits de quinze mètres, l'une de cent vingt mètres, l'autre de dix-huit, il y avait cent soixante-trois cercueils. C'était la cachette où la caste sacerdotale avait empilé les cercueils de quatre-vingt-dix-huit prêtres et de soixante-cinq prêtresses ou pallacides d'Amon, de la XXI^e et de la XXII^e dynastie. On nomma cette découverte « la seconde trouvaille de Deir el-Bahari ».

Au sortir de Deir el-Bahari, on tombe dans la nécropole de l'Assassif, on butte à droite la colline de Cheickh Abd el-Kournah et ses pans abrupts et successifs, parmi les hypogées des particuliers. Les tombeaux anciens de l'Égypte étaient tous précédés d'une ou de plusieurs chambres où les parents se réunissaient à certains jours de l'année pour faire la commémoration du défunt. Rien de funéraire dans ces chambres, mais une série de tableaux convergeant tous vers la stèle du mur ouest et rappelant la vie et la profession de celui dont la momie reposait là tout près, dans un puits muré. Ces chambres, dont on voit de beaux spécimens à Saqqarah, n'étaient donc que des cénotaphes. Nous avons vu qu'au Moyen Empire, à Beni Hasan, par exemple, le cénotaphe se modifie en s'incorporant le serdab sous la forme d'une niche qui se découpe au fond, dans la paroi rocheuse, en face de la porte. La niche contient les statues du défunt et de sa femme, réservées et taillées à même la pierre, reçoit sur ses faces la peinture du repas funèbre et attire à soi tout le mouvement des scènes. Ici à Thèbes, sous le Nouvel Empire, règne le même principe ; mais le mur ouest, où se trouva toujours la stèle, reprend une partie des tableaux. Il y a donc là comme deux centres d'attraction : la niche et la stèle. A la première vont plus spécialement les scènes de l'abatage et du sacrifice, de la préparation de l'offrande et du ravitaillement ; à la seconde, le banquet, la musique, les danses et les travaux des champs.

Tel intendant des greniers d'Amon nous ravit dans sa dernière demeure. Parmi les couleurs gaies, il préside aux besognes

de la terre, il fait avec sa femme l'offrande aux dieux, il banquette en compagnie, respirant des fleurs, Les filles de la maison le gratifient d'un collier, pendant qu'on chante et qu'on danse, que des musiciennes jouent de la harpe, du théorbe et de la flûte. Les pirouettes des danseuses, les balancements, les ronds de bras, les entrelacements des mains, toutes les diverses attitudes sont rythmées par le jeu des instruments ou par le simple claquement des mains et des castagnettes. Ailleurs j'ai contemplé des orfèvres pesant de l'or, polissant des vases, activant le brasier au chalumeau. J'ai vu aussi la récolte du blé. Sous l'œil du maître, les moissonneurs le coupent un peu au-dessous de l'épi, des glaneurs le recueillent dans des cabas de sparterie et le jettent dans des mannes ou filets pendus à une barre transversale que deux hommes portent sur l'épaule. Puis a lieu le dépiquage sur l'aire. De superbes bœufs activés par le fouet piétinent circulairement et font jaillir sous leurs sabots fourchus le grain de l'épi. La tâche des bœufs terminée, la paille enlevée, des serviteurs armés d'écopes de bois élèvent le blé en l'air, le laissent retomber, et l'air emporte la balle et la poussière. Le blé est ensuite passé au van et monté au grenier par mesures dont prend note un scribe sous le contrôle d'un surveillant.

Les scènes sont très vivantes. Le conducteur, pour encourager ses bêtes, semble chanter la vieille chanson égyptienne des bœufs : « Tournez pour vous-mêmes; tournez, ô bœufs, pour vos maîtres; des mesures pour vous, des mesures pour vos maîtres. » Un moissonneur essoufflé s'arrête, reprend haleine et, la faucille sous le bras droit, boit un coup d'eau; un glaneur s'est relevé et demande à se rafraîchir à son tour. Plus loin, un vanneur boit à même à une outre suspendue dans un arbre. Dans la mer jaune des champs non moissonnés, on sent que le moindre souffle creuse des vagues d'or, que la lumière intense jette par places des teintes d'argent, que la moisson est flamboyante et crépitante de chaleur.

Le cénotaphe rappelait ainsi les occupations du trépassé et ses plaisirs d'antan. Il continuait à vivre là sur les parois funèbres la vie qui lui avait mérité le ciel. Sa stèle énumérait ses charges et ses titres, ses bonnes actions et sa piété. Sur terre,

Pharaon l'avait distingué, à son tour Osiris s'apprêtait à le recevoir dans son sein. Mais de terribles épreuves l'attendaient auparavant. Le secours des vivants lui serait nécessaire. Il espérait bien qu'aux dates marquées on viendrait fidèlement accomplir les rites funèbres, lui apporter les offrandes qu'il avait fixées lui-même et que l'on devait prélever sur ses domaines. Il adjurait les siens et les survivants en général de ne pas l'oublier, les menaçait au besoin de la colère du ciel et de la peine du talion. « Quiconque, dit l'un, nuira à ce tombeau, sera puni par les dieux et par les hommes. Mais quiconque récitera la formule, sera le vieillard de sa ville et l'honoré de son nome. » « Donne l'eau du sacrifice funéraire à ton père et à ta mère qui reposent dans l'hypogée, dit le scribe Ani à son fils; renouvelle l'eau des oblations divines. Offre ce qui est acceptable. Ne néglige pas de le faire même lorsque tu es loin de ta demeure. Ton fils le fera pour toi de la même manière. »

Comme plus anciennement, « le décor offre, dans l'ensemble, la même série de sujets, mais avec des additions notables. La marche du cortège funéraire, la prise de possession du tombeau par le *double*, qui sont à peine indiquées autrefois, s'étalent avec ostentation sur les murs de l'hypogée thébain. Le convoi se déroule avec ses pleureuses, ses troupes d'amis, ses porteurs de mobilier, ses barques, son catafalque halé par des bœufs. Il arrive à la porte; la momie, droite sur ses pieds, reçoit l'adieu de la famille et subit les dernières manipulations qui doivent l'adapter à la vie d'au delà ... Bien des détails y paraissent qu'on dédaignait de noter sous les premières dynasties, ou sont absents qui ne manquaient jamais alors; aussi bien les siècles avaient marché, et vingt siècles changent beaucoup aux usages de la vie journalière, même dans l'indestructible Égypte... Le cheval avait envahi la vallée, et il piaffe sur les murs à l'endroit où les gazelles paissaient naguère. Les métiers sont plus nombreux et plus compliqués, les outils plus perfectionnés, les aspirations du mort plus variées et plus personnelles »¹.

Or, les pharaons, comme les sujets, avaient leurs cénotaphes, mais sous la forme de temples superbes où ils entretenaient

1. MASPERO, *Archéol. égypt.*, nouvelle édit., pp. 154-155.

les survivants, non plus des actes de la vie d'un particulier, mais surtout de leur histoire qui était en même temps l'histoire de leur peuple. C'était comme un livre ouvert où ils gravaient leurs exploits guerriers, le récit de leurs grands travaux, leurs titres à la gloire jusqu'à la plus lointaine postérité. Sans doute, ce qu'ils avaient accompli ils le devaient à Amon, le grand dieu de Thèbes, mais Amon ne les avait soutenus que parce qu'ils le méritaient. Les cénotaphes royaux ne s'élevaient pas nécessairement près des tombes royales. Toutefois ils sont tous en plein quartier des morts. Ils n'auraient pu trouver place dans l'étroite vallée des Rois, et voilà pourquoi on les éleva de ce côté-ci de la nécropole, face à la plaine et au Nil, face là-bas, sur la rive est, au grand temple de Karnak, au « trône des deux mondes ».

CHAPITRE XXIII

LE RAMESSEUM.

Je mets pied à terre devant le Ramesseum. Des Anglais m'y ont précédé. Un tarbouch rouge, inondé par derrière d'une houe noire de soie floche, un drogman autrement dit, leur récite un boniment qu'ils écoutent avec gravité en ponctuant d'un *oh ! yes !* toutes les explications. Écoutons aussi : « Autrefois on appelait ce temple le tombeau d'Osymandias. Champollion l'a nommé Ramesseum et ce nom lui est resté. C'est, en effet, le cénotaphe que Ramsès II fit élever à son propre culte. Voyez, poursuivait la voix, voyez sur ce premier pylône une campagne déjà sculptée à Louxor et à Karnak, la campagne de Syrie. On la retrouve encore là sur le second pylône et à Ibsamboul en Basse-Nubie. Elle fait le sujet du poème de Pantaour. Ramsès II regardait donc cette campagne de l'an V de son règne comme son fait d'armes le plus glorieux. Aussi a-t-il pris soin de la décrire avec force détails. Tenez, voici les seize forteresses hittites prises d'assaut. Elles sont nommées par leur nom. Un soldat égyptien devant chacune frappe des prisonniers syriens. Voilà maintenant le camp égyptien, de forme rectangulaire, les boucliers des fantassins dressés les uns à côté des autres garnissent la palissade, à l'intérieur sont déposés les provisions et les bagages. Voici une cuisine en plein vent, des piquets de garde, des sentinelles, le pansage des chevaux, les différentes corvées, le grand lion du roi enchaîné au repos, des ânes satisfaits du répit et le manifestant par le pittoresque de leurs attitudes variées. Autour du camp, des fantassins en marche encadrent deux escadrons de chars, grande mêlée de chars et de fantassins, le pharaon fait des prodiges. Les effets de sa valeur sont encore mieux marqués sur le second pylône. Le roi, debout sur son

char, les rênes de son attelage passées autour du corps, fond sur ses ennemis en déroute et les perce de flèches. Son lion fait rage autour de lui. Déjà sont tombés l'écuyer du roi ennemi et le capitaine des archers. Le fleuve Oronte est sur la route des fuyards, il roule des cadavres. De l'autre côté du fleuve, on retire des flots l'un des généraux ennemis. Ses soldats le suspendent la tête en bas pour qu'il dégorge l'eau qui l'étouffe, sa longue chevelure ruisselle. Vous le verrez tout à l'heure. En attendant, considérez ici, dans le tableau suivant, Ramsès assis sur un tabouret aux armes royales; son porte-éventail et ses flabellifères l'entourent; l'air majestueux et irrité, il reproche à ses généraux de l'avoir abandonné pendant l'action. Son discours est écrit au-dessus. On l'écoute les mains pendantes, ce qui est la tenue des inférieurs et des suppliants. «Aucun de vous, s'écrie-t-il, n'a bien agi en m'abandonnant ainsi, seul au milieu des ennemis. Les princes et les capitaines n'ont pas réuni leurs mains à la mienne. J'ai combattu, j'ai repoussé des milliers de nations, et j'étais seul!»

Ce cri d'orgueil poussé au comble et qui s'étale, ce discours où perce une sorte de reconnaissance envers la négligence des sujets qui a mis en évidence la valeur surhumaine du prince, ce discours ne rappelle-t-il pas le mot d'Isaïe, mot autrement sublime et tout pénétré du regret de n'avoir pu associer l'homme, la créature aimée, à des luttes infiniment plus glorieuses? *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum* (Is. LXIII). Il est certain que l'orgueil de Ramsès II ne connut point de bornes. Ses flatteurs purent se permettre toutes les exagérations et lui-même vécut assez longtemps pour peupler l'Égypte de ses colosses, pour multiplier et magnifier ses hauts faits sur la pierre, pour usurper les monuments de ses prédécesseurs. On en revient, et l'on rejette les surcharges quand, au Musée du Caire on interroge sa momie longue d'un mètre soixante douze, ses traits rudes de vieillard, son front bas, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, des oreilles très écartées. Il y a loin de là aux colosses de granit si beaux et si imposants, au pharaon effrayant, solennel et superbe. Il y a loin surtout des textes pompeux, que nous lisons ici, à la réalité. On sait que Ramsès traversa difficilement la Syrie et qu'il vint tomber dans un

piège dressé par ses ennemis devant Kadesh. Il signa une paix forcée qui le maintenait dans les limites de son père Seti et l'exclut à tout jamais de la Phénicie du Nord et de la Coélé-syrie.

En traversant la première cour, je puis joindre le drogman et lui demander comment il a appris sa leçon, juste à cela près qu'il avait quelque peu mêlé la campagne de l'an VIII en Palestine à celle de l'an V. « Oh ! me répondit-il, pendant la saison morte, pendant notre été de huit mois, alors que les voyageurs prennent le frais en Europe, je viens ici avec un *Joanne*. Des journées entières j'étudie temples et tombes. Puis je demande des explications à M. Legrain — M. Legrain c'est l'aimable reconstruteur de Karnak. J'arrive de la sorte à connaître mon Thèbes, je le saurai bientôt par cœur. J'ai appris le français et l'anglais à l'école du père curé de Louxor. »

Nous touchions au second pylône. Il rejoignit vite ses Anglais en arrêt devant le fameux colosse renversé et brisé de Ramsès. La gigantesque statue, taillée dans un seul bloc de granit rose, représentait le roi assis. « Quelle était sa hauteur? fait un Anglais — Dix-sept mètres et demi, riposte le drogman. — Son poids? — Plus d'un million de kilogrammes. Jugez plutôt : elle avait deux mètres d'une oreille à l'autre, plus de sept mètres d'une épaule à l'autre, un mètre quarante, pour le pied, du petit doigt à l'orteil. On voit encore dans la montagne d'Assouan le trou énorme d'où elle est sortie toute taillée (!). Et mes Anglais de vouloir grimper sur ces monstrueux débris de l'orgueil. Seul le socle de la statue est resté en place.

Une salle hypostyle qui garde encore vingt-neuf colonnes des quarante-huit en six rangées qui portaient un plafond peint en blanc et constellé d'étoiles jaunes; deux vestibules également hypostyles de huit colonnes chacun; c'est ce qui tient encore debout. Un troisième vestibule et le sanctuaire ne sont que ruines. Dans le premier vestibule, au mur ouest, un perséa, symbole de la vigueur et de la durée de la race royale, sort du trône où Ramsès est assis et l'ombrage. Safeckh-Aboui, la déesse de l'histoire, les dieux Thot et Toum inscrivent sur les baies de l'arbre le nom de Ramsès II.

Nous pouvons observer que tous les temples étaient bâtis de



MEDINET ABOU.

Pavillon royal de
Ramsès III (p.
194).



Statue d'Amenothès à l'âge de 80 ans (p. 203).

façon à passer, par une dégradation successive de lumière, du plein jour à une nuit presque complète. A l'entrée, un vaste espace où l'air descend. Dans la salle hypostyle, ce n'est plus qu'un jour discret. Le sanctuaire se perd dans un vague crépuscule. Il fait presque noir dans les dernières salles. Le dieu trônait dans le mystère. Le crocodile sacré ou le serpent divin ou tout autre emblème de la divinité se vautrait sur un tapis de soie dans la nuit du naos¹. Nous pouvons encore observer que les temples égyptiens n'étaient pas ce que furent les temples grecs : des édifices ouverts à la foule. Le peuple n'y avait pas accès. C'étaient des oratoires royaux, des monuments de la piété des princes, confiés à la garde des prêtres. Le chef des prêtres était ordinairement le second fils du roi. Le roi entrait seul dans le sanctuaire, offrait un présent au dieu, à la triade de l'endroit, et recevait un don. Toute la décoration le prouve clairement. La variété des présents et des dons reçus fait toute la variété des scènes. Ici, l'offrande consiste en fruits de la terre, et le don est l'abondance de ces mêmes biens; là, ce sont des fleurs, et le don une promesse gaie de verdure florissante; à côté ce sont le lotus et le papyrus, et le don d'une confirmation du pouvoir sur le midi et sur le nord, le gage d'un règne heureux et triomphant. Donc adoration et offrande d'une part, don reçu de l'autre, puis l'action de grâces. Ne cherchez rien d'autre. Les scènes de bataille elles-mêmes ne sont là que pour glorifier l'assistance divine.

1. Cf. MASPERO, *Archéol. égypt.*, 1^{re} édit., p. 71.

CHAPITRE XXIV

MÉDINET-HABOU

Le temple de Médinet-Habou, situé à un kilomètre plus au sud que le Ramesseum, est à l'extrémité de la nécropole. On l'a dégagé de dessous un village arabe qui avait fini par l'envahir. Aujourd'hui encore des bandes d'ânes viennent chercher autour du temple des sacs de gravois mêlés de salpêtre que les fellahs étendent sur leurs champs pour les amender.

Médinet-Habou est le cénotaphe magnifique de Ramsès III, le dernier grand Ramesside. On y entre par un pavillon unique en son genre, fait de deux tours carrées, ayant chambres et fenêtres. Ne serait-ce point une sorte de monument militaire, un souvenir des forteresses asiatiques prises par un glorieux livreur de batailles? Tout porte à le croire. Ses formes rappellent certaines forteresses crénelées qu'on éleva chez nous à la suite des Croisades. Une scène de famille, Ramsès III jouant aux dames avec une de ses filles, recevant des fleurs d'une autre et en caressant une troisième qui lui offre des fruits, ne prouve nullement que le pavillon doive être regardé comme une résidence royale. Il fait partie intégrante du cénotaphe et perpétue les victoires syriennes du pharaon. Les restes de la résidence du monarque se trouvent à gauche de la première cour, à la même place où l'on rencontre les restes de la résidence royale au Ramesseum.

Dans sa grande enceinte, mur crénelé à la syrienne de quatre mètres de haut, sur lequel ouvre le pavillon, Ramsès III engloba un temple de la XVIII^e dynastie, au nord-ouest de ce même pavillon. Aménophis I^{er} commença ce temple, Thoutmès I^{er} le continua, Thoutmès II le développa, Hatchepsou et Thoutmès III y mirent leurs cartouches. Il a cela de très par-

ticulière que deux chambres latérales lui donnent la forme d'une croix latine. Il garda son entrée spéciale que Lathyre et Aulète munirent d'un second pylône, sur le devant duquel Antonin construisit à ciel ouvert une sorte de vestibule précédé d'une cour qui fit reculer l'enceinte.

Ceci dit, revenons à Ramsès III. La façade de son temple est à quatre-vingts mètres du pavillon. Suivent deux grandes cours à portiques avec piliers osiriâques. Chaque cour a son pylône, la deuxième se termine par un balcon. Vient ensuite le naos, ou partie intérieure qui renfermait à la suite l'une de l'autre trois salles hypostyles et le sanctuaire¹. Tout autour les chapelles ou sacristies ne sont pas loin d'atteindre la quarantaine. Tel est l'ensemble de cet édifice merveilleux, bâti sur le modèle du Ramesseum, mais dans de plus vastes proportions. Tout y parle de Ramsès III. Une seule pensée a conçu le plan du temple et l'a fait exécuter : c'est la pensée de Ramsès III, et c'est de sa vie tout entière que nous parlent les pylônes, les murs et les colonnes.

Je ne veux glaner que quelques détails parmi les nombreuses scènes qui défilent. Il serait fastidieux de vous montrer à chaque pas Ramsès armé du fouet et du sceptre, coiffé d'un casque allongé en mitre, agitant au-dessus de son front la vipère symbolique, galopant à travers des ennemis éperdus, enlevant par leurs chevelures quarante-cinq nations soumises. Ce sont là des pages d'histoire démesurée, écrites en relief et en creux sur un colossal livre de pierre. La verve laudative des légendes est intarissable dans son uniformité hyperbolique. Je cueille çà et là quelques métaphores, toujours les mêmes : « Tout le circuit du soleil est renfermé dans la main fermée de Ramsès III. Le jeune héros s'est montré semblable à un griffon meurtrier, ses soldats ont rugi ainsi que les lions dans la montagne. Comme un feu brûlant qui se développe dans les herbages, il s'élance contre ses ennemis qui sont pareils à des oies prises dans un filet, démembrées et mises à fondre. Il a abattu les peuples,

1. Quelques chiffres : le temple a 150 mètres de long et 48 de large ; le premier pylône, 65 mètres de largeur et 22 de hauteur ; la grande enceinte, 200 mètres sur les côtés est et ouest, 300 sur les autres côtés.

il a foulé le monde entier sous ses pieds, Ramsès III. Ceux qui étaient sur le rivage, il les a fait tomber sur la lèvre de l'eau, massacrés comme des charniers. Leurs navires, leurs biens tombèrent dans l'eau.» Pharaon magnifie la réalité, dit plus de mots que de choses. C'est la rançon du genre.

Les dernières paroles font allusion à une victoire sur mer dont les incidents couvrent à l'extérieur le massif septentrional du second pylône. C'est la plus ancienne représentation connue d'une bataille navale, trois siècles avant la guerre de Troie. Les barques ont l'avant et l'arrière de forme symétrique; chaque extrémité est ornée d'une tête de lion très bien sculptée. L'unique mât porte une longue vergue sur laquelle est carguée la voile. Au-dessus du mât et de la voilure est une espèce de niche conique où se tient une vigie qui fait des signaux, ou plutôt c'est une gabie qui abrite un frondeur. Un chef de chiourme excite les rameurs à coups de bâton. A l'avant et à l'arrière, tenant à la main une large et courte épée, les officiers donnent des ordres. Les soldats sont armés du glaive et d'une longue pique ou javeline, mais ils combattent surtout avec l'arc et la flèche. Les ennemis tombent en grand nombre sur leurs bateaux, en bas du mât, ou dans la mer, la poitrine percée de flèches. Une partie de l'équipage égyptien se baisse le long des bordages et recueille des prisonniers échappés des barques renversées ou tombés à l'eau pendant le combat. Sur la berge, Ramsès tire de l'arc contre les vaincus qui tentent de gagner le rivage.

Après chaque campagne, on enchaîne les captifs, on compte les mains ou les membres coupés, et le roi, son grand lion courant à côté des soldats, revient triomphalement dans sa bonne Egypte où le peuple l'acclame, se prosterne et lui présente des bouquets. Puis a lieu la conduite des prisonniers devant Amon. Ces prisonniers sont des Libyens, des Nubiens, mais aussi des Hittites, des Syriens, et des peuples nouveaux, Philistins, Danaens, Sicules. « Accorde-nous, disent-ils au pharaon, accorde-nous les souffles de vie, que tu peux donner, nous nous prosternons devant les aspics de ta double couronne; nous raconterons ta dignité redoutable aux fils de nos fils; ils s'affaïsseront sous ta crainte. »

Au-dessus des tableaux militaires se pressent et cheminent

les tableaux religieux. Tantôt, c'est la procession de la barque de Sochar; tantôt, comme au Ramesseum, c'est la panégyrie de Min, le dieu de la fécondité. Pour cette dernière, le roi sort de son palais en palanquin. Il va « voir les beautés de son père ». Musiciens en tête, on défile : les princes, les grands officiers élevant les insignes royaux, les prêtres qui encensent le pharaon, les courtisans, des soldats, les serviteurs qui portent le socle et l'escabeau de la litière. On fait une première station devant le naos du dieu. Le roi purifie par l'eau et par l'encens les liquides et les solides, « bœufs, oies et toutes choses bonnes » qui s'amoncellent sur la table d'offrandes. Puis le cortège se remet en marche. Porteurs d'emblèmes divins, porteurs d'offrandes porteurs des statues de Ramsès III et de quelques-uns de ses ancêtres, s'en vont par ordre. Suivent le taureau sacré de Min, d'une blancheur immaculée, le roi à pied, armé d'une faucille d'or, le naos, sur un brancard aux épaules de vingt-deux prêtres qu'entourent d'autres prêtres chargés des insignes de Min. Plus loin, on stationne de nouveau devant le naos, à côté des statues des ancêtres. Un servent apporte une gerbe de blé. Le roi avec sa faucille coupe les épis qu'on offre au dieu. Enfin, des prêtres donnent la volée à quatre oiseaux chargés d'aller annoncer aux quatre points cardinaux que, nouvel Horus, le roi Ramsès a pris la couronne.

Ramsès III fut le dernier grand pharaon, et il le fut dans la paix et dans la guerre. Il faut cependant remarquer qu'il combat sur les frontières de l'Égypte plus souvent que dans les pays étrangers. Les textes parlent à chaque instant de « frontière violée », de « frontière approchée ». « Ceux-là, dit le roi, qui sont arrivés à mes frontières ne récolteront plus. » C'est le signe de la rupture de l'équilibre ancien. Les peuples abattus et soumis par six siècles de grandes guerres commencent à relever la tête et à devenir entreprenants. Une poussée se prépare. De plus, surgissent des peuples nouveaux : les tribus de l'Asie-Mineure. Certes, le monde mycénien date de plus haut. Depuis de longs siècles il était en relations commerciales avec l'Égypte, mais, depuis Sési I^{er} seulement, il s'était mis en mouvement pour la conquête. Par ailleurs, les héritiers de Ramsès III furent indignes de leurs ancêtres. Ils perdirent toutes leurs pos-

sessions d'Asie et ils laissèrent l'Égypte se morceler en deux royaumes. Les Ethiopiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains vont pouvoir venir tour à tour s'enrichir des dépouilles de la vallée du Nil. Et d'autres leur succéderont.

L'idée que vous pouvez avoir maintenant des cénotaphes royaux serait incomplète, si je ne vous disais rien de leur mobilier et de leur entretien. Du grand, c'est-à-dire de la chapelle du roi, vous concluez au petit, c'est-à-dire à la chambre funéraire des courtisans, des riches et des bourgeois. Vous comprendrez sans peine quel grand nombre d'hommes vivaient du service des morts. Ramsès III lui-même a décrit Médinet-Habou et sa description nous a été conservée par le *Papyrus Harris* qu'on peut voir au British Museum. Lisons-le ensemble, mais en y mettant une sourdine. Il en restera toujours assez pour nous instruire et nous étonner.

« Je t'ai élevé, dit Ramsès à Amon, je t'ai élevé un temple auguste de millions d'années, situé près de la montagne de l'ouest, tourné vers toi (vers Karnak). Il est construit en grès, en granit gris et en basalte; ses portes sont en bronze doré; ses pylônes de pierre s'élèvent jusqu'au ciel et sont ornés d'inscriptions gravées au grand nom de Ta Majesté. Tout autour, j'ai fait à prix d'effort une enceinte avec ses escaliers et ses tours en grès. Devant, j'ai creusé un bassin rempli d'eau du ciel et planté d'arbres et de verdure comme le Delta.

» J'ai amoncelé dans son trésor les produits des terres de l'Égypte : or, argent, toutes pierres précieuses, par centaines de mille. Ses greniers regorgent de céréales et de froment; ses champs, ses troupeaux sont aussi nombreux que les grains de sable sur le rivage. Pour lui, j'ai imposé la terre du sud aussi bien que la terre du nord. La Nubie et la Phénicie viennent à lui avec leurs redevances. Je l'ai peuplé des captifs que, grâce à toi, j'ai enlevés aux Neuf Arcs et des corps d'état que j'ai dressés par dizaines de mille.

» J'ai fait faire une grande statue à ton image, elle est placée à l'intérieur; « Amon doué d'éternité », tel est son auguste nom; je l'ai ornée de pierres précieuses vraies, brillantes comme l'horizon. Dès qu'elle paraît, on se réjouit de la voir. Je lui ai donné

des vases d'offrandes en or pur, en argent et en bronze, sans nombre. J'ai multiplié devant toi les offrandes divines, en pain, vin, bière, oies grasses, bœufs nombreux, taureaux, veaux, vaches, oryx blancs et gazelles, réalisés sur son autel¹.

» J'ai convoyé des monuments grands comme des montagnes d'albâtre et de grès, sculptés à prix d'effort, pour les placer de chaque côté de la porte du temple. Ils sont gravés au grand nom de Ta Majesté à jamais. D'autres statues en granit et en grès, des scarabées en granit noir sont placés à son intérieur. J'ai modelé Phtah-Sochar, Nofertoum et tous les dieux du ciel et de la terre, recouverts d'or fin et d'argent repoussés, avec des incrustations de pierres précieuses véritables d'un travail achevé, et je les ai établis dans leurs naos.

» Je t'ai fait un auguste palais royal en son intérieur, semblable à la grande demeure de Toum qui est dans le ciel. Les colonnes, les montants des portes, les battants sont en electrum; le grand balcon d'apparition est en or fin².

» J'ai établi pour le temple des batelleries chargeant l'orge et le froment pour les transporter sans cesse à ses greniers. J'ai établi de grandes barques d'approvisionnements sur le fleuve qui viennent à son trésor auguste chargées d'une multitude de choses.

» Il est entouré de jardins, de parcs, remplis de fruits et de fleurs pour les deux déesses serpents. J'y ai élevé des kiosques avec des baies, et j'ai creusé en avant un lac couvert de fleurs de lotus. »

Le même papyrus attribue soixante-deux mille personnes avec leurs officiers au temple de Médinet-Habou. Il énumère ensuite les biens à répartir entre cinq ou six temples que Ramsès III avait fait bâtir à Thèbes. En ne prenant de ces

1. Il s'agit de la statue qu'on portait dans les fêtes. Il l'appelle « grande », épithète d'honneur et non d'effet.

2. Il s'agit ici de la résidence de Ramsès III à Médinet-Habou. Le palais bâti en briques s'élevait à gauche de la première cour, avons-nous dit. Il communiquait par trois portes avec le portique sud de la cour, qui lui servait de façade. A deux mètres au-dessus du sol, une tribune saillait au milieu de la muraille, le « balcon d'apparition ». On y accédait par un escalier situé à l'extérieur du temple. C'est là que pharaon se montrait, assistait à certaines fêtes, parlait au peuple assemblé, etc.

biens que la sixième partie, ce qui est peu vu l'importance de Médinet-Habou, on arrive aux chiffres suivants : statues de dieux, 426; prophètes et prêtres, 840; têtes de gros bétail, 14415; menu bétail, 70227; champs, 144694 aroures; villes égyptiennes tributaires du temple, 10; villes syriennes, 2; bière, 466303 cruches ... Quoi qu'il en soit de ces chiffres, chaque temple était donc toute une colonie. L'ensemble de la nécropole formait une ville immense organisée et hiérarchisée. De la plaine à la montagne, derrière les grands temples avec leurs parcs et leurs vergers, s'étagaient les jardinets et les tombes verdoyantes des courtisans. Que dire du grand nombre d'ouvriers nécessaires? Que dire des industries que suppose un pareil culte des morts? Que dire de la puissance du grand-prêtre d'Amon de qui relevaient tout le service religieux et toute la population des temples?

CHAPITRE XXV

LES COLOSSES DE MEMNON.

La journée s'avance, et il me faut encore voir les colosses de Memnon. Ils sont dans les terres cultivées, mais très proches du désert, sur un petit chemin qui va du Ramesseum au Nil, en face de Louxor. Pourquoi l'idée vient-elle que ces colosses seraient plus colosses encore s'ils trônaient dans le désert? Tous les monuments de l'ancienne Egypte semblent faits pour dominer le sable désolé et brûlant. C'est là qu'ils ont toute leur expression. Les deux géants regardent vers le Nil. Ils représentent Aménophis III assis dans la pose hiératique, les mains portant à plat sur les cuisses, les genoux rapprochés, les pieds réunis, la tête coiffée du klaft et du pschent, le front armé de l'urœus.

Dans les carrières de Tourah, de l'autre côté de Memphis et du Nil, on lisait à l'entrée d'une galerie l'inscription suivante : « An premier, jour premier du règne du fils du soleil, roi de la Haute et de la Basse-Egypte, Aménophis III. Le roi ayant trouvé les galeries en ruine, en fit creuser une nouvelle afin d'en extraire les blocs de calcaire fin destinés à la construction de son temple de millions d'années. » Le temple funéraire en question, et dont les débris percent le sol çà et là, est le temple de Kom el-Hettan qu'annonçaient magistralement les deux colosses. Si on les a appelés les colosses de Memnon, la faute en est aux Grecs qui confondirent le mot égyptien *mennou* désignant toute espèce d'édifice commémoratif, temple, statue, obélisque, avec le mot Memnon marquant un personnage de la fable, le fils de l'Aurore. Aux Grecs aussi revient la fausse attribution de la syringe de Ramsès V. Cette syringe passait à leurs yeux pour la plus belle. Elle ne pouvait donc convenir qu'au maître des colosses qui avaient excité leur enthousiasme.

Un certain Hermogène d'Amasée y a laissé cette inscription : « Ayant vu les syringes, il les a admirées; mais celle-ci, de Memnon, après l'avoir en outre bien examinée, il l'a admirée encore plus que les autres. »

De chaque côté du trône se dressent deux femmes couronnées, la mère du roi et la reine. Les Nils, suivant l'usage, lient ensemble fortement le lotus et le papyrus et font l'union du sud et du nord. La mère du roi est cette Mautemouaa que nous avons vue à Louxor dans la chambre de naissance d'Aménophis. La reine est Tii, l'enchanteresse des modernes, dont il a été question à Tell-Amarna, « l'épouse bien-aimée du pharaon ». Les colosses sont en grès brèche provenant de la région de Silsileh. Ils étaient monolythes. Leur hauteur, en y comprenant le socle qui a quatre mètres trente, est de dix-neuf mètres quatre-vingt-dix. Leurs pieds ont plus de trois mètres de long. Un homme de taille moyenne pourrait se coucher dans une de leurs mains et s'y trouver à l'aise. Debout, il n'arriverait pas à leur cheville. Celui du sud est le mieux conservé. Les Perses, les tremblements de terre, les Arabes n'ont pu le renverser. De son bras droit brisé, il ne reste que le poignet; ses jambes mutilées, sa poitrine et son visage martelés et déformés par la chute de larges éclats, ne lui laissent presque rien de l'apparence humaine. Pourtant, regardez-le de profil et vous reconnaissez le pharaon. Regardez-le surtout de loin et vous retrouvez les lignes et les contours distinctement.

Celui du nord est la célèbre statue *vocale*, celle qui émettait un son harmonieux au lever du soleil. Mais cette particularité qui la rendit fameuse dans le monde entier lui provint d'une mutilation opérée par des mains barbares. Elle perdit sa partie supérieure. La statue ainsi brisée devint éloquente. Sa pierre, mouillée par la rosée de la nuit, s'écaillait, craquait et tintait d'un tintement sonore aux premiers feux du jour. La Grèce, toujours menteuse, la transforma en Memnon implorant sa divine mère l'Aurore. On vint de tous les pays écouter la plainte merveilleuse. Nombre de ceux qui furent témoins du prodige le consignèrent sur les jambes du colosse, en prose ou en vers. Un Allobroge, natif de Vienne, fut assez favorisé pour entendre quatorze fois la statue parlante, durant les années 71 et 73 de

Jésus-Christ. Cet Allobroge, soldat de la III^e légion cyrénaïque, se nommait Marcus Anicius Verus, fils de Julien.

La statue a donc parlé, le fait est certain et j'en ai donné l'explication avancée par certains savants. Votre esprit n'est pas satisfait, je le sens bien à la révolte du mien. Voyons : du grès brèche qui s'écaille et se délite bruyamment, sur toute sa surface, dès que le soleil vient y boire la rosée de la nuit, cela est peu croyable. A ce jeu, pendant deux cent cinquante ans que dura l'aventure, la statue ne risquait-elle pas d'être singulièrement diminuée? De plus, le colosse voisin était de la même matière et sortait de la même montagne, il avait ses mutilations, et il fut toujours silencieux. Des temples entiers étaient en grès, et jamais il ne leur prit fantaisie de donner un concert de piliers ou d'architraves. Il faut donc chercher au phénomène une autre explication. La mutilation violente du colosse avait laissé une fente dans la masse, fente encore visible aujourd'hui et qui fait écho à la voix. En s'y jouant le matin, aidés par la brise, les premiers rayons du soleil chassaient vivement l'humidité de la nuit et produisaient des vibrations sonores, sans écaillage. Le mystère tient ainsi tout entier dans un changement brusque de température, dans le passage du froid au chaud, d'une fissure naturellement portée à gémir, pour peu qu'on la provoque.

C'est un magicien expert qui érigea les deux colosses, un auteur de grimoires et de textes magiques. Sous Tibère, on gravait encore ces textes dans les temples. Nul païen ne mettait en doute leur haute efficacité. J'ai nommé cet Aménothès qu'on a découvert à Karnak posant au naturel de ses quatre-vingts ans. Le bas de son corps est ceint d'une riche étoffe où nous lisons : « Je suis un juste qui n'ait point prévarié... J'atteins les quatre-vingts ans et je durerai cent dix ans !... Directeur des travaux du roi en ce qui concerne les grands monuments qui lui sont apportés en pierre bien taillée..., Aménothès. » A Deir el-Bahari, les Ptolémées associèrent son image à celle des dieux. On devait bien cela à un architecte sorcier que la crédule antiquité soupçonna, peut-être, d'avoir ensorcelé le divin Memnon.

Après deux siècles et demi, Septime Sévère rétablit la statue.

La fente fut bouchée et mise à l'abri de l'air. Oncques plus la statue ne parla.

Mon âne m'emporte à travers champs; les blés, l'orge, les lentilles, le trèfle, les luzernes poussent leurs tiges vigoureuses; le lin est fleurissant, les fèves prêtes à nouer, les oignons commencent à soulever la terre; l'alouette monte en chantant dans le ciel, les bergeronnettes sautillent autour de moi; grêle et cassée, la voix d'une chèvre tremble de plaisir; une caille martèle ses notes et me donne l'illusion des plaines de France. L'heure est charmante par cette soirée de janvier. Le soleil, qui descend vers la chaîne libyque, dore, là-bas de l'autre côté du fleuve, le temple de Louxor et la grande colonnade.

CHAPITRE XXVI

DES PSYLLES. — L'ÉTENDUE DE THÈBES.

Revenu à Louxor, je tombe dans un grand rassemblement où dominent les tarbouchs et les turbans en notes vives de rouge et de blanc. C'est un psyllé ou charmeur de serpents qui donne une représentation en plein vent. Des Européens roux et rogues, des Européennes montrant leurs grandes dents, semblent hypnotisés par le spectacle. Dans la foule, quel mélange de carnations, quelle variété de costumes ! Toutes les tribus de l'Afrique, toutes les nations occidentales sont représentées là autour d'un charmeur. Il n'est pas loisible d'arrêter. Mais vous n'y perdrez rien. Chemin faisant, nous causerons psyllés et serpents.

Je vous ai souvent parlé de l'urceus qui tord ses anneaux sur la coiffure des pharaons et dresse la tête au-dessus de leur front. L'urceus n'est pas autre chose, pour parler avec les doctes, qu'un ophidien de l'ordre des vipéridés, le *naja aspis*, la vipère haje, le cobra égyptien, le basilic des Grecs. Or, j'ai vu, un jour, une de ces vipères, bien vivante celle-là, s'évertuant, non plus sur un casque royal, mais sur terre, à l'œil et à la baguette d'un charmeur. Un type, ce charmeur. Torse ample, épaules larges, hanches effacées, jambes grêles, ce qui est une marque de la race indigène ; front large et proéminent, œil noir très vif et enfoncé sous une arcade sourcilière sombre, visage sec et anguleux, nez légèrement busqué, teint bronzé, on aurait dit une statue antique taillée dans un bloc de granit rose, longtemps brûlée par le soleil. Si vous venez jamais en Egypte, vous pourriez voir son portrait au Musée du Caire.

Volontiers il se serait mis tout nu. Nous l'en dispensâmes. Il garda donc sa robe d'un noir douteux et son turban. Tout à coup, il leva son bâton, ouvrit un sac de cuir d'où s'échappa

un magnifique naja, long d'un mètre et demi et de teinte verdâtre. Son aspect donna froid. La bête voulut se glisser dans un bosquet, le charmeur la retint en lui mettant le pied sur la queue. Elle redressa alors la partie supérieure de son corps, lova ses vertèbres inférieures et s'en servit de base, montra son ventre plus foncé que le dos et strié de bandes transversales, mit en mouvement les taches de son cou, élargit ses premières côtes, gonfla ses joues en un disque aplati et darda sa langue furieuse et fourchue. Toujours dressée et toujours assise sur ses dernières vertèbres, elle tourna à droite, elle tourna à gauche, elle dansa. Elle était tout entière au pouvoir de son maître. Enfin, sur un petit coup de baguette, elle s'étira tout de son long et fit la morte. Elle fut remise dans sa prison de cuir. Sur les places du Caire, dans les villages, comme ici à Louxor, au milieu de la foule en cercle, il n'est pas rare de voir manœuvrer le charmeur et sa troupe de serpents.

Le naja a des crochets cannelés et son poison donne la mort à bref délai. Cléopâtre ne l'ignorait pas. « Elle eut, d'après Horace, le courage de porter les mains sur les redoutables aspics pour en faire passer le noir poison dans ses veines. » Le charmeur, lui, sait rendre le naja inoffensif : ou il épuise le venin de la bête, ou il lui arrache ses crochets, ou même il se contente de l'appriivoiser. Si l'on pouvait de la sorte venir à bout des méchantes langues que l'Écriture compare au basilic, ce serait trop beau.

Mais notre charmeur n'avait donné que la première partie de sa représentation. Il devait trouver des serpents. Auparavant il secoua sa robe pour bien montrer qu'il n'y avait pas prestidigitation de sa part. Il voulait même l'enlever. « Pas nécessaire, » lui cria-t-on. Il retroussa alors ses manches, prit un air inspiré, invoqua, adjura, commanda au nom d'on ne sait quel diable, se démena, agita sa baguette, le tout coupé à certains moments d'un sifflement particulier. Sa voix déchirée se fit de plus en plus pressante, le sifflet roula plus impérieux, quoique toujours doux, et tout à coup, d'un bosquet, nous vîmes sortir une couleuvre qui vint à lui et se laissa prendre. Quelques instants après, répétition de la même scène, arrivée d'une seconde couleuvre.

Que penser maintenant du charmeur? N'est-ce qu'un vulgaire charlatan? Je ne sais, ou plutôt j'ai déjà eu l'occasion de vous laisser voir ma pensée à ce sujet. Mais ce que tout le monde répète, c'est que l'on n'a jamais pu saisir le jeu du charlatan, si charlatan il y a. Personne, en aucun temps, n'a vu les ficelles de son art. Les plus sceptiques en conviennent. Nombre de gens croient simplement à son pouvoir d'évocation. Une dame me racontait que, dans son salon, se trouvaient, un jour, quelques visiteurs. On en vint à parler des psyllés. Tous se vantaient d'être incroyables, la maîtresse du logis plus que les autres. Quelqu'un dit : « Si nous appelions un charmeur? Nous verrons bien ce qu'il fera. » Et tous, d'une seule voix : « Appelons le charmeur. » Prié, il arrive aussitôt et se met à l'œuvre. Ce ne fut pas un, mais trois serpents qui répondirent à son appel. « Songez donc, ajoutait la dame, quelle peur rétrospective cela me donna ! De tels hôtes chez moi, m'épianant d'un coin obscur, dardant peut-être sur mes enfants des yeux méchants ! » Et, à ce souvenir, un frisson lui secouait tout le corps.

Notre psyllé, son bacchich reçu, nous quitta. Il n'avait pas l'air content. On le questionna. Il était froissé dans sa dignité professionnelle, à cause de l'incrédulité de plusieurs d'entre nous. Mais les volontés sont bien libres, je crois.

Le Père Chautard, des Missions africaines, concluant du particulier au général, aurait acquis la preuve que les psyllés ne sont que des escamoteurs. Il n'y aurait dans leur cas ni intervention diabolique, ce que je lui accorde haut la main, ni fascination du reptile, ce qu'il faut prouver. Tout le charme consisterait, suivant notre auteur, à endormir instantanément même de gros serpents en les touchant à l'occiput. Ainsi touché, l'ophidien tombe dans « une immobilité complète, sans raideur pourtant ». Il « se laisse traîner à droite ou à gauche, sans donner le moindre signe de vie ; mais, à peine le charmeur lui a-t-il pincé la queue, que, soudain, le serpent se redresse superbe dans sa furie et s'élançe pour mordre le premier objet à sa portée ... Cette double opération facilite singulièrement l'art du prestidigitateur en lui permettant de cacher le reptile plus facilement et de le ramener au moment favorable. » C'est sous l'empire de ces idées que le Père Chautard voulut assister à une expérience,

en 1902, avec ses hôtes, MM. Vigouroux et Le Camus. Le psyllé déroula son turban, rejeta vivement sa robe à manches flot-tantes ou *galabieh*. Il n'y avait pas trace de reptile dans ces deux objets. Sa galabieh reprise, le psyllé commença l'épreuve, chercha la bête, l'appela d'une voix impérieuse, repoussa les spectateurs qui s'approchaient, sous prétexte que l'on ferait peur au serpent, puis avança et retira prestement les mains, comme s'il craignait d'être mordu, et saisit enfin au fond d'une encoignure sombre une petite couleuvre. Les témoins méfiants et très éveillés n'y avaient vu que du feu. Mais, du premier étage de la maison, un autre témoin caché à dessein avait parfaitement aperçu l'opérateur tirant le serpent de sa galabieh, le jetant devant lui, puis le saisissant de la main. La mèche était éventée. On somma le charmeur de s'expliquer sous menace du *chaouich* (agent de police) et sous promesse de bacchich. L'argument avait du bon. Pourtant notre psyllé nia d'abord comme un beau diable. Mais on avait évoqué devant lui le spectre de la police et la forme séduisante du bacchich. L'œil gauche fixé sur le chaouich, l'œil droit sur le bacchich, il parla ainsi :

« Je choisis un serpent le plus petit possible; je l'endors et l'enroule de façon qu'il occupe peu de place; puis, je le cache dans ma galabieh. Si l'on m'ordonne de la quitter, j'ai soin de ne pas me laisser entourer par les spectateurs, afin d'avoir toujours une moitié du corps dérobée aux regards. Quand on m'examine par derrière, en me disant d'étendre les bras, j'ai la précaution de ne pas écarter les doigts et de ne montrer que le revers de la main qui maintient avec le pouce le serpent enroulé dans la paume. Si l'on me regarde par-devant, alors je cache ma nudité avec la main qui tient le serpent et, au besoin, j'allègue les convenances pour empêcher de pousser l'inspection plus loin. Puis je reprends ma galabieh et il m'est facile alors d'y cacher mon serpent, jusqu'au moment où je le fais glisser tout endormi dans un endroit propice pour le prendre, après l'avoir réveillé en lui pinçant la queue. »

D'après cela, poursuit le Père Chautard, on comprendrait la mise en scène dans la capture des serpents, le manège dans les broussailles et les endroits sombres, l'action d'avancer et de retirer les mains à plusieurs reprises. Il s'agit de jeter le reptile

et de le réveiller avant de le présenter aux spectateurs. Que si parfois le psyllé prend toute une série de serpents, c'est qu'au préalable il a pu, par soi ou par un autre, les déposer tout endormis aux endroits propices. C'est encore qu'il s'adjoint un compère qui a des serpents enroulés autour de soi dans sa galabieh ou prisonniers dans un sac en peau. Dans les entr'actes, le charmeur demande la permission de remettre à son camarade le serpent capturé, afin de le vendre à un pharmacien du Caire. Cela ne va pas sans qu'on roule une cigarette. L'autre, pendant ce temps, trouve moyen de lui glisser un second serpent, et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement de la provision. »

Le Père Chautard aurait dû répéter son expérience, il aurait dû cacher surtout plus d'un témoin, il aurait dû encore ne pas promettre de bacchich pour délier la langue de son homme. Pour un bacchich, l'Arabe malin saura bien parler dans le sens que vous cherchez. Mais ne chicanons pas. Après tout, le Père Chautard pourrait bien avoir démasqué un psyllé en particulier, mais non tous les psyllés. Son sujet, je le crains fort, n'était qu'un « diableton, lequel encore ne savait ne tonner ne gresler, fors seulement le persil et les choux », et n'ayant pas dans les veines la moindre goutte de sang des sorciers du temps de Moïse et de Pharaon. Comme partout, à côté du vrai psyllé, il y a le pseudo-psyllé, l'exploiteur d'une situation.

Bonaparte eut, au Caire, la curiosité de voir le psyllé à l'œuvre. Mandé au palais, celui-ci prit quelques convulsions en passant devant une jarre placée dans un angle. Le serpent était là. Sommée de se rendre à merci, la bête rampa vers le charmeur aux yeux étonnés du « sultan Kebir » et de ses généraux. On pourrait citer un grand nombre de cas où la vertu du psyllé paraît évidente. Quand on veut juger de son habileté, on le mène dans un endroit inconnu de lui où, sans souffler, il commence d'opérer. Il n'a donc pu, à l'avance, peupler l'endroit de serpents. On ne lui souffre pas de comparse. Personne ne peut donc lui passer de reptile. Il travaille tout nu, et on l'a examiné minutieusement et à fond sur tous les angles à la fois, sur tous les côtés à la fois, en cercle. Et il trouve des serpents, dont il y a toujours en Egypte dans les vieilles maisons, dans les coins humides et sombres, dans les broussailles.

Il y a mieux. Il y a le cas du serpent vu, connu, épié, revu, ne se laissant jamais surprendre, s'échappant toujours. Signalé au psyllé, celui-ci le fait comparaître, l'enlève, et il n'en est plus question. Je me contente d'un seul fait qui se reproduit souvent, partout identique. Un gros serpent avait élu domicile dans la maison d'un Français habitant la Haute-Egypte. Cet hôte incommode savait se montrer sans se laisser atteindre. On ne pouvait toujours vivre dans la crainte et veiller jour et nuit sur l'ennemi. Un psyllé fut prié. Il eut tôt fait de dénicher l'intrus. Jamais plus on ne vit le serpent dans la maison. D'ailleurs, nous savons qu'aux Indes, sans être sorcier, rien qu'en imitant un certain sifflement de la vipère, le premier venu peut l'arrêter, l'amener à soi, l'hypnotiser en quelque sorte et s'en emparer. Des spécialistes à qui tout le monde a recours ont le secret d'une musique qui attire le cobra et le séduit. Ainsi attiré et fasciné, l'hôte redoutable se laisse prendre et l'on en débarrasse les demeures et les jardins où il avait élu domicile au vu et su des propriétaires. J'estime donc la prise des serpents réelle et naturelle. Le vrai psyllé ne nous en impose que sur un point : la mise en scène, par laquelle il prétend relever son art et nous donner l'impression d'un pouvoir occulte.

Le naja n'est pas le seul serpent venimeux de l'Egypte. On rencontre aussi la vipère à cornes ou céraste, d'une couleur jaune fauve qui se confond avec le sable; le scytale des pyramides qui ne diffère de nos vipères rouges que par les couleurs et les plaques de la queue : sa robe grise est tachetée de noir et de blanc; il peut avoir jusqu'à un mètre de long, sa morsure ne pardonne guère. Mais assez faire siffler les serpents !

Thèbes explorée dans son ensemble et dans les grandes lignes, il reste la flânerie parmi les ruines, la méditation qui reconstruit et anime, qui fait appel à l'histoire et philosophe délicieusement à bâtons rompus. D'où vient ce nom de Thèbes? Le quartier monumental qui comprend, à l'orient du Nil, Louxor et Karnak s'appelait en égyptien *Apet*; Louxor était l'*Apet* du sud, Karnak, l'*Apet* du nord. Ce nom féminin préfixé de l'article donne *Ta-Apet*, *Tape*, un mot qui sonnait aux oreilles grecques

à peu près comme Θηβαι de Béotie. D'où le nom de Thèbes donné par les Grecs à la grande ville, à celle qui sera plus tard tout naturellement la Ταπε des Coptes.

A Thèbes, le Nil achève une courbe : il coule donc plutôt du sud-ouest au nord-est. Suivant l'usage et pour simplifier, nous supposons qu'il va du sud au nord et qu'il suit toujours la ligne générale. A l'exception du temple de Louxor, tous les autres grands temples, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, ont leur entrée tournée vers le Nil. Les temples secondaires qui dépendent d'un temple principal prennent l'orientation que demande leur nature de satellites, relativement au temple plus grand et aux nécessités de l'ensemble. Louxor même n'était qu'un satellite de Karnak. Cela nous explique sa position qui, à première vue, semble anormale ; cela explique aussi que la partie construite par Ramsès II dévie à l'est, pour accentuer le rapport entre les deux édifices.

Quelle était la grandeur de Thèbes ? Diodore de Sicile (I, 45) donne à la ville un circuit de cent quarante stades égyptiens. Le stade égyptien valant cent mètres, nous aurions un circuit de quatorze mille mètres. Strabon (XVII, 46) raconte de son côté que, de son temps, on retrouvait des vestiges de la grandeur de Thèbes dans une étendue en longueur d'environ quatre-vingts stades. Le stade de Strabon étant de cent cinquante-huit mètres soixante-treize, cela fait douze mille six cent quatre vingt-dix-huit mètres. Or, les savants de l'Expédition française constatent que c'est en effet là, à peu près, l'étendue qu'occupent le long des bords du fleuve toutes les ruines qu'on peut considérer comme appartenant à Thèbes. De plus, mesurant la ligne qui envelopperait Karnak, Louxor, Médinet-Habou, le Ramesseum et Qournah, ces mêmes savants ont trouvé que ce contour était plus grand que quatorze et moindre que quinze mille mètres. Le résultat approche de trop près de la vérité pour qu'on ne le regarde pas comme entièrement exact.

Mais Diodore et Strabon ne nous ont parlé que de l'étendue de la Thèbes de leur temps, la Diospolis qui allait, pour le premier, de Médamout, située au nord de Karnak dans les terres, à l'extrémité de Médinet-Habou, et, pour le second, était enfermée dans le circuit dont nous avons parlé. Cette Diospolis

comprenait surtout Karnak et Louxor et tout l'espace qui existe entre ces deux endroits sur la rive orientale. La Thèbes antique était bien différente de la Diospolis déchue et réduite. La Nout-Amon des temps prospères, la No-Amon de Nahum (III, 8) ou le *domaine* d'Amon, avec sa vie communale propre, son gouverneur sous la haute direction du vizir, son administration, ses serfs nombreux, débordait au sud et au nord. Aménophis III avait un palais au sud de Médinet-Habou. C'est de cette Thèbes immense, avant la ruine, de ce fief d'Amon qu'Eusthate et Etienne de Bysance ont essayé de déterminer la grandeur. Le premier, sans parler de circuit ou de longueur, lui attribue quatre cent vingt stades; le second, quatre cents stades de longueur. Ce qui nous conduit, pour le fief d'Amon, pour tout ce qui était la Thèbes hécatompyle, à une longueur de plus de quarante kilomètres. C'est à peu près l'étendue actuelle de la commune de Louxor, comprise entre Rizagat au midi et Gamoulah au nord ¹.

« Telle était donc Thèbes avant qu'elle ne fût ruinée par les Perses, » dit expressément Étienne de Bysance. Les Assyriens d'Assourbanipal l'avaient déjà pillée auparavant. Les Ptolémées la désertèrent et transportèrent la capitale de la Haute-Egypte dans la ville nouvelle de Ptolémaïs-Hermiou, cent quatre-vingt-dix kilomètres plus bas, capitale supplantée dans la suite par Antinoë. Afin de châtier une révolte, Lathyre assiégea Thèbes pendant trois ans et lui porta le dernier coup. Ce fut bientôt l'abandon complet. Thèbes ne fut plus alors qu'un lieu de pèlerinage visité par les voyageurs : les chrétiens logèrent leurs églises dans les temples, les moines s'y aménagèrent des couvents et le peuple des demeures; les habitants de la rive gauche demandèrent aussi un abri aux tombes profanées. Mais ces ruines, plus fortes que le temps, plus fortes que les hommes, continueront à parler de la ville la plus étonnante du monde, et de la puissance de cet Amon pour qui les montagnes se déplaçaient et venaient se grouper dans cette région en grandioses « temples de millions d'années ».

1. Cf. G. LEGRAIN, *Note et Note nouvelle sur Nouit-Risit*, dans *Recueil de travaux*, t. XXVI, p. 84, et t. XXVII, p. 183.

Voilà ce qu'on se dit dans ce prodigieux Karnak où je suis revenu dans le soir tombant. De nouveau sur le grand pylône de l'ouest, je domine tout ce qui fut Thèbes. Mes yeux vont d'une rive à l'autre. Ils s'arrêtent longuement sur cette nécropole parcourue hier. Dans notre course, ce que d'abord nous avons aperçu des berges du Nil, c'est une plaine verte et lumineuse : elle s'allonge au sud et au nord, entre la montagne et le fleuve. Là-bas, en face, à la lisière, mais encore dans les champs d'orge, se profilent les deux colosses de Memnon : ils annonçaient, vous ai-je dit, le temple disparu d'Aménophis III. Et tout de suite ce sont les régions de la mort, marquées à leur extrémité septentrionale par le temple de Qournah, monument de Sêti I^{er}, et à leur extrémité méridionale, par les pylônes de Médinet-Habou, monument de Ramsès III. Voilées d'un léger rideau de tamarisques, les colonnades du Ramesseum, monument de Ramsès II, sont au centre, un peu au nord des colosses. Derrière la ligne des temples — ils durent être plus de quarante et répondre au nombre des tombes de la vallée des Rois — derrière la ligne des temples, sur une longueur de cinq kilomètres, montent les blondes terrasses libyques aux noires syringes alignées, étagées par rayons. Dans leur milieu, ces terrasses s'ouvrent en un vaste amphithéâtre, au fond duquel se déploie et se dresse une falaise abrupte de cent cinquante mètres, couronnée là-haut comme d'une immense pyramide à degrés. En cette solitude de calcaire, contre cette grande paroi, s'adosse la chapelle d'Hatchepsou, précédée de ses blancs portiques, perçant la roche pour y enfoncer son sanctuaire.

Mais le jour baisse et tout se confond. Le soleil ne dore plus que la cime des masses, il disparaît derrière la montagne où chaque soir il meurt dans une rouge apothéose.

TABLE ANALYTIQUE

A

Abatage (des victimes), 48-49.

Abd-Allatif, savant arabe, 1161-1231, connu surtout par sa *Relation d'Égypte* traduite par S. de Sacy; Paris, 1810, in-4°; 25, 30, 31, 32.

Abisha, chef de la caravane des Asiatiques de Béni-Hasan, 90.

Abou-Gorab, hameau voisin du temple solaire d'Ouserenra; d'où l'idée chez quelques-uns d'appeler temple d'Abou-Gorab le monument que d'autres nomment temple d'Abousir, 42, 44.

Abou-Roash, village qui a donné son nom aux pyramides les plus septentrionales, situé à deux heures du plateau de Gizeh, 21.

Abousir, village voisin des pyramides de la V^e dynastie, 10, 21, 28, 39, 42, 44; temple solaire, 42-44; pyramides, 44-45.

Abraham (le patriarche), 20, 89.

Abydos, nom grec de l'*Abou-dou* égyptienne, située à l'extrémité occidentale de la plaine

de Balianah, sur une langue de terre resserrée entre un canal et le désert et allant d'Arabat à Kherbeh, 10; sa plaine, 121-122; sa montagne et son cirque, 122; sa forteresse et sa nécropole, 122-123; ses temples, 123-131.

Achmounein, v. *Hermopolis*.

Admiration (sentiment de l') en Égypte, 37.

Adrien ou **Hadrien**, empereur romain en 117, fonde Antinoë en 130, 91-92; sa lettre sur les Égyptiens, 75.

Ahmès I, vers 1580 av. Jésus-Christ, expulse les Pasteurs et fonde la XVIII^e dynastie, 11, 161, 162, 184.

Ahmès, reine et épouse de Thoutmès I, 176, 183.

Aï, favori de Khounaton, plus tard l'un des derniers rois de la XVIII^e dynastie, 101; sa tombe, 101-105.

Aiguade, 85-86.

Air, sa transparence et ses effets, 18.

Albâtre, 27; carrière d'Hatnoub, 27, 94, 97.

- Alchimie**, 92-93.
- Alexandre-le-Jeune**, 141.
- Alexandrie**, 8.
- Ali-Mohammed** (lesultan), 34.
- Almamoun** (le sultan), 30.
- Amélineau** (Emile), égyptologue, 122.
- Aménémhat** (les), rois de la XII^e dynastie, 10.
- Aménémhat I**, fondateur de la XII^e dynastie, 23, n. 2.
- Aménémhat II**, troisième roi de la XII^e dynastie, 94.
- Aménémhat** ou **Améni**, grand seigneur de Beni-Hasan; son tombeau, 89; ses qualités, *ib.*
- Amenmès**, roi de la XIX^e dynastie, 185.
- Aménophis** (les), rois de la XVIII^e dynastie, 11.
- Aménophis II**, 185.
- Aménophis III**, le Mennon des Grecs, 138, 201; l'art à son époque, 126; son temple de Louxor, 138, 141; sa naissance divine, 143-145; son pylône de Karnak, 155; son triomphe, 164-166; ses colosses de la nécropole, 201 et suiv.
- Aménophis IV**, voir *Khounaton*.
- Amenothès**, architecte d'Aménophis III, 203.
- Amon** (le dieu), ses formes, son origine, 160; suit la fortune de Thèbes et de la famille qui le regarde comme son père, 10-11, 160-163; sous le Nouvel Empire absorbe Râ et devient le dieu national, *ib.*; sort grandi du schisme de Khounaton, 163; demeure prédominant jusqu'au dernier pharaon, *ib.*; ses temples : de Louxor, 138 et suiv., de Karnak, 146 et suiv.; de la nécropole, 169, 175-183, 190-200, 201; prêtres d'Amon, 11.
- Amonit**, doublet féminin d'Amon à Karnak, 148.
- Amou** (les), les Asiatiques, 91.
- Ampère** (J.-J.), 1800-1864, littérateur et voyageur, 17.
- Ancien Empire**, 9, 20.
- Ane**, 15-18, 51-52, 194; première chevauchée, 119.
- Anglure** (le seigneur d') fit « Le saint voyage de Jherusalem » en 1395-1396, 31, 32.
- Ani**, deux scribes de ce nom, 68, 101.
- Aniers**, 15.
- Anna**, architecte de la XVIII^e dynastie, 162, 171.
- Annales** (de Thoutmès III), 157-158, 162.
- Antef** (les), princes et rois de la XI^e dynastie, 10, 161.
- Antinoë**, ville de la moyenne Egypte fondée par Adrien en l'honneur d'Antinoüs, fut capitale de la Haute Egypte, 91-92, 212.
- Antinoüs**, favori d'Adrien, sa mort et sa ville, 91-92.
- Antoine** (saint), ermite, 76.
- Antonin**, empereur romain (138-161), 195.
- Anubis**, le dieu chien (souvent confondu avec le dieu chacal), maître de l'embaumement; le proscynème s'adressa d'abord à lui seul, 59; participa toujours à la bienveillance d'Osiris pour les morts, 176, 183.

Aoupout, fils de Sheshonq I et grand-prêtre d'Amon, 148.

Aouta, sculpteur de la reine Tii, 111.

Apet, l'hippopotame femelle qui engendra l'Osiris thébain, c'est-à-dire Amon identifié à Osiris; sa chapelle à Karnak bâtie par Evergète II, 147.

Apet, nom de la Thèbes de l'est, 210.

Apis (le bœuf), incarnation de Phtah, identifié à Osiris, d'où, pour le défunt, le nom d'Osiris-Apis. C'est le Sarapis des Grecs. Tombe des Apis découverte, 62-63.

Apouaitou, le dieu chacal, l'ouvreur des voies au soleil des morts; dieu local de Siout, 113.

Arabat el-Madfouneh, hameau d'Abydos, situé devant le temple de Sêti I, 121.

Aromates (Pays des), 177. Voir *Pount*.

Art memphite, 44-45, 56-57; de Denderah, 134-135.

Ascalon, ville de la région de Tyr, 154.

Ascenseur (oscillant), 27.

Asie-Mineure, populations, 197.

Asaraddon, roi d'Assyrie, 11.

Asmodée (le démon), 115.

Assassif, petit monticule en avant et à droite du temple de Deir el-Bahari, nécropole saïte, 186.

Assiout, voir *Siout*.

Assouan, ville de la première cataracte, 8, 192.

Assourbanipal, roi d'Assyrie, 11, 212.

Assyriens, 11, 212.

Ati, femme du chef de Pount, 178.

Aton, le disque solaire considéré comme dieu; son pharaon, 96 et suiv.; sa ville et son nome, 96-97; son hymne, 101-102; exercice de son culte, 103, 108-109; nature de sa religion, 109.

Aulète (Ptolémée), 134, 195.

Avenue des pyramides, 18; de Karnak, 146.

B

Bab el-Mandeb, 176.

Bahr Yousef, « le fleuve de Joseph », dérivation du Nil qui pénètre dans le Fayoum, 76.

Bakitaton, fille de Tii et sœur de Khounaton, 107, 111.

Balianah, village de la Haute Egypte sur le Nil en face d'Abydos, 121.

Barques, solaires, 43-44; de papyrus, 49; de combat, 196.

Barsanti (A.), membre du *Service des Antiquités*, 41, 107.

Basse-cour, 49.

Bastonnade, 58.

Batage (du blé), 187.

Bateliers, 58; lutte entre bateliers, 49.

Bâton, 55.

Bedrechein, village situé à l'entrée orientale de Memphis, à 32 kilomètres du Caire, 13, 69.

Belloc (J.-T. de), auteur d'un volume : *Le pays des Pharaons*, Paris, 1870, in-8°, 23.

Belzoni (J.-B.), 1778-1823, antiquaire italien, était en Egypte à partir de 1815; ouvre la seconde pyramide de Gizeh, 34; découvre la tombe de Sêti I, 172.

Benben, voir *Obélisque*.

Beni-Hasan, village de la moyenne Egypte et nécropole des leudes du nome de la Gazelle (XII^e dynastie), 10, 87-91.

Beni-Souéf, village de la Moyenne Egypte, 8, 76.

Bentanat, reine et épouse de Ramsès II, 69.

Berchéh, village au sud de Beni-Hasan et nécropole des princes du nome du Lièvre, 94.

Béquilles (demiséricorde), 118.

Biban-el-Molouk, « Portes des Rois », nom arabe de la vallée des Rois. Voir ce mot.

Blanc (Charles), critique d'art, 1813-1882, vit l'Egypte à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, 150.

Blé de momie, 185 n, 1, dépiquage du blé, 187.

Boissier (Gaston), 1823-1909, littérateur, 22.

Boldensele (Guillaume), pèlerin du Levant en 1332, 22, 32.

Bonaparte, 209, 71; aux pyramides, 23.

Boomerang, 180; chasse au, 58.

Borchardt (Lud.), architecte et égyptologue allemand, 25, 32, 38, 39.

Bouffons, 104.

Boulak, faubourg au nord-ouest du Caire, avec port sur le

Nil. Mariette y installa le premier musée dans les hangars de l'ancienne Compagnie de remorquage, 64.

Briques (ouvrier en), 85.

Bubaste, ville du Delta oriental, aujourd'hui Zagazig, 11.

Byzance, 75.

C

Caire (Le), 9; le matin, 13.

Cambyse, roi de Perse, 12.

Campaniforme, voir *Colonne*.

Canaan (le pays de), 11, 155.

Caveau, chambre souterraine où reposait le défunt dans un lourd sarcophage, au milieu de son mobilier funéraire, 47; c. de Ti, 54-55.

Cénotaphe, chapelle du défunt ouverte au public et où le sacrifice avec l'offrande avait lieu devant la stèle, au-dessus du caveau muré, 47 et suiv.; temple funéraire des pharaons du Nouvel Empire, 186-189.

Césarion, fils de Cléopâtre et de Jules César, 134.

Chadouf, 120.

Chameau, 19-20, 76-77; à chameau, 20, 40, 41.

Chamelier, 40.

Champollion-le-Jeune (J.-F.), 1790-1832. Sa *Lettre à Dacier* sur le déchiffrement date de 1822, 89, 90-91, 150, 190.

Chapelle (de la vallée), propylée précédant le chemin couvert qui menait de la plaine au temple de la pyramide, 28; cha-

pelle funéraire, voir *Cénotaphe*.

Charmeur (de serpents), 82, 205 et suiv.

Chasse à l'hippopotame, 50; au crocodile, 50-51; aux oiseaux, 58, 51; aux bêtes du désert, 61.

Chaussée (des pyramides), 18.

Chautard (Le R. P.), des Missions africaines, 207-209.

Chefren ou **Khafrâ**, troisième roi de la IV^e dynastie, 10; sa pyramide, 33; sa statue, 38; sa chapelle de la vallée, *ib.*; tailla le grand sphinx, 39.

Cheickh Abadeh, v. *Antinoë*.

Cheikh Abd el-Kournah, nécropole des grands officiers thébains de la XVIII^e dynastie, derrière le *Pamesséum* et au sud-ouest de l'Assassif, 186.

Cheikh el-Beled (statue du), 56. Le personnage s'appelait Ka-Aper.

Cheikh-Haridi, saint musulman qui a donné son nom au promontoire qui domine le Nil à l'est, en face de Tahta, 115; ses légendes, 115-116.

Chemin de fer de la Haute-Egypte, 71, 76-77.

Chéops ou **Khoufou**, premier roi de la IV^e dynastie, constructeur de la grande pyramide, 10, 18, 25, 30-33.

Choisy (Auguste), ingénieur et archéologue français, 24, 27, 95, 157.

Chonsou (le dieu), le fils dans la triade thébaine, 147, 161, 163; son temple à Karnak, 147.

Chounet es-Zebib, forteresse d'Abydos, 122.

Chronologie égyptienne, 9.

Clares-voies (des salles hypostyles), 147, 150.

Cléopâtre, son portrait à Dendérah, 134-135.

Coelézyrie, vallée de l'Oronte et du Nazana (Litany), entre le Liban et l'anti-Liban, 192.

Colonne. D'ordre décoratif, la colonne égyptienne emprunte d'ordinaire ses motifs aux plantes et de préférence au lotus (*Nymphæa lotus*) et au papyrus (*Cyperus papyrus*). D'où, dans l'architecture réelle : 1^o sous l'Ancien et le Moyen Empire, la colonne *lotiforme* avec fût à coupe ronde, sans rétrécissement à la base, formé de quatre ou six faisceaux de tiges dont les boutons sont serrés par quatre ou cinq bandes et forment chapiteau, un bouquet où fleurs et sépales atteignent l'abaque (chapiteau toujours fermé); 2^o la colonne *papyriforme*, fasciculée elle aussi, fût à coupe triangulaire, rétréci à la base ornée de feuilles engainantes, avec bandes serrant le bouquet final où les pétales dépassent de beaucoup les sépales (chapiteau tantôt fermé, tantôt ouvert ou campaniforme); 3^o la colonne à *palmes* ou à bouquet de feuilles « attaché au fût par quatre rubans, dont la tête s'incline gracieusement sous le poids de l'abaque (Maspero)»; 4^o la colonne *hathorique* « avec ses deux masques

opposés par la nuque et serrés au cou par une bande simple vers l'endroit où ils s'implantent sur le fût (Maspero) », comme à Deir el-Bahari. Cette dernière colonne était spéciale aux chapelles d'Hathor. Elle deviendra plus tard à quatre faces réunies par la coiffure sur un fût en forme de sistre et surmontées d'un dé carré simulant un naos entre deux volutes, comme à Denderah, 133. Voir *Pilier*.

Colosses, de Ramsès II, à Memphis, 69, à Louxor, 140, au Ramesseum, 192; de Memnon, 201 et suiv.

Coptes (les), orthodoxes ou schismatiques, catholiques et protestants, 72-73; origine de leur nom, 73; leur organisation sous la domination arabe, 73-74; aujourd'hui, 74; leurs vainqueurs, 74-75.

Coptos, ville de la Haute-Egypte au débouché des deux vallées qui mènent par le désert à la mer Rouge, 73, 89, 160.

Corps d'état, voir *Métiers*.

Couloir, spécialement dans les mastabas, le conduit plus ou moins étranglé qui menait du puits au caveau, 47.

Cour des statues à Louxor, 140; de Sheshonq I^{er} à Karnak, 147 et suiv.

Crocodile, comment on le chasse, 50-51; son naturel, *ib.*; grotte des crocodiles, 113.

Cuivre (fils de), leur ancienneté, 65.

D

Dahchour, village qui a donné son nom à la nécropole située immédiatement au sud de celle de Saqqarah, 10, 21, 29, 46; contient un quadrilatère de pyramides, celles au bord de la vallée, en briques, de la XII^e dynastie, celles de l'ouest, en pierre, dont l'une appartient à Snofrou de la III^e dynastie, 10, 29.

Danaens, peuplade troyenne, attaque l'Égypte avec les autres peuples de la mer sous Ramsès III, 196.

Danses, 104, 187.

Daressy (Georges), égyptologue français, 39, 43.

Davison, voyageur anglais à qui l'on attribue faussement la découverte du puits de la grande pyramide, 31 et n. 2.

Deir Abou-Hennès, « le Couvent du Père Jean », 93.

Deir el-Bahari, « le Couvent du Nord », nom du couvent élevé dans les ruines du temple funéraire de la reine Hatchepsou, devenu pour les modernes le temple de Deir el-Bahari, 175; son avenue de sphinx et ses terrasses, 175-176; son portique de la naissance, 176; de Pouté, 176-181; sa chapelle d'Hathor, 181; sa dernière terrasse et son sanctuaire, 182; son autel d'Harmachis, 182-183.

Deuil, 109, 110, 166.

Delta, 8.

Demoiselles (de Numidie), 49.

Denderah, la Tentyris des

Grecs, la Tentarer des Egyptiens, ville de la Haute-Egypte; son temple d'Hathor, 132 et suiv.; idée et art de ce temple, 134-135.

Dépeçage (des victimes), 49.

Dépiquage (du blé), 187.

Désert (le), 40-41, 100.

Diodore de Sicile, 211,

Du Camp (Maxime), 1822-1894, littérateur et voyageur; visita l'Egypte en compagnie de Gustave Flaubert, 1849-1850, et publia *Le Nil* en 1854. Paris, in-12, 139.

Dynasties égyptiennes, 9-12.

E

Echelles (de l'encens), voir Pount.

Edfou, village au-dessus de Louxor et temple, 8.

Eglise (copte), à Girgeh, 118.

Egypte, don du Nil et du soleil, 8; ses limites, 8, n. 1; largeur de sa vallée, 8; la plus ancienne Egypte, 66.

Embaumement, 170.

Empatement (des volatiles), 49.

Enceinte, espace circonscrit d'un temple, 162; plus spécialement, mur continu qui enveloppe à distance l'édifice et délimite le terrain du dieu, le *temenos*, et que l'on peut appeler la grande enceinte, 146, 163, 194, 195, 198.

Etbaye, massif de montagnes entre le Nil et la mer Rouge, à la hauteur de la Nubie inférieure, où se trouvaient les mines d'or, 89.

Ethiopie, Ethiopiens, Koush, Koushites, expressions vagues qui désignaient la région du Nil moyen, de la première cataracte jusqu'au Nil bleu, et les populations qui s'y rencontraient sur les bords du fleuve. L'Ancien Empire exerça son influence jusqu'à la seconde cataracte, 10; le Moyen Empire y reporta ses limites, *ib.*; le Nouvel Empire fit de l'Ethiopie entière une province égyptienne, 11, 142, 161. Mais après la XXI^e dynastie, une branche de la famille des grands prêtres thébains y fonda un royaume indépendant qui donna à l'Egypte la XXV^e dynastie, 11.

Euphrate, fleuve que les Egyptiens atteignirent dans son cours moyen en remontant les vallées du Nazana (Litany) et de l'Oronte à la poursuite des Hittites du Naharina ou pays des deux fleuves, la Mésopotamie, 11, 142, 154, 155, 161.

F

Falence, son antiquité en Egypte, 65.

Fatalisme ou **Maléchisme** (du fellah), 55, 83.

Fayoum, oasis séparée de la vallée du Nil par un seuil de quatre ou cinq kilomètres, à la hauteur de Beni-Souéf, 10, 21, 76; célèbre par son lac Moeris et son labyrinthe.

Fellah, paysan égyptien, 14, 52, 72, 79-86.

- Flottille**, 49.
Fouilleurs (de sépulcres), 55, 171-172.
Fourmont (Michel F.), 1690-1746, orientaliste et voyageur, 34, 35.

G

- Gaieté** dans l'ancienne Egypte, 67-68.
Gain (E.), 185 n. 1.
Galettes (de chauffage), 120.
Galilée (la), province la plus septentrionale de la Palestine, 154, 157.
Gallas (les), peuplades du sud de l'Abyssinie allant d'une part jusqu'à la région des Lacs et, de l'autre, jusqu'aux pays des Somalis, 179.
Gants, la plus ancienne représentation connue, 104.
Gautier (Théophile), 1811-1872, littérateur, 14, 140.
Gebel, nom arabe pour montagne, 78, 115.
Girgeh, ville de la Haute-Egypte, 117-118.
Gizeh, village situé sur la rive gauche du Nil, en face du Caire et qui a donné son nom à la nécropole des grandes pyramides, 10, 13, 21, 22, 25, Musée de Gizeh, 18, 64.
Graffito, au pluriel **Graffiti**, mot italien qui désigne les inscriptions laissées par les visiteurs sur les monuments, 22.
Granit, 27.
Gravité (égyptienne), 55, 67.

- Grébaut** (E.), né en 1845, égyptologue français, 186.
Grecs (les), 67, 92, 201.
Grès, 27.
Guardafui (cap), l'*Aromatum promontorium* des Anciens, à l'entrée du golfe d'Aden, sur la côte des Somalis, 176.
Gymnastique, 89.

H

- Harmachis**, **Harmakhouti**, «Horus dans les deux horizons», un des noms de Râ, le scleil, accomplissant sa course, 37, 39; Khounaton releva son culte sous le nom d'Aton, le disque solaire, 96 et suiv., cf. 109; son autel à Deir el-Bahari, 182.
Harris (grand papyrus), découvert en 1855 par des indigènes dans une tombe thébaine; vendu au consul anglais d'Alexandrie, A.-C. Harris, d'où son nom; aujourd'hui au British Museum; il est daté de l'année de la mort de Ramsès III, 198.
Haouâra, village et pyramide du Fayoum, 21.
Hatchepsou, sœur et épouse de Thoutmès II, règne en sa place, puis tient en tutelle pendant vingt ans son neveu et gendre Thoutmès III; son hémispéos de Berchéh, 91; ses restaurations du temple d'Aphroditopolis, *ib.*; ses obélisques de Karnak, 155-156; son temple de Deir el-Bahari, 175 et suiv.; son expédition au pays de Pount, 91, 176-181.

Hathor, Déesse de la joie et du ciel, l'Aphrodite des Grecs; son animal était la vache et on la représente avec les oreilles et les cornes de la vache; on la disait criginaire de Pount, 177; son ennemi le crocodile, 50; son temple de Denderah, 132-135; sa chapelle à Deir el-Bahari, 181-182; les Hathors de la chapelle de la naissance à Louxcr, 67, 144.

Heracléopolis Magna, l'**Hennensouten** des Egyptiens, l'**Ahnès** des Coptes, l'**Henassieh** des Arabes, capitale de l'Egypte sous les dynasties IX-X, 14; située sur la rive droite du Bahr-Yousef un peu avant son entrée au Fayoum, 76.

Herihor, premier roi-prêtre de la XXI^e dynastie, 147.

Hermopolis Magna, la moderne **Achmounein**, l'antique **Khmounou**, la **Chmoun** des Coptes, 92; son portique, 92-93.

Hérodote vit l'Egypte durant la première occupation des Perses, au v^e siècle avant notre ère, 8, 25-27.

Herses (de granit), 31, 65.

Hippopotame, 50.

Histoire (de l'Egypte), résumée, 9-12; mosaïque brisée, 122.

Hittites ou **Khétas** II, les Hettéens de la Bible, peuples d'origine caucasique, occupent de bonne heure l'Asie-Mineure et tendent à déborder vers la Syrie méridionale. A la suite de l'expulsion des Hyksos, les

Thoutmès les refoulent jusqu'au delà de l'Euphrate, 161; ils reprennent de l'avance dès la fin de la XVIII^e dynastie et sous les Ramessides, 131, 154-155, 196.

Homère, 137, 138.

Horemheb, dernier roi de la XVIII^e dynastie, 141, 164.

Horus (le dieu), avait de nombreuses formes et de nombreux noms; c'est tantôt le faucon, dieu du ciel, 38; tantôt le fils dans la triade Osiris, Isis et Horus, 126; tantôt le soleil levant et un doublet de Râ (voir *Harmachis*).

Houia, majordome de la reine Tii, 107, 111.

Hyksos ou **Pasteurs**, tribus sémitiques, peut-être apparentées aux Hittites, qui envahirent l'Egypte sous la XIV^e dynastie, s'y rendirent les maîtres pendant plusieurs siècles, 10-11; leur expulsion, *ib.*, 161.

Hymne (au disque solaire), 101-103.

Hypètre, édifice découvert, sans toiture, 135.

Hypogée, tombe creusée dans le rocher, appelée syringe par les Grecs, 87-88, 100, 168 et suiv.

Hypostyle, salle dont le plafond est supporté par des colonnes; semble dater du Nouvel Empire. « Elle consiste en une travée centrale soutenue par deux rangées de colonnes et en deux bas-côtés qui comportent un nombre variable de ran-

gées, deux et deux à Médinet-Habou, trois et trois au Ramesseum, sept et sept à Karnak Maspero), 124-126, 133, 147, 149-150. L'hypostyle est d'ordinaire plus large que profond. Le public y était admis. C'est là que, retirée du sanctuaire par le grand-prêtre et placée dans un naos portatif, la statue du dieu (ou tout autre emblème) s'offre aux regards, d'où le nom de « Salle de l'apparition », C'est de là que ce même dieu partait en procession, parcourant les stations de l'enceinte sacrée ou s'en allant visiter un autre temple.

I

Ibis, l'oiseau de Thot, voir ce mot.

Ibsamboul, temple de Ramsès II en Basse-Nubie, 190.

Ichneumon ou rat de Pharaon, 51.

Illahoun, village et pyramide du Fayoum, 21.

Inscription (dédicatoire) de Ramsès II en Abydos, 123-124.

Isimckheb, reine de la XX^e dynastie, 185.

Isis, la mère dans la triade dont Osiris est le père et Horus, le fils, 126; déesse des morts, associée à Nephtys, 147.

J

Jacob (le patriarche), 89, 90.

Jacobites, 73, v. *Monophysites*.

Jardin, 118; des temples et des tombes, 199, 200.

Jean de Lycopolis (saint), 114.

Jérémie (le prophète), 69.

Jéroboam, roi d'Israël, 149.

Jérusalem, 11, 147, 148.

Jomard (Edme - François), 1777-1862, géographe et archéologue, membre de la commission d'Égypte, travailla dix-huit ans à la *Description*, 23, 129.

Joseph (le patriarche), 11, 89, 90.

K

Kadesh, ville de la Syrie, sur l'Oronte, 131, 192; ville de la Galilée, 154.

Karnak, village sur l'emplacement de Thèbes; son grand temple et ses diverses constructions, 147 et suiv.

Karou, région du Soudan, 142.

Khamsin, 14 n. 2.

Kheti, sa tombe à Beni-Hasan, 90.

Khnoum, le dieu créateur, 143.

Khnoumhotep II, sa tombe de Beni-Hasan, 89; accueille une caravane d'Asiatiques, 90.

Khounaton, « celui qui plaît au disque », nom que prit Aménophis IV après sa révolte contre Amon, 96; sa ville, son palais et son temple, 96-100; sa religion, 109; jugements sur lui, 110-112; sa mère Tii, 111-112; sa vie en famille 112; sa tombe, 107-110.

Khoutaton « l'horizon du disque », nom de la ville et du nome de Khounaton, 96; sa

nécropole, 100 et suiv.; stèles-limites, 97-98.

Klaft, coiffure, 140.

Komes-Soultan, butted'Abydos, 122.

Kournet el-Mourrayi, village et nécropole au sud de Cheickh Abd el-Kournah, à Thèbes, 168.

Kousieh, village arabe, l'Aphroditopolis des Grecs, la *Cusæ* des Romains, entre Siout et Achmounein, 91.

L

Lamartine (A. de), 1790-1869, littérateur et grand poète, 20, 140.

Lathyre (Ptolémée), 195, 212.

Legrain (Georges), directeur au *Service des Antiquités*, 82, 86, 192, 212.

Léon l'Africain (Jean), né à Grenade à la fin du xv^e siècle, géographe et voyageur arabe, 14, 51.

Lepsius (Richard), 1810-1884 égyptologue allemand. Il dirigea, de 1842 à 1846, une grande expédition scientifique en Egypte, d'où les *Denkmäler*, 12 vol. in-fol., 25, 64, 123.

Lessive, 86.

Lettres (de Tell-Amarna), 99.

L'Hôte (Nestor), 1804-1842, compagnon de Champollion en Egypte, y revint en 1838, d'où ses *Lettres*, 129.

Liban, chaîne de montagnes qui sépare la Phénicie de la Coelé Syrie, 152.

Libye, Afrique septentrionale à l'ouest du Nil égyptien,

dont les populations errantes menacèrent sans cesse l'Egypte, 154, 196, dès l'Ancien Empire, 45.

Licht, village au sud de Dahchour et pyramides d'Aménémhat I^{er} et de Senousrit I^{er} de la XII^e dynastie, 10, 21.

Liste géographique (de Thoutmès III), 157.

Liturgies (funéraires), 58-60, 61, 186.

Loret (Victor), égyptologue français, 56, 142, 185.

Lotus, nymphéacée, symbolisant l'idée du sud et de la Haute-Egypte, comme le papyrus symbolisait l'idée du nord et de la Basse-Egypte, 157, 193, 202. Le lotus est blanc, rose ou bleu. On se paraît volontiers de la fleur du lotus blanc. On la voit aux mains des femmes et dans leur coiffure, le pédoncule partant de la nuque et la fleur venant retomber sur le front, presque à la hauteur des yeux. Horus, personnification du soleil levant, est représenté sous la forme d'un enfant assis dans une fleur de lotus rose, fleur qui se ferme la nuit et rentre dans l'eau pour n'en sortir qu'au matin et se rouvrir à l'apparition de l'astre. Le lotus rose se voit souvent au cou des animaux, 52.

Louxor, village situé sur l'emplacement de la Thèbes méridionale, 137; son temple, 138 et suiv.

Lumière (d'Egypte), 18, 19,

114, 118; sa dégradation dans les temples, 192.

Lycopolis, voir *Siout*.

Lycus (le fleuve), le Nahr el-Kelb ou fleuve du Chien des Arabes, sur la côte phénicienne, 155.

M

Mageddo, ville forte du pays de Canaan, à l'extrémité nord de la Galilée, dans le bassin du Kishôn et la plaine d'Esdreton; aujourd'hui Lejjûn, la Legio des Romains; elle était pour les armées venant du sud la clef du Liban, de la Coelézyrie et de la vallée du Jourdain; Thoutmès III s'en empara dès sa première campagne en Syrie, 157.

Mahou, chef de la police de Khounaton, 105-106.

Mai, amiral de Khounaton, 106.

Makitaton, seconde fille de Khounaton, 108; sa mort et ses funérailles, 109-110.

Makrizi, écrivain arabe, 72 n. 1, 74-75, 78, 83 n. 1.

Maléchisme, de l'arabe *mal-lech*, expression fréquente sur les lèvres du fellah, surtout devant le fait accompli, l'inévitable auquel on se résigne avec insouciance, 55, auquel aussi on invite à se résigner; difficile à rendre en français à cause de la complexité de ses nuances: « cela ne fait rien, il n'importe », quelque chose comme le « c'était écrit »; excuse au be-

soin: « ne faites pas attention, je n'y suis pour rien ».

Marché, 54.

Mariette (Auguste), 34, 37, 38, 62-64, 122-123, 129, 134, 135, 159; son tombeau, 63, 64.

Maspero (Gaston), directeur général du *Service des Antiquités*, 25, 28, 37, 45, 56, 61, 110, 125, 126, 155, 183, 188, 193.

Massaouah, ville située dans une île de la mer Rouge, à la hauteur de Khartoum, et capitale de l'Erytrée italienne, 176.

Massarah, carrière de calcaire de la chaîne arabe, presque en face de Memphis, 26.

Mastaba, nom arabe de la tombe memphite des particuliers, 47; ses parties constitutives, *ib.*, 88; mastaba de Ti, etc., p. 47-55 et suiv.

Mastabat el-Faraoun, « le siège de Pharaon », 46.

Maut, la déesse mère dans la triade thébaine, 144, 149; son temple, 166.

Mautemouaa, épouse de Thoutmès IV et mère d'Aménophis III, 143-144, 202.

Médinet-Habou, village le plus méridional de la Thèbes de l'ouest; temple de Ramsès III, 194 et suiv.

Meidoum, village et pyramide de Snofrou, 10, 21, 75.

Memnon, fils de l'Aurore, 201, 202.

Memphis, ville fondée par Ménéès et capitale de l'Égypte après Thinis, 10; son état actuel, 68, 69.

Méneptah, quatrième roi de la XIX^e dynastie, pharaon probable de l'Exode, 11, 140.

Ménès, premier roi historique de l'Égypte, 9.

Mentou, dieu local d'Ermonthis, l'On du midi; plus ancien qu'Amon et absorbé par lui, 160-161; d'abord second membre de la triade thébaine, bientôt supplanté par Chonsou, *ib.*, et devenant le dieu de la guerre, 163.

Mentouhotep (les), rois de la XI^e dynastie, 10, 161.

Merenra I, roi de la VI^e dynastie, 10; sa pyramide, 25.

Mérenra II, roi de la VI^e dynastie, 10.

Merira I, grand prêtre d'Aton 106-107.

Merira II, ambassadeur de Khounaton, 106.

Merirouka, dit Mera, grand personnage de la VI^e dynastie; son mastaba, 57-58; prêtre de la pyramide de Tété II, 57.

Meritaton, fille aînée de Khounaton, 97, 105, 110.

Mésopotamie, voir *Naharina*.

Métiers, 52-53, 187.

Meyer (Eduard), historien allemand, 9.

Min, dieu de la fécondité, une des formes d'Amon, 197.

Minieh, chef-lieu de la province de ce nom, 79; sucrerie, 77-78; ses environs, 79 et suiv.; les bords du Nil, 85-86; son cimetière, 87.

Mit-Rabineh, village situé

sur l'emplacement de Memphis, 68.

Mohammed (le cheikh), mutilé le grand sphinx, 36.

Moïsson (Tableau de la), 187.

Moissonneurs, 51-52.

Mokattam, montagne du Caire, dernier ressaut de la chaîne arabique, 26.

Monfalout, village de la Moyenne-Égypte, 113.

Monophysites (les), la secte des partisans d'une seule nature en Jésus-Christ, 72.

Moret (Alexandre), égyptologue, 128, 145.

Morgan (Jacques de), ingénieur français et archéologue, 43, 45.

Mosaïques (de Tell-Amarna), 98-99.

Moyen Empire, 10-11.

Musée (du Caire), 64.

Musulmans (Fellahs), 79-86.

Mycherinos ou **Menkaoura**, roi de la IV^e dynastie, sa pyramide, 10, 34-35.

N

Naharina, le pays des deux fleuves, la Mésopotamie, désigne aussi l'Euphrate, 142.

Naval (combat), 196.

Naville (Edouard), égyptologue suisse, 128, 156, 177.

Navires (d'Hatchepsou), 177.

Nectanèbes (les), rois de la XXX^e dynastie, 12, 163.

Noferhotep, personnage de Beni-Hasan, 90.

Negeb, « le pays sec » ou

« le sud », désert de Juda, 151.

Nehasi, amiral d'Hatchepsou dans l'expédition de Pount, 177, 178, 180.

Neith, déesse protectrice du Delta occidental, patronne de Saïs et du tissage, 127.

Nephtys, déesse des morts, 147.

Noferrakara, roi de la V^e dynastie, 10, 44.

Noferkara, roi de la III^e dynastie; sa pyramide inachevée, 41.

Nofertoum, dieu fils dans la triade Phtah - Nofertoum - Sokhit, 127, 199.

Nofritari, épouse de Ramsès II, 140.

Nofrititi, épouse de Khounaton, 97, 102.

Notables, 14, 83-84.

Nouvel Empire, 11.

Nubie, région qui s'étendait de la première cataracte jusqu'au confluent des deux Nils (Khartoum) et comprenait ainsi l'ancienne Ethiopie; la partie comprise entre la première et la deuxième cataracte s'appelle spécialement Basse-Nubie, 10, 198.

Nubien (soldat), sa prière et sa toilette en wagon, 77.

Nuit (la), son arrivée, 69.

O

Oasis (les), suite d'îlots de verdure, dans le désert libyque à plusieurs journées du Nil, et courant de la hauteur du Fayoum

à la hauteur d'Assouan, 8 n. 1, 160.

Obélisque, monolythe taillé en forme d'aiguille quadrangulaire, en granit le plus souvent; on le trouve dans les temples solaires de la V^e dynastie, 42, 44; dans les tombes memphites, par paires minuscules, devant la table d'offrandes, aux noms et titres du maître; devant les temples du Moyen et du Nouvel Empire, par paires aussi, mais de grandeur colossale, 10, 139, 155-157. Les temples solaires mis à part, comme étant d'une nature particulière, on n'a pas d'exemple d'obélisques pour les temples funéraires, 174. Par son pyramidion surtout, le *benben*, recouvert d'électrum, l'obélisque semble être le siège favori de Râ et comme une prise de possession du dieu: on le possédait ainsi et on était possédé par lui et associé à sa vie, 23 n. 2, 44. Voici l'âge et les dimensions des principaux obélisques:

Héliopolis (Senousrit I^{er}) 20 m. 27 c.;

Karnak (Hatchepsou) 31^m96; Saint-Jean de Latran (Thoutmès III) 32 m.;

Saint-Pierre de Rome, (Séti I^{er}) 25 m. 13 c.;

Paris (Ramsès II) 22 m. 80 c.;

Louxor (id.) 25 m.

Offrandes (table d'), 59.

Omdeh, 83-84.

Orfèvres, 187.

Osiris, le dieu des morts et

leur juge, honoré dans l'Égypte entière, mais spécialement en Abydos, 121 et suiv.; mystère de sa passion à Denderah, 135; à Karnak, 147. Après s'être assimilé tous les anciens dieux des morts; il se confondit souvent avec Râ et les autres dieux que Râ avait absorbés, gardant toutefois le caractère moral, qu'il possède en propre.

Othman (le sultan), tente la démolition de la pyramide rouge, 35.

Ouadi, vallée sans eau, sinon par intermittences, vallée en général, 41.

Ouadi-Halfa, village qui a donné son nom à la seconde cataracte, 8.

Ouadi-Hammamat, le **Rohanou** des Égyptiens, la plus septentrionale des deux vallées qui mènent de Coptos à la mer Rouge; ses carrières de grès et de granit furent exploitées dès l'Ancien Empire, 89, 160.

Oumm el-Gaab, « la Mère aux pots », série de monticules couverts de débris de poterie, sous lesquels on a rencontré les tombes des premières dynasties à Abydos, 122-123.

Ounas, dernier roi de la V^e dynastie, 10; sa pyramide, 65-66.

Ouserenra, roi de la V^e dynastie, 10; son temple solaire, 42; sa pyramide, 44-45.

Ousirtasen, voir *Senousrit*.

P

Pacage, 119.

Pacôme (saint), fondateur de la vie monastique, 71.

Palestine, 147, 151, 152, 155, 192.

Palmiers de Memphis, 68; doums, 137..

Pantaour, nom de scribe, 68; son prétendu poème, 131, 154, 190.

Papyrus, espèce du genre souchet; se distingue par la coupe triangulaire de son chaume ou tige, nue dans toute sa hauteur, feuillue seulement auprès de la racine, ayant le plus souvent deux mètres de long et supportant une ombelle de filaments légers terminés par de frêles épillets. Il croît surtout dans le Delta et était le symbole du nord, 157, 193; deux dieux Nils, sur le socle des statues royales, lient d'ordinaire le papyrus au lotus pour marquer l'union des deux pays, 202. Le papyrus servait à la fabrication d'une espèce de papier sur lequel nous sont parvenus tous les manuscrits égyptiens que l'on connaît.

Parohou, chef de Pount, 178, 180.

Pasteurs (les), voir *Hyksos*.

Pepi I, roi de la VI^e dynastie, 10, 29, 46.

Pepi II, roi de la VI^e dynastie, 10, 25.

Pérée, province transjordanne de la Palestine, 155.

Perséa, arbre de la famille des cordiacées, 175, 192.

- Perses** (les), 12, 212.
- Petrie** (Flinders), égyptologue anglais, 25, 32, 34, 38, 98, 99.
- Peuples** (de la mer), ils apparaissent en Egypte sous Sési I^{er}, Ménephtah et Ramsès III, 197.
- Pharaon**, titre des rois d'Egypte; *per aa* «la grande demeure», désigna d'abord le palais royal, puis bien vite l'habitant du palais: le pharaon, 142 et suiv.
- Phénicie**, série de ports au pied du Liban, 152, 153.
- Philæ**, île du Nil à la première cataracte, 22, 155.
- Philippe** (Arrhidée), frère d'Alexandre-le-Grand, restaure le sanctuaire de Karnak, 157.
- Philistins**, peuple du sud-ouest de la Syrie, 196.
- Phtah**, dieu principal de Memphis, aux multiples attributs de créateur, fondateur, maçon, sculpteur, en qui les Grecs virent leur Vulcain, 124.
- Phtahhotep**, grand personnage de la V^e dynastie; son mastaba, 58-61, 67.
- Phtah-Shepsès**, architecte de la V^e dynastie; son mastaba à colonnes lotiformes, 45.
- Phtah-Sochar**, le dieu Phtah en sa forme de dieu des morts à Memphis, souvent dénommé, Phtah-Sochar-Osiris, 127.
- Pierre philosophale**, voir *Alchimie*.
- Pilier** (carré), en usage dès l'Ancien Empire, 37; pilier osiriaque, portant adossé à l'extérieur un colosse d'Osiris, sorte d'Atlante, 149; piliers de granit de Thoutmès III à Karnak, 157; pilier polygonal dit *protodorique* à huit et à seize pans, avec socle arrondi en disque et tailloir carré le reliant à l'architrave, 88.
- Pinozem**, grand prêtre d'Amon, XXI^e dynastie, 147.
- Plaine**, 41, 204.
- Platon**, 18, 57, 113.
- Plotin**, philosophe, 113.
- Port-Saïd**, 8.
- Poulie** (couvent de la), 78.
- Pount** (Pays de), le Phut de la Bible, les Echelles de l'encens, le pays des Aromates, sur la côte africaine de la mer Rouge, de Massaouah jusque par delà le cap Guardafui, 45, 91, 176-180.
- Pressoir**, 57, 60.
- Prières** pour les morts, 60, 188.
- Printemps**, 71-72, 204.
- Promenoir** (le), édifice de Thoutmès III à Karnak, 107, 158-159, 162.
- Propylée**, porte ou série de portes en avant d'une entrée principale, 28; les propylées du sud à Karnak, vrais pylônes, 111.
- Proscynème**, acte d'adoration par lequel on demandait pour le défunt une bonne sépulture, un heureux voyage dans l'autre monde et le bénéfice des liturgies funéraires, 54, 59-61.
- Psamétiques** (les), rois de la XXVI^e dynastie, 12.
- Pschent**, la double couronne, 140.

Psylle, voir *Charmeur*.

Ptolémaïs - Hermiou, ville fondée par les Ptolémées, remplaça Thèbes comme capitale de la Haute-Egypte, 92, 212.

Puits (des mastabas), 47.

Pylône, semble dater du Nouvel Empire. C'est un grand portail encadré de deux massifs quadrangulaires plus élevés et à pans inclinés. Les massifs sont d'ordinaire vides à l'intérieur et ne contiennent qu'un escalier qui file droit au-dessus de la porte et de là au sommet. Sur le front de chaque massif, on remarque des rainures verticales : chacune d'elles recevait la base d'un énorme mât, reposant sur un socle de granit et portant plus haut que le pylône des banderoles de diverses couleurs. De larges baies pratiquées au-dessus des rainures donnaient du jour aux galeries intérieures et facilitaient au besoin la mise en place des mâts. Pour changer les couleurs on n'avait qu'à monter au sommet du pylône. Peut-être unique en principe, le pylône en vint à se multiplier, soit en vertu des agrandissements successifs d'un temple, soit par le désir de faire grand. Il est de plus en plus large et haut jusqu'au plus extérieur, 146, 147.

Pyramides (les), vues de loin et de près, 18, 22-23; tombes royales, 21; leur nombre et leurs groupes, *ib.*; leur masse, 23-24, 30; raison de leur forme, 23 n. 2; leur

exécution, théories, 94-25; leur construction matérielle, 25-29; pyramide complète, 28-29; leur porte, 27, 30; la pyramide rouge, 34; à degrés, 10, 64; d'Ounas, 65-66. Les rois de la XII^e dynastie, dont la résidence préférée était entre Memphis et le Fayoum, imitèrent, pour leurs sépulcres, leurs prédécesseurs memphites, 21. Le genre pyramide ne disparut jamais complètement de l'Égypte pharaonique : on le retrouve à Thèbes pour les princes de la XI^e dynastie, puis chez les particuliers, en Abydos, 123; et dans un certain nombre de tombes du Nouvel Empire.

Pyramidion, 23 n. 2.

Q

Quai (de Karnak), 147.

Qournah, village situé à l'extrémité nord de la nécropole thébaine; temple funéraire de Sési I^{er}, 168.

R

Ra, le soleil, le grand dieu de l'Ancien Empire, 9, 44; détroné et absorbé par Amon, 161-162; rétabli un instant par Aménophis IV, 96 et suiv., 163.

Ramsès (les), les Ramessides, rois de la XIX^e et de la XX^e dynasties, 11, 163.

Ramsès I, 11, 149, 169.

Ramsès II, troisième roi de la XIX^e dynastie « le roi paritaire », ses colosses, 69, 130, 140,

149, 192; achève le temple de Sêti I^{er} en Abydos, 123-124; ses enfants, 123; son temple d'Abydos, 129-131; de Louxor, 138-141; le Ramesseum, 190-193; sa campagne de l'an V, 131, 190; ses campagnes à Karnak, 154; son orgueil, 191.

Ramsès III, deuxième roi de la XX^e dynastie, 194; son temple de Chonsou, 146; son petit temple de Karnak, 149; son cénotaphe, 194 et suiv.; dernier grand pharaon, 197.

Ramesseum, cénotaphe de Ramsès II, 190-193.

Rat (de pharaon), voir *Ich-neumon*.

Reines (Tombes des), dans une gorge, à l'extrémité sud de la nécropole thébaine, 168.

Reisner (Georges A.), égyptologue américain, 38, 39.

Repas en wagon, 76; à l'arabe, 117.

Revêtement ou Parement (des pyramides), 27, 32.

Rîga, la prétendue pyramide de ce nom, 41, 42.

Roboam, roi de Juda, 11, 147, 149.

Roda, village de la moyenne Egypte, 92, 93.

Rotennous (les), peuple de la Syrie, 152.

Roubi, réis ou chef d'ouvriers de Mariette, 62.

Rouge (la mer), 160, 176.

Rouge (la montagne), à l'est du Caire, 27.

Rougé (Emm. de), 1811-1872, égyptologue, 38, 42, a donné la

méthode pour utiliser en perfection la découverte de Champollion.

Rousseau (B.), 185 n. 1.

Routes (du commerce), vers Thèbes, 160.

Rozières (de), membre de la Commission d'Egypte; ce qu'il dit de l'impression à Thèbes, 138.

S

Sacy (Sylvestre de), 1758-1838, savant orientaliste, 25 n. 4

Safeckh-Abouï, la déesse des écritures, 127, 144, 131, 192.

Sahara (le), 46.

Sahoura, roi de la V^e dynastie, 10, 44, 45.

Sais, ville du Delta, 11.

Sakieh, sorte de Noria, 120.

Salomon, roi d'Israël, 148.

Samalout, village de la Moyenne Egypte, 78.

Santon, sorte de moine musulman, gardien d'un tombeau de saint appelé aussi santon, 14, 115.

Sarapion, son inscription de Philæ, 22.

Saqqarah, village à l'extrémité ouest de la plaine de Memphis qui a donné son nom à la partie de la nécropole comprise entre Abousir au nord et Dahchour au sud. Son nom rappelle le dieu des morts Sochar (Phtah-Sochar-Osiris). Du Caire à Saqqarah, 13; le plateau, 46.

Scènes populaires, 49, 51-52, 54, 104-105.

Sebekemsaf, roi de la XIII^e dynastie, violation de sa tombe, 171.

Sedfeh, village de la Haute-Egypte; aventure du P. Sicard, 115.

Senousrit (les), Ousirtasen, Sésostris, rois de la XII^e dynastie, 11, 94, 161.

Septime-Sévère, 203.

Serapeum, tombe du bœuf Apis, sa découverte, 62-63.

Secrétaires ou scribes de Ti, 53; de Khounaton, 104.

Serdab, nom arabe du couloir nu, dissimulé dans l'épaisseur du mastaba, et contenant les statues du défunt et de ses servants, parfois aveuglé, parfois communiquant avec les vivants par un étroit orifice, 47, 53; n'était pas nécessairement unique, 47; sa transformation en niche, 88; le même principe se continue à Thèbes, au Nouvel Empire, mais avec des modifications, 186.

Sésac, voir *Sheshonq I^{er}*.

Séti, second roi de la XIX^e dynastie, 11, 91; son temple d'Abydos, 123 et suiv.; ses campagnes à Karnak, 151 et suiv.; son cénotaphe, 169; sa tombe, 172 et suiv.

Séti II, successeur de Ménephtah, son édicule à Karnak, 149.

Sethe (Kurth), égyptologue allemand, 42.

Shasou (les), peuplades pilardes du désert de Syrie, 151-153.

Shenti, sorte de pagne, 140.

Sheshonq I^{er}, fondateur de la XXII^e dynastie; sa cour à Karnak, 147-148; sa campagne contre Roboam, 147-149.

Sicard (Claude), né en 1676, missionnaire jésuite en Egypte de 1709 à 1727 où il mourut en soignant les pestiférés. Esprit ouvert, sachant cinq ou six langues, on a de lui, dans les *Lettres édifiantes*, des mémoires d'une sagacité discrète et pénétrante. Il est le premier auteur moderne qui ait parlé de l'Egypte en homme qui la connaissait et l'aimait, 31, 92, 93, 115.

Sicules, 196.

Silsileh, ville de la Haute-Egypte et carrières de grès, 27, 148, 202.

Sinaï, 10.

Siout ou **Assiout**, ville la plus importante de la Haute-Egypte, 113-115.

Snofrou, dernier roi de la III^e dynastie, 10; ses deux pyramides, 29.

Sochar, une forme d'Osiris, dieu des morts, 127.

Soleil, dieu : son temple, 42-43, voir *Râ*; astre : effets de sa lumière, 18, 40; son coucher, 9, 114; son lever, 118.

Somalis (côte des), voir *Pount*.

Souakim, port de la côte occidentale de la mer Rouge, dans un îlot, 176.

ciSoudan (égyptien), région comprise entre la seconde cataracte et le Nil Bleu, 11, 51, 160.

Spéos, temple souterrain; ne

nous est connu qu'à partir du Nouvel Empire; il se creuse dans le rocher ou entièrement et c'est le spéos proprement dit, ou à moitié et c'est l'hémi-speos comme à Bercheh, 91.

Sphinx, lion couché à tête humaine, emblème de Toum ou du roi assimilé à Toum, 37, 39; le grand sphinx, 36-39, pl. 2.

Stèle, fausse porte, 47, 58-61, 186; votive, 123; à inscription, 158; stèles-limites de Tell-Amarna, 97.

Strabon, 30, 62, 126, 211.

Sucre, cannes, 76, 77; usine, 77.

Syrie, pays de Kharou des Egyptiens, province d'Egypte sous la XVIII^e dynastie, 154, 190, 191.

Syringé, tombe creusée dans la montagne, voir *Hypogée*.

T

Table d'offrandes, 59; d'Abydos, 128, 129.

Tadoukpa, princesse hittite qui entra dans le harem d'Aménophis IV, 103.

Tattam (le révérend), 62.

Tell-Amarna, 11; le site, 96-98; la ville, 97; les tombes, 97, 100-110.

Temenos, terrain consacré et mis à part pour l'accomplissement des cérémonies religieuses, enfermé dans la grande enceinte, 27.

Temple, c'est le temple du Nouvel Empire qui nous est surtout connu. Réduit à ses élé-

ments essentiels, on voit qu'on y accédait par une allée de sphinx ou de béliers, au bout de laquelle surgissaient deux obélisques sur le front d'un pylône; derrière le pylône, venaient, en enfilade, une cour à portiques, une salle hypostyle, puis le sanctuaire et ses dépendances; mais les pylônes, les cours, les salles hypostyles pouvaient se multiplier comme à Karnak et à Louxor. Temples, oratoires royaux, 193; leur personnel et leurs dotations, 198-200.

Teti, roi de la VI^e dynastie, 10, 57.

Tharaca, roi éthiopien de la XXV^e dynastie, 149.

Thébaïn, premier empire, 11, 160-161; second empire, 11, 161-163.

Thèbes, 137 et suiv.; le site, 160-161; la nécropole, 168 et suiv.; son nom, 210-211; son étendue, *ib*.

Théogamie, 143-145.

Théorbe, sorte de luth, 187.

Thinis, première capitale de l'Egypte historique, 10; période thinite, 10, 123.

Thot, dieu-lune, dieu de l'année, des nombres et de toutes les sciences, de la magie surtout, toujours bon à l'homme en ce monde pour le créer et l'aider, en l'autre pour le garder et l'assister au jugement. Son oiseau était l'ibis, aussi le plus souvent est-il ibicéphale, 127, 143, 144, 181, 192.

Thothotep, grand personnage

de la XII^e dynastie, sa tombe, 94-95.

Thoutmès (les), rois de la XVIII^e dynastie, 11.

Thoutmès I, 153, 162, 171, 175, 183.

Thoutmès II, 194.

Thoutmès III, le plus grand conquérant égyptien, 91; ses constructions à Karnak, 157-159, 162; sa stèle triomphale, 158.

Thoutmès IV, 37, 143.

Ti, grand personnage de la V^e dyn.; son mastaba, 47 etsuiv.

Tibère, 133, 134.

Toum, probablement le dieu ancien d'Héliopolis que Ra s'assimila; il est spécialement le soleil couchant, 127, 192.

Tourah, carrière de calcaire dans la chaîne arabique au-dessus du Caire, 26, 201.

Trésors, leur hantise, 92-93.

Troglodyte, région des Aromates, voir *Pount*.

Trône (des deux mondes), Karnak, place sacrée par excellence du roi des dieux, Amon, 160 et suiv.

Trouvailles, momies royales, 184-185; de prêtres et de prêtresses d'Amon, 186.

Tyr, ville de Phénicie, 152.

U

Uroeus, la vipère royale et divine, 205.

V

Vallée des Rois, 169-174; des Reines, 168.

Vannage, 187.

Vansleb ou Wansleben (Jean-Michel), 1635-1679. D'abord luthérien, puis catholique et dominicain, visita l'Égypte à deux reprises et y recueillit de nombreux manuscrits pour la Bibliothèque du roi. On a de lui une *Relation d'Égypte* et une *Histoire de l'Église d'Alexandrie*. Il mourut vicaire de Bourron près Fontainebleau, 93.

Village arabe, 75-76.

Ville de pyramide ou de temple, 28-29.

Vocale (statue), 202-204.

Vyse (le colonel), anglais, explora et étudia les pyramides en 1837, 34.

W

Wilkinson (sir John Gardner), 1797-1875. Passa douze ans en Égypte, 129, 175. Son ouvrage le plus connu est *Manner and Customs of the Ancient Egyptians*. Londres, 1837-1841, 6 vol. in-8^o.

X

Xois, ville du Delta, 10.

Y

Yenouam, ville phénicienne de la région de Tyr, 152.

Z

Zalou, ville frontière à l'orient du Delta, 151.

Zaouiyetel-Aryan, 21, 41.

Zaouiyet el-Maytin, 87.

Zozir, roi de la III^e dynastie, 10; sa pyramide, 64-65.

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE	4	III. CHÉOPS, CHEFREN ET MY- CHERINOS.	
NOTE PRÉLIMINAIRE.		La « splendeur » ou « l'ho- rizon de Khoufou ». — Ses dimensions, ses couloirs et sa chambre sépulcrale. — Rai- son de la multiplicité des chambres. — Le revêtement, sa disparition. — « Grand est Khafrâ. » — Son assiette et ses deux portes. — Violation du tombeau. — « Divin est Menkaoura. » — La pyra- mide rouge. — Repentirs dans la construction. — Ten- tative de démolition.	30
Egypte don du Nil et du soleil. — Largeur du fleuve et de la vallée. — Le Delta. — Chronologie et histoire résumée.	8		
PREMIÈRE PARTIE : A MEMPHIS		IV. LE SPHINX ET SON PRÉ- TENDU TEMPLE.	
I. VIE MATINALE. MONTURES ET RENCONTRES.		Avant le secret arraché : impressions et suppositions. — Après le secret arraché : le roi lion foulant aux pieds ses ennemis à côté du propylée de sa pyramide. — Il reste fascinant dans son cadre.	36
Routes vers Saqqarah. — Réveil du Caire. — Le pont du Nil et ses passants. — Anes et âniers. — Vers les pyramides. — Voyageuses et chameaux.	13		
II. LES PYRAMIDES.			
Tombes royales. — Groupes divers. — Boldensele et les cartes de visite. — Pyrami- des vues de loin et de près. — Leur masse et leur forme. — Théories. — Matériaux et exécution. — La pyramide complète	21		

V. ZAQUIYET. LE TEMPLE DU SOLEIL ET ABOUSIR.

Le malin chamelier. — Le désert et son vaisseau. — Émoi dans la plaine. — Pyramides de Zaouiyet. — Sanctuaire du soleil et barques solaires. — Pyramides d'Abousir et tombeau de Phtah-Shepsès. — Colonne lotiforme. 40

VI. SAQQARAH. MASTABAS.

Le plateau et son aspect. — Tombe memphite des particuliers. — Ti et sa chapelle. — Hippopotame et crocodile. — Le fellah antique et le fellah moderne. — Art memphite. — Méirouka et Phtah-hotep. — La stèle . . . 46

VII. MARIETTE ET LE SERAPEUM. ZOZIR ET OUNAS.

Vocation et vie d'un fouilleur. — Sur une phrase de Strabon. — Le tombeau des bœufs. — Œuvre de Mariette. — Pyramide à degrés et pyramide d'Ounas. — La plus ancienne Egypte . . . 62

VIII. L'ÉGYPTE A RI. LE RETOUR.

L'Égypte «grave et sérieuse» des Grecs et de Bossuet. — Bonne humeur des Égyptiens. — Palmiers de Memphis et colosses de Ramsès II. — Fête du soir et de la nuit 67

DEUXIÈME PARTIE : VERS THÈBES

IX. LE COUP DU DÉPART. LES COPTES.

Afflux de souvenirs. — Paysans. — La nation copte. — Orthodoxes et catholiques. — Les vainqueurs de l'Égypte et les indigènes. — Choses et autres. — Soldat nubien. — La montagne des Oiseaux et le couvent de la Poulic 71

X. MINIEH. LE FELLAH.

Le missionnaire du gourbi. — Filles et garçons musulmans, leur éducation. — Vie des fellahs, leur résignation, leurs femmes, leur naturel. — Notables, omdeh et police. — Le Nil à Minieh et la vie sur ses bords 79

XI. DE BENI-HASAN A BERCHEH.

Cimetière de Zaouiyet el-Maytin. — Hypogées de Beni-Hasan. — Améni le bon noble, Khnoumhotep et la caravane d'Asiatiques. — Champollion et le souvenir du 3^e régiment de dragons chez Kheti. — Speos Artemidos. — Antinoë, Antinoüs et Adrien. — Achmounein et son portique disparu. — La hantise des trésors et de la pierre philosophale. — Deir Abou-Hennès. — Thothotep

- et le transport d'un colosse 87
- XII. TELL-AMARNA. KHOUNATON ET LE DISQUE SOLAIRE.**
Aménophis IV-Khounaton. — Le site, la ville et le nome de Khoutaton ou de l'Horizon du disque. — Débris artistiques. — Les lettres de Tell-Amarna. — La nécropole. — Ai et l'hymne au disque. — Sacrifice au disque. — La famille royale et ses serviteurs. — La vie à Khoutaton. — Tombe du roi. — Funérailles d'une princesse. — La religion et l'art de Khounaton. — De Tii mère de Khounaton. — Le roi et les siens 96
- XIII. SITES ET SOUVENIRS.**
Grotte des crocodiles. — Siout. — Plotin et saint Jean de Lycopolis. — Coucher de soleil et lumière d'Égypte. — Sedfeh et le père Sicard. — Tahta. — Asmodée et le Cheickh-Haridi . . . 113
- XIV. GIRGEH ET LA CAMPAGNE.**
Hospitalité et repas arabes. — Le soleil du 1^{er} janvier. — Jardin et église. — Pacage et travail des champs. — Chadoufs et sakihs — Galettes de chauffage. 117
- XV. ABYDOS.**
En route pour l'occident. — Joie de vivre et deuil. —
- Le cirque et la montagne d'Abydos. — Cimetières et temples. — Mariette et la mosaïque brisée. — Le Moyen Empire en Abydos. — Memnonia de Sêti I^{er} et Ramsès II. 121
- XVI. DENDERAH.**
Assiette et dessin du temple. — Athor-Aphrodite. — Chapelle du Nouvel an. — La montée sur les terrasses; le 1^{er} Thot et l'union de la déesse avec le soleil levant. — L'idée et l'art de Denderah. — Edicule d'Osiris et zodiaque. 132
- TROISIÈME PARTIE :**
A THÈBES
- XVII. GÉNÉRALITÉS. LE TEMPLE DE LOUXOR.**
Homère et Thèbes. — Le site et l'impression première. — Déblaiement du temple. — Ses constructeurs. — Part de Ramsès II : obélisques, pylône, statues et cour. — Part d'Aménophis III : grande colonnade, cour péristyle, salle hypostyle, sanctuaire et chapelles. — Théogamie et naissance d'Aménophis 137
- XVIII. KARNAK ET LE DIEU AMON.**
Avenue de Karnak. — Portail d'Evergète. — Temple de Khonsou et chapelle d'Apet. — Le grand temple. — Premier pylône et la cour de Sheshonq 1^{er}, le vainqueur

- de Roboam. — Petit temple de Ramsès III. — Deuxième pylône et salle hypostyle des Ramessides. — Campagnes de Sêti I^{er} et de Ramsès II. — Troisième pylône d'Aménophis III. — Obélisques, quatrième et cinquième pylônes de Thoutmès I^{er}. — Obélisques d'Hatchepsou. — Sixième pylône de Thoutmès III. — Le mur géographique et le mur des Annales. — Le sanctuaire. — Le Promenoir de Thoutmès III 146
- XIX. LE TRÔNE DES DEUX MONDES.**
 Sur le grand pylône de l'ouest. — Ensemble des ruines. — Amon, son origine obscure, suit les hautes destinées de Thèbes et des rois thébains, parvient au sommet du panthéon comme Thèbes est parvenue à la domination universelle. — Les pharaons le regardent comme leur père et comme l'auteur de la grandeur égyptienne. — Œuvre de milliers d'années, Karnak « le trône des deux mondes » est un acte de filiale reconnaissance. — Les propylées du sud. — Les deux cortèges. 160
- XX. LA NÉCROPOLE. QOURNAH ET LA VALLÉE DES ROIS.**
 La région de l'ouest. — Temple funéraire de Sêti I^{er}. Biban el-Molouk. — Tombes royales, leur profanation. — Syringe de Sêti I^{er}. — La comédie divine de l'au-delà 168
- XXI. DEIR EL-BAHARI.**
 Le temple et son cadre. — Sa disposition en terrasses. — Portiques de la deuxième terrasse et l'expédition de Pount. — Chapelle d'Hathor. — La troisième terrasse et le sanctuaire. — L'autel d'Harmachis et l'édicule d'Anubis 175
- XXII. TROUVAILLES ET CÉNOTAPHES.**
 Première trouvaille de Deir el-Bahari. — Des grains de momie. — Autres momies royales. — Deuxième trouvaille de Deir el-Bahari. — L'Assassif et ses hygopées. — But du cénotaphe. — Cénotaphes royaux 184
- XXIII. LE RAMESSEUM.**
 Le drogman et ses explications. — Les deux pylônes et la campagne de l'an V de Ramsès II. — Orgueil royal et colosse brisé. — Le perséa de l'immortalité. — Dégénération successive de la lumière dans les temples. — Oratoire royal et sa décoration. 190
- XXIV. MEDINET-HABOU.**
 Son pavillon-forteresse. — Temple englobé de la XVIII^e dynastie. — Le cénotaphe de

TABLE DES CHAPITRES

Ramsès III est en plus grand le Ramesseum. — Quelques métaphores. — Victoire sur mer et scènes religieuses. — Poussée des peuples contre l'Égypte. — La richesse des temples et leurs dotations	194
XXV. LES COLOSSES DE MEMNON.	
Ils précédaient le cénotaphe d'Aménophis III. — D'où leur vint le nom de Memnon. — Leur taille et leur matière. — Statue vocale. — Explications du phénomène. — L'architecte d'Aménophis III. — A travers la plaine	201
XXVI. DES PSYLLES. L'ÉTENDUE DE THÈBES.	
Le charmeur de serpents. — Naja ou vipère hadje. — Naja en exercice. — Prise de serpents. — Le charmeur et son art, moyen de le contrôler efficacement. — Art naturel et réel. — Le nom de Thèbes. — Grandeur de la ville d'après Diodore et Strabon. — Grandeur du domaine d'Amon d'après Eustathe et Etienne de Byzance. — Dernier regard sur la nécropole	205
TABLE ANALYTIQUE	215
TABLE DES CHAPITRES	236